John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

Paul Plasse Lieutenant

~~au [illegible]~~

au 31ème Régiment

d'infanterie Légère

1801, au 10e de

la Rép.e

f.o

ŒUVRES
DIVERSES
DE
Mr THOMAS,

Ci-devant Professeur en l'Université de Paris au College de Beauvais.

A AVIGNON,

Chez JEAN-BAPTISTE GIROUD,
Imprimeur de Sa Sainteté.

M. DCC. LXIV.

ŒUVRES
DIVERSES.

POESIE.

ODE *à Mr Moreau de Séchelles.* pag. 1
JUMONVILLE, *Poëme.* 10
EPITRE *au Peuple.* 55

ELOQUENCE.

ELOGE *de Maurice Comte de Saxe.* 65
ELOGE *de Mr Dagueſſeau.* 103
ELOGE *de Duguay-Trouin.* 143
ELOGE *du Duc de Sully.* 203

ODE

A Mr MOREAU

DE SÉCHELLES,

MINISTRE D'ÉTAT,

CONTRÔLEUR GENERAL DES FINANCES,

Presentée le 2 Janvier 1756.

A MONSIEUR

MOREAU DE SÉCHELLES.

ODE.

AINSI, lorſque ce Mont dont la maſſe brûlante
Fait gemir ſous ſon poids les Géans écraſés,
A long-tems retenu la flamme dévorante,
Qui couvoit ſourdement dans ſes flancs embraſés;

Soudain, en bouillonnant, le ſalpêtre s'allume;
La terre éprouve au loin d'horribles tremblemens;
La montagne en mugit; le feu qui la conſume,
S'échape avec fureur de ſes noirs fondemens.

Tel, pénétré d'un Dieu dont la vive lumiere
Excite dans mon ame une ſainte fureur,
Mon eſprit enflammé briſe enfin la barriere
Qui captivoit l'eſſor de ſa bouillante ardeur.

SÉCHELLES, tes vertus échauffant mon génie;
De mes ſens agités, raniment les tranſports:
Puiſſai-je, ſécondé du Dieu de l'harmonie,
Éterniſer ton nom par d'illuſtres accords!

Ne crains pas qu'emporté d'un zele téméraire,
Le menſonge flatteur profane mes accens:
Jamais, de la grandeur courtiſan mercénaire,
L'intérêt dans mes mains n'infecta mon encens.

La vertu dans les Grands a ſeule mon hommage;
Leur éclat ſéducteur n'éblouit point mes yeux:
Et de la Vérité le ſublime langage,
Eſt le premier tribut qu'on doit aux Demi-dieux.

Toi donc, Vérité ſainte, arbitre des grands Hommes,
Qui graves ſur l'airain tes décrets éternels,
Toi, dont l'œil pénétrant nous voit tels que nous ſommes,
Deſcends, apporte-moi tes crayons immortels.

Je veux peindre un Héros qu'on admire & qu'on aime;
Courtiſan philoſophe & Miniſtre éclairé;
Grand par ſes dignités, mais plus grand par lui-même;
Eſtimé de ſon Roi, par le peuple adoré.

De Thémis autrefois ſoutenant la balance,
Aſſis au rang des Dieux qui jugent les humains,
Dans un Conſeil auguſte, oracle de la France,
Il peſoit des mortels les fragiles deſtins.

O Probité ſacrée! O vertu que j'adore!
Tes honneurs ſont éteints; ton culte eſt aboli:
Les coupables mortels, que l'intérêt dévore,
Plongent tes ſaintes loix dans un honteux oubli.

Mais des profanateurs dont la foule t'outrage,
Tu diſtinguas toujours cet illuſtre mortel :
Dans ſes traits reſpectés tu peignis ton image :
Sa voix eſt ton organe, & ſon cœur ton Autel.

Vous en futes témoins, Provinces fortunées,
Que l'Eſcaut orgueilleux arroſe dans ſon cours ?
Sa noble intégrité réglant vos deſtinées,
D'Aſtrée & de Thémis vous ramena les jours.

O Flandre malheureuſe ! O déplorable terre !
Theâtre alors ſanglant de diſcorde & d'horreur !
De meurtres affamé, le Démon de la guerre,
Dans tes champs déſolés exerçoit ſa fureur.

Ce Miniſtre zélé, réparant tes injures,
De ton deſtin affreux adouciſſoit le poids :
De tes flancs déchirés les ſanglantes bleſſures,
Soudain ſe refermoient à ſa puiſſante voix.

Lorſque de flots de ſang tes campagnes fumantes
N'offroient de toutes parts que lugubres Cyprès ;
Dans le ſein fortuné des villes floriſſantes,
Les maiſons regorgeoient des tréſors de Cérès.

Sous un Ciel ennemi, toujours couvert d'orages,
Les paiſibles Flamands, heureux par ſes bienfaits,
Voyoient parmi les feux, le fer & les ravages,
Fleurir dans leurs cités l'olive de la paix.

Qu'un Citoyen eſt grand, lorſqu'il ſert ſa patrie !
Muſes, ceignez ſon front des plus nobles lauriers.
SÉCHELLES, ce fut toi dont l'heureuſe induſtrie
Fit régner l'abondance au camp de nos guerriers.

Ces favoris de Mars, ces fiers vengeurs du Trône,
T'adoroient comme un Dieu qui nourrit les humains;
Et ces mains, qui lançoient les foudres de Bellône,
Touchoient avec reſpect tes bienfaiſantes mains.

D'un Monarque éclairé la ſageſſe ſuprême,
A, par un choix auguſte, honoré tes vertus.
Ce n'eſt point la faveur, c'eſt Pallas elle-même
Qui remit dans tes mains le ſceptre de Plutus.

Pénétrée, à ton nom, de joye & de tendreſſe,
Au fond de ſes roſeaux la Seine en treſſaillit:
Le Démon de l'envie en frémit de triſteſſe:
Des feux les plus brillans l'Olympe s'embellit:

Juſqu'aux lieux fortunés, ſéjour des grandes Ombres,
La Déeſſe aux cent voix porta ces bruits flatteurs:
COLBERT prêta l'oreille; &, des Royaumes ſombres,
Applaudit en ces mots à tes nouveaux honneurs:

» Miniſtre vertueux, que le Ciel a fait naître,
» Pour honorer ton ſiecle & marcher mon égal;
» Remplis tes grands deſtins: ſers la France & ton Maître,
» Oſe ſuivre mes pas, & deviens mon rival.

» Que ton puiſſant génie enrichiſſe la France;
» Favori de ton Roi, ſois toujours citoyen:
» Fais marcher ſur tes pas les arts & l'abondance;
» Richelieu fut mon guide, & je ſerai le tien.

» Ce peuple généreux qui bénit ma mémoire,
» Par des honneurs tardifs a payé mes bienfaits;
» Plus fortuné que moi, tu jouis de ta gloire;
» L'amour grave ton nom dans les cœurs des Français.

» Cependant ſi jamais la ſombre Jalouſie,
» Verſoit avec fureur ſon poiſon ſur tes pas:
» Imite mon exemple, & pardonne à l'Envie,
» Fais toujours des heureux, duſſent-ils être ingrats. »

Sa bouche en prononçant ces leçons immortelles,
Allumoit dans ton ſein une inviſible ardeur:
D'un feu noble & divin les vives étincelles
Embraſoient ton génie, & pénétroient ton cœur.

Tu parles, & ſoudain de cent ſources fécondes
La France voit jaillir d'immenſes fleuves d'or,
Qui réglant par tes loix leurs courſes vagabondes,
Vont tous au pied du Trône épancher leur tréſor.

Ce n'eſt point un tribut que la pâle indigence
Arrache à ſes beſoins, en pouſſant des ſoupirs:
Dans le ſein des tréſors, la ſuperbe opulence,
Pour donner à l'État, retranche à ſes plaiſirs.

O Miniſtre, l'amour & l'exemple du Monde!
L'Univers applaudit à tes nobles projets:
Par des reſſorts nouveaux, ta ſageſſe profonde,
Sçait enrichir les Rois, ſans charger les Sujets.

Acheve, & pourſuivant ta brillante carriere,
Du Dieu qui te conduit, ſuis le ſacré flambeau:
Que les Arts échauffés du feu de ta lumiere,
Sortent par tes bienfaits de la nuit du tombeau.

De ſes deſtins jaloux pour fléchir l'injuſtice,
La mere des Beaux-Arts & la fille des Rois
Invoque dans ce jour ta bonté protectrice;
Juſqu'aux pieds de LOUIS daigne porter ſa voix.

LOUIS nouveau Titus, délices de la France;
Sur ſon trône avec lui fait aſſeoir l'équité;
Dans ſon cœur né ſenſible, habite la clémence,
Sur ſon front généreux, la tendre humanité.

Dans l'âge où tout mortel s'ignore encor lui-même,
Il connoiſſoit déja tout le prix des talens;
Et le premier eſſai de ſon pouvoir ſuprême,
Fut d'enrichir les Arts par des dons éclatans. (*)

Ah! Puiſque les rayons de ſa naiſſante aurore,
D'un jour ſi lumineux ont éclairé les Arts;
Combien ſeront brillans les jours qui vont éclore,
Sur nous, dans ſon midi, s'il tourne ſes regards!

Juſqu'aux ſables brûlans de l'aride Lybie,
L'avide Commerçant cherche de nouveaux biens:
Du ſervile Artiſan la vénale induſtrie,
Trafique des beſoins de ſes Concitoyens.

Pour nous, qui, conſacrés aux travaux Littéraires;
A la Cour d'Apollon avons fixé nos pas,
Nous n'aviliſſons point par des Arts mercénaires,
La main qui doit tenir la Lyre & le Compas.

Mais tandis qu'oubliant une utile richeſſe,
Et formant des neuf Sœurs les tendres Nouriſſons;
Nous cultivons en paix, ſur les bords du Permeſſe,
De Thémis & de Mars les nobles rejettons;

(*) En 1719, le Roi établit l'Inſtruction gratuite pour ſes Sujets, & réuniſſant les Meſſageries de l'Univerſité aux Meſſageries Royales, accorda à l'Univerſité de Paris le vingt-huitieme effectif du prix du Bail général des Poſtes & Meſſageries.

Le

Le luxe impérieux, ce fier tyran des Villes,
Par des ſoins importuns trouble de ſi beaux ſoins;
Et nous aſſerviſſant à des Arts inutiles,
Fait naître l'indigence, en créant des beſoins.

O Toi, qui des Colberts ſuis la brillante trace;
Qui cours par leurs ſentiers, à l'Immortalité:
Du Laurier deſſéché ſur l'aride Parnaſſe,
Que ton ſouffle fécond ranime la beauté.

C'eſt envain que l'orgueil, dans le ſiecle où nous ſommes;
D'un mépris inſolent a flétri les Beaux Arts:
Leur ſiecle fut toujours le ſiecle des grands hommes;
Et l'âge de Virgile eſt celui des Céſars. (*)

(*) L'Univerſité demandoit l'entiere exécution des Lettres Patentes de 1719; &, en conſéquence, d'être admiſe à percevoir le vingt-huitieme effectif du prix du Bail général des Poſtes. Elle a obtenu une augmentation de vingt mille livres par an. Cette ſomme accordée à l'Univerſité dans les circonſtances d'une Guerre ruineuſe & difficile, eſt une preuve de la protection que le Gouvernement donne aux Arts & à ceux qui les cultivent.

JUMONVILLE.

POËME.

Quod genus hoc hominum? quæve hunc tam barbara morem
Permittit Patria? *Virg. Æneid.*

PREEACE.

LE ſujet de ce Poëme eſt l'aſſaſſinat de Mr de Jumonville en Amérique, & la vengeance de ce meurtre. Comme les événemens ſur leſquels cet Ouvrage eſt fondé, pourroient n'être pas connus de tout le monde, je vais d'abord en retracer une légere idée. On y verra, pour ainſi dire, le fond du tableau; & par-là, on ſera mieux en état de diſtinguer les traits étrangers que l'imagination a ajoutés à l'hiſtoire.

La Paix d'Aix-la-Chapelle faite en 1748, ſembloit avoir pacifié l'Europe; mais le germe de toutes les guerres, l'ambition & l'intérêt ſubſiſtoient encore. Cette nation politique, ambitieuſe & hautaine, ennemie de la France, autant par haine que par ſyſtême, auſſi avide de s'aggrandir, qu'indifférente ſur le choix des moyens, cherchoit dans l'exécution même du Traité de Paix, de nouvelles ſemences de guerre. Les limites des Colonies cauſerent entre la France & l'Angleterre de très-grandes diſcuſſions, pour leſquelles on nomma reſpectivement des Commiſſaires. Mais tandis que les Anglois faiſoient ſemblant de négocier avec la France pour terminer ces reſtes de diviſions, déja la guerre étoit réſolue dans leur conſeil. Maîtres des plus riches contrées dans l'Amérique ſeptentrionale, leur ambition dévoroit encore les forêts du Canada. Enlever ce pays à la France, aggrandir leur commerce, & ſe frayer

un paſſage dans nos Iſles, dont le Canada eſt le plus fort boulevard, c'étoit pour eux trois puiſſans motifs qui les excitoient à l'invaſion. La juſtice & les Traités s'y oppoſoient: mais parmi les hommes, le ſort de la Juſtice, c'eſt d'être toujours écraſée par l'intérêt; & les Traités n'ont jamais été un frein pour l'ambition.

En 1753, les Anglois, ſans aucun prétexte, & dans le tems qu'on étoit en pleine paix, franchiſſent les Monts Apalaches, qui ſéparent leurs Colonies d'avec les nôtres. Ils s'avancent en corps d'armée ſur les Terres de la domination de France, & conduiſent avec eux pluſieurs pieces de canon. Mr de Contrecœur, Officier François, commandoit un corps de troupes qui avoit été poſté ſur les bords de l'Oyo, pour éclairer la conduite des Sauvages voiſins. Il apprend que les Anglois s'étoient avancés juſqu'à la riviere de Malenguélé, & qu'ils s'y fortifioient. Il crut que ſon devoir l'obligeoit de s'y oppoſer. Mais avant d'employer la force, cet Officier qui craignoit de rallumer la guerre, voulut tenter les voies juridiques. Il envoya au Commandant Anglois, un Officier diſtingué, avec une Lettre dans laquelle il le ſommoit de retirer ſes troupes de deſſus les Terres de la domination Françoiſe. Les Anglois feignirent d'abord de ſatisfaire à cette ſommation; mais en effet, craignant d'être bien-tôt attaqués, ils ſe hâterent d'achever le Fort qu'ils avoient commencé à bâtir; ils l'appellerent le Fort de la Néceſſité.

Mr de Contrecœur étoit incertain ſi les An-

glois s'étoient retirés. Pour s'en assurer, il fit partir le 29 Mai Mr de Jumonville, Officier François plein de mérite, & lui donna une escorte de trente hommes pour l'accompagner. Il avoit ordre de découvrir si les Anglois étoient encore sur les Terres de France; & s'il les rencontroit, de notifier à leur Commandant une seconde sommation de se retirer. Cet Officier part avec son escorte. Il étoit encore à une certaine distance du Fort; tout-à-coup il est environné d'Anglois qui font sur lui un feu terrible. Il fait signe de la main au Commandant; il montre ses dépêches; il demande à être entendu; le feu cesse, on l'entoure, il annonce son caractére & sa qualité d'Envoyé; il lit la sommation dont il est porteur; il n'étoit encore qu'à la moitié de sa lecture, les Anglois l'assassinent. Telle est la réponse qu'une nation, prétendue philosophe, a fait au discours d'un Envoyé François, dont la personne étoit consacrée par un titre regardé dans tous les siecles & dans tous les pays, comme inviolable. Le feu recommence aussi-tôt. La troupe qui escortoit Jumonville est enveloppée. Huit hommes de cette escorte sont tués & tombent à côté du corps sanglant de leur chef. Le reste forcé de se rendre est fait prisonnier. Un seul Canadien se sauve & vient porter l'horrible nouvelle. Mr de Contrecœur crut alors qu'il ne devoit point différer à venger l'outrage fait à la France & au Roi son maître. Les Sauvages indignés de l'horreur d'un tel crime, qui peut-être est inconnu chez eux, viennent en foule la massue en main pour lui offrir leurs services.

Tous reſpirent la vengeance. Tous veulent punir les aſſaſſins des François leurs bienfaiteurs. Ce détachement part du Fort du Queſne ; il eſt commandé par Mr de Villiers, frere de Mr de Jumonville. Cet Officier, qu'animoit en même-tems & la nature & l'amour de la patrie, avoit à venger & le meurtre d'un frere, & l'inſulte faite à la France. Les Sauvages lui ſervent de guides. Il arrive le 3 Juillet au lieu où s'étoit commis l'aſſaſſinat. Il le trouve encore teint du ſang de ſon frere ; il voit les corps des François encore étendus. Quel ſpectacle ! bientôt le Fort des Anglois eſt inveſti & attaqué ; le feu dure avec la plus grande violence pendant trois heures de ſuite. Le Fort s'ébranle, & la garniſon n'a plus de défenſes.

Les ordres de Mr de Villiers portoient expreſſément de ne faire des actes d'hoſtilités, qu'autant qu'il en faudroit pour chaſſer les Anglois du Fort qu'ils avoient bâti, & pour évacuer les Terres de France. On vouloit éviter tout ce qui pourroit cauſer une rupture entre les deux Couronnes : & tandis que les Anglois, par le plus grand de tous les crimes, ſe teignoient du ſang d'un Envoyé François ; les François reſpectoient le ſang même de ces aſſaſſins. Mr de Villiers fidele à ce plan de modération & d'humanité, fait crier aux aſſiégés que s'ils veulent parler, il fera ceſſer le feu. Auſſi-tôt il ſe préſente un Capitaine Anglois pour capituler. Les articles furent bientôt ſignés. On permit aux Anglois de ſortir du Fort avec les honneurs de la guerre, & une piece

ed

de canon. Les François ſe rendirent même les défenſeurs de leurs ennemis contre les Sauvages qui cherchoient à les déchirer. On finit par détruire le Fort, monument affreux & de l'injuſte uſurpation des Anglois, & du crime qu'ils avoient commis pour s'en aſſurer la poſſeſſion.

Telle eſt l'hiſtoire des événemens ſur leſquels ce Poëme eſt fondé. Je dois maintenant rendre compte des légers changemens que j'y ai faits.

Un Poëme ne doit être ni une froide gazette, ni un ouvrage purement d'imagination. Il faut qu'il ſoit appuyé ſur des faits réels, pour exciter un véritable intérêt: mais il ne faut point qu'il ſuive trop ſcrupuleuſement le fil de l'hiſtoire, de peur que l'imagination qui doit être échauffée par la lecture d'un Poëme, ne ſe refroidiſſe & ne ſe glace. L'art du Poëte conſiſte donc à choiſir dans l'hiſtoire quelque grand événement qui puiſſe intéreſſer par lui-même. C'eſt le bloc de marbre qui eſt entre les mains du Sculpteur, & dont il doit faire une belle ſtatue ſelon la nature & les regles de ſon art. Mais comme il eſt permis au ſtatuaire de prendre les dimenſions qu'il veut, & de retrancher de cette piece de marbre, tout ce qu'il juge à propos; de même le Poëte peut écarter tous les petits événemens dont le détail ſeroit inutile ou contraire à ſon plan, & appeſantiroit la marche de ſon Poëme. Ainſi l'a pratiqué Corneille dans Rodogune & dans Cinna, Racine dans Britannicus & dans Mithridate, Mr de Voltaire

dans ſa Henriade & dans les belles Tragédies de Brutus & de Rome ſauvée.

Les principaux changemens qu'on s'eſt ici permis, regardent ſur-tout le dénouement. Selon l'Hiſtoire, les François ſont entrés dans le Fort par capitulation; ils ont même traité les Anglois avec les plus grands égards, comme s'ils euſſent été encore en paix avec eux. Dans le Poëme au contraire, ils ne ſont animés que des mouvemens de la vengeance; ils combattent avec autant de fureur que d'intrépidité pour punir les aſſaſſins de Jumonville; & après en avoir fait périr un grand nombre par le fer & la flamme, ils chargent les autres de chaînes ſur les débris de leurs murailles. Il eſt aiſé de juſtifier ces changemens. Le ſujet du Poëme, comme je l'ai déja dit, eſt l'aſſaſſinat de Jumonville, & la vengeance qui en eſt tirée. Or ſi la vengeance ſe bornoit à faire ſortir les Anglois du Fort, elle ne ſeroit ni aſſez complette ni aſſez éclatante. D'ailleurs, comme dans tout le cours du Poëme, on repréſente les François & l'Officier qui les commande, comme occupés du ſoin de cette vengeance; ils ne rempliroient plus leur caractére à la fin du Poëme, ſi on leur faiſoit tenir la conduite qu'ils tinrent en effet, forcés par des ordres ſupérieurs. Le Poëte a dû les faire agir, comme ils auroient agi ſans doute, s'ils avoient été les maîtres de ſe régler ſur leurs propres ſentimens. La poëſie ſuit la nature pour regle, & non les ménagemens de la politique.

C'eſt pour la même raiſon, qu'on a ajouté à la fin un tableau général de toutes les diſgraces que les Anglois ont eſſuyées depuis le commencement de cette guerre, ſur terre ou ſur mer, dans l'Europe ou dans l'Amérique, dans l'Afrique ou dans les Indes. On les préſente comme une punition de cet aſſaſſinat, contraire à toutes les loix des nations, afin que ce crime paroiſſe aſſez vengé: & par-là ce morceau rentre dans le plan général du Poëme.

Quoique Jumonville ne fût qu'un ſimple Officier François, & que ſon nom ne fût point connu avant cette tragique aventure qui ne l'a rendu que trop célébre, on a cru que ſa mort pouvoit être aſſez intéreſſante pour former le ſujet d'un Poëme. Ce n'eſt plus ici un ſimple particulier; c'eſt un homme revêtu d'un caractére ſacré, & qui en ſa qualité d'Envoyé, repréſente l'auguſte corps de ſa nation. Son aſſaſſinat n'eſt point un de ces meurtres qui doivent être confondus dans la liſte des crimes obſcurs & vulgaires; c'eſt un crime qui doit exciter l'indignation de tous les peuples, qui attaque les loix primitives des nations, qui renverſe tous les fondemens du droit politique établi entre les hommes. J'oſe le dire, cette mort doit intéreſſer, non-ſeulement la nation Françoiſe, mais même toutes les nations du monde, excepté celle qui a pu commettre un tel crime. Eh quoi! pour mériter notre attention, faudra-t-il toujours des titres & des grandeurs? quelle malheureuſe foibleſſe de l'eſprit humain, de ne s'intéreſſer qu'au ſort de ceux

que la fortune a élevés au-deſſus de nos têtes? Ne ſuffit-il pas d'être homme & d'être notre égal, pour avoir droit de nous attendrir? Parmi nous on ne fait les éloges funebres que de ceux qui pendant leur vie ont porté des titres pompeux. Mais à Athenes & dans Rome, tous ceux qui avoient ſervi la patrie, ou qui étoient morts pour elle, avoient droit aux éloges de leurs concitoyens: & les Orateurs ou les Poëtes qui jettoient des fleurs ſur leurs tombeaux, excitoient toujours l'attention publique.

D'ailleurs, tous les arts doivent ſe rapporter au bien de l'humanité. Ils doivent avoir pour but d'inſpirer aux hommes l'amour de la juſtice & l'horreur du crime. Et que ſont les talens, s'ils ne doivent point ſervir à rendre les hommes meilleurs? la poëſie ſur-tout, qui dans les premiers ſiecles, n'étoit autre choſe que l'hiſtoire des événemens célébres, doit ſe reſſouvenir de ſon ancienne origine. Elle eſt chargée de tranſmettre à la poſtérité, le dépôt des vertus & des crimes, pour inſtruire les hommes. L'aſſaſſinat de Jumonville eſt un monument de perfidie qui doit indigner tous les ſiecles. On doit employer tous les momens pour en perpétuer le ſouvenir: & puiſque pour le malheur du genre humain, il n'y a point de Tribunal où l'on puiſſe citer les nations coupables, du moins que la poſtérité en tienne lieu, qu'elle les flétriſſe, & que la crainte de l'infamie ſoit au moins un frein qui les retienne.

Je ne dirai plus qu'un mot ſur ce Poëme.

L'Auteur l'a travaillé autant que la foibleſſe de ſon génie lui a pu permettre. Il n'ignore point combien l'art d'écrire en vers eſt difficile. Il eſt ſur-tout effrayé par le dégoût du Public, qui raſſaſié de tant de chef-d'œuvres en ce genre, rendu ſuperbe & difficile par la lecture continuelle de Boileau, de Racine, de Rouſſeau & de Voltaire, fatigué même de la Poëſie qui commence à tomber parmi nous, juge avec beaucoup de ſévérité ces ſortes d'ouvrages, quand il daigne les lire.

JUMONVILLE.

POËME.

CHANT PREMIER.

LA paix a diſparu : de nouvelles tempêtes
Dans un ciel orageux éclatent ſur nos têtes!
La Tamiſe en fureur mugit dans ſes roſeaux :
Pour combattre la Seine, elle arme tous ſes flots.
La Sprée * a ſur ſes bords appellé la victoire ;
Et ce fleuve autrefois, qui ſans nom & ſans gloire,
Sur un ſable inconnu rampoit obſcurément,
Redoutable aujourd'hui par ſon débordement,
Dans ſa courſe orgueilleuſe entraîne des Couronnes ;
Veut rouler en grondant ſur les débris des Trônes,
Au Danube aſſervi prétend donner des fers,
Et du bruit de ſon cours remplir tout l'Univers.
Excité par le choc de ce commun orage,
Sur les bords Eſpagnols j'entends frémir le Tage.
Je vois ſon urne d'or ſous ſa main s'agiter,
Et ſon courroux naiſſant déja prêt d'éclater.

* Fleuve qui coule à Berlin.

O malheureux mortels, votre aveugle furie,
De meurtres, de combats, n'eſt donc point aſſouvie?
Vous verra-t-on toujours, prêts à vous égorger,
Accroître vos malheurs en voulant les venger;
Et ſans ceſſe aiguiſant de criminelles armes,
Vivre ſur des débris arroſés de vos larmes?
Quoi, la guerre eſt encore où triomphent les Arts?
Quand ce flambeau ſacré qui luit à vos regards,
Eclaire vos eſprits de ſes divines flammes,
Le flambeau de la haine embraſe encor vos ames!
Les Sages de la terre en ſont les oppreſſeurs!
Des Tigres & des Loups nous conſervons les mœurs.
Par les Arts éclairés, ſommes-nous moins barbares,
Que le Huron ſauvage, ou les Hordes Tartares?

Fiers Anglais, de la France implacables rivaux,
C'eſt vous dont la fureur a creuſé ces tombeaux;
Vous de qui la raiſon, en ſon orgueil extrême,
Se croit un rayon pur de l'eſſence ſuprême,
Vous ces êtres penſans, ces ſages révérés
Par qui tous les mortels devoient être éclairés.

C'eſt peu d'avoir forgé le glaive de la guerre;
De prodiguer votre or pour les maux de la terre;
Vos ſacrileges mains ont commis des forfaits
Que les voiles du tems ne couvriront jamais.
Pirates, aſſaſſins, uſurpateurs, parjures!
Quel horrible tableau pour les races futures!

La Muſe qui préſide à l'immortalité,
Et qui grave en airain l'auſtere vérité,
Dérobe également à l'oubli des ténébres;
Et les grandes vertus & les crimes célébres.
J'oſe donc retracer un de ces attentats,
Dont la honte à jamais doit flétrir vos états.

Puiſſai-je;

Puiſſai-je, ô Jumonville, éterniſant ta gloire,
Dans des chants immortels conſacrer ta mémoire,
Et de tes aſſaſſins dépeignant la fureur,
Imprimer à leurs noms une éternelle horreur!

Et vous dont la valeur & le zele intrépide,
Vengea ſur ces brigands ce barbare homicide;
Permettez que ma main attachant vos lauriers,
Du prix de la victoire orne vos fronts guerriers.

Pour verſer dans mon ſein les flammes du génie,
Je n'invoquerai point les Dieux de l'harmonie.
J'abandonne le Pinde & ſes ſacrés vallons.
Ma Patrie & mon Roi, voilà mes Apollons.

Senſible aux longs malheurs qui déſoloient la terre,
Louis avoit fermé les portes de la guerre.
Le ſoldat déſarmé, cultivant les guérets,
Moiſſonnoit dans ſon champ les tréſors de Cérès.
La rouille dévorante émouſſoit les épées,
Que du ſang des humains Bellone avoit trempées,
Et du Dieu des combats les redoutables traits,
Dormoient dans le ſilence, entaſſés par la paix.

Mais la paix vainement ſuſpendoit les allarmes;
L'Anglais, toujours féroce, eſt rebelle à ſes charmes.
Ce peuple impérieux, fier, ennemi des loix,
Eſclave ſous Cromwel, & tyran ſous ſes rois,
Qui tout couvert du ſang des plus nobles victimes,
N'a dû ſa liberté qu'à deux cens ans de crimes,
Prétend forger des fers aux autres Nations,
Reſpire encor le meurtre & les diviſions.
Son génie indigné voit l'heureuſe abondance,
Enrichir de ſes dons & couronner la France;

Tout l'or des Nations, par cent canaux divers,
Couler dans nos cités, des bouts de l'Univers ;
Nos Lys qui tranſplantés au ſein du nouveau monde,
Fleuriſſent à l'envi ſur leur tige féconde ;
Les arides déſerts du Sauvage habités,
Changés par nos travaux en ſuperbes cités,
Et des climats brûlans juſqu'aux glaces de l'ourſe,
Le commerce Français aggrandi dans ſa courſe.

Un autre objet encor vient aigrir ſes douleurs,
Et réveille en ſon ſein ſes jalouſes fureurs.
Nos triomphes paſſés & notre antique gloire,
Des champs de Fontenoy l'importune mémoire,
Les palmes de Raucoux, & les ſanglants affronts
Que Laufelt imprima ſur leurs ſuperbes fronts,
De ces affreux objets les lugubres images,
Tourmentent jour & nuit ces féroces courages.
La ſombre jalouſie aveuglant leur raiſon,
Verſe dans tous les cœurs ſon funeſte poiſon,
Et la haine attiſant ces feux illégitimes,
Leur ſouffle la vengeance, & les excite aux crimes.

Dans ces vaſtes climats ſi long-tems ignorés,
Du reſte des humains par les flots ſéparés,
Que ce fameux Génois, * fier vainqueur des orages,
Découvrit le premier à travers les naufrages,
Les Français ſecondés par Neptune & les vents,
Ont d'un empire heureux jetté les fondemens.
Une France nouvelle en ces lieux floriſſante,
Remplit cet Univers de ſa grandeur naiſſante,
Et croiſſant à l'abri du Trône de nos Rois,
Fleurit paiſiblement ſous d'équitables Loix.

---

* Chriſtophe Colomb qui découvrit l'Amérique.

Cent fleuves fortunés, deſcendus des montagnes,
De leurs fécondes eaux arroſent ces campagnes:
La main de la nature, utile avec grandeur,
Y creuſa de cent lacs la vaſte profondeur.
La terre ſi long-tems au repos condamnée,
Sous de ſauvages mains flétrie, abandonnée,
Sous la main du Français ranimant ſa beauté,
Reprend ſon premier charme & ſa fécondité.
Des troupeaux mugiſſans les vallons retentiſſent,
Sous les épis dorés les campagnes jauniſſent;
Et les Arts, de l'Europe enfans induſtrieux,
De leur brillante aurore embelliſſent ces lieux.

Les groſſiers habitans de ces lointains rivages,
Formés par nos leçons, inſtruits par nos uſages,
Dans l'école des Arts & de l'humanité,
De leurs ſauvages mœurs corrigent l'âpreté.
Sous leurs toits de roſeaux ils bravent la molleſſe,
Leur arc & leur carquois ſont leur ſeule richeſſe;
Leur cœur ſimple & naïf dans ſa férocité,
Reſpecte du Français la ſage autorité:
Le Français bienfaiſant conſole leur miſere,
Les aime en Citoyen, & les gouverne en Pere.

Des Tours, des Boulevards & des Forts ménaçans,
D'un art fier & terrible étrangers monumens,
Etonnent ces climats par leurs pompeux ouvrages,
Et des Peuples jaloux répriment les ravages.
Leur redoutable enceinte enferme des ſoldats
Que la France a formés au grand Art des combats;
Et Neptune y porta ces foudres de la terre,
Ouvrages de l'Europe & rivaux du tonnerre.

L'Anglais, dont le génie embraſſe l'Univers,
Preſſe encor les Français même au-delà des mers,

Il regne ainſi que nous ſur de vaſtes contrées ;
Qu'à ſes fiers Léopards la fortune a livrées.
Cent monts audacieux, l'un à l'autre enchaînés,
Hériſſés de forêts, de neiges couronnés ;
Des deux Peuples voiſins redoutables frontieres,
Elevent juſqu'aux Cieux leurs ſuperbes barrieres.

Des Anglais, tout-à-coup, les nombreux bataillons
Du Canada ſurpris inondent les ſillons ;
Le concert belliqueux des clairons & des armes,
De la guerre orageuſe annonce les allarmes ;
Leurs Drapeaux déployés qui flottent dans les airs,
Appellent les combats ſur ce triſte Univers.

L'Oyo qui repoſoit dans ſes grottes profondes,
Tout-à-coup ſous ſon urne entend frémir ſes ondes.
A ce trouble imprévu, dans le ſein de la paix,
Il quitte avec effroi ſon humide Palais,
Et levant ſur les flots ſa tête blanchiſſante,
De ſon corps azuré preſſe l'onde écumante.
Il voit des fiers Anglais les torrens débordés,
Couvrir de Bataillons tous ſes bords inondés ;
De crainte à cet aſpect ſes regards ſe troublerent,
Sur ſon front pâliſſant, ſes roſeaux s'ébranlerent ;
Ses flots épouvantés, pleins de trouble & d'horreur,
A Neptune en grondant vont porter leur terreur.

Cependant enivrés d'une folle eſpérance,
Les Anglais ſur ces bords marchoient en aſſurance.
La terreur devançoit leurs redoutables flots,
La fiere ambition voloit ſur leurs Drapeaux ;
Devant leurs Bataillons la diſcorde fatale,
Secouoit dans ſes mains une torche infernale ;
Et cachant avec ſoin un fer enſanglanté,
La ſombre trahiſon marchoit à leur côté.

Mais c'eſt peu d'envahir ; ces brigands homicides
De nos champs déſolés uſurpateurs perfides,
Déja pour aſſurer leurs ſiniſtres projets,
Conſtruiſent en ces lieux un azile aux forfaits.
Tel, un fleuve fougueux ſurmontant ſon rivage,
Se creuſe un lit nouveau dans les champs qu'il ravage.

O Citadelle impie ! ô lieux infortunés !
De quel crime inouï vous ſerez étonnés !
Témoin de ce forfait qui va bientôt éclorre,
Le jour luit à regret ſur vos murs qu'il abhorre :
Et frémiſſant d'horreur ſous un Peuple aſſaſſin,
La terre avec effroi vous porte ſur ſon ſein.

Et vous faſtes des tems, ô ſiecles ! ô mémoire !
Conſervez à jamais cette effroyable hiſtoire.
De la vertu trahie il faut venger les droits,
Et l'artiſan du crime en doit porter le poids.
Que l'Univers m'entende, & que l'Anglais frémiſſe,
La honte du coupable eſt ſon premier ſupplice.

Ce monſtre à mille voix, plus prompt que les éclairs,
Echo tumultueux des bruits de l'Univers,
L'agile Renommée en parcourant le monde,
Suſpend chez les Français ſa courſe vagabonde :
Leur apprend que l'Anglais, d'un pas audacieux
A franchi ces rochers qui s'élevent aux Cieux,
Ces remparts éternels bâtis par la nature,
Qu'il traîne ſur ſes pas le meurtre & le parjure,

Couronnés de l'olive, au ſein de leurs remparts,
Les Français occupés du Commerce & des Arts,
Sur la foi des Traités, ſans craindre les allarmes,
D'une profonde paix goûtoient alors les charmes.

Chacun veut à l'inſtant ſignaler ſes tranſports,
Réprimer des Anglais les inſolens efforts,
D'une guerre naiſſante étouffer l'incendie,
Et dans leur ſang impur laver leur perfidie.
Leur Chef, ſans condamner leur noble activité,
Modére les accès d'un courage emporté.
Il voit que de ce feu la premiere étincelle
Peut être le flambeau d'une guerre cruelle,
Peut trouver dans ſa courſe un funeſte aliment,
Et cauſer dans l'Europe un vaſte embraſement.
Il voudroit épargner, en écartant la guerre,
Des crimes aux Anglais, des larmes à la terre.

Avant d'armer la France, & de ſouiller ſes mains
Du ſang trop prodigué des malheureux humains,
Il veut que revêtu d'un ſacré miniſtere,
De la foi des Traités ſage dépoſitaire,
Un Envoyé prudent, organe de la paix,
Porte aux Uſurpateurs la plainte des Français.

Parmi les combattans dont l'errante fortune
Fut ſur ces bords lointains conduite par Neptune,
Et qui dans ces déſerts témoins de leur valeur,
De l'empire des lys ſoutenoient la grandeur;
Deux illuſtres mortels, Devilliers, Jumonville,
Arroſoient de leur ſang cette rive ſtérile.
Sages dans les conſeils, hardis dans les combats,
Le bruit de leurs exploits voloit dans ces climats.
Iſſus du même ſang, nés de la même mere,
Leur bouche s'appelloit du tendre nom de frere,
Leurs cœurs étoient unis: ils reſſentoient tous deux
De la vive amitié les tranſports vertueux;
Et ces nœuds, qui formoient la chaîne la plus pure,
Avoient encor ſerré les nœuds de la nature.

Dans le même berceau, ſous les mêmes lambris,
Tous deux dans leur enfance avoient été nourris.
Lorſqu'enſuite le tems & l'ardente jeuneſſe,
De leurs membres nerveux eut formé la ſoupleſſe,
Ces deux héros, unis dans leurs amuſemens,
S'occupoient à dompter des courſiers écumans:
Aux hôtes de forêts leurs bras faiſoient la guerre,
Ils apprenoient enſemble à lancer le tonnerre.
Tous deux briguant l'honneur d'affronter les hazards,
S'étoient le même jour conſacrés au Dieu Mars,
Et ſous de nouveaux cieux, ſur des rives nouvelles,
Jaloux de moiſſonner des palmes immortelles,
Tous deux fuyant enſemble un indigne repos,
De la mer orageuſe avoient franchi les flots.

Leur mere, languiſſante au ſein de ſa patrie,
Traînoit encor loin d'eux une mourante vie.
Hélas! le ſeul eſpoir de revoir ſes enfans,
La ſoutenoit encor ſous le fardeau des ans.

Le jour, ce triſte jour où la voile flottante
Emporta ſes deux fils ſur la mer écumante,
Juſqu'au funeſte port elle ſuivit leurs pas,
Tour à tour mille fois les ſerra dans ſes bras,
Et mouillant de ſes pleurs les ſables du rivage,
Levant au ciel ſes mains qu'appeſantiſſoit l'âge,
„ O Dieu, s'écria-t-elle, arbitre des humains,
„ Toi, qui du haut des Cieux, gouvernes nos deſtins,
„ Sois ſenſible à mes cris, aux larmes d'une mere:
„ Veille ſur mes enfans dans cet autre Hémiſphere.
„ De leurs jours menacés ſur ces bords étrangers,
„ Que ta main protectrice écarte les dangers.
„ Si tu permets qu'un jour la France les revoye,
„ Dieu puiſſant! à mon cœur réſerve cette joye;

» Ne m'ouvre point encor les portes du tombeau ;
» De mes jours preſqu'éteints conſerve le flambeau.
» Mais ſi le ſort cruel outrageant ma vieilleſſe,
» D'un ſiniſtre avenir menace ma tendreſſe !
» O Dieu ! que mes douleurs te puiſſent attendrir :
» Que j'obtienne aujourd'hui la faveur de mourir,
» Tandis que jouiſſant d'une heureuſe ignorance,
» Mon cœur nourrit encor la flatteuſe eſpérance ;
» Tandis qu'ô mes chers fils, je vous vois, je vous ſens,
» Que je vous ſerre encor dans mes embraſſemens.

Hélas ! des vents jaloux les haleines légeres
Dans les airs agités diſperſoient ſes prieres.

Le rang d'Ambaſſadeur, ce titre révéré,
Demandoit un héros, un miniſtre éclairé,
Prudent avec grandeur, & ferme avec ſageſſe ;
Courageux ſans orgueil, & ſouple ſans baſſeſſe.
Jumonville eſt nommé d'une commune voix ;
Semblable à ce Neſtor que l'on vit autrefois
Par les charmes flatteurs d'une éloquente adreſſe ;
Des farouches guerriers adoucir la rudeſſe ;
Ce héros uniſſoit la valeur & les arts,
Les palmes de Minerve, & les lauriers de Mars.

Devilliers tout-à-coup, en embraſſant ſon frere ;
Sentit ſon cœur ému d'un trouble involontaire.
Il mêla des ſoupirs à ſes tendres adieux,
Et long-tems dans la plaine il le ſuivit des yeux.

Jumonville s'éloigne, & ſa mâle aſſurance
Annonce d'un grand cœur la noble confiance.
Miniſtre pacifique, il ne ſoupçonnoit pas,
Que la paix pût cacher un piege ſous ſes pas.

Du vertueux Français, tel eſt le caractére.
De l'honneur & des Loix adorateur ſévére,
Ignorant l'art affreux de tramer les forfaits,
Terrible dans la guerre, aimable dans la paix;
Ami juſte & ſincere, ennemi magnanime,
Le Français eſt trop grand pour ſoupçonner un crime.

CHANT SECOND.

CEpendant il s'avance, & déja ſes regards
Découvrent des Anglais les coupables remparts.
Soudain de mille coups l'orageuſe tempête
Annonce le trépas qui ſiffle ſur ſa tête.
Jumonville s'arrête: il inſtruit les Anglais
Qu'il vient leur apporter des paroles de paix;
Il montre cet écrit, ce gage tutélaire,
Interpréte muet de ſon ſaint miniſtere.
Le feu ceſſe à l'inſtant; & l'airain enflammé
A retenu la mort dans ſon ſein refermé.
On l'entoure, on s'empreſſe, un bruit plus favorable
Succede en un moment à ce bruit formidable.
Ainſi ſur l'Océan qu'un orage a troublé,
Quand ſur les flots émus le calme eſt rappellé,
On n'entend qu'un bruit ſourd de la vague écumante;
Qui s'appaiſe en grondant & retombe mourante.
Des farouches Anglais tels paroiſſoient les flots,
Quand le ſage Envoyé leur adreſſa ces mots.

» Illuſtres ennemis, appuis de l'Angleterre,
» Citoyens dans la paix, Héros pendant la guerre;
» Que le ciel avec nous fit rois de ces climats,
» Je ne viens point ici, Miniſtre des combats,

» Dans un ſang généreux tremper mes mains cruelles ;
» Et vuider par le fer nos diſcordes nouvelles.
» D'un miniſtere ſaint revêtu par les loix,
» Des auguſtes traités je reclame les droits.
» Chaque état en naiſſant eut ſes bornes preſcrites.
» La nature a pris ſoin de fixer nos limites :
» Ces ſauvages rochers entaſſés juſqu'aux cieux
» Ont ſervi de barriere à nos communs ayeux ;
» Et de tous les traités l'uniforme langage
» Des mains de la nature a confirmé l'ouvrage.
» Cependant votre audace a franchi ces remparts ;
» L'Oyo voit ſur ſes bords flotter vos étendarts.
« De ce triſte univers troublant la paix profonde,
» Faut-il toujours combattre & ravager le monde ?
» De nos diviſions l'humanité frémit,
» L'Amérique les pleure, & l'Europe en gémit.
» Le droit, ce droit affreux d'exterminer les hommes,
» A regné trop long-tems ſur la terre où nous ſommes.
» De l'Aurore au Couchant, & du Nord au Midi,
» De nos derniers combats le bruit a retenti.
» Ah ! craignons d'exciter de nouvelles injures,
» De rouvrir de nos mains ces ſanglantes bleſſures.
» Les nouveaux mouvemens qui troublent nos déſerts,
» Pourroient par leur ſecouſſe ébranler l'Univers.
» Egaux par la nature, égaux par nos miſeres,
» Vivons tous en amis, en citoyens, en freres ;
» Que les nœuds des ſermens ſoient toujours reſpectés ;
» Que la vertu nous lie & non pas les traités.
» Que dans le calme heureux d'une paix éternelle,
» Chaque Peuple .... à ces mots que lui dictoit ſon zele,
Par un plomb homicide indignement percé,
Aux pieds de ſes bourreaux il tombe renverſé.
Trois fois il ſouleva ſa peſante paupiere,
Trois fois ſon œil éteint ſe ferme à la lumiere.

De la France en mourant le tendre ſouvenir,
Vient charmer ſa grande ame à ſon dernier ſoupir.
Il meurt : foulés aux pieds d'une troupe inhumaine,
Ses membres déchirés palpitent ſur l'arene.

O vous, de cette terre antiques habitans,
Citoyens des forêts, dans les antres errans,
Dont l'Europe orgueilleuſe, au ſein de la molleſſe,
Contemple avec dédain la ſauvage rudeſſe,
Parlez: l'aſtre du jour qui luit ſur vos forêts,
A-t-il vu parmi vous de ſemblables forfaits?
Du moins votre groſſiere & farouche droiture
Suit les premieres Loix de la ſimple nature.
L'Anglais, nouveau barbare, a traverſé les mers
Pour apporter ce crime au fonds de vos déſerts.
Allez, du fer tranchant d'une hache ſanglante,
Gravez ſur vos rochers cette image effraiante.
Et vous, de l'univers agiles meſſagers,
O vents, portez ce crime aux climats étrangers:
Et dans le monde entier, ſemez de ville en ville
Les ſoupirs qu'en mourant exhala Jumonville.
Que les cris de ſon ſang dont l'impuiſſante voix
Se perd dans les déſerts en reclamant les Loix,
Que ces cris enlevés ſur vos rapides ailes,
Percent des vaſtes Cieux les voûtes éternelles.

Par un premier forfait dans le crime affermi,
L'Anglais n'eſt ni cruel ni parjure à demi.
Dans ſes coupables mains la foudre ſe rallume,
Sous un noir tourbillon tout le rivage fume.
Huit Français ſans défenſe, au même inſtant frappés,
Des ombres de la mort tombent enveloppés.
De leur ſang répandu les ruiſſeaux ſe confondent,
A leurs ſoupirs mourans les cavernes répondent.

L'Anglais ivre de ſang pouſſe un cri dans les cieux ;
Et ſa barbare joie étincelle en ſes yeux.

Des loix des nations le ſuprême Génie,
S'envole en frémiſſant de cette terre impie ;
Il craint de reſpirer un air ſi criminel :
Il maudit à jamais ce rivage cruel.

Des Français déſarmés le déplorable reſte
Survit pour éprouver un deſtin plus funeſte.
Ces guerriers généreux, jouëts de leurs tyrans,
De climats en climats traînent des jours errans.
Sous un ciel étranger, ſans appui, ſans fortune,
Réduits à fatiguer d'une plainte importune
De leurs fiers ennemis l'inſolente pitié,
Courbant ſous la miſere un front humilié,
Leurs mains, ces mêmes mains miniſtres de Bellone,
L'effroi de leurs Tyrans, & les ſoûtiens du Trône,
Tremblantes aujourd'hui, pour conſerver leurs jours,
De quelques alimens implorent les ſecours.
Quel ſort pour des héros ! ô France ! ô ma Patrie !
Arme toi pour venger ta majeſté flétrie.

Tandis que les Anglais ſur cet infâme bord,
Portent de toute part l'eſclavage ou la mort,
Un ſeul Américain emporté par la fuite,
Trompe quelques inſtants leur ardente pourſuite,
Sa courſe eut prévenu la chûte des torrens,
L'oiſeau qui fend les airs, & le ſouffle des vents :
Son corps ſouple & léger touche à peine la terre.
Mais qui peut devancer les ailes du tonnerre ?
Tout-à-coup élancé du cylindre brûlant,
Sur ſes pas fugitifs le plomb vole en ſifflant,
Et ſecondant trop bien une rage cruelle,
Lui porte dans le flanc une atteinte mortelle,

Par le plomb meurtrier le ſauvage bleſſé,
Pouſſe un cri dans les airs, mais n'eſt point terraſſé.
Le déſir d'échapper à ces tigres féroces,
D'inſtruire les Français de ces crimes atroces,
Sa robuſte jeuneſſe, & ſa mâle vigueur
Que n'a point de l'Europe énervé la langueur,
Son ſang qui bouillonnoit dans ſes veines brûlantes,
Tout ranime & ſoûtient ſes forces défaillantes;
Et quoique dans ſon ſein il porte le trépas,
Il a loin des Anglais précipité ſes pas.
Tel dans les champs déſerts du vagabond Numide,
Un Cerf déja frappé d'une fléche rapide,
Des piéges de la mort lorſqu'il eſt entouré,
Des Chaſſeurs attentifs trompe l'œil égaré:
Il fuit, mais dans les bois tandis qu'il ſe retire,
Il emporte avec lui le trait qui le déchire.

Des végétaux puiſſans dans les forêts éclos,
De ſon ſang qui couloit ont arrêté les flots.
Il pénétre les bois, il franchit les abîmes,
Des rochers eſcarpés il aſſiége les cimes.
Ses hurlemens plaintifs, ſes cris remplis d'horreur,
Partout ſur ſon paſſage impriment la terreur.
Il arrive couvert de ſang & de pouſſiere,
Ses yeux ne voyoient plus qu'un reſte de lumiere.
Sur ſon front éperdu ſes cheveux hériſſés,
Les farouches accens de ſa bouche élancés,
Son ſouffle haletant, & ſa bruyante haleine
Qui de ſes flancs preſſés s'échappoit avec peine,
Ses membres demi-nuds & d'effroi palpitans,
Sous ſon corps affoibli ſes genoux tremblotans,
La pâleur de la mort ſur ſon viſage empreinte,
Portent dans tous les cœurs la triſteſſe & la crainte.

Les Français pour l'entendre, autour de lui preſſés,
Ont la tête immobile & les regards fixés.
Mais à peine on l'approche, à peine on l'environne,
Epuiſé tout-à-coup, ſa force l'abandonne.
Le ſang qu'il a verſé, ſa courſe, ſes efforts,
De ſon corps défaillant ont uſé les reſſorts.
De revoir les Français le plaiſir trop funeſte
De ſes foibles eſprits a diſſipé le reſte.
Trois fois il veut parler, & ſa langue trois fois
Pour le récit fatal ne trouve point de voix.
Les noms d'Anglais, de crime, & d'aſſaſſin farouche,
En ſons entrecoupés s'échappent de ſa bouche.
Enfin ſon œil mourant, fixé ſur ces guerriers,
Apperçoit près de lui le triſte Devilliers.
Il lui tend une main déja preſque glacée,
Et ſoulevant encor ſa poitrine oppreſſée,
» O mon Pere, * dit-il, avec de longs ſanglots,
» Jumonville..... il expire, en prononçant ces mots.

Des Français replongés dans leur incertitude,
Sa mort a redoublé la ſombre inquiétude.
Ses diſcours, ſes ſanglots, ſon regard effaré,
L'effroi qui ſe peignoit ſur ſon front égaré,
Leur apprend que l'Anglais, que ce peuple parjure,
A par quelque grand crime outragé la nature.
Mais tous de Jumonville ignorent les deſtins;
S'ils ont chargé de fers ſes généreuſes mains,
Ou ſi foulant aux pieds les plus ſaints priviléges,
Ils ont teint de ſon ſang leurs armes ſacrileges;
Et de mille ſoupçons leurs eſprits dévorés,
Par un jour plus affreux craignent d'être éclairés.

---

* Les Sauvages appellent les Français, leurs peres.

Devilliers à la fois & citoyen & frere,
Tremble ſur le deſtin d'une tête auſſi chere.
De noirs preſſentimens viennent glacer ſon cœur,
Et ſa tendre amitié redouble ſa terreur.

Les Français cependant excitent leur audace,
A chercher Jumonville, à voler ſur ſa trace.
On ſe raſſemble, on court à flots impétueux:
Tout le Fort retentit de cris tumultueux:
Et les Drapeaux de Mars cachés à la lumiere,
Noircis pendant la paix d'une oiſive pouſſiere,
Déployés tout-à-coup aux regards du Soleil,
Annoncent des combats le fatal appareil.
De l'airain menaçant, précurſeur des batailles,
Les ſifflemens aigus rempliſſent les murailles:
Dans les antres obſcurs des Arſenaux poudreux,
Des foudres aſſoupis on réveille les feux.
Le Soldat en fureur ſe couvrant de ſes armes,
Embraſſe ſes enfans & ſon épouſe en larmes.
Dans un lâche repos long-tems enſéveli,
Le ſuperbe Courſier par la paix amoli,
Aux accens de l'airain qui frappent ſon oreille,
Leve ſes crins mouvans, s'enflamme & ſe réveille.

Inſtruits dans leurs déſerts de l'horrible attentat,
Les farouches humains enfans de ce climat,
Viennent de toute part pour hâter la vengeance,
Pour joindre leur maſſue aux foudres de la France.
On les voit à grands flots accourir dans nos murs;
Et ceux qui des rochers creuſent les flancs obſcurs;
Et ceux qui cultivant les humides rivages,
Ont dreſſé près des lacs leurs cabanes ſauvages,
Ou qui ſans ceſſe armés d'inévitables traits,
Diſputent leur pâture aux tigres des forêts.

L'amour pour les Français, l'horreur pour l'Angleterre,
Enflamme également tous ces fils de la terre.

Pour guider au combat ces féroces guerriers,
C'eſt toi qui fus choiſi généreux Devilliers,
Toi, dans qui la valeur unie à la ſageſſe,
N'eſt point ce fol inſtinct, cette farouche ivreſſe
Dont les fougueux accès, fruit de l'emportement,
Ne cherchent que le meurtre & le ſaccagement;
Mais cette fermeté courageuſe & tranquille,
Qui voit tous les dangers d'un regard immobile,
Les cherche par devoir, les brave ſans fureur,
Active avec prudence & ſage ſans lenteur.

Le Chef à qui Louis, de ſes mains ſouveraines
De cet état naiſſant a confié les renes,
Embraſſe ce héros de ſes larmes baigné.
» O guerrier vertueux, ô frere infortuné,
» Dit-il, va dans le ſang d'un peuple de parjures,
» De ton Roi qu'on outrage, effacer les injures.
» Ton bras que l'Amérique a vu toujours vainqueur,
» Doit un exemple au monde, à la France un vengeur.
» Que dis-je? As-tu beſoin d'une voix étrangere?
» Ecoute la nature, & la voix de ton frere.
» Son ſort eſt incertain, ton malheur ne l'eſt pas;
» Tu dois briſer ſes fers, ou venger ſon trépas.
» Mais vous, ô noms ſacrés que l'Univers adore!
» O nature! ô juſtice! ô vertu que j'implore!
» Vous paſſion du ſage, amour du genre humain!
» Je puis lever au Ciel une innocente main.
» Je n'ai point le premier enſanglanté la terre,
» Je n'ai point rallumé le flambeau de la guerre.
» Si le ſang des humains recommence à couler,
» Si l'Europe à ce choc doit encor s'ébranler,

» Si ces diviſions, en meurtres trop fécondes,
» Doivent franchir les mers & troubler les deux mondes;
» L'Anglais, qui le premier a rompu les traités,
» L'Anglais ſeul eſt auteur de ces calamités.
» Puiſſent les cris plaintifs de la terre éplorée,
» Porter le déſeſpoir dans ſon ame égarée!
» Et puiſſent tous les maux qui vont être ſoufferts,
» Retomber ſur ſa tête & venger l'univers!

CHANT TROISIEME.

MAis déjà tout eſt prêt; nos ardentes cohortes,
S'élancent hors des murs & franchiſſent les portes.
Déja ſous les courſiers la campagne gémit:
Du bruit des bataillons l'air s'agite & frémit:
La pouſſiere en volant forme un nuage immenſe:
Les tonnerres d'airain, que conduit la Vengeance,
Traînés dans les forêts d'un pas pénible & lent,
Roulent avec effort ſur leur eſſieu tremblant.

Déja le front couvert de ſes voiles funebres,
La nuit ſur l'Univers ramenoit les ténébres;
Et de l'aſtre du jour les regards expirans,
Ne lançoient qu'un feu pâle & des rayons mourans;
Sous la noire épaiſſeur d'une forêt antique,
S'avançoient ces héros vengeurs de l'Amérique.
La nuit qui s'approchoit, augmentant la terreur,
En redoubloit encor la ténébreuſe horreur;
Et le profond ſilence & la noirceur de l'ombre
Imprimoient à ces lieux une majeſté ſombre.
Tout-à-coup, ô prodige! une lugubre voix
D'un long gémiſſement fait retentir ces bois.

De mille accens plaintifs la nature eſt troublée ;
Par de longs tremblemens la terre eſt ébranlée,
Ses abîmes profonds s'ouvrent en mugiſſant,
Le Soldat éperdu s'écrie en pâliſſant.
Quand du ſein de la terre un phantôme effroyable
S'éleve, & dans les Cieux pouſſe un cri lamentable.
Son front cicatriſé, blanchi par la pâleur,
Semble des pins altiers égaler la hauteur ;
De ſes flancs déchirés d'une large bleſſure,
Le ſang coule à grands flots & pouſſe un long murmure ;
Des vêtemens affreux, dépouilles des tombeaux,
Couvrent ſon corps ſanglant de leurs triſtes lambeaux ;
Dans ſes mains étincelle une torche funebre.
Tel parut de Laïus le phantôme célébre,
Lorſqu'il vint révéler de tragiques horreurs,
Et d'un fils parricide accuſer les fureurs.

Le Soldat reconnoît l'ombre de Jumonville ;
Surpris, glacé d'horreur, il demeure immobile.
Il jette ſur cette ombre un regard effrayé,
Et frémit à la fois de rage & de pitié.

Devilliers éperdu tend les bras à ſon frere :
» O toi, s'écria-t-il, ombre terrible & chere,
» Triſte & fatal objet de tendreſſe & d'effroi,
» Hélas ! c'eſt donc ainſi que tu t'offres à moi !
» O funeſte départ ! déplorable voyage !
» O de mon cœur troublé trop ſiniſtre préſage !
» Ce peuple parricide a donc percé ton flanc !
» Je n'en puis plus douter : Je vois couler ton ſang.
Alors, de ces forêts perçant l'affreux ſilence,
Le Spectre déſolé cria trois fois : Vengeance.
Les rochers attendris, les antres gémiſſans,
Répéterent au loin ces funébres accens ;

L'enfer s'émeut au bruit de ce triſte murmure,
Et répond par ſes cris, aux cris de la nature.
Le Spectre au même inſtant diſparut & s'enfuit,
Et rentra dans le ſein de l'éternelle nuit.

Les Français éperdus & courbés vers la terre,
Reſtent comme frappés des fleches du tonnerre:
Une muette horreur ſemble les glacer tous;
L'excès de leurs douleurs enchaîne leur courroux.
Mais bientôt, dans leur ſang la fureur allumée
Eclate & fait briller leur prunelle enflammée:
De leurs yeux pétillans jailliſſent mille éclairs;
Mille cris élancés font retentir les airs;
Sous leurs pieds tremble au loin ce ſauvage hémiſphére;
Leur bouche frémiſſante écume de coleré;
Le fer même altéré du ſang des aſſaſſins,
S'agite de fureur dans leurs tremblantes mains.

Le Démon des combats, affamé de carnage,
Aux cris de la Vengeance accourt ſur ce rivage.
Du ſommet d'un rocher, dont le front ſourcilleux
Semble à l'œil étonné porter le poids des cieux,
Il donne le ſignal, & ſa voix infernale
Fait mugir dans les airs ſa trompette fatale,
Les montagnes, les mers, les rochers & les bois
Tremblerent aux accens de ſa funeſte voix.
Des Français égorgés les manes l'entendirent;
Leur cadavres ſanglans de joye en treſſaillirent.
Les meres, qu'effrayoient ces redoutables ſons,
Sur leur ſein palpitant preſſent leurs nourriſſons.

Les ombres cependant éclipſoient la lumiere:
Le Dieu qui des humains vient fermer la paupiere,
Verſoit ſur l'Univers ſes humides pavots;
Nul Soldat ne ſe livre aux douceurs du repos.

Cette image terrible à leurs yeux retracée,
Dans l'horreur du ſilence occupe leur penſée:
Et leurs cœurs enflammés d'une bouillante ardeur,
De la tardive aurore accuſent la lenteur.

Devilliers tout en proye à ſa douleur mortelle,
Invoque Jumonville; à grands cris il l'appelle,
Et ſes errantes mains le cherchent dans les lieux,
Où ſon ombre une fois s'eſt offerte à ſes yeux.

Enfin l'Aſtre du jour ſortant du ſein de l'onde,
Vient chaſſer de la nuit l'obſcurité profonde;
Et des premiers rayons l'Olimpe blanchiſſant,
Sur l'Univers charmé répand un jour naiſſant.
Mille cris ſont lancés vers la céleſte voûte.
A travers les forêts le Soldat ſuit ſa route.
De ces triſtes climats les ſauvages enfans,
Des Français incertains guident les pas errans.

Ils arrivent enfin dans la fatale plaine,
Monument éternel de vengeance & de haine,
Où des Héros Français lâchement égorgés
Erroient en gémiſſant les manes outragés.
Leurs corps cicatriſés par les traits de la foudre,
Dans ces champs malheureux alloient tomber en poudre.
A travers ces lambeaux, ces cadavres ſanglans,
Devilliers attendri s'avançoit à pas lents.
Il voit, il reconnoît, quel ſpectacle funeſte!
De ſon frere étendu le déplorable reſte.
Il pouſſe un cri perçant: de douleurs enyvré,
Il ſerre entre ſes bras ce corps défiguré.
» C'eſt donc toi que je vois, que j'embraſſe, ô mon frere!
» Ainſi t'offre à mes yeux cette terre étrangere!
» Le trépas ſur ton front étale ſes horreurs!
» Ta voix ne peut répondre aux cris de mes douleurs!

» C'eſt pour ce ſort affreux que quittant ta patrie,
» Tu t'arrachas des bras d'une mere attendrie,
» Et cherchant ſur les flots ce fatal univers,
» De l'immenſe Océan tu franchis les déſerts!
» Hélas! tandis qu'ici couché ſur la pouſſiere,
» Tes yeux ſont pour jamais fermés à la lumiere;
» Peut-être proſternée aux pieds des immortels,
» Ta mere de ſes cris fatigue les autels;
» Et redemande aux cieux que ſa tendreſſe implore,
» La faveur de revoir ſes deux fils qu'elle adore.
» C'en eſt fait: ſa douleur, ſes cris ſont ſuperflus;
» Et ſes yeux maternels ne te reverront plus.
» Mais moi, dans le tombeau ſi je ne peux te ſuivre,
» Si le deſtin cruel me force à te ſurvivre;
» Si de Mars & des flots évitant les dangers,
» Je dois revoir un jour nos antiques foyers;
» Sans toi, comment paroître aux regards d'une mere?
» Comment porter mes pas ſous ſon toit ſolitaire?
» Déja j'entends ſes pleurs, ſes lamentables cris,
» Me demander mon frere, & reclamer ſon fils.
» Hélas, ton corps ſanglant, privé de ſépulture,
» Des vautours affamés eſt l'indigne pâture!
» Et j'étois loin de toi, dans ces momens affreux!
» Et ma mourante main n'a point fermé tes yeux!
» Je n'ai pu t'embraſſer! ſur ta bouche plaintive,
» Je n'ai pu recueillir ton ame fugitive!
» Ah! pourquoi, de nos murs quand je t'ai vu partir,
» Mon frere, à te quitter ai-je pu conſentir?
» J'aurois ſuivi tes pas ſur ce rivage impie,
» Aux dépens de mes jours j'aurois ſauvé ta vie:
» Ou ſi je n'avois pu prévenir ton trépas,
» Au ſein des meurtriers j'euſſe enfoncé mon bras,
» Dans leurs rangs confondus ſemé les funérailles,
» De ma ſanglante main déchiré leurs entrailles,

„ Et moi-même immolé pour te prouver ma foi,
„ J'aurois en t'embraſſant expiré près de toi.

A ce diſcours ſuccede un lugubre ſilence.
La triſteſſe, l'horreur, la pitié, la vengeance,
Dans ſon cœur déchiré dominent à la fois.
Immobile, éperdu, ſans couleur & ſans voix,
Sur ces reſtes affreux ſa vue eſt attachée.
Tous les Français, l'œil morne & la tête panchée,
Rangés autour de lui partagent ſes douleurs:
Leurs viſages guerriers ſont humectés de pleurs,
Que dis-je? des forêts ces hôtes ſanguinaires,
Qui des loups dévorans partagent les repaires,
Ces ſauvages mortels, dont la férocité
Avec le ſang des ours ſucça leur cruauté,
Donr rien ne peut dompter l'inflexible rudeſſe,
Qui ſourds à la pitié, la prennent pour foibleſſe,
Pour la premiere fois ſe ſentent ébranler:
De leurs yeux attendris on voit des pleurs couler.

Tout-à-coup Devilliers „ Quoi nous verſons des larmes!
„ Nous Français! nous guerriers! nous qui portons des armes!
„ Nous pleurons! & l'Anglais qui cauſe nos tourmens,
„ Inſulte avec orgueil à nos gémiſſemens.
„ Nous pleurons! n'avons-nous que des pleurs à répandre?
„ O mon frere, eſt-ce là ce qu'exige ta cendre?
„ Une oiſive pitié doit encor t'irriter.
„ C'eſt un tribut de ſang qu'il faut te préſenter.
„ Allons, braves amis, héros vengeurs des crimes,
„ Allons ſur ces remparts immoler nos victimes.
„ Jumonville vous guide, & ſon ombre en courroux
„ Contre vos ennemis dirigera vos coups.

Il dit, & vers ces murs en horreurs ſi fertiles,
De ſon courſier fougueux preſſe les flancs agiles.
Deux fois en fait le tour, & d'un œil curieux
Meſure avidement ce Fort audacieux.
Son regard étincelle, & ſon bouillant courage
Voudroit au même inſtant s'y frayer un paſſage.
Ainſi dans les déſerts des ſables Africains,
Une lionne horrible & l'effroi des humains,
A qui dans ſon abſence une cruelle adreſſe,
Ravit ſes lionceaux, objets de ſa tendreſſe,
Suit les pas du chaſſeur, ſur le ſable imprimés,
Et vole juſqu'au lieu qui les tient renfermés.
Furieuſe, écumante, & de ſang altérée,
De ce coupable azile elle aſſiege l'entrée,
Et les crins hériſſés, autour de ces remparts,
Promene en rugiſſant ſes avides regards.

CHANT QUATRIEME.

DÉja nos Bataillons précédés par la crainte,
Ont renfermé le Fort dans leur terrible enceinte.
Leur Chef d'un front ſerein diſpoſe le trépas,
Et du ſoldat fougueux a réglé tous les pas.
Des Anglais inveſtis la farouche inſolence
Du haut de leurs remparts ſemble braver la France.
Mais en vain par la haine & la rage animés,
D'un intrépide orgueil leur front paroît armé;
Une ſourde terreur étonne leurs courages,
Et dément en ſecret ces ſuperbes viſages:
Du ſang qu'ils ont verſé les formidables cris,
D'un déſordre vengeur tourmentent leurs eſprits:

Jumonville les glace, & ſon ombre irritée
Fait ſiffler ſes Serpens dans leur ame agitée.

Ces favoris des Arts & du Dieu des combats ;
Qui portent dans leurs mains l'épée & le compas,
Qui joignent l'art de vaincre avec l'art du Génie ;
Et conſacrent à Mars les leçons d'Uranie,
Déja contre les murs ont dirigé l'effort
De ces bouches d'airain qui vomiſſent la mort.
A l'aide du compas leur main ſûre & puiſſante
Sait guider à ſon gré la foudre obéiſſante ;
Lui montre les remparts qu'elle doit écraſer,
Et lui preſcrit les lieux qu'il lui faut embraſer.

Dans un ordre effrayant ces fatales machines
Aux remparts ménacés annoncent leurs ruines.
Dans le creux du cylindre avec art entaſſé,
Par le Soldat poudreux le ſalpêtre eſt preſſé :
Et les globes de fer entourés de bitume,
Attendent le moment que le ſouffre s'allume.
Le ſignal eſt donné ; les feux étincelans,
De l'amorce embraſée ont paſſé dans les flancs.
La flamme reſſerrée, active, impatiente,
S'agite avec fureur dans ſa priſon brûlante ;
De l'airain mugiſſant elle chaſſe à grand bruit
Ces globes meſſagers de la mort qui les ſuit.
Soudain l'air s'obſcurcit d'une épaiſſe fumée ;
Un nuage de ſouffre enveloppe l'armée ;
La terre épouvantée en frémit de terreur ;
L'airain qui les vomit, en recule d'horreur.
Ces tempêtes de fer, cette grêle homicide,
Diviſe l'air, qui cede à ſa courſe rapide ;
Et du Fort ébranlé juſqu'en ſes fondemens,
Frappe à coups redoublés les boulevards fumans.

L'Anglais

L'Anglais audacieux, fier au ſein des allarmes,
Fait du haut de ſes murs tonner les mêmes armes.
Les éclairs enflammés répondent aux éclairs;
La foudre vient heurter la foudre dans les airs.
De feux environné, le Soldat dans la plaine
Ne reçoit dans ſes flancs qu'une brûlante haleine.
Enfin le Fort s'entrouvre, & prêt à s'écrouler
Son ſuperbe rempart commence à chanceller.

Le Français à grands cris appelle la vengeance:
D'un cours impétueux vers la brêche il s'avance.
Le fier Américain, les bras enſanglantés,
Le ſuit d'un pas égal & marche à ſes côtés,
Tel qu'un tigre en fureur à l'aſpect de ſa proye,
En marchant il écume, & treſſaille de joie.
Déja dans ſon eſprit, des Anglais expirans
Il croit fouler aux pieds les membres palpitans.
Armé du plomb fatal & du fer homicide,
L'Anglais affecte encor un orgueil intrépide.
Son épais bataillon offre un rempart vivant,
De piques hériſſé, de feux étincellant.

L'aſpect des aſſaſſins teints du ſang de ſon frere,
Enflamme Devilliers, redouble ſa colere.
Remplis de ſon courroux, ſes ſuperbes Soldats
Dans les rangs ennemis ont volé ſur ſes pas.
La ſoif de ſe venger, l'emportement, la rage,
Frappent à coups preſſés, & ſement le carnage.
La Mort impitoyable errant ſur ces débris,
Remplit l'air d'alentour de ſes lugubres cris:
Mille traits aiguiſés arment ſes mains cruelles:
Dans des ruiſſeaux de ſang elle trempe ſes ailes.

Par la flamme & le fer les Anglais terraſſés,
Déja couvrent les murs de leurs corps entaſſés;

Et leurs manes ſanglans, dans les royaumes ſombres,
Des Français égorgés vont appaiſer les ombres.
Sur un épais nuage aſſiſe dans les airs,
L'ardente Néméſis fait briller ſes éclairs.
Des forfaits des mortels vengereſſe implacable,
Elle tient dans ſes mains un glaive redoutable;
Et ſon ſouffle puiſſant, ame de ces combats,
Dans le ſein des Anglais dirige le trépas.

Ils cedent: c'en eſt fait: la terreur qui les glace,
Etonne leur courage & dompte leur audace.
Vaincus, chargés de fers, ces monſtres déſarmés,
D'un reſte de fureur ſont encor enflammés;
Et la férocité que la valeur ſurmonte,
Sur leur front abbatu ſe mêle avec la honte.

Devilliers s'adreſſant à ſes Soldats vainqueurs,
» Héros qui m'écoutez, intrépides vengeurs,
» Que j'aime à voir vos bras tout fumans de carnage!
» Fiers ſoutiens de la France, achevez votre ouvrage.
» Aſſez & trop long-tems ces funeſtes remparts,
» De leur aſpect impur ont ſouillé nos regards.
» Sous nos puiſſans efforts que ces tours ſe renverſent;
» Que leurs débris épars dans les champs ſe diſperſent;
» Qu'un jour dans ces déſerts le voyageur conduit,
» Y cherche en vain la place où ce Fort fut conſtruit;
» Et ne laiſſons enfin ſur la terre où nous ſommes,
» Que le courroux des cieux & la haine des hommes.

Il dit: & le Soldat lui répond par ſes cris.
Une ardeur renaiſſante enflamme les eſprits.
De ce Fort odieux on briſe les murailles;
De la terre étonnée on perce les entrailles;
Et dans ſes flancs obſcurs les fondemens cachés,
Par mille bras unis ſont bientôt arrachés.

On renverſe ces toits, ces cabanes cruelles,
Des brigands aſſaſſins retraites criminelles.
A l'aide du ſalpêtre, élancés dans les airs,
Les murs en retombant font trembler ces déſerts;
L'Olympe retentit : une affreuſe pouſſiere,
De ſes voiles épais obſcurcit la lumiere.
A l'effort du Soldat & du fer deſtructeur,
Les feux joignent encor leur active fureur.
La flamme qui pétille en conſumant ſa proye,
A replis ondoyans dans les airs ſe déploye :
Et ces coupables lieux n'offrent plus aux regards,
Que des monceaux de cendre & des rochers épars.

O malheureux Anglais ! Peuple foible & ſuperbe !
Voilà donc vos remparts enſevelis ſous l'herbe !
Impuiſſans dans la guerre, aſſaſſins dans la paix,
Lâches pour vous défendre, hardis pour les forfaits,
Où ſont ces grands guerriers, ces Héros magnanimes ?
N'êtes-vous courageux qu'à commettre des crimes ?
Tremblez : ces premiers coups de nos juſtes fureurs,
De maux plus grands encor ſont les avant-coureurs.
Je vois dans ſes projets votre audace trompée,
Des flots de votre ſang l'Amérique trempée.
Bradhoc * de vos complots ſiniſtre exécuteur,
Des Traités & des Loix ſacrilege infracteur,
Qui devoit en guidant vos troupes conjurées,
Au Char de l'Angleterre enchaîner nos contrées,
Sur des monceaux de morts, percé de mille coups,
Exhale ſes fureurs & ſon ame en couroux.

---

* Bradhoc, Général Anglais, qui avait fait une invaſion dans le Canada avec un corps de troupes conſidérable, fut vaincu par une armée de Français & de Sauvages réunis. Il périt lui-même dans le combat.

O * triſte Virginie ! ô malheureux rivages !
Je vois vos champs en proye à des monſtres ſauvages,
Je vois dans leurs berceaux vos enfans maſſacrés,
De vos vieillards ſanglans les membres déchirés,
Vos remparts & vos toits dévorés par les flammes,
La maſſue écraſer vos filles & vos femmes,
Et dans leurs flancs ouverts leurs fruits infortunés,
Condamnés à périr avant que d'être nés.
Votre ſang n'éteint pas l'ardeur qui les dévore :
Sur vos corps déchirés & palpitans encore,
Je les vois étendus, de carnage ſouillés,
Arracher vos cheveux de vos fronts dépouillés,
Et fiers de ce fardeau, dans leurs mains triomphantes,
Montrer à leurs enfans ces dépouilles fumantes.
Quelques ſoient les forfaits qui nous ayent outragés,
Anglais, peut-être hélas ! ſommes-nous trop vengés.

L'Amérique s'éloigne & l'Europe m'appelle ;
Là je vous vois flétris d'une honte nouvelle.

Ces ** ſuperbes remparts qui captivant les mers,
A Neptune indigné ſembloient donner des fers,
Et dominant au loin ſur ſes plaines profondes,
Au joug de la Tamiſe aſſerviſſoient ſes ondes ;
De leurs fiers défenſeurs devenus le cercueil,
Ont vu par le Français terraſſer leur orgueil.
De Mahon écraſé je vois les murs en poudre,
Sur ſes rochers briſés, je vois fumer la foudre.

Ces *** errantes forêts, & ces nombreux vaiſſeaux,
Sous qui le Dieu des mers ſembloit courber ſes flots,

---

* Ravages affreux des Sauvages dans les Colonies Anglaiſes.
** Conquête de Minorque ſur les Anglais.
*** Bataille navale gagnée par Mr le Marquis de la Galiſſonniere ſur l'Amiral Bink.

Et qui du fol eſpoir d'un chimérique empire,
Nourriſſoient de vos cœurs le ſuperbe délire,
Démentant aujourd'hui cet eſpoir ſuborneur,
A Neptune vengé font voir leur deshonneur.
De leurs débris flottans je vois les mers couvertes;
L'Océan affranchi s'applaudit de vos pertes;
Vos pâles Matelots gémiſſent dans nos fers;
Le ſang de vos guerriers teint l'écume des mers.

Mon * œil parcourt au loin ces immenſes contrées;
Par le flambeau des cieux de plus près éclairées,
Ces lieux où le Niger brûlé dans ſes roſeaux,
Sous les feux du Midi voit bouillonner ſes eaux;
Et ceux de l'Indien, qui voiſin de l'aurore,
Voit naître le premier l'aſtre qui le colore.
Par la voix du commerce appellés ſur ces bords,
Tous les peuples en foule y portoient leurs tréſors;
Et vos avares mains ſur ces rives fécondes,
Amaſſoient à loiſir les tributs des deux mondes.
Par le Français vainqueur ravagés & détruits
Ces temples de Plutus en cendres ſont réduits.
Sur ces bords déſolés votre commerce expire;
Cet arbre dont les fruits nourriſſoient votre empire,
Coupé dans ſa racine & couvert de débris,
Voit ſa tige ſéchée & ſes rameaux flétris:
Et l'or de ces climats égaré dans ſa ſource,
S'éloignant de vos bords, dirige ailleurs ſa courſe.

C'eſt ainſi qu'aux forfaits égalant les revers,
Un Dieu de vos débris remplit tout l'Univers.

---

* Comptoirs des Anglais dans l'Afrique & dans les Indes, ruinés par les Français.

De l'ardent équateur aux deux pôles du monde ;
Néméſis vous pourſuit ſur la terre & ſur l'onde.
Dequoi vous ont ſervi tant de droits profanés,
Et cet affreux tiſſu de forfaits combinés,
Qui ſourdement tramés dans l'ombre & le ſilence ;
Devoient en éclatant anéantir la France ?
Tous ces traits que vos mains aiguiſoient contre nous,
Lancés par vos fureurs, ſont retombés ſur vous.

Ainſi des Dieux vengeurs la juſtice éternelle,
Terraſſe des méchans l'audace criminelle.
Fléau de l'Univers, ô peuple ambitieux,
Crains le bras des mortels & la foudre des Dieux.

EPITRE
AU PEUPLE.

OUVRAGE

PRÉSENTÉ

A L'ACADEMIE FRANÇOISE;

En 1760.

PREFACE.

L'Académie Françoiſe, après avoir couronné ſi juſtement Mr MARMONTEL, le 12 Janvier, a donné le premier acceſſit à cet Ouvrage. Elle eut même la bonté de déclarer, par la bouche de Mr DUCLOS ſon Sécrétaire, qu'elle regrettoit de n'avoir point un Prix à lui donner. Une approbation auſſi flatteuſe, de la part d'un Corps tel que l'Académie Françoiſe, a determiné l'Auteur à donner ſon Ouvrage au Public.

Le but de cette Epître eſt de rendre le Peuple reſpectable aux yeux des autres, & de le conſoler lui-même. Cette portion du genre humain, qui eſt comptée pour ſi peu de choſe, a été long-tems eſclave en Europe. Elle eſt libre aujourd'hui, au moins dans la plupart des États; mais elle eſt pauvre & avilie. Ce n'étoit pas ainſi que le Peuple étoit libre à Sparte & à Rome. Cet aviliſſement de la plus grande partie du genre humain, eſt un des effets les plus funeſtes de notre luxe, & de la prodigieuſe inégalité dans la diſtribution des richeſſes.

L'Auteur de cette Epître enviſage le Peuple dans ſes travaux, dans ſes vertus, & dans la portion de bonheur qu'il peut avoir. Partout c'eſt le petit nombre qui jouit, & le grand nombre qui travaille. Les premieres têtes des États donnent les ordres pour le gouvernement; c'eſt le Peuple qui exécute. Ce ſont ſes

bras qui font mouvoir ces machines ſi vaſtes & ſi compliquées.

On ſçait qu'il y a des vices parmi le Peuple. Il doit y en avoir ; ce ſont des hommes. Mais la voix de la Nature y eſt mieux entendue ; les grandes paſſions y ſont moins vives ; les crimes qui déſolent la terre y ſont plus rares. Il a de moins tous les vices que produiſent la diſſimulation & l'intrigue.

Mais le Peuple eſt-il heureux ? & où trouver des hommes qui le ſoient ! Le Peuple du moins a deux avantages qui contrebalancent bien des maux ; la paix & la ſanté. Les fruits des excès, les orages des paſſions lui ſont preſqu'inconnus, ſur-tout dans les Campagnes, où le poiſon des grandes Villes n'a pas pénétré. J'oſe même dire que ſes plaiſirs ſont plus vifs. Ils ne ſont ni émouſſés par l'habitude, ni l'ouvrage de l'art, comme les plaiſirs factices des Riches & des Grands.

Enfin, quand même dans ce jugement entre les deux parties de l'humanité, je n'aurois pas tenu la balance bien égale, j'aime mieux qu'elle ait penché du côté du Peuple. Ce que la voix d'un Écrivain obſcur peut lui accorder de trop, eſt un bien foible dédommagement de tout ce qu'on lui ôte dans la ſociété.

EPITRE

AU PEUPLE.

TOI qu'un injuſte orgueil condamne à la baſſeſſe,
Toi qui né ſans ayeux & vivant ſans molleſſe,
Portes ſeul dans l'Etat le fardeau de la loi,
Et ſers par tes travaux ta Patrie & ton Roi,
D'utiles Citoyens reſpectable aſſemblage,
Que dédaignent les Cours, mais qu'eſtime le Sage;
Peuple, j'oſe braver cet inſolent mépris:
D'autres flattent les Grands; c'eſt à toi que j'écris.

A l'aſpect de ces Grands dont l'éclat t'importune,
Je t'entends de tes cris fatiguer la fortune,
Accuſer ta miſere, envier leur ſplendeur;
Apprends à t'eſtimer, & connois ta grandeur.

C'eſt toi qui des États ſoûtenant la puiſſance,
Répands ſur ces grands corps la gloire & l'abondance;
En tous lieux, en tous tems, ſoit qu'un Monarque heureux
Gouverne par l'honneur un Peuple belliqueux;
Soit que le Citoyen, libre & digne de l'être,
Vive ſoumis aux loix, ſans eſclave & ſans maître;
Soit que le deſpotiſme, entourré de bourreaux,
Sous les pieds d'un ſeul homme enchaîne ſes égaux;

Tes bras, tes mouvemens, ta féconde induſtrie,
Multipliant partout les germes de la vie,
Par des travaux actifs animent l'univers:
Cent Rois aux Nations n'ont donné que des fers.

Le Conquérant détruit; tu conſerves le monde.
Il ravage la terre, & tu la rends féconde.
La triſte humanité ne doit qu'à tes ſecours
Ces puiſſans végétaux, les ſoûtiens de nos jours.
Cet Art, dit-on, eſt vil: oſeroit-on le croire?
Bienfaiteur des humains, quel titre pour la gloire!
Ta bêche & ta charue, utiles inſtrumens,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens,
Ces clefs d'or, ces toiſons, ces mortiers, ces couronnes,
Monumens des grandeurs, ſemés autour des Trônes.
Cet Art eſt le premier; il nourrit les mortels.
Dans l'enfance du monde il obtint des autels.

De ces champs fortunés que ta main rend fertiles,
Pour t'admirer encor, je paſſe dans les villes.
La terre avec orgueil les porte ſur ſon ſein.
Là dans tout ſon éclat brille le genre humain.
Là tous les Arts unis, & ceux que nos miſeres
A l'humaine foibleſſe ont rendus néceſſaires;
Et ceux qu'un luxe utile, enfant des doux loiſirs,
Fit naître pour charmer le beſoin des plaiſirs,
Aux regles du génie aſſerviſſant l'adreſſe,
Font par mille canaux circuler la richeſſe.
Ces Arts ſont ton ouvrage, & reproduits cent fois,
Pour le bonheur du monde ils naiſſent à ta voix.
Dompté ſous tes marteaux, le fer devient docile.
Tu façonne le bois, & tu paîtris l'argile;
Par tes ſavantes mains la toiſon des brebis,
Le lin, la ſoye & l'or ſont tiſſus en habits.

La fange des métaux, ſous tes doigts épurée,
Brille, aux beſoins publics noblement conſacrée;
Et le marbre poli s'éleve juſqu'aux cieux,
Pour les Palais des Rois ou les Temples des Dieux.

Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie.
Le monde entier jouit de ta noble induſtrie.
Par les nœuds du commerce embraſſant l'univers,
Tes mains forment un pont ſur l'abîme des mers.

Si les Princes armés ſe diſputent la terre,
Tu fais par ta valeur les deſtins de la guerre.
Tes corps ſont les remparts des Etats déſolés;
C'eſt toi qui raffermis les Trônes ébranlés.

Que je mépriſe un Grand qui, fier de ſa Nobleſſe,
Dort inutile au monde, au ſein de la molleſſe;
Un ſtupide Craſſus, énervé de langueur,
Qui fatigue mes yeux d'un luxe ſans pudeur!
Nous admirons l'éclat; vains juges que nous ſommes!
Le véritable honneur eſt d'être utile aux hommes.
Envain les préjugés ont oſé t'avilir,
Peuple; pour ton pays tu ſçais vivre & mourir.

Il eſt, il eſt encore un plus rare avantage.
La tranquille innocence eſt ton heureux partage.
Les Rois ont des états, les Grands ont des honneurs,
Le Riche a des tréſors, & le Peuple a des mœurs.
Ce ſiecle malheureux foule aux pieds la nature.
Les noms de Fils, d'Epoux ſeroient-ils une injure?
La dignité barbare, au cœur dur, à l'œil fier,
En prononçant ces noms croiroit s'humilier.
C'eſt vous, qui de vos cœurs leur prêtez la baſſeſſe,
Ingrats, & la nature a toujours ſa nobleſſe.

Peuple, ces noms pour toi n'ont rien que de ſacré ;
Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé.

Fatigués de plaiſirs, idolâtres d'eux-mêmes,
Les Courtiſans altiers, dans leurs grandeurs ſuprêmes
D'un œil indifférent verront des malheureux.
Le pauvre eſt né ſenſible ; il s'attendrit ſur eux,
Il ſoulage leurs maux, il reſſent leurs allarmes,
Il goûte le plaiſir de répandre des larmes.

Il n'a point cette grace & ces dehors flatteurs,
Des Marquis de nos jours avantages trompeurs ;
Et jamais ſon eſprit, façonné par l'uſage,
N'a d'un brillant vernis coloré ſon langage.
D'un maſque ſéduiſant il n'eſt pas révêtu ;
Ce maſque eſt la décence, & non pas la vertu.
L'élégance des mœurs annonce leur ruine.
Ces Courtiſans polis que l'intérêt domine,
En plongeant un poignard vantent l'humanité :
S'ils ont l'éclat du marbre, ils ont ſa dureté.

Oh que j'aime bien mieux la ruſtique droiture
Du Laboureur conduit par la ſimple nature !
Sous des dehors groſſiers ſon cœur eſt généreux ;
C'eſt l'or enſeveli ſous un terrein fangeux.

Que de coupables mains s'élevant juſqu'aux Trônes,
Sur les têtes des Rois ébranlent les Couronnes ;
Peuple, tu ne ſçais point, par de grands attentats,
Epouvanter la terre & changer les Etats :
Ou, des complots fameux inſtrument & victime,
Si ta main quelquefois a ſecondé le crime,
C'eſt le ſouffle des Grands qui pouſſe tes vaiſſeaux
Dans la nuit de l'orage égarés ſur les eaux.

Les Tigres, les Lions, ardens à ſe détruire,
Pour regner dans les bois, déſolent leur empire:
Dans ces bois teints de ſang, contente de ſon grain,
La Fourmi creuſe en paix ſon ſéjour ſouterrein.

Je te rends grace, ô Ciel, dont la bonté propice,
M'écarta de ces rangs qui ſont un precipice.
Je n'ai point en naiſſant reçu de mes ayeux,
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux.
Mais ſi j'ai des vertus, ſi mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue & l'eſclavage,
Si mon cœur eſt ſenſible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et ſi l'horreur du vice & m'anime & m'enflamme,
Mon ſort eſt trop heureux; j'ai la grandeur de l'ame.

Croit-on que le bonheur habite les palais,
Soit traîné dans un char, ou porté ſous le dais?
Ces biens, ces dignités, & ces ſuperbes tables
Ne ſont que trop ſouvent d'illuſtres miſérables.
Le germe des douleurs infecte leur repas,
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poiſon plus flatteur & plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours obſcurcis dès l'aurore.
Vois ces ſpectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps uſé les reſtes chancelans,
Et ſur un front jauni, qu'a ridé la molleſſe,
Etaler à trente ans leur précoce vieilleſſe:
C'eſt la main du plaiſir qui creuſe leur tombeau,
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
Le chagrin les pourſuit; le Démon de l'intrigue
De ſes ſoins éternels les trouble & les fatigue.
Pour eux l'Ambition a des feux dévorans,
La Haine a des poignards, l'Envie a des ſerpens.

Sous l'or & ſous la pourpre ils ſont chargés d'entraves.
On les adore en Dieux ; ils ſouffrent en eſclaves.

Peuple, les paſſions ne brûlent pas ton cœur.
Le travail entretient ta robuſte vigueur.
Hélas ! ſans la ſanté que m'importe un Royaume !
On veille dans les Cours, & tu dors ſous le chaume.
Tu conſerves des ſens : chez toi le doux plaiſir
S'aiguiſe par la peine ; & vit par le deſir ;
Le ſouris d'une épouſe, un fils qui te careſſe,
Des fêtes d'un hameau la ruſtique allégreſſe,
Les rayons d'un beau jour, la fraicheur d'un matin ;
Te font bénir le Ciel, & charment ton deſtin.
Tes plaiſirs ſont puiſés dans une ſource pure.
Ce n'eſt plus que pour toi qu'exiſte la nature.

Qui vécut ſans remords, doit mourir ſans tourment.
Tu ne regrettes rien dans cet affreux moment.
Plus on fut élevé, plus la mort eſt terrible ;
Et du Trône au Cercueil, le paſſage eſt horrible.
Sur l'Univers entier la Mort étend ſes droits :.
Tout périt, les Héros, les Miniſtres, les Rois.
Rien ne ſurnagera ſur l'abîme des âges.
Ce globe eſt une mer, couverte de naufrages.
Qu'importe, lorſqu'on dort dans la nuit du tombeau ;
D'avoir porté le ſceptre, ou traîné le rateau ?
L'on n'y diſtingue point l'orgueil du diadême ;
De l'Eſclave & du Roi la pouſſiere eſt la même.
Peuple, d'un œil ſerein enviſage ton ſort,
N'accuſe point la vie, & mépriſe la mort.
La vie eſt un éclair ; la mort eſt un aſile.
Ton ſort eſt d'être heureux ; ta gloire eſt d'être utile.
Le vice ſeul eſt bas ; la vertu fait le rang ;
Et l'homme le plus juſte eſt auſſi le plus grand.

ELOGE

DE MAURICE

COMTE DE SAXE,

DUC de Semigalle & de Curlande, Maréchal Général des Armées de Sa Majesté Très-Chrétienne.

DISCOURS

Qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1759.

ELOGE
DE MAURICE
COMTE DE SAXE.

TOUT homme qui a de grandes vertus ou de grands talens, a droit de prétendre à nos hommages, quand même placé loin de nous par la nature, jamais il n'eut influé ſur notre bonheur. Le fondement de cette eſpece de culte, c'eſt la gloire que les grands hommes répandent ſur l'humanité qu'ils honorent, & le beſoin que nous avons de ces êtres ſupérieurs, pour ſuppléer à notre foibleſſe. Mais ſi né parmi nous, ou fixé par choix dans notre patrie, il a ſervi l'Etat par ſes talens, s'il l'a éclairé par ſes lumieres, s'il l'a orné par ſes vertus, alors la reconnoiſſance nous fait un devoir ſacré de ce tribut de vénération & d'amour. L'intérêt même du genre humain exige & réclame cet hommage. Un grand homme eſt un ouvrage long & pénible de la nature. Cette mere féconde de tant d'êtres qu'elle crée en ſe jouant,

ſemble ne produire celui-ci qu'avec une réflexion profonde & lente. Qui ſait ſi nous ne pourrions pas l'aider dans cette production ſublime? Qui ſait ſi le reſpect & l'admiration du genre humain pour ces hommes rares qui paroiſſent quelquefois, ne pourroient pas développer les germes de la grandeur dans certaines ames où l'ingratitude les glace, où le découragement les étouffe? La gloire, dit un Ecrivain célébre, eſt la derniere paſſion du Sage. Honorons les grands hommes, & les grands hommes naîtront en foule.

Il en eſt un que nous avons admiré long-tems, qui devenu notre Concitoyen par choix, a été notre vengeur & notre appui. A ces mots nous nous rappellons l'idée de MAURICE, COMTE DE SAXE. Déja l'admiration & la reconnoiſſance de concert, lui ont élevé un monument. Le marbre amolli & vivifié par une main ſavante, nous a repréſenté les traits de ce grand homme, avec les attributs de ſa gloire. A peine ce chef-d'œuvre de l'Art a-t-il été découvert aux yeux des François, qu'on les a vus accourir à flots tumultueux. Le Magiſtrat & le Guerrier, la Cour & le Peuple, tous ont contemplé dans ce marbre l'image du Bienfaiteur de la Patrie. A ce ſpectacle leur cœur s'eſt ému d'un attendriſſement involontaire; ils ont admiré ſa vie & pleuré ſa mort.

Un Corps auguſte de Citoyens qui joignent les vertus aux lumieres, & la Philoſophie des Platons à l'éloquence des Démoſthenes, veut élever à ce Héros une autre eſpece de monument plus durable que le marbre & que l'ai-

rain. Une foule d'Orateurs paroît aujourd'hui dans cette reſpectable Aſſemblée, & diſpute le glorieux avantage d'avoir le mieux célébré un grand homme. Et moi je viens auſſi prononcer d'une voix foible quelques mots aux pieds de ſa ſtatue. Si je n'ai pas la gloire de l'emporter ſur mes rivaux, du moins j'aurai celle d'avoir rempli les devoirs ſacrés de la reconnoiſſance: & ſi je ne réuſſis point comme Orateur, je m'applaudirai comme Citoyen, d'avoir honoré, autant qu'il étoit en moi, le Défenſeur de mon Pays.

Laiſſons aux flatteurs & aux eſclaves le ſoin de louer les hommes ſur la diſtinction d'une illuſtre naiſſance. Pour nous, toutes nos paroles doivent être peſées dans la balance de la vérité: & l'on doit trop de reſpect aux cendres d'un homme tel que MAURICE, pour les outrager par de faux éloges. Ne flattons point celui qui n'a jamais flatté. Le ſeul mérite qui ait manqué à MAURICE, eſt celui de percer la foule pour s'élever: car je ne puis diſſimuler qu'il étoit né du ſang des Rois. (*a*) Mais comme une haute naiſſance eſt auſſi un peſant fardeau, parce que la grandeur des Ancêtres impoſe la néceſſité d'être grand; il eut le mérite de ſoûtenir par ſes vertus ce poids immenſe de gloire.

(*a*) Le Comte de Saxe naquit le 19 Octobre 1696, de Frederic-Auguſte II, Electeur de Saxe, Roi de Pologne, & de la Comteſſe de Koniſmark, Suédoiſe, auſſi célébre par ſon eſprit que par ſa beauté.

Le plus ſage des Philoſophes, Socrate crut avoir un génie qui veilloit auprès de lui. Ne pourroit-on pas dire que tous les grands hommes en ont un qui les guide dans la route que leur a tracé la nature, qui tourne de ce côté toutes leurs ſenſations, toutes leurs idées, tous leurs mouvemens; qui nourrit, échauffe, fait germer leurs talens, qui les entraîne, qui les ſubjugue; qui prend ſur eux un aſcendant invincible, qui eſt en un mot l'ame de leur ame? C'eſt ce qu'on put reconnoître dans MAURICE. Dès le berceau cette ame fiere & intrépide ſembla s'élancer vers les combats. A peine ſa main put-elle ſoûtenir le poids d'une épée, qu'il renonça à tout autre amuſement qu'à l'exercice des armes. Il dédaigna d'abaiſſer la hauteur de ſon ame à l'étude de ces ſciences plus curieuſes qu'utiles, dont la connoiſſance ingrate & frivole occupe l'oiſiveté de l'enfance: & ſemblable à ces anciens Romains, il parut d'abord mépriſer tous les Arts, excepté le grand Art de vaincre.

La nature qui l'avoit deſtiné à être un de ces hommes qui étonnent le monde, pour le diſtinguer en tout, lui avoit donné une force de corps telle que les ſiecles héroïques l'admiroient dans leurs Hercules & leurs Theſées; avantage malheureuſement trop rare parmi nous, ſoit que l'eſpece humaine altérée dans ſa ſource, ait dégénéré d'âge en âge; ſoit que notre luxe, nos mœurs corrompues, nos alimens empoiſonnés nous énervent & nous amolliſſent; ſoit que cet affoibliſſement ait pour principe la négligence & l'oubli des exercices du

corps ; qui étoient ſi fort en honneur parmi les anciens ; ſoit que cet effet pernicieux réſulte de l'aſſemblage & du concours de toutes ces cauſes.

Avec cette ame généreuſe & ce corps robuſte, MAURICE ne tarda point à jetter les fondemens de ſa réputation. Dès l'âge de douze ans il ſignala ſa valeur naiſſante. L'Europe dans une guerre ſanglante, opiniâtre & compliquée, diſputoit alors à la France les dépouilles de la Maiſon d'Autriche, & la gloire de donner un Maître à l'Eſpagne. Eugene & Marlborough, fiers de l'honneur d'abaiſſer un Roi qui avoit été la terreur de l'Europe, tantôt unis, tantôt ſéparés, ſouvent vainqueurs, toujours redoutables, ſecondoient par la force de leur génie la jalouſie des Nations, prenoient des Villes, gagnoient des Batailles, arrachoient de tous côtés les barrieres de la France, & donnoient à leur parti la même ſupériorité que les Condés & les Turennes avoient autrefois donnée à Louis.

Ce fut ſous ces deux hommes célébres que MAURICE fit le noble apprentiſſage de la guerre. (*b*) O révolution ! ô reſſorts ſecrets & cachés des Empires ! Ainſi les deux ennemis les plus redoutables de la France donnerent les premieres leçons de la victoire à celui qui de-

---

(*b*) En 1708 il étoit en Flandre dans l'Armée des Alliés, commandée par le Prince Eugene & par Marlborough. Il fut témoin de la priſe de Lille en 1709. Il ſe diſtingua au ſiége de Tournay, où il penſa périr deux fois. Il ſe ſignala au ſiége de Mons. Il ſe trouva à la bataille de Malplaquet ; & ce jeune enfant dit le ſoir qu'il étoit content de ſa journée.

voit un jour en être l'appui. Et les mains qui ébranloient le Trône de Louis XIV, guiderent les premieres au combat le Héros qui devoit affermir un jour le Trône de Louis XV. François, que ce fameux Curchill vainquit à la journée de Malplaquet, du moins en cédant à votre deſtinée, vos grands cœurs euſſent été conſolés de leur diſgrace, ſi vous aviez ſu que dans cette armée de vos ennemis, ſur ce même champ de bataille combattoit un jeune Héros qui devoit un jour vous venger, & effacer la honte de votre défaite par une victoire célébre dans tous les ſiecles. *

Le ſentiment intérieur des forces de ſon ame, ſembloit apprendre à MAURICE que les grands hommes ſeuls étoient capables de le former. Peut-être ce reſſort de la nature qui fait graviter les aſtres les uns vers les autres, agit-il auſſi ſur les grandes ames, & fait qu'elles s'attirent mutuellement dans leur ſphere.

Le Réformateur de ſon Empire, le Créateur de ſa Nation, le Légiſlateur du Nord, Pierre le Grand, rempliſſoit alors l'Europe & l'Aſie du bruit de ſon nom. Inſtruit par ſes défaites dans l'Art de vaincre, la profondeur & l'application de ſon génie l'avoient mis en état de donner des leçons à ſes vainqueurs. MAURICE attiré par la réputation de cet homme rare, vole au ſiége de Riga ** pour admirer & pour apprendre à imiter le diſciple & le vainqueur de Charles XII.

---

* Bataille de Fontenoy.
** En 1710.

Formé

Formé par tant de grands exemples ; bientôt il eſt en état de combattre lui-même les Héros. Le monarque de la Suede, célébre par ſes victoires, & plus encore par la ſingularité de ſes vertus, bravant les dangers comme les plaiſirs, prodigue de ſon ſang comme de ſes tréſors, fier d'avoir conquis & donné des Etats, égal dans la proſpérité, inflexible dans le malheur, toujours magnanime & au-deſſus de ſa fortune, vaincu & maître d'un Royaume épuiſé, mais redoutable encore à quatre Rois puiſſans, Charles XII dont le nom ſeul valoit une armée, étoit ſorti de ſa retraite de Bender ; & tout le Nord allarmé ſe réuniſſoit pour accabler ce lion à demi terraſſé ; avant qu'il eût pû reprendre ſes forces. MAURICE brigue avec empreſſement l'honneur de l'aller combattre. (*c*) Déja il ſe ſent digne d'un ſi grand ennemi. On eût dit que ſon ame, à l'approche de Charles XII ; eût reçu un nouveau dégré d'activité. L'image de ce Héros, le ſouvenir de ſes trophées, la vive impreſſion de ſa gloire pourſuivoit par-tout le génie de MAURICE, le réveilloit dans le repos ; l'animoit dans les combats, le ſoûtenoit dans les fati-

(*c*) Stralſund ; la plus forte place de la Poméranie ; étoit aſſiégée par les Rois de Pologne, de Dannemark & de Pruſſe, & défendue par Charles XII. Le jeune Comte obtint la permiſſion de ſervir à ce ſiége parmi les Troupes Saxonnes. Il y montra la plus grande intrépidité. Le déſir de voir & de connoître Charles XII, le faiſoit s'expoſer dans les endroits les plus périlleux ; parce qu'il penſoit que ce devoit être là le poſte du Roi de Suede. En effet il le vit & l'admira. Il conſerva ce ſentiment pendant toute ſa vie. C'étoit la ſeconde fois qu'il combattoit à Stralſund. En 1711 il avoit ſuivi devant cette place le Roi ſon pere ; il avoit paſſé la riviere à la nage, à la vue des ennemis, & le piſtolet à la main.

gues, le guidoit au milieu des dangers. C'étoit à une ame telle que la ſienne à connoître & à admirer Charles XII. Il ne peut le voir que ſur la brêche ou dans un champ de bataille ; c'eſt-là qu'il le cherche des yeux ; l'ardeur de la mêlée lui apprend où il doit le trouver : il y vole ; il l'approche, s'arrête & l'admire. Il ne vit point autour de lui la pompe & la majeſté du Trône ; mais il y vit la valeur, l'intrépidité, la grandeur d'ame, des Etats conquis & neuf années de victoires. Ce grand ſpectacle inſpira au jeune MAURICE pour le Héros Suédois une vénération profonde qui le ſuivit juſques dans le tombeau.

Paſſionné pour la gloire, avide de s'inſtruire, par-tout où il peut vaincre, c'eſt là ſa Patrie. Il devient encore une fois le diſciple d'Eugene. Ce grand homme affermiſſoit les barrieres de l'Empire contre ce Peuple obſcur dans ſa ſource, mais redoutable dans ſes progrès, ennemi des Chrétiens, par Religion comme par Politique ; qui ſorti des marais de la Scytie, a inondé l'Aſie & l'Afrique, ſubjugué la Grece, fait trembler l'Italie & l'Allemagne, mis le ſiége devant la Capitale de l'Autriche, & dont les débordemens peut-être auroient dès longtems englouti l'Europe, ſi la diſcipline & l'Art de la guerre ne devoient avoir néceſſairement l'avantage ſur la férocité courageuſe. MAURICE étudia contre ces nouveaux ennemis l'Art de prendre les Villes, & de gagner les batailles. (*d*)

(*d*) En 1717 il ſe rendit en Hongrie, où l'Empereur avoit contre les Turcs une Armée de 150000 hommes ſous les ordres du Prince Eugene. Il ſe trouva au ſiége de Belgrade & à une bataille ſanglante que le Prince Eugene gagna ſur les Turcs.

Il eſt des Guerriers qui ne ſont que braves, qui ne ſavent qu'affronter la mort, auſſi incapables de commander aux autres qu'à eux-mêmes, ſemblables à ces animaux belliqueux, fiers & intrépides au milieu des combats, mais qui ont beſoin d'être conduits, & dont l'ardeur doit être ſans ceſſe retenue ou guidée par le frein. Comme MAURICE ſentoit en lui-même cette ſupériorité qui donne le droit de commander aux hommes, dans le tems qu'il combattoit en ſoldat, il obſervoit en Philoſophe. Un champ de bataille étoit pour lui une école, où parmi le feu, le carnage, le bruit des armes, le tumulte des combattans, tandis que la foule des Guerriers ne penſoit qu'à donner ou à éviter la mort, ſon ame tranquille, embraſſant tous les grands objets qui étoient ſous ſes yeux, étudioit l'Art de faire mouvoir tous ces vaſtes corps, d'établir un concert & une harmonie de mouvement entre cent mille bras, de combiner tous les reſſorts qui doivent concourir enſemble, de calculer l'activité des forces & le tems de l'exécution, d'ôter à la fortune ſon aſcendant, & de l'enchaîner par la prudence, de s'emparer des poſtes & de les défendre, de profiter de ſon terrein, & d'ôter à l'ennemi l'avantage du ſien, de ne ſe laiſſer ni étonner par le danger, ni énivrer par le ſuccès, de voir en même-tems & le mal & le reméde, de ſavoir avancer, reculer, changer ſon plan, prendre ſon parti ſur un coup d'œil, de ſaiſir avec tranquillité ces inſtans rapides qui décident des victoires, de mettre à profit toutes les fautes,

& de n'en faire ſoi-même aucunes, ou ce qui eſt plus grand, de les réparer, d'en impoſer à l'ennemi juſque dans ſa retraite, & ce qui eſt le comble de l'Art, de tirer tout l'avantage qu'on peut tirer de ſa victoire, ou de rendre inutile celle de ſon ennemi. Telles étoient les leçons ſublimes qu'Eugene donnoit à MAURICE. L'un méritoit la gloire de les donner, l'autre celle de les recevoir; & ces deux hommes étoient également dignes l'un de l'autre.

Bientôt une Paix profonde ſuccéda aux troubles de la guerre (*e*) Alors d'un bout de l'Europe à l'autre les Nations furent tranquilles; & les calamités du genre humain dans ce beau climat toujours déſolé, furent au moins ſuſpendues pour quelque tems. MAURICE qui ne pouvoit exercer ſa valeur dans les combats, ne perdit point de vûe ce grand Art pour lequel la nature l'avoit formé. Il ſavoit qu'outre la diſcipline des camps, & cette Ecole guerriere où l'on apprend à combattre & à vaincre par ſa propre expérience, il eſt une autre maniere de s'inſtruire dans le ſilence de la retraite, par l'étude & par les réflexions. En effet depuis la révolution qu'a produite en Europe l'invention de la Poudre, & ſur-tout depuis que la Philoſophie née pour conſoler les hommes, & pour les rendre heureux, a été

(*e*) Le Traité d'Utrecht avoit terminé la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, & calmé les orages du Midi. La mort de Charles XII avoit pacifié le Nord, & les victoires du Prince Eugene, en abbattant les forces de l'Empire Ottoman, procurerent à l'Allemagne la paix de Paſſarovitz

forcée de leur prêter ſes lumieres pour leur apprendre à ſe détruire, l'Art de la guerre forme une ſcience auſſi vaſte que compliquée, compoſée de l'aſſemblage d'un grand nombre de ſciences réunies & enchaînées l'une à l'autre, qui ſe prêtent un appui mutuel, & dont on ne peut détacher un ſeul anneau ſans que la chaîne ſoit interrompue.

MAURICE jetta ſes regards ſur tous les Peuples de l'Europe, pour en trouver un qui fût digne de l'inſtruire; & ſon choix ſe fixa ſur la France. Cet aſcendant de réputation & de gloire que Louis XIV, Colbert & les Arts lui avoient donné, & que dix années d'orages & de malheurs n'avoient pu lui faire perdre, ſe conſervoit encore ſous la Régence d'un Prince qui cultivoit, honoroit, jugeoit tous les Arts, ſavoit connoître les hommes, & à qui il n'a manqué dans ſes grandes vûes, que de ſavoir s'arrêter avant le point où commence l'excès.

La réputation de MAURICE l'avoit devancé à la Cour de Verſailles. Le génie de Philippe connut bientôt qu'il la méritoit, & qu'il la ſurpaſſeroit un jour. MAURICE fut donc attaché à la france par un grade (*f*) qui excita la jalouſie des Courtiſans: mais ils ne voyoient en lui qu'un jeune Etranger, ami des plaiſirs;

(*f*) Ce fut en 1720 qu'il fit ſon premier voyage à Paris. Il avoit eu de tout temps beaucoup d'inclination pour les François. Ce goût ſembla naître en lui avec le goût de la guerre. La Langue Françoiſe fut même la ſeule Langue étrangere qu'il voulut apprendre dans ſon enfance. Le Duc d'Orleans lui fit un accueil très-flatteur, & pour le fixer en France, lui fit expédier un brevet de Maréchal de camp. Il eſt daté du 7 Août 1720.

& le grand homme leur échappoit. Philippe jugea MAURICE en homme d'État : & MAURICE juſtifia Philippe.

Dès lors il ſe conſacra tout entier à l'étude de ces Sciences ſérieuſes & profondes qui ſont devenues les compagnes & les miniſtres de la guerre. L'Art d'Euclide lui apprit à connoître les propriétés générales de l'étendue figurée, à calculer les rapports de ſes différentes parties, & lui donna cet eſprit de combinaiſon qui eſt le fondement de tous les Arts où l'imagination ne domine pas, auſſi néceſſaire au Général qu'à l'Aſtronome, & qui a formé Turenne & Vauban, comme Archimede & Newton. L'Art du Génie le ramenant de ce monde intellectuel dans le monde phyſique, lui apprit à faire uſage de ces notions abſtraites, en les appliquant aux Fortifications, à l'attaque & à la défenſe des Places : & pour la gloire de MAURICE, il ſuffit de dire qu'il eut des vûes qui avoient échappé à Vauban & à * Cohorn. L'Art qui enſeigne les propriétés du mouvement, qui meſure les tems & les eſpaces, qui calcule les vîteſſes, qui fixe les loix de la peſanteur, qui commande aux Elémens dont il aſſujettit les forces, exerça auſſi ce génie ardent & facile. (*g*) A ces études il joignit celle

---

* Cohorn eſt le Vauban des Hollandois.

(*g*) Le Comte de Saxe fixé à Paris en 1722, employa tout le tems que dura la paix, à étudier les Mathématiques, le Génie, les Fortifications & les Méchaniques. Il avoit un talent naturel & décidé pour toutes ces Sciences abſtraites. Avant d'appliquer ces connoiſſances à la guerre, il les conſacra à ſervir ſa nouvelle Patrie par un de ces ouvrages dont le projet ſeul fait honneur à un

de l'Hiſtoire. Guidé dans ce labyrinthe immenſe par l'exacte connoiſſance des lieux, il obſervoit, étudioit & jugeoit les grands hommes. Laiſſant les dates aux compilateurs, & les détails qui ne ſont que curieux, aux eſprits oiſifs & frivoles, à travers l'étendue immenſe des ſiecles & des lieux, il ramaſſoit de toute part les traits de lumiere qui pouvoient l'éclairer, & s'inſtruiſoit par les grands exemples comme par les fautes des hommes célébres. Ses propres réflexions contribuerent encore à le former, & il joignit ſes lumieres à celles de tous les ſiecles. Malheur à qui n'a jamais penſé par lui-même! Quelque talent qu'il ait reçu de la nature, il ne ſera jamais au premier rang des hommes. MAURICE plein de cette hardieſſe qu'inſpire le génie, écartoit la barriere du préjugé pour reculer les limites de ſon Art, après avoir trouvé le bien, cherchoit le mieux, parcouroit tous les poſſibles, s'élançoit au-delà du cercle étroit des événémens paſſés; & ſuppléant à la nature, créoit des combinaiſons nouvelles, imaginoit des dangers pour trouver les reſſources, étudioit ſur-tout la ſcience de fixer la valeur incertaine & variable du ſoldat, & de lui donner le plus grand degré d'activité

Citoyen, & dont la gloire doit être indépendante du ſuccès, puiſqu'ils ont pour but l'utilité publique. C'étoit une machine qu'il inventa pour faire remonter les bateaux de Rouen à Paris, ſans le ſecours des chevaux. Il fut obligé d'abandonner cette entrepriſe après y avoir dépenſé des ſommes immenſes. Il contribua beaucoup à la perfection d'une autre machine qui ſert à Paris, & par le moyen de laquelle on remonte les bateaux depuis le Pont-Royal juſque dans le baſſin

poſſible, ſcience la plus profonde, la plus inconnue & la plus néceſſaire.

Que ne puis-je élever ici ma voix, & la faire entendre à tous ceux qui ſe conſacrent à la défenſe de la Patrie, à vous ſur-tout qui appellés par votre rang aux premiers honneurs de la guerre, conſumez pendant la paix des jours inutiles dans le néant de l'indolence, ou dans les fatigues de la volupté! Guerriers, vous portez un nom illuſtre, vous êtes braves, la nature vous donna des talens, peut-être même du génie; mais ces qualités ne ſuffiſent point encore. Imitez MAURICE dans ſes études: ce n'eſt qu'à ce prix que vous pouvez prétendre à l'égaler dans ſes travaux. (*h*)

Tandis

(*h*) On ſe croit obligé d'avertir que dans tout ce détail, on parle moins en Orateur qu'en Hiſtorien. Les Eloges des grands Hommes ne doivent être fondés que ſur les faits. Le Comte de Saxe fit l'étude la plus profonde de la Guerre. Le délaſſement de tant de travaux étoit un amuſement guerrier. L'art d'exercer les Troupes, cet Art qui en augmentant la ſoupleſſe du Soldat, fait que l'ordre ſe joint à la rapidité des évolutions, & que les bataillons paroiſſent de vaſtes machines qui n'ont qu'un même reſſort & un même mouvement; cet Art qui a ſi ſouvent décidé de la perte ou du gain des batailles, avoit preſqu'au ſortir de l'enfance, fixé l'attention du Comte de Saxe. Dès l'âge de 16 ans, il avoit inventé un nouvel exercice & l'avoit fait exécuter en Saxe avec le plus grand ſuccès. En 1722, ayant obtenu un Régiment en France, tous les jours il prenoit plaiſir à le former & à l'exercer lui-même ſelon ſa nouvelle méthode; & ce fut peut-être ſon exemple qui reveilla l'attention du Gouvernement ſur cette partie de la Guerre, trop négligée juſqu'alors parmi nous, & perfectionnée en Pruſſe par 50 ans d'application & de ſoins. Le Chevalier Follard qui a paſſé ſa vie à étudier la Guerre, & à en donner des leçons, eſtimoit beaucoup la nouvelle Tactique inventée par le Comte de Saxe. Voici comment il s'exprime lui-même dans ſes Commentaires ſur Polybe, tom. 3, liv. 2, chap. 14, §. 4. Après avoir parlé de l'utilité de pluſieurs exercices, il ajoûte: *Ce que je viens de dire eſt excellent; mais il faut encore exercer*

Tandis que la France formoit ce Héros, elle fut menacée de le perdre. (*i*) Cette Républi-

---

exercer les Troupes à tirer ſelon la nouvelle méthode que le Comte de Saxe a introduite dans ſon Régiment : methode dont je fais grand cas, ainſi que de ſon inventeur, qui eſt un des plus beaux génies pour la Guerre que j'aie connu. L'on verra à la premiere Guerre que je ne me trompe point dans ce que je penſe. Je remarquerai ici à la gloire du Chevalier Follard, que c'étoit en 1728 qu'il portoit ce jugement ſur le Comte de Saxe.

(*i*) La Curlande, ancien Duché qui avoit autrefois appartenu à l'Ordre Teutonique, formoit un Etat Souverain, mais indépendant. Elle avoit ſubi le ſort des petits Etats qui ſont environnés de Nations puiſſantes. N'ayant point aſſez de forces pour être oppreſſeurs, ils employent la politique pour n'être point opprimes, & ſe donnent un Protecteur pour n'avoir point de Maître. La Curlande étoit donc ſous la protection de la Pologne. Cette République avoit formé le projet d'éteindre la ſouveraineté de ce Duché, & de le réunir à ſes Etats à la mort de Ferdinand, Prince qui avoit l'eſprit auſſi foible que le corps. Les Curlandois allarmés & jaloux d'etre libres, réſolurent de faire échouer le projet de la Pologne en réglant la ſucceſſion éventuelle de Ferdinand. Il leur falloit un Prince dont la réputation juſtifiât leur choix, qui eût aſſez de fermeté pour oſer les ſoûtenir, & aſſez de génie pour les défendre. Ils jetterent les yeux ſur le Comte de Saxe déja très-fameux dans le Nord. Il fut légitimement élu Duc Souverain de Curlande le 5 Juillet 1726. Auſſitôt il ſe forma contre lui un violent orage en Pologne. D'un autre côté la Ruſſie, qui étoit trop puiſſante pour ne point avoir auſſi quelques droits à réclamer ſur la Curlande, fut indignée que ce Peuple oſât ſe croire libre, & n'eût point été à Petersbourg ſe proſterner aux pieds du Trône pour y demander un Maître. La Czarine vouloit faire tomber ce Duche ſur la tête de Menzikoff, cet heureux avanturier qui de garçon patiſſier, devenu Général & Prince, avoit encore l'ambition d'être Souverain. Ce rival du Comte de Saxe, pour ſe délivrer d'un concurrent ſi redoutable, réſolut de le faire enlever. Il envoya à Mittaw 800 Ruſſes qui inveſtirent le Palais du Comte & l'y aſſiégerent. Le Comte qui n'avoit que 60 hommes s'y défendit avec le plus grand courage. Le ſiége fut levé & les Ruſſes obligés de ſe retirer. Cependant en Pologne on s'aſſemble, on cabale, on tient des diètes, on porte des décrets. Le Comte de Saxe eſt ſommé de comparoître & de rapporter le Diplôme de ſon élection. Il n'obéit point & ſa tête eſt miſe à prix. Il amaſſe de l'argent, leve des Troupes, parle à ſes Peuples en Souverain, & s'apprête à les défendre en Heros. Il fait pluſieurs voyages à Dreſde, à Leipſik. Il ne craint ni la Ruſſie, ni la Pologne, ni les aſſaſſins mercenaires que la proſcription armoit contre lui. Il envoye des Miniſtres à Vienne, à Berlin, à Londres, pour ſolliciter des ſecours. Il ſe retire avec ſes Trou-

que du Nord, compoſée d'un Roi dépendant, d'une Nobleſſe guerriere & d'un Peuple eſclave, & ce vaſte Empire qui d'un côté touche à la Pologne, & de l'autre aux frontieres de la Chine, ſe diſputoient le droit de protéger, c'eſt-à-dire d'aſſervir la Curlande. Cet Etat foible, mais libre, qui avoit beſoin d'un grand Homme pour conſerver ſon indépendance, élut MAURICE pour Souverain. A peine cet honneur dangereux fut-il remis entre ſes mains, qu'il eut à ſoutenir les efforts de ces deux Peuples rivaux d'intérêt, mais ſes communs enne-

---

pes dans l'iſle d'Uſmaiz, & ordonne à tous ſes Partiſans de l'y venir joindre. Les Ruſſes forment le projet de le forcer dans cette retraite. Le Comte de Saxe n'avoit que 300 hommes, & ſes retranchemens n'étoient point achevés. Le Général Ruſſe qui avoit 4000 hommes, voulut joindre la perfidie à la force, & le ſurprendre dans une entrevue. Le Comte fut inſtruit de ce complot, le fit rougir de ſa lâcheté, & rompit la conférence. Cependant comme il n'avoit point aſſez de forces, il fut obligé d'abandonner cette Iſle. Pendant ce temps-là, des Commiſſaires de la Pologne étoient arrivés dans la Capitale de la Curlande, où ces Protecteurs orgueilleux agiſſoient en maîtres, faiſoient juger les amis du Comte de Saxe, caſſoient ſon élection, & régloient d'un ton deſpotique la forme de gouvernement d'un peuple libre. Le Comte de Saxe trop foible pour défendre contre la Ruſſie & la Pologne ſes droits & ſes Sujets opprimés, fit des proteſtations, unique reſſource dans le malheur, & attendit une circonſtance favorable. Elle ſe préſenta en 1736. Le Duc Ferdinand mourut cette année-là. Le Duché ſembloit appartenir de droit au Comte de Saxe. Mais l'Impératrice de Ruſſie eut le crédit de faire élire le Comte Biron, qui étoit alors auprès d'elle dans la plus haute faveur; & la force l'emporta encore ſur la juſtice. La Czarine mourut en 1740, & ſa mort entraîna la chute de ſon Favori. Il fut arrêté. Son crime étoit d'être étranger & trop puiſſant. Jugé & condamné, il fut tranſporté dans les deſerts de la Sibérie où on lui permit de vivre. Cet événement ranima les eſpérances du Comte de Saxe; mais elles furent encore trompées. Le nouveau choix de la Curlande déterminé par l'influence des Etats les plus puiſſans, tomba ſur le Prince Louis de Brunſvik. Une nouvelle proteſtation du Comte de Saxe annonça à l'Europe la juſtice & l'inutilité de ſes prétentions; & il fut réduit à groſſir la foule des Princes, que les paſſions des hommes ont dépouillés de leurs droits légitimes.

mis. On le vit braver en même temps & les décrets orgueilleux de la Pologne, & les armes de la Ruſſie, négocier tour-à-tour & combattre, démêler les pieges que lui tendoit la perfidie, & ſoutenir un ſiege dans ſon Palais. S'il fut obligé de céder enfin aux deux Puiſſances les plus redoutables du Nord, du moins il ne manqua point à ſa fortune, & fit voir à ſes Peuples qu'il étoit digne d'être leur Souverain. Cette diſgrace, ſi c'en eſt une que d'être déchargé du fardeau de gouverner les hommes, l'attacha de plus en plus à la France.

Ce fut dans ces circonſtances (*k*) qu'il rédigea par écrit ſes Obſervations ſur l'Art Militaire, Ouvrage digne de Céſar ou de Condé, écrit de ce ſtyle mâle & rapide, qui caractériſe un Guerrier, plein de vûes profondes & de nouveautés hardies, où il juge la coutume avant de l'adopter, laiſſe les uſages pour examiner les principes, oſe créer des regles où il n'y en a point eu juſqu'alors, donne des préceptes pour le Général comme pour le Soldat, s'éleve juſqu'au ſublime de l'Art & deſcend dans les détails, partie la plus pénible pour le Génie, parce qu'il eſt obligé de ralentir ſa marche rapide qui tend au grand dès le premier eſſor.

Le fruit de tant de travaux & de réfléxions devoit enfin paroître. La mort du Roi de Po-

(*k*) Il compoſa en 1732 l'ouvrage qui porte pour titre, *Mes Réveries*. Une anecdote ſinguliere & qu'on aura peine à croire, c'eſt qu'il étoit malade & avoit la fievre lorſqu'il le fit. L'ouvrage fut compoſé en treize nuits. Il le retoucha & y fit des augmentations après la paix de 1736.

logne troubla une Paix de vingt ans ; & l'ambition de lui ſuccéder arma deux Concurrens, entre leſquels les Nations ſe partagerent. Ainſi le droit d'élire ſes Rois, le plus beau privilege des Peuples, & qui conſerve ſeul aujourd'hui une foible image de la liberté primitive des hommes, eſt devenu pour le genre humain une ſource féconde de diviſions & de malheurs. Auguſte avoit pour lui la protection de l'Empereur & les armes de la Ruſſie ; Staniſlas les armes de LOUIS. MAURICE apprit alors à l'Europe qu'il avoit choiſi la France pour ſa Patrie. On le vit ſacrifier les intérêts du ſang & le nom de frere à ſon attachement pour LOUIS, & préférer la gloire de ſervir ſous les François, à celle de commander les Troupes belliqueuſes de la Saxe (*l*).

Déja les parties les plus importantes & les plus difficiles de l'Art de la Guerre lui ſont confiées. Barwik le charge de paſſer le Rhin ; & l'habileté avec laquelle il conduit ce projet, juſtifie le choix qu'on a fait de lui. Que n'ai-je la plume de cet Homme éloquent * qui s'eſt élevé au-deſſus de lui-même en célébrant Turenne, ou de cet Orateur ** plus ſublime encore, dont le génie s'eſt trouvé de niveau avec l'ame du grand Condé ! Je tracerois le tableau de ce que MAURICE a fait de grand dans les champs de

---

(*l*) L'Electeur de Saxe au commencement de cette guerre offrit au Comte ſon frere le Commandement général de toutes ſes Troupes. Celui-ci aima mieux ſervir en France en qualité de Marechal de Camp, & ſe rendit ſur le Rhin à l'armée de M. de Berwick.

* Fléchier. ** Boſſuet.

l'Allemagne. Vous le verriez cherchant les dangers avec le même empreſſement que les autres cherchent les plaiſirs, (*m*) montant la tranchée, livrant des aſſauts, enlevant des convois, forçant des retranchemens, décidant par ſa valeur du gain des batailles, donnant l'ordre en Général & l'exemple en ſoldat, toujours actif, toujours infatigable, adoré des troupes, redouté des ennemis, reſpecté des Généraux, eſtimé lui ſeul plus que des bataillons entiers. *

C'eſt par ces emplois qu'il parvint au grade de Lieutenant-Général. Il ne le dut point à ces manœuvres ſourdes, à ces intrigues obſcures qui aviliſſent les honneurs, & peut-être celui qui les obtient. Il laiſſa ces moyens honteux à ceux qui joignent la baſſeſſe à l'orgueil. Tandis que d'indignes rivaux formoient des complots contre lui, il traçoit des plans de campagne: il ne fit ſa cour que ſur les champs de bataille;

(*m*) Le 23 Octobre 1733, après le paſſage du Rhin, il monte à la tranchée au Fort de Kehl, & a un Capitaine tué à côté de lui. En 1734 au commencement de la Campagne, à la tête de deux cent Dragons, il ſe rend maître d'un convoi gardé par 1200 hommes. Le 27 avril il ſe trouve à deux aſſauts qui ſe livrent le même jour à la Ville de Trarbak dans le Palatinat. Au ſecond aſſaut il voit ſept Grenadiers tomber autour de lui. A Etlinghen, à la tête d'un détachement de Grenadiers, il pénétre dans les lignes des ennemis, en fait un grand carnage, & décide la victoire. Au ſiege de Philisbourg, fameux par ſa difficulté & par la mort du Maréchal de Berwik, il eſt chargé d'un très-grand nombre d'attaques, qu'il exécute avec autant de ſuccès que d'intrépidité. Ce fut immédiatement après ce ſiege qu'il fut nommé Lieutenant Général. L'acte par lequel le Roi lui donne cette dignité, eſt du premier août 1734.

* Le Maréchal de Berwick ſur le point d'attaquer les ennemis à Etlinghen, voit arriver le Comte de Saxe dans ſon camp. Comte, lui dit-il auſſi-tôt, j'allois faire venir trois mille hommes; mais vous me valez ſeul ce renfort.

ſes Partiſans furent les ſoldats qu'il commandoit, les ennemis qu'il avoit vaincus ; la Gloire fut ſa Protectrice.

Il ne lui manquoit que de trouver un rival digne de lui. La fortune lui en oppoſe un. C'eſt Eugene. (*n*) Déja il menace de paſſer le Rhin, de porter la déſolation dans la France. O Prince qui étois né pour être l'amour & le vengeur d'un pays dont tu as été la terreur, nous ne redoutons plus ton fatal génie ! Villars nous a appris à Denain que tu pouvois être vaincu, & toi-même tu as pris ſoin de nous former un Héros capable de te combattre. En effet MAURICE ſuppléant au petit nombre des troupes par l'art de ſe poſter, ſut en impoſer à ce redoutable ennemi, garder le paſſage du Rhin, & couvrir nos frontieres. Eugene reconnut & admira ſon diſciple, il s'avoua vaincu dans ſon Art : & le Succeſſeur de LOUIS XIV. connut alors qu'il avoit auſſi ſon Turenne.

Les victoires de la France & la modération de deux Rois, procurerent bientôt à l'Europe cette Paix où (*o*) l'on vit un Souverain légitime-

---

(*n*) En 1735, le Prince Eugene qui commandoit l'Armée Impériale, avoit formé le projet de paſſer le Rhin à Manhein, & de pénétrer dans le Pays Meſſin. Le Maréchal de Coigny détacha le Comte de Saxe pour arrêter les Impériaux. Le Comte choiſit un poſte ſi avantageux, que le Prince Eugene, quoique très-ſupérieur en forces, n'oſa jamais haſarder ce paſſage.

(*o*) Par la Paix de 1736, Staniſlas Leczinski, beau-pere de Louis XV, élu deux fois Roi de Pologne, l'une en 1704, l'autre en 1733, renonça à ce Royaume, en gardant le titre de Roi. Le Duché de Lorraine & de Bar lui fut donné en dédommagement ; & François Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur, eut en échange le grand Duché de Toſcane.

ment élu, ſacrifier ſes droits au repos des Nations. Ne croyons pas que MAURICE s'endormit alors au ſein de la Gloire, & s'imagina ne pouvoir plus rien ajouter à ſes lúmieres. C'eſt le vice de la médiocrité ; elle regarde le cercle étroit qui borne ſa vûe, comme la meſure de toute l'étendue poſſible. Le génie découvre encore des eſpaces immenſes, où l'eſprit des hommes vulgaires croit que tout finit. Celui qui avoit donné en Allemagne de ſi belles leçons ſur l'Art Militaire, en prend lui-même de tous les Ecrivains (*p*) célébres qui ont approfondi cet Art. Ainſi l'Orateur de Rome, après avoir étonné de ſon éloquence la capitale du Monde, alla encore chercher des Maîtres dans les Ecoles de l'Aſie.

La mort de Charles VI ne tarda pas à replon-

(*p*) Le Comte de Saxe avoit connu en 1731 le Chevalier Follard, & s'étoit lié avec lui. Cet Officier paſſionné dès ſon enfance pour l'art de la guerre, avoit paſſé ſa vie à combattre & à méditer. C'étoit un guerrier plein de vûes, qui joignoit la méthode à la hardieſſe des idées. C'eſt aux maîtres de l'art à décider s'il eut raiſon de vouloir appliquer à tous les lieux & à toutes les circonſtances ſon ſyſtême de la Colonne, & de rapporter tout à cet objet. Il a laiſſé dans un Commentaire ſur Polybe le vaſte dépôt de ſes connoiſſances & de ſes réflexions. Ces deux hommes que le même goût, ou plutôt la même paſſion avoit unis, tenoient tous les jours enſemble des conférences de deux ou trois heures, où ils ſe communiquoient leurs idées ſur les opérations militaires. Ce fut dans le même tems que le Comte de Saxe étudia tous les Auteurs anciens qui ont traité de la guerre. Il lut Polybe en entier. Il avoit un goût particulier pour un Auteur peu connu, & qui cependant mérite de l'être. C'eſt Onozander qui vivoit ſous les Empereurs Romains. Il a fait un ouvrage ſur la maniere de conduire les Armées. Le Comte de Saxe l'avoit ſouvent à la main, & le portoit toujours avec lui. Nous n'en avons juſqu'ici qu'une traduction en vieux ſtyle. On nous en promet une nouvelle de M. le Baron de Zurlauben, Membre de l'Académie Royale des Inſcriptions, & Auteur de l'Hiſtoire Militaire des Suiſſes.

ger l'Europe dans les diſſenſions dont elle commençoit à peine à ſortir. Telle eſt l'influence des Rois ſur la deſtinée du Monde. Ils le gouvernent pendant leur vie, & l'ébranlent encore après leur mort. Dans l'eſpace de quarante ans la mort de trois Princes a excité trois guerres ſanglantes. La Pruſſe, la Baviere & la Saxe diſputerent à la Fille de Charles VI l'héritage des vaſtes Etats de ſon Pere. La France animée contre l'Autriche par cette ancienne rivalité que rien encore n'avoit pu éteindre, & que le préjugé des Nations regardoit depuis deux cent ans, comme néceſſaire à la balance de l'Europe, joignit ſes armes à celle de la Baviere. La Bohême devint le théatre de la guerre & des exploits de MAURICE.

Déja, malgré les rigueurs de la ſaiſon, Prague eſt aſſiégée par l'Electeur, & la fortune de ce ſiege eſt confiée au Héros de la Saxe (*q*). Tout ſemble conſpirer contre le ſuccès de l'entrepriſe. MAURICE voit les obſtacles, & il eſt le ſeul qui

---

(*q*) Prague fut aſſiégée à la fin de novembre en 1741. L'Electeur de Baviere, depuis Empereur ſous le nom de Charles VII, confia au Comte de Saxe les opérations du ſiege. La grandeur immenſe de cette Capitale, le grand nombre des Troupes qui formoient la garniſon, le défaut de vivres dans le camp, les rigueurs exceſſives de la ſaiſon, & plus que tout cela, l'approche d'une Armée de 30000 hommes qui voloit à ſon ſecours, & qui n'étoit plus qu'à cinq lieues, tout cela faiſoit craindre beaucoup pour le ſuccès. Le Comte de Saxe réſolut de prévenir l'arrivée des Ennemis, & d'emporter la Ville par eſcalade. Il confia ſon projet à un Officier digne de le ſeconder; c'étoit M. de Chevert, alors Lieutenant-Colonel, aujourd'hui Lieutenant-Général. Le 15 novembre la tranchée fut ouverte, & la même nuit Prague fut emportée d'aſſaut.

qui n'en eſt pas effrayé. Son génie lui répond de la fortune. Il forme un projet dont la hardieſſe étonneroit tout autre que lui. L'ennemi approche ; dans la même nuit la tranchée s'ouvre ; la Ville eſt priſe ; l'ennemi peut à peine le croire, & la France applaudit à un ſuccès qu'elle n'oſoit eſpérer. Cette conquête eſt bientôt ſuivie d'une autre auſſi importante, & peut-être plus difficile. (r) Egra ſuccombe. La conquête de la Bohême eſt aſſurée ; & la communication avec la Baviere, conſervée libre. Dès ce moment les Nations eurent les yeux fixés ſur MAURICE, & le regarderent comme un de ces Hommes néceſſaires au deſtin des Empires, faits pour ébranler ou pour ſoûtenir les Etats.

Une révolution rapide changea bientôt la face des affaires de l'Allemagne, & la guerre fut reportée du fond de l'Autriche aux bords du Rhin. L'Alſace & la Lorraine ſont ſauvées une ſeconde fois par MAURICE. L'embraſement de la guerre s'étend & ſe communique. La haine de l'Angleterre & l'ambition intéreſſée de la Sardaigne ſecondent la politique de l'Autriche. La France voit ſans s'al-

(r) La conquête d'Egra étoit d'autant plus importante ; que les Ennemis y avoient tous leurs magaſins. Cette Ville étoit ſi forte, que le Prince Charles crut qu'il n'étoit pas néceſſaire d'y jetter du ſecours. Elle fut inveſtie par le Comte de Saxe le 2 avril 1742. Une garniſon nombreuſe, un Chef habile, l'abondance de tout ce qui fait le nerf & le reſſort de la guerre, toutes les reſſources de cet Art ingénieux & ſavant inventé par les Modernes pour défendre les Places, ne purent empêcher qu'elle ne fût priſe après quelques jours de tranchée ouverte. Cette conquête fit beaucoup de bruit dans l'Europe, & cauſa la plus grande joie à l'Empereur Charles VII, qui écrivit de ſa propre main au Comte de Saxe pour l'en féliciter.

larmer groſſir le nombre de ſes ennemis: elle a MAURICE pour défenſeur. Déja il a obtenu les deux récompenſes les plus flatteuſes de ſes grandes actions, la confiance de ſon Roi & le ſceptre des guerriers.* Cet honneur accordé à MAURICE devoit être utile à la France. En effet ſi le droit de commander en Chef eſt un dépôt dangereux dans des mains foibles, on peut dire qu'il eſt auſſi néceſſaire que juſte dans un grand homme. Pour qu'il puiſſe agir, il faut lui ôter toutes ſes entraves: & trop ſouvent l'on a vu le génie dépendant échouer dans ſes projets, ou arrêté dans ſa courſe par l'autorité timide ou peu éclairée.

La Nation & l'Europe ſe ſouviennent que LOUIS alla lui-même en Flandre ſe mettre à la tête de ſes troupes qui combattoient pour ſa querelle, & que MAURICE mérita la gloire de ſervir la fortune de LOUIS. Tandis que l'un par ſes conquêtes rapides faiſoit reconnoître en Flandre l'arriere-petit-Fils de LOUIS XIV, ** l'autre par une inaction ſavante & meſurée contenoit l'ennemi au-delà de l'Eſcaut, couvroit le ſiege des Villes, & oppoſoit aux Alliés un rempart impénétrable.

Ces ſuccés brillans ſont troublés par des revers. Le Rhin n'eſt plus défendu par MAURICE, & les ennemis ont paſſé ce fleuve. LOUIS plus grand par ſon humanité que par ſes conquêtes, vole en Alſace au ſecours de ſes ſujets. Un coup plus terrible menace l'Etat:

---

* Il fut fait Maréchal de France le 26 mai 1744.
** Priſe d'Ipres, de Furnes & de Menin, par Louis XV.

LOUIS eſt prêt à expirer. Du Rhin aux deux Mers, & des Alpes à l'Eſcaut, ce n'eſt que douleur, que gémiſſemens, que cris lugubres. Je crois voir une famille immenſe pleurer autour du lit funébre de ſon pere, tandis que des ennemis ardens profitent de ce moment fatal pour venir arracher les dépouilles de ces enfans malheureux. Les Alliés s'avancent en Flandre à la tête d'une Armée formidable; & nous n'avons à leur oppoſer que des troûpes affoiblies, découragées & inférieures en nombre. Le deſeſpoir eſt au-dedans, la crainte au-dehors. O ma Patrie, quels dangers t'environnent! ô fortune de la France, ſur qui maintenant vas-tu t'appuyer? MAURICE te reſte: c'eſt lui qui ſera ton ſoûtien: c'eſt lui qui à la tête de quarante mille hommes en arrête ſoixante & dix mille.

* Ménager les forces de l'Etat, & ſoûtenir ſa réputation; couvrir nos conquêtes paſſées, & empêcher les ennemis d'en faire aucunes; ſe tenir près d'eux pour éclairer leur conduite, & ſe placer dans des poſtes où ils ne peuvent le forcer à combattre; obſerver tous leurs projets, & leur dérober les ſiens; pénétrer par les mouvemens qu'il voit, ceux qui lui ſont cachés; ne laiſſer jamais échapper ni un moment favorable, ni un poſte avantageux; joindre la hardieſſe à la précaution; agir tantôt par des réflexions profondes, & tantôt par ces illuminations ſoudaines qui ſont les élancemens du

* Fameuſe Campagne de Courtrai.

génie ; avoir de la vivacité ſans précipitation, & du ſang froid ſans lenteur ; enfin éviter les batailles qui décident trop rapidement du deſtin des Etats, & faire la guerre ſans rien donner au hazard ; tel eſt le grand Art que MAURICE déploye dans cette Campagne, où il fit connoître au monde la ſupériorité que le génie a ſur la force, Campagne égale à celle de Fabius en Italie, & de Turenne en Allemagne, & qui un jour ſervira elle-même de leçon à la poſtérité.

Cependant le nombre de nos ennemis augmente encore. (*s*) Ce Peuple actif, commerçant & laborieux, reſpectable par ſa liberté, puiſſant par ſes richeſſes, vainqueur de la Mer qu'il a ſu aſſervir par ſes flottes, & dompter par ſes digues, emporté par le tourbillon qui agite l'Europe, s'arme pour ſes anciens oppreſſeurs, pour les rivaux de ſon commerce, contre la Nation qui l'avoit autrefois aidé à briſer ſes fers, & qui lui offroit alors ſon alliance. L'Europe ſe ligue contre la France ; & la France oppoſe MAURICE à l'Europe.

Déja il a ſu tromper la vigilance de ces fiers ennemis. Tournai eſt inveſti en leur préſence, & cette Place eſt prête à ſuccomber. L'Angle-

---

(*s*) Dans l'hiver de 1745 il ſe conclut un Traité d'union à Varſovie, entre la Reine de Hongrie, le Roi d'Angleterre, l'Electeur de Saxe, & la Hollande. L'Ambaſſadeur des Etats-Généraux ayant rencontré le Maréchal de Saxe dans la Galerie de Verſailles, lui demanda ce qu'il penſoit de ce Traité *Cela eſt fort indifférent à la France*, reprit le Maréchal ; *mais ſi le Roi mon Maître veut me donner carte-blanche, j'en irai lire l'original à la Haye, avant que l'année ſoit paſſée.*

terre, l'Autriche, Hanovre & la Hollande réuniſſent leurs forces pour la défendre. Ils approchent. MAURICE a formé le projet audacieux de continuer en même-tems un ſiege, & de livrer une bataille. LOUIS accourt avec ſon fils. Il vient partager avec ſes ſujets la gloire & le danger de cette fameuſe journée. * O champs de Fontenoy! vous allez enfin décider cette grande querelle. C'eſt dans cet eſpace étroit qu'eſt renfermée la deſtinée de quatre Empires.

Que ceux qui veulent ſavoir juſqu'où peut aller la force d'une grande ame, s'arrêtent ici pour contempler MAURICE. Il eſt expirant; (*t*) & c'eſt lui qui eſt dépoſitaire du ſort de la France. Ce ſont des mains mourantes qui ſoûtiennent ce fardeau immenſe. On diroit que les loix de l'humanité ne ſont point faites pour lui, & que ſon ame guerriere eſt indépendante du corps qu'elle habite. Son génie ſemble s'élever davantage parmi les ruines de ce corps qui s'écroule. Ange tutélaire de la France, veille ſur lui. Déja il a meſuré d'un œil rapide toute l'étendue du terrein, il a vu tous les a-

---

* Bataille de Fontenoy le 11 may 1745.

(*t*) Lorſque la Bataille de Fontenoy ſe livra, le Maréchal de Saxe étoit preſque mourant. Il ſe faiſoit traîner dans une voiture d'oſier, pour viſiter tous les poſtes. Pendant l'action il monta à cheval; mais ſon extrême foibleſſe faiſoit craindre qu'il n'expirât à tous momens. C'eſt ce qui fit dire au Roi de Pruſſe dans une lettre qu'il lui écrivit long-tems après, „ qu'agitant il y a quelques jours la „ queſtion de ſavoir quelle étoit la Bataille de ce ſiecle qui avoit „ fait le plus d'honneur au Général, les uns avoient propoſé celle „ d'Almanza, & les autres celle de Turin; mais qu'enfin tout le „ monde étoit tombé d'accord que c'étoit ſans contredit celle dans „ le Général étoit à la mort, lorſqu'elle ſe donna".

vantages qu'il peut ou prendre ou donner, il a pénétré les projets des ennemis par leur arrangement, il a choisi tous ses postes, combiné les rapports de toutes les positions, fixé tout pour l'attaque, tout prévu pour la défense: il a distribué aux Héros qui le secondent, les détails de l'exécution, & s'est reservé pour lui la partie la plus sublime, celle d'attendre les hasards, & de les maîtriser.

Tout s'ébranle. Ces grands corps se heurtent & s'entrechoquent. MAURICE tranquille au milieu de l'agitation, observe tous les mouvemens avec le sang froid de la supériorité, prend conseil des événémens, distribue des secours, donne des ordres, répare les malheurs. Sa tête est aussi libre que dans le calme de la santé. Il brave doublement la mort: il fait porter dans tous les lieux où l'on combat, ce corps foible qui semble renaître & se multiplier par l'activité de son ame. C'est de ce corps mourant que partent ces regards perçans & rapides qui reglent, changent, ou suspendent les événemens, & font les destins de cent mille hommes. La fortune combat pour nos ennemis. Une utile terreur (*v*) a formé cette Colonne

(*v*) Cette fameuse Colonne dont on a fait honneur au génie de nos Ennemis, fut presque l'ouvrage du hasard. L'Infanterie Angloise étoit d'abord rangée sur deux lignes, & ses flancs exposes au feu de notre artillerie, souffroient beaucoup. Ce fut ce qui obligea cette Infanterie à se resserrer pour présenter un front moins large, & à former ce bataillon quarré qui fit tant de progrès & de ravages, & qui donna pendant une heure entiere la victoire à nos Ennemis. Le Maréchal de Saxe pour l'enfoncer, le fit attaquer en même tems de front & par les deux flancs. Ces trois attaques concertées ensemble, & exécutées avec la plus grande intrépidité, arracherent enfin la victoire aux Anglois.

dont les effets ont été regardés comme le chef-d'œuvre d'un Art terrible & profond. Toujours ferme, toujours inébranlable, elle s'avance à pas lents, elle vomit des feux continuels, elle porte par-tout la destruction. Trois fois nos Guerriers attaquent ce rempart d'airain, trois fois il sont forcés de reculer. L'ennemi pousse des cris de Victoire, le destin de la France chancelle, la Nation tremble pour son Roi. MAURICE voit des ressources où l'armée entiere n'en voit plus. Au milieu de cette confusion & de ce trouble, il ramasse toutes les forces de son ame. Une triple attaque est en même-tems formée sur un nouveau plan. La Colonne est rompue, le génie de la France se rassure, & LOUIS est vainqueur. O MAURICE! puisque tu n'es plus, permets au moins qu'un Citoyen obscur mais sensible s'adresse à ta cendre: reçois pour ce grand bienfait les hommages de mes Concitoyens & les miens: la postérité te doit son admiration; mais nous nous te devons un sentiment plus tendre, nous devons chérir & adorer ta mémoire.

Les grandes batailles, semblables aux tremblemens de terre, donnent presque toujours de violentes secousses aux Etats; & plus le choc a été terrible, plus l'ébranlement s'étend & se communique au loin. Tournay, Gand, Bruges, Oudenarde, Ostende, Ath & Nieuport, tombent devant les vainqueurs de Fontenoy. Bruxelles qui étoit défendue par une armée entiere, par dix-sept Généraux, par les rigueurs excessives de la saison, dans le tems qu'elle croyoit MAURICE loin d'elle, est étonnée

de ſe voir preſqu'en même-tems inveſtie, aſſiégée & priſe au milieu des glaces de l'hyver. A ces conquêtes en ſuccedent d'autres non moins rapides. Malines, Anvers, Mons, Louvain, Charleroi, ouvrent leurs portes aux Héros de la France. Namur eſt foudroyé ſur ſes rochers. La honte irrite le courage de nos ennemis. Déja ils ont oublié la journée fatale de Fontenoy. Ils oſent tenter une ſeconde fois la fortune. * Une nouvelle bataille eſt pour MAURICE un nouveau triomphe. Raucoux ſera témoin de leur défaite. Tout ce que le génie de la guerre a pu inventer de plus terrible, ſe réunit ici. Je vois une armée nombreuſe & intrépide, poſtée ſur des hauteurs, retranchée de toute part, ſoûtenue par des redoutes, défendue par cent pieces d'artillerie dont le feu combiné annonce une deſtruction preſqu'inévitable. MAURICE a tout vu & tout diſpoſé. Trois attaques ſe forment preſque en même-tems contre trois poſtes. Rien n'égale l'opiniâtreté de l'attaque que celle de la défenſe. Des deux côtés c'eſt la valeur qui combat ; mais MAURICE guidoit la valeur des François, & ils ont vaincu. Les ennemis fuyent à pas précipités, & mettent la Meuſe entre eux & leur vainqueur.

LOUIS qui doit à MAURICE des jours auſſi brillans, n'a point la foibleſſe orgueilleuſe de ces anciens maîtres du Monde, plus fameux

* Bataille de Raucoux le 11 octobre 1746.

fameux encore par leurs vices que par leurs grandeurs, chez qui les vertus étoient dangereuſes, & qui ne pardonnoient preſque jamais la gloire d'avoir bien ſervi l'Etat. * Le Général qui avoit vaincu, en arrivant dans ces Cours foibles & barbares, étoit forcé de cacher ſes victoires comme des crimes; & après de froids embraſſemens, unique témoignage d'une reconnoiſſance forcée; pour faire oublier ſa gloire, il ſe hâtoit de ſe confondre dans la foule des eſclaves: Louis ſe ſent aſſez grand pour ne pas ſe croire humilié par un grand homme: & il ne craint que de n'être pas aſſez puiſſant pour récompenſer tant de ſervices. Il ſait que l'honneur eſt l'aliment de l'ame des Héros. (*x*) Des diſtinctions nouvelles ſont créées pour celui qui a fait des exploits nouveaux. Un titre ** ſuprême, qui avoit été la

* Ac ne notabilis celebritate & frequentiâ occurrentium introïtus eſſet, vitato amicorum officio, noctu in urbem, noctu in palatium, ita ut præceptum erat, venit; exceptuſque brevi oſculo & nullo ſermone, turbæ ſervientium immixtus eſt. *Tacit. ex vita Agric.*

(*x*) Au mois d'avril 1746, le Roi donna au Maréchal de Saxe des Lettres de Naturalité. Elles ſont conçues dans les termes les plus honorables & les plus flatteurs. Après la Bataille de Raucoux, il lui fit préſent de ſix pieces de canon qui faiſoient partie de l'artillerie priſe ſur les ennemis; honneur rare, & qui de la part d'un Roi eſt la marque de la plus grande confiance. Il lui avoit déja donné le Château de Chambord, pour en jouir durant ſa vie comme d'un bien propre. Le Mariage de Mr le Dauphin avec la Princeſſe Royale de Saxe, mit le comble à la conſidération dont jouiſſoit le Maréchal. En 1747 il fut créé Maréchal Général de toutes les Armées du Roi. Les proviſions ſont datées du 12 janvier. Enfin au mois de janvier 1748, le Roi le nomma Commandant Général de tous les Pays-bas nouvellement conquis. Je ſuis entré dans tous ces détails, parce qu'ils ſont autant d'honneur au Souverain qui récompenſe, qu'au Sujet qui mérite de l'être.

** Titre de Maréchal Général de toutes les Armées du Roi.

plus digne récompenſe de Turenne au milieu de ſes triomphes, & de Villars au bord du tombeau, ſoumet à MAURICE toutes les armées de LOUIS. Une confiance plus flatteuſe que les dignités, lui donne un ami dans un Roi. L'envie qui n'oſe élever ſes regards juſqu'à lui, frémit en l'admirant, & ne murmure que dans la pouſſiere.

MAURICE volé à de nouvelles victoires. En vain l'Autriche & l'Angleterre épuiſent leur ſang & leurs tréſors contre la France. En vain leur politique pour déterminer la lenteur circonſpecte de la Hollande, a ſu engager ces Républicains à ſe nommer un Chef qui réunît dans ſa main les rênes du Pouvoir, qui donnât plus d'harmonie & d'activité à leurs deſſeins. Ils ont ſacrifié leur liberté ſans augmenter leurs reſſources; & leurs craintes imaginaires les précipitent enfin dans des maux réels. MAURICE a pénétré dans la Flandre Hollandoiſe, & chaque pas qu'il y fait eſt marqué par des conquêtes. Les nouveaux efforts des Alliés leur annoncent de nouvelles diſgraces. * Laufelt théatre d'un combat ſanglant, conſacre le nom de MAURICE par une troiſieme Victoire. Une entrepriſe hardie, & que le ſuccès ſeul peut juſtifier, eſt la ſuite de cette bataille. (*y*) Une Ville qui avoit été l'écueil des

---

* Bataille de Laufelt le 2 juillet 1747.

(*y*) Berg-op-zoom avoit été aſſiégée deux fois, l'une par le Prince de Parme en 1588, l'autre par Spinola en 1622, & ces deux Généraux avoient vu tous leurs efforts échouer devant cette Place. La conquête en étoit plus difficile encore, depuis les ouvrages immen-

deux plus fameux Capitaines de leur ſiecle, & que les Nations regardoient comme imprenable, eſt aſſiégée, attaquée & emportée d'aſſaut. Si MAURICE n'eût point la gloire de cette conquête, il eut celle d'en avoir formé le projet, & d'avoir appellé au ſervice de la France l'illuſtre Danois qui l'exécuta. Il eut la gloire encore plus rare d'employer un grand homme ſans en être jaloux. Le bruit de cette chute retentit dans toute l'Europe. La Hollande épouvantée tremble pour ſes Etats. L'Autriche & l'Angleterre connoiſſent alors qu'il n'y a point de barriere qui puiſſe arrêter la fortune de la France.

Rois, Peuples, Guerriers, ſoyez attentifs au dernier ſpectacle que MAURICE vous prépare. Quel eſt ce nouveau projet qu'il a formé? Que ſignifient tous ces mouvemens combinés, ces marches ſavantes? Quel ſera le point de réunion de tous ces corps de troupes diviſés? Sur qui doit tomber l'orage qui gronde? Trois Villes ſe croyent menacées en même-tems. Les Alliés incertains ignorent quel eſt le póſte qu'ils doivent abandonner, & celui qu'ils doivent défendre. Ils s'agitent, ils ſe troublent. La foudre

---

ſes que le célébre Cohorn avoit ajoûtés aux anciennes fortifications. Les inondations des marais, l'abondance de toutes ſortes de proviſions, trois cent pieces d'artillerie, une garniſon nombreuſe, une armée redoutable qui étoit aux portes de la Ville, tout conſpiroit à faire croire à l'Europe qu'une telle entrepriſe ne pouvoit réuſſir. Mr de Lowendalh vainquit tous les obſtacles; & la Ville fut priſe l'épée à la main le 11 ſeptembre 1747, lorſque la brêche étoit à peine praticable. On trouva dans le Port dix-ſept grandes barques chargées de proviſions, avec cette adreſſe en gros caracteres; *à l'invincible garniſon de Berg-op-Zoom.*

les éclaire en tombant. Maſtricht eſt enveloppé. Quatre-vingt mille hommes qui ſont préſens, ne peuvent arrêter MAURICE, & ſont réduits à l'admirer. C'en eſt fait; tant de ſuccès ont décidé du ſort de la guerre. LOUIS Conquérant accorde la paix aux Nations par humanité, & ſes ennemis vaincus l'acceptent par beſoin. Les victoires de MAURICE ont donné le repos au monde.

Ce grand homme, cher à LOUIS, adoré de la Nation, craint & reſpecté de toute l'Europe, eſpéroit jouir paiſiblement de ſa gloire dans le ſein du repos; & la France l'eſpéroit avec lui. On n'approchoit de ſa retraite de Chambord qu'avec ce reſpect religieux qu'inſpire le ſéjour des grands hommes. Son Palais étoit regardé comme le Temple de la valeur & le Sanctuaire des vertus guerrieres. Mais ô foibleſſe! ô néant! Ce Temple va devenir un tombeau. Il ſemble que MAURICE ne devoit exiſter que pour faire de grandes choſes, ou que ſon deſtin rapide n'eût été ſuſpendu que pour la France. Dès qu'il a ceſſé de vaincre, il diſparoît de deſſus la terre. Il meurt: (z)

(z) Le Maréchal de Saxe mourut à Chambord le 30 Novembre 1750, après neuf jours de maladie. Son intention avoit été de n'avoir ni ſépulture ni pompe funebre. Il avoit demandé que ſon corps fût brûlé dans de la chaux vive, *afin*, ajoûta-t-il, *qu'il ne reſte plus rien de moi dans le monde, que ma mémoire parmi mes amis.* Le Roi, trop juſte & trop ſenſible pour ſouſcrire à cette demande, voulut donner à ſes Sujets l'exemple d'honorer ce grand homme, même lorſqu'il n'étoit plus. Son corps fut embaumé, & tranſporté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'Egliſe Luthérienne de St. Thomas. On prodigua à ſa cendre tous ces honneurs funebres, ſi vains lorſqu'ils ne ſont accordés qu'aux titres &

& celui qui avoit été élu Souverain par un peuple libre, qui avoit été comblé de tant d'honneurs, qui avoit gagné tant de batailles, qui avoit pris ou défendu tant de Villes, qui avoit vengé ou vaincu les Rois, qui étoit l'amour d'une nation & la terreur de toutes les autres, compare en mourant ſa vie à un ſonge.

Sa mort fut une calamité publique pour la France, un grand événement pour l'Europe, une perte pour l'humanité. LOUIS s'honora lui-même, en honorant ce grand homme de ſes regrets. Les Courtiſans qui ſont ſi peu ſenſibles, furent attendris ſur un deſtin ſi brillant & ſi paſſager. Le peuple qui eſt la partie la plus mépriſée & la plus vertueuſe de l'état, pleura l'appui & le défenſeur de la Patrie. Mais vous Guerriers qu'il conduiſoit dans les batailles, vous que tant de fois il a menés à la victoire, quels furent alors vos ſentimens? Pour les peindre, je n'aurai pas recours aux vains artifices de l'éloquence. Les grands mots expriment foiblement les grandes douleurs. Je voudrois graver ſur l'airain une action que l'Univers doit apprendre, & dont la poſtérité doit conſerver le ſouvenir. Après que le corps de MAURICE eût été tranſporté dans la capitale de l'Alſace, deux ſoldats qui avoient ſervi ſous lui, entrent dans le Temple où é-

---

à la naiſſance, ſi reſpectables lorſque c'eſt un hommage que la reconnoiſſance rend au mérite. Le beau Mauſolée dont le modele a déja été admiré au Louvre, & qui doit être exécuté en marbre par le célebre Pigale, cet homme ſi digne d'immortaliſer les Héros, achevera de conſacrer la reconnoiſſance du Roi, & la gloire du Maréchal.

toit dépoſée ſa cendre. Ils approchent en ſilence, le viſage triſte, l'œil en pleurs. Ils s'arrêtent aux pieds du tombeau, le regardent, l'arroſent de leurs larmes. Alors l'un d'eux tire ſon épée, l'applique au marbre de la tombe, comme pour en aiguiſer le tranchant. Saiſi du même ſentiment ſon compagnon imite ſon exemple. Tous deux enſuite ſortent en pleurant, l'œil fixé ſur la terre, & ſans proférer un ſeul mot. S'il eſt un homme à qui cette action ne paroiſſe pas l'expreſſion la plus ſublime du ſentiment dans des ames ſimples & guerrieres, la nature lui a refuſé un cœur. Ils penſoient ces deux Guerriers que le marbre qui touchoit aux cendres de MAURICE, avoit le pouvoir de communiquer la valeur & de faire des Héros. Vous ne vous trompez pas, dignes ſoldats de MAURICE, tandis que ſon ombre, du milieu de l'Alſace qu'elle habite, ſémera encore la terreur chez nos ennemis, & gardera les bords du Rhin, la vue du marbre qui renferme ſa cendre, élévera l'ame de tous les François, leur inſpirera le courage, la magnanimité, l'amour généreux de la gloire, le zele pour le Roi & pour la Patrie.

ELOGE

D'HENRI-FRANÇOIS

DAGUESSEAU,

Chancelier de France, Commandeur des Ordres du Roi.

DISCOURS

Qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1760.

ELOGE

D'HENRI-FRANÇOIS

DAGUESSEAU,

Chancelier de France.

IL fut un tems parmi nous où la plus belle fonction de l'humanité, celle de rendre la juſtice, étoit avilie par le mépris. Les nobles auſſi fiers qu'ignorans, tyrans ſubalternes d'un peuple eſclave, du ſein de leur oiſiveté ſuperbe, ou du milieu de leurs tournois, oſoient inſulter aux travaux de la Magiſtrature. La raiſon qui s'avance lentement ſur les pas des Arts & des Sciences, commence enfin à diſſiper ce préjugé barbare. Ceux qui ſervent également la Patrie, ont un droit égal à ſes éloges. Depuis que les hommes ſont méchans & corrompus, il leur faut des armes & des Loix. Les armes, ces inſtrumens de la deſtruction & de la vengeance, ſervent de barriere à l'Etat, & font fleurir la liberté ſous l'abri de la victoire.

Les Loix, image de l'éternelle Sageſſe, font ſervir toutes les paſſions & tous les talens au bien public, protegent les foibles, répriment les grands, uniſſent les peuples aux Rois, & les Rois aux peuples. Sans les armes, l'Etat deviendroit la proye de l'étranger. Sans les Loix, il s'écrouleroit ſur lui-même.

Auſſi la Grece répétoit avec admiration les noms des Solons & des Licurgues, avec ceux des Miltiades & des Léonidas. Rome ſe glorifioit autant de la cenſure de Caton, que des victoires de Pompée: & les Chinois, ce peuple antique, ſi fameux dans l'Aſie par la ſageſſe de ſes Loix, élevent des arcs de triomphe aux Magiſtrats comme aux Guerriers.

Le même ſentiment anime parmi nous ce Corps illuſtre d'hommes vertueux & éclairés, qui réuniſſant aux titres d'Orateurs & de Philoſophes, les noms plus glorieux de Citoyens & de Patriotes, penſent que les talens ne ſont rien s'ils ne ſont employés pour le bonheur de l'Etat. L'honneur immortel d'un éloge public qu'ils ont accordé à Maurice Comte de Saxe, ils l'accordent aujourd'hui à HENRI-FRANÇOIS DAGUESSEAU, Chancelier de France.

Heureux celui qui eſt digne de ſervir d'interpréte à la voix de la Patrie! J'oſe tenter un ſi noble effort. Je n'eſpére point embellir la vertu, elle eſt trop au-deſſus des ornemens frivoles de l'eſprit. Mais je lui rendrai hommage: je la préſenterai dans ſa majeſtueuſe ſimplicité. Je peindrai dans DAGUESSEAU le grand Magiſtrat, le Savant profond, l'homme

juſte. O mes Concitoyens, daignez m'entendre : l'éloge des grands hommes eſt la leçon du monde. Mais ſi parmi vous il ſe trouvoit quelqu'un qui fût inſenſible au charme des vertus pacifiques, & qui n'aimât que le récit des ſieges & des batailles, la nature s'eſt trompée en le faiſant naître dans ces climats, & parmi des hommes qui penſent. Il y a dans le Nord des pays encore barbares, où l'induſtrie & la vertu ſe bornent à l'art de ſe détruire ; qu'il aille vivre parmi les ſauvages & les tygres de ces déſerts : je parle à des citoyens & à des hommes.

Si la diſtinction de la naiſſance n'eſt point une chimere, ſi elle a quelque choſe de réel, c'eſt lorſque les ancêtres ont été vertueux : car la ſucceſſion des dignités n'eſt rien, ſi on la compare à celle du mérite. DAGUESSEAU recueillit en naiſſant ce double héritage de gloire & de vertu (*a*) Né d'une famille diſtinguée dans la robe, ſes aïeux toujours utiles à l'Etat, lui avoient préparé un nom illuſtre. Mais, ne craignons pas de le dire, un homme

---

(*a*) Henri-François DAGUESSEAU naquit à Limoges le 27 novembre 1668. Sa mere Claire le Picart de Perigny étoit fille d'un Maître des Requêtes. Du côté de ſon pere, il deſcendoit d'une ancienne famille, qui a poſſédé des terres en Saintonge & dans l'Iſle d'Oleron. L'Hiſtoire fait mention en 1495 d'un Jacques Dagueſſeau, Gentilhomme de la Reine Anne de Bretagne, femme de Charles VIII. Antoine Dagueſſeau, aïeul du Chancelier, fut ſucceſſivement Maître des Requêtes, Préſident du Grand Conſeil, Conſeiller au Conſeil d'Etat, Intendant de Picardie, enfin Premier Préſident du Parlement de Bordeaux. La réputation qu'il y a laiſſée, s'eſt perpétuée juſqu'à préſent. Son éloge eſt conſacré dans l'Hiſtoire de Saintonge.

tel que lui honore bien plus ſa famille, qu'il n'en eſt honoré. Le Ciel qui veilloit ſur ſa deſtinée, l'avoit fait naître d'un pere capable de lui donner toutes les lumieres avec tous les exemples. (*b*)

Ne croyez pas qu'il confie à des mains étrangeres une ſi importante éducation. L'honneur de former un citoyen à l'Etat, eſt un honneur trop grand pour qu'il le cede à d'autres. On vit alors ſe renouveller l'ancienne diſcipline des Spartiates & des premiers Perſes, qui enſeignoient les Vertus à leurs enfans, comme ailleurs on enſeigne les Sciences.

C'étoit le tems où le Calviniſme expirant cherchoit à ébranler par ſes dernieres ſecouſſes les Provinces méridionales de la France. (*c*)

(*b*) Henri Dagueſſeau, pere de Mr. le Chancelier, fut d'abord Conſeiller au Parlement de Metz, enſuite Maître des Requêtes, Préſident du Grand Conſeil, Intendant de Limoges, de Bordeaux, de Languedoc, Conſeiller d'Etat, Conſeiller au Conſeil Royal des Finances, & enfin Conſeiller au Conſeil de Régence. Il mourut âgé de plus de 81 ans en 1716. Il avoit tout le mérite que les grandes places ſuppoſent, mais qu'elles ne donnent pas. Juſte, déſintéreſſé, bienfaiſant, ami des peuples, homme d'Etat, excellent pere de famille; à tous ces titres il en joignoit encore un, qui étoit alors commun à tous les grands Magiſtrats, celui de Savant.

(*c*) On ſait combien les places d'Intendans de Provinces ſont difficiles à remplir. Il faut ſoûtenir les droits du Prince & ne pas opprimer les ſujets, être juſte ſans être dur. La ligne qui marque les limites du devoir, eſt quelquefois imperceptible; un Intendant marche ſans ceſſe entre la haine des peuples & la crainte de la diſgrace. Cette place ſi difficile par elle-même, le devenoit encore plus par les circonſtances, dans un pays où les peuples étoient révoltés par eſprit de Religion. On connoît la ſévérité des Edits de Louis XIV contre l'héréſie; il falloit les faire exécuter, & cependant ménager des ſujets utiles; pourſuivre des rébelles, & ramener par la douceur ceux qui pouvoient l'être; joindre la fidélité que l'on doit aux ordres du Prince, avec la pitié que l'on doit à des Fanatiques. Telle fut la conduite que tint le pere de Mr. le Chancelier. Auſſi étoit-il

Chargé, dans ces Provinces, du dépôt ſacré de l'autorité royale, le pere du jeune DAGUESSEAU rempliſſoit ce dangereux honneur, avec la fidélité d'un ſujet, & l'humanité d'un citoyen. Au milieu de ces fonctions orageuſes il inſtruiſoit ſon fils. (*d*) Il lui donnoit des leçons d'une courageuſe fermeté, en réprimant un peuple rébelle, de généroſité en prodiguant ſes biens pour les malheureux, d'humanité en épargnant le ſang des hommes. Ainſi parmi les fureurs du fanatiſme & de la révolte, ſe formoit cette ame noble & vertueuſe, ſemblable à ces plantes ſalutaires, qui nourries de ſucs heureux, croiſſent & s'élevent parmi les poiſons qui les environnent.

Il eſt de grands hommes qui ne le ſont que par les vertus: DAGUESSEAU étoit deſtiné à l'être encore par les talens. La France ſe hâte de jouir des bienfaits du Ciel, & conſacre DAGUESSEAU à la défenſe de la Juſtice. L'entrée du Sénat lui eſt ouverte. (*e*) Il y

---

adoré dans une place, où c'eſt beaucoup que de n'être point haï. A la premiere nouvelle de ſa mort, toutes les Provinces où il avoit été Intendant, firent célébrer un ſervice en ſon honneur. Cette marque de l'attachement des peuples après ſa mort, le loue mieux que toutes les oraiſons funebres. Il avoit beaucoup contribué à la conſtruction du fameux Canal de Languedoc, qu'on peut citer parmi le petit nombre d'ouvrages où l'utilité ſe joint à la grandeur.

(*d*) Mr. le Chancelier n'eut preſque d'autre Maître que ſon pere. Celui-ci s'appliquoit à l'inſtruire au milieu de ſes pénibles occupations. Son fils l'accompagnoit dans tous ſes voyages, qui devenoient pour lui des eſpeces d'exercices littéraires. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les peres de famille qui ſont éclairés, ſuiviſſent un pareil exemple, & qu'ils penſaſſent davantage, qu'ils ſont comptables de tout le bien que leurs enfans pourroient faire un jour.

(*e*) M. Dagueſſeau fit le premier eſſai de ſes talens dans la charge d'Avocat du Roi au Châtelet. Il y entra à l'âge de 21 ans, le 29 avril

devient l'organe des Loix, & l'Orateur de la Patrie.

Dès ce moment il ſe regarde comme une victime honorable, dévouée au bien public. » O ma Patrie, dit-il, je n'ai à t'offrir que » ce que m'a donné la nature, une vie courte » & paſſagere; mais j'en dépoſerai dans ton » ſein tous les inſtans. Reçois le ſerment que » je fais, de ne vivre que pour toi.

Ainſi DAGUESSEAU ſe conſacre ſolemnellement à l'Etat. Appliqué aux travaux de la Magiſtrature, le devoir le ramene à des détails épineux, lors même que le génie ſemble les fuir; & par un héroïſme bien rare, il préfere quelquefois l'avantage d'être utile, à l'honneur d'être grand.

Démêler l'erreur & le menſonge à travers le labyrinthe des procédures; diſſiper les ombres dont la vérité eſt toujours couverte par elle-même, & celles dont l'obſcurcit encore la méchanceté des hommes; approfondir les plus grandes queſtions, & ne pas négliger les plus ſimples, ſuppléer par la réflexion aux ſecours tardifs de l'expérience; arracher les épines dont les affaires ſont ſemées, & y répandre l'ordre & la lumiere; mêler par-tout

---

1690; il ne l'exerça que quelques mois. On créa alors une troiſieme charge d'Avocat Général au Parlement. Mr Dagueſſeau le pere la demanda pour ſon fils. Louis XIV la lui accorda, par préférence à un autre ſujet, en diſant *qu'il connoiſſoit aſſez le pere pour être aſſuré qu'il ne voudroit pas le tromper, même dans le témoignage qu'il avoit rendu de ſon fils.* Il fut reçu Avocat Général le 12 janvier 1691. Il y parut d'abord avec tant d'éclat que le célébre Denis Talon, alors Préſident à Mortier, dit: *Qu'il voudroit finir comme ce jeune homme commençoit.*

la profondeur du raiſonnement aux charmes de l'éloquence ; diriger la balance de la Juſtice, & lui donner le mouvement du côté où elle doit pencher ; tels ſont les ſoins & les travaux qui l'occupent ſans ceſſe.

Temple de la Juſtice, qui depuis tant d'années êtes accoûtumé à entendre les hommes célébres qui ont rempli cette honorable & pénible fonction, de quels applaudiſſemens vous retentites, lorſque DAGUESSEAU ſe fit entendre pour la premiere fois ! Le Sénat étonné crut voir revivre tous ſes anciens Oracles ; le ſiecle de Louis XIV compta un grand homme de plus.

La gloire qui pour tant d'autres n'eſt que le fruit pénible du tems, & quelquefois même le tribut tardif de la poſtérité, plus juſte pour DAGUESSEAU, l'accompagne dès ſa jeuneſſe.

Sa gloire lui préſageoit ſon élevation. Ce Roi ſous qui la nature ſemble avoir développé toutes ſes forces, ſans qui peut être la France n'auroit eu ni Colbert, ni Turenne, ni Boſſuet, qui créa les grands hommes, &, ce qui eſt une ſeconde création pour l'Etat, qui ſut les employer ; Louis XIV parmi la foule des Magiſtrats avoit démêlé le jeune DAGUESSEAU, & dès lors il l'avoit regardé comme un de ces hommes nés pour être l'inſtrument du bonheur des Etats.

Ce n'eſt point aſſez que dans une Monarchie il y ait un Corps qui ſoit le dépoſitaire des Loix, qui les faſſe exécuter par le citoyen, qui les rappelle au Prince, dont le zele courageux & ſage concourt à l'ordre politique,

& dont l'autorité inviolable préſide à l'ordre civil: il faut que dans ce Corps il y ait un homme qui repréſente la Patrie, qui veille à tous ſes intérêts, qui les porte ſous les yeux des Magiſtrats, & qui ſuive ſans ceſſe le mouvement de tous ces reſſorts multipliés, dont l'accord produit l'ordre général.

Avec quel zele, mais en même-tems quelles lumieres, DAGUESSEAU remplit un miniſtére ſi important! (*f*) Sa jeuneſſe n'allarme point la France. La médiocrité ſe forme lentement; les grands hommes le ſont tout-à-coup, & ne paſſent point par ces degrés qui ſont les marques de notre foibleſſe.

Placé entre l'autel & le trône, fidéle à la Religion, fidéle à ſon Roi, il veille, tel qu'un génie tutélaire, à la garde de ces bornes immuables qui ſéparent l'Empire & le Sacerdoce.

Son ame ſe multiplie pour ſes Concitoyens & pour ſon Prince. (*g*) C'étoit à Caton à être

---

(*f*) Après avoir exercé dix ans la place d'Avocat Général, il fut nommé Procureur Général le 19 novembre 1700. Il ſuccéda dans cette charge à Mr. de la Briffe. Il étoit à la campagne, dans le tems des vacances, lorſqu'il en apprit la nouvelle. Il n'avoit alors que 32 ans. Louis XIV l'avoit choiſi pour remplir cette grande place, ſur ce que le Premier Préſident de Harlay lui avoit dit de ſon mérite. Cet illuſtre Magiſtrat avoit aſſez de lumieres pour apprécier Mr. Dagueſſeau, & aſſez de vertu pour n'en être pas jaloux. Il ſut rendre juſtice à un homme qui devoit un jour l'effacer.

(*g*) Dans cette place, l'étendue immenſe de ſes fonctions ne ralentit point l'activité de ſes travaux. Un Procureur Général eſt l'homme du Roi, de la Patrie & de la Religion. Mr. Dagueſſeau remplit tous ces devoirs avec autant de ſageſſe que de zele. Les affaires du Domaine fournirent un champ vaſte à ſes recherches. Il déterra un grand nombre d'anciens titres enſevelis juſqu'alors dans l'obſcurité.

être le Censeur de Rome : c'étoit à DAGUESSEAU à l'être du Sénat de la France. Il exerce cet ingrat & généreux ministére avec l'autorité d'un homme qui ne suit que son devoir, n'aime que la justice, & ne connoit que la vérité.

Sous lui le foible apprit que ce n'est point être criminel que d'être odieux à un homme puissant ; & le pauvre connut avec étonnement qu'il étoit encore au rang des hommes. (*h*) Protecteur des malheureux, ce titre

---

Il les fit valoir par des écrits solides, qu'on peut regarder comme d'excellens morceaux d'Histoire & d'Erudition. Attentif à tout ce qui pouvoit intéresser son zele, dans toute l'étendue du ressort du Parlement, il régloit les Jurisdictions, maintenoit l'ordre des Magistratures, entretenoit la discipline dans les Tribunaux, corrigeoit les abus, prévenoit l'effet des passions, arrêtoit les excès même du zele. Ses réponses aux lettres des Officiers qui le consultoient, formoient comme une suite de décisions sur la Jurisprudence. Il fut l'Auteur de plusieurs réglemens autorisés par des Arrêts ; & chargé de la rédaction de plusieurs Loix, par Mr le Chancelier de Pontchartrain ; qui lui prédit qu'il le remplaceroit un jour. Il étoit souvent consulté par les Ministres & par Louis XIV lui-même, sur les affaires d'Etat. Il composoit des Memoires aussi profonds, qu'ils étoient bien écrits. Il traita d'une maniere supérieure l'instruction criminelle. Une Partie publique qui poursuit les crimes au nom de l'Etat, est un des plus sages établissemens de nos Gouvernemens modernes. Par-là l'Etat peut se passer de la ressource vile & dangereuse des délateurs, qui dans les Gouvernemens anciens trafiquoient de l'honneur & du sang de leurs concitoyens. Mais pour bien remplir cette fonction redoutable, il faut un Magistrat qui sache tout ce que vaut la vie d'un homme. Mr Daguesseau regardoit la condamnation d'un citoyen comme une calamité publique. On a remarqué que pendant tout le tems qu'il fut Procureur Général, les exécutions furent extrêmement rares. C'est l'éloge ou de sa vigilance, ou de son humanité.

(*h*) De toutes les fonctions attachées à la charge de Procureur Général, celle qui lui fut la plus chere, fut d'être par état le Protecteur des foibles & des malheureux. Il seroit à souhaiter que ces noms ne fussent pas même connus parmi nous. Mais puisque l'imperfection des Loix, l'inégalité qui est la suite de notre nature & de nos vices, rend ce désordre nécessaire, nous devons du moins savoir gré aux Magistrats qui réparent ce désordre, autant qu'il est en eux ;

qu'il tient de l'Etat, il le préfere à tous les titres faſtueux, qu'inventa la vanité pour relever le néant, & que la baſſeſſe donne à l'orgueil.

Pourquoi ne puis-je louer un grand homme, ſans retracer les maux de la France? Attaquée par des ennemis heureux & implacables, elle ſoûtenoit avec peine une guerre ruineuſe. Huit ans de combats avoient été huit ans de déſaſtres. Ce fut alors qu'un hyver cruel (*i*) reſſerrant les entrailles de la

---

par la protection qu'ils donnent aux foibles. On conſeilloit un jour à Mr Dagueſſeau de prendre du repos. *Puis-je me repoſer*, répondit-il, *tandis que je ſais qu'il y a des hommes qui ſouffrent*? Il deſcendoit avec le plus grand ſoin dans tous les détails qu'exige l'adminiſtration des Hôpitaux. Ces maiſons, monumens de grandeur & de miſere, qui accuſent la conſtitution de l'Etat par le grand nombre de malheureux qu'elles renferment, mais qui font l'éloge de l'humanité par les ſecours qu'y reçoivent tous ceux qui ſouffrent, étoient éclairées par ſa vigilance, & ſoûtenues par ſon zele. Il en étoit le Protecteur encore plus par inclination que par devoir.

(*i*) Le fameux hyver de 1709 eſt une époque que la Nation n'oubliera jamais. On faiſoit une guerre malheureuſe; les ſources du commerce étoient taries, les Finances épuiſées, le crédit anéanti, le peuple entier dans l'abattement. La famine vint encore ſe joindre à tant de maux. On n'exagere rien, en diſant que dans les campagnes les hommes ſe diſputoient la pâture des plus vils animaux, & que des familles entieres mouroient dans le déſeſpoir. Mr Dagueſſeau fut un de ceux qui contribua le plus à ſauver la France. Il avoit prévu le premier cette calamité ſur des obſervations qu'il fit à ſa campagne; il en avoit indiqué le reméde, en conſeillant de faire venir des blés, avant que le mal eût produit une allarme générale. On le vit alors paroître ſouvent à la Cour pour ſolliciter des ſecours trop lents; il préſentoit l'affreux tableau de toutes les miſeres humaines, dans des lieux où l'habitude d'être heureux ne rend que trop ſouvent les cœurs inſenſibles. En ſollicitant des ſecours étrangers, il ne négligea point ceux qu'il pouvoit trouver dans le ſein de l'Etat. Il fit renouveller des Loix utiles, il réveilla le zele de tous les Magiſtrats, il étendit ſa vue dans toutes les Provinces. Sa vigilance & ſes recherches découvrirent tous les amas de blés qu'avoit fait l'avarice pour s'enrichir du malheur public.

terre, fit périr toute l'eſpérance des moiſſons; & Louis XIV preſque chancelant ſur ſon trône ébranlé, voyoit d'un côté ſes troupes fugitives & ſes remparts qui s'écrouloient; de l'autre un peuple immenſe & mourant, dont les mains tremblantes tendues vers lui, demandoient inutilement du pain.

Daguesseau croit voir la France baignée de larmes ſe préſenter à lui avec tous les malheureux qu'elle a dans ſon ſein. Il porte leurs cris aux pieds du trône. Les canaux de l'abondance qu'une cruauté avare tenoit fermés, s'ouvrent à ſa voix. Ces hommes affreux qui calculent la miſere publique pour connoître le profit qu'on en peut tirer, qui pour amaſſer de l'or égorgeroient la Patrie, ſont forcés par la ſévérité des Loix à rendre la vie aux malheureux.

Un cœur tel que celui de Daguesseau devoit être inacceſſible à tous ces vils intérêts qui dégradent les ames communes. Sera-t-il ſéduit par la faveur? Il ne voit rien dans la nature qu'un homme puiſſe recevoir en échange pour ſa vertu. Sera-t-il intimidé par la crainte? Ah plutôt il rendra graces au Ciel de ce qu'il lui eſt permis d'honorer la vertu par ſes malheurs! Car après la gloire de faire le bien, la plus grande eſt celle d'être malheureux pour l'avoir fait.

Louis XIV trompé (*k*) (car tous les Rois

(*k*) Sur la fin du Regne de Louis XIV, on crut Mr Dagueſſeau menacé d'une diſgrace. Il refuſa conſtamment de donner ſes concluſions, pour une Déclaration qu'il regardoit comme contraire aux liber-

& même les plus grands ſont des hommes) veut le forcer de ſe plier à une entrepriſe que réprouvent les Loix; rien n'ébranle ſa fermeté. Il préfere à la volonté de l'homme qui n'eſt que paſſagere, celle du Légiſlateur qui eſt immuable. Cependant l'orage ſe forme. DAGUESSEAU ne voit que le bien de l'Etat. Je dois tout à mon Roi, excepté le ſacrifice de ſes intérêts ou de ceux de ſon peuple. Il attend une diſgrace pour récompenſe; mais les tems n'étoient pas encore arrivés. Tout change; la tempête ſe calme; & Ariſtide, quoique juſte, reſte encore dans ſa patrie.

On eût dit que le Ciel, prêt à lui confier la ſuprême Magiſtrature, vouloit éprouver ſa grande ame. Le Chancelier de France meurt. (*l*) Au même inſtant DAGUESSEAU eſt

---

tés de l'Egliſe Gallicane; & pour ſervir le Prince, il hazarda de lui déplaire. Cependant Mr Dagueſſeau eſt mandé à Verſailles; tout Paris retentiſſoit des bruits les plus funeſtes. Il n'en eſt point ébranlé. Lorſqu'il faiſoit le voyage de Verſailles, avant de partir il avoit coûtume d'aller dire adieu à ſon épouſe. Ce jour il partit ſans la voir; & elle de ſon côté évita ſa préſence, de peur de s'attendrir mutuellement dans leurs adieux. Il arrive à la Cour, parle à Louis XIV avec tout le reſpect d'un ſujet, & toute la fermeté d'un Magiſtrat. Les bruits qui avoient couru dans le public, furent démentis par l'événement. Mr Dagueſſeau revint tranquillement à Paris. Louis XIV. mourut peu de jours après.

(*l*) Mr le Chancelier Voiſin mourut d'apoplexie la nuit du 2 février 1717. Dès le matin, Mr le Régent envoya chercher Mr Dagueſſeau. Il étoit ſorti. Ce Prince envoya chez lui de nouveau. L'on dit que Mr Dagueſſeau étoit à l'Egliſe. On y alla. Mr Dagueſſeau répondit qu'il entendroit après la Meſſe ce qu'on avoit à lui dire. Après la Meſſe il monte en carroſſe, arrive au Palais Royal. Mr le Régent, en le voyant, lui donne le nom de Chancelier. Mr Dagueſſeau s'en défend, fait des repréſentations au Prince, allégue ſon incapacité pour une ſi grande place. Mr le Régent pour la premiere fois refuſa de le croire. Mr Dagueſſeau ſe vit enfin obligé de con-

revêtu de cette dignité. S'il en avoit été moins digne, il auroit cru la mériter. Son élévation ne lui coûte pas même un desir. O Vertu, tu n'es donc pas toujours persécutée sur la terre !

Elevé au-dessus de tous les Tribunaux qui sont à ses pieds, DAGUESSEAU contemple avec un effroi mêlé de respect l'étendue immense de ses devoirs.

En effet, qu'est-ce qu'un Chancelier ? C'est un homme qui est dépositaire de la partie la plus sainte & la plus auguste de l'autorité du Prince ; qui doit veiller sur tout l'empire de la justice ; entretenir la vigueur des Loix, qui tendent toujours à s'affoiblir ; ranimer les loix utiles, que le tems ou les passions des hommes ont anéanties ; en créer de nouvelles, lorsque la corruption augmentée, ou de nouveaux besoins decouverts éxigent de nouveaux remedes ; les faire exécuter, ce qui est plus difficile encore que de les créer ; observer d'un œil attentif les maux plus ou moins graves, qui dans l'ordre politique se mêlent toujours au bien ; corriger ceux qui peuvent l'être ; souffrir ceux qui tiennent à la constitution de

---

sentir à son élevation. En revenant du Palais Royal, il rencontra Mr Joly de Fleury, qui étoit mandé par Mr le Régent ; il lui annonça qu'il étoit Chancelier ; *mais ce qui me console*, ajouta-t-il, *c'est que vous êtes Procureur Général.* Il prêta serment au Roi le lendemain. Il n'avoit que 48 ans & quelques mois. Jamais choix ne fut plus approuvé. Du milieu de la Capitale s'éleva un cri d'applaudissement, qui retentit jusques dans les Provinces les plus reculées. On félicitoit la France. On bénissoit le Prince. Tout le Corps de l'Etat ressentit cette ivresse, cette secousse de joye, qu'un événement heureux & imprévu donne à une Nation sensible.

l'Etat, mais en les ſouffrant les reſſerrer dans les bornes de la néceſſité; connoître & maintenir les droits de tous les Tribunaux; diſtribuer toutes les charges à des hommes dignes de ſervir l'Etat; juger ceux qui jugent la terre; ſavoir ce qu'il faut pardonner & punir dans des hommes dont la nature eſt d'être foibles, & le devoir de ne l'être pas; préſider à tous ces conſeils où ſe peſent les deſtins de l'Empire; balancer avec ſageſſe la clémence du Prince & l'intérêt de la juſtice; être auprès du Souverain le protecteur & non le calomniateur de la Nation.

Tel eſt le fardeau immenſe que porte DAGUESSEAU. A l'imitation de l'Etre ſuprême, il veut que la juſtice qu'il porte dans ſon cœur, regne autour de lui. Elle le ſuit juſques dans les Conſeils des Rois. Les viles intrigues, les prétendues raiſons d'Etat, l'intérêt perſonnel, les noirceurs de la politique, tous ces crimes que l'on appelle ſcience du Gouvernement, diſparoiſſent devant lui. Il oſe croire que ce qui eſt utile, n'eſt pas toujours juſte.

Je ne louerai point DAGUESSEAU d'avoir eu aſſez d'humanité pour déteſter cet abus indigne, qui fait que la juſtice deſtinée à ſoulager le pauvre & le foible, n'eſt plus que pour le riche & le puiſſant; qui écraſe le bon droit par les formalités, & l'anéantit par les lenteurs; qui égorge le malheureux avec le glaive des Loix; nourrit la barbare avarice de quelques hommes de la ſubſtance de mille citoyens, & change en brigandage l'art de rendre la juſtice. Pour déteſter de pareils abus,

il ſuffit d'avoir une ame. Mais ce que je louerai dans lui, c'eſt d'être remonté juſqu'à la ſource du mal en réformant les Loix.

Quel ſpectacle nous préſentent les Loix de la France! Nées pour la plupart dans la confuſion de l'anarchie féodale, ce n'eſt qu'un édifice informe & monſtrueux, que l'on prendroit pour un amas de ruines entaſſées au haſard. La Loi qui par-tout devroit être la même, puiſqu'elle eſt l'image de l'ordre éternel, par-tout oppoſée à elle-même, diviſe les Citoyens au lieu de les unir, & forme dans un Etat cent Etats differens.

DAGUESSEAU voit ce déſordre, (*m*) il oſe

(*m*) Il y a long-tems que l'on ſe plaint de la diverſité des Loix en France, & du nombre prodigieux de Coûtumes qui la diviſent. On ſouhaiteroit que la Nation unie ſous un même Prince, le fût auſſi ſous une même Loi. Mais c'eſt-là une de ces entrepriſes qui frappent le génie par leur grandeur, & qui l'étonnent par leurs difficultés. Louis, XIV qui étoit fait pour ſentir & pour exécuter le grand, en avoit conçu la penſée. Mais ſoit que les guerres qui ont preſque toujours occupé ce regne orageux & brillant, ne lui ayent pas permis de ſuivre ce projet, ſoit que les difficultés de l'entrepriſe ayent rebuté le zele, ſoit par cette eſpece de fatalité qui fait que les paſſions des hommes rendent preſque toujours inutiles les projets formés pour le bonheur des Etats, celui là ne fut point exécuté. Quelques foibles parties de ce grand ouvrage, heureuſement achevées, annoncerent ſeulement à la Nation que Louis XIV avoit tenté l'entrepriſe. Mr Dagueſſeau, qui depuis long-tems avoit conçu de grandes vues ſur la Legiſlation, ſongea enfin à les remplir. Son deſſein étoit d'etablir une entiere conformité dans l'exécution des anciennes Loix, ſans en changer le fond, & d'y ajouter ce qui pouvoit manquer à leur perfection. Pour bien exécuter un plan ſi vaſte, il ſe propoſa de travailler ſucceſſivement à des Loix qui ſe rapportent à trois objets principaux; les queſtions de Droit, la forme de l'Inſtruction judiciaire, & l'ordre des Tribunaux. Mr Dagueſſeau, malgré la vaſte étendue de ſes connoiſſances, ne crut pas qu'il dût ſe contenter de ſes propres lumieres. Il avoit trop de génie, pour ne point avoir recours à celui des autres. D'abord par une lettre auſſi éloquente que raiſonnée, il annonce ſon plan de Légiſlation à toutes les Cours Sou-

entreprendre d'y remédier; mais il penſe qu'un ſi grand changement ne doit être fait que par

---

veraines. Il leur envoye enſuite la matiere de chaque Loi réduite en queſtions. Les mémoires envoyés par les Cours étoient fondus & rédiges par les Avocats les plus célébres que Mr le Chancelier honoroit de ſon choix. Le tout étoit enſuite diſcuté par les Membres les plus ſavans du Parlement de Paris; & le Procureur Général faiſoit ſon rapport à Mr le Chancelier. La matiere ainſi préparée étoit de nouveau diſtribuée aux Maîtres des Requêtes; & la Loi etoit fixée enfin dans un Bureau de Légiſlation, auquel Mr Dagueſſeau préſidoit. C'eſt ainſi qu'un ſeul homme, d'un bout de la France à l'autre répandoit l'émulation & le travail dans tout le Corps de la Magiſtrature. De la fermentation de tant de génies réunis enſemble, il faiſoit ſortir les lumieres & la vérité. Chaque Loi étoit l'ouvrage de tout ce qu'il y avoit de plus ſavans hommes dans l'Etat.

Le premier fruit de ces travaux immenſes parut en avril 1729. En revoquant le fameux Edit de S. Maur, il rendit aux meres la ſucceſſion de leurs enfans, ſucceſſion que réclamoit la nature, & dont cet Edit les avoit privées.

Le 15 janvier 1731, une Déclaration du Roi concernant les Curés primitifs & les Vicaires perpétuels les mit en état d'obtenir une juſtice prompte, ſur les dixmes deſtinées à leur ſubſiſtance.

Le 5 fevrier 1731, une Déclaration du Roi ſur les Cas Prévotaux & Préſidiaux, limita la Juriſdiction des Prévôts des Maréchauſſées & des Préſidiaux, étendue à un point qui devenoit dangereux pour les Citoyens.

En février 1731, parut encore l'Ordonnance des Donations, qui preſcrivit des regles ſimples, ſur cette maniere de diſpoſer de ſes biens.

En août 1735, l'Ordonnance des Teſtamens établit un juſte milieu entre la liberté exceſſive de teſter, & une contrainte trop rigoureuſe, & fit ceſſer la diverſité de Juriſprudence ſur une matiere auſſi importante.

En juillet 1737, l'Ordonnance du Faux débroüilla le cahos de l'ancienne procedure ſur cette matiere, & y répandit une clarté inconnue juſqu'alors.

En août 1737, l'Ordonnance des Evocations & réglemens de Juges, remédia aux abus qui avoient coûtume de naître de ces procédures préliminaires, & diminua les frais & la longueur de l'inſtruction.

En 1738, parut ce fameux Réglement du Conſeil, qui ſubſtitua, dans ce Tribunnal ſuprême une forme de procéder courte & facile, à des procédures trop longues, & mit les Parties en état de ſupporter la Juſtice.

En août 1747, l'Ordonnance des Subſtitutions leur douna le juſte dégré de faveur qu'elles doivent & qu'elles peuvent avoir, & fit ceſ-

par degré ; que les Loix ſont pour le peuple auſſi ſacrées que la Religion ; & touchent aux fondemens des Etats. Au lieu de renverſer tout-à-coup ce grand Corps, il forme le projet de le reparer inſenſiblement ſur un plan uniforme & combiné dans toutes ſes parties.

Pour célébrer dignement les travaux d'un Légiſlateur ; il faudroit l'être ſoi-même. Ce ſeroit à Platon à peindre DAGUESSEAU. Vous le verriez parcourir d'un coup d'œil tous les avantages qu'une Loi peut offrir, tous les abus qui en peuvent naître, toutes les difficultés qui peuvent en retarder l'effet, tous les moyens par où l'artifice peut l'éluder, tous les rapports qu'elle peut avoir avec les mœurs, avec les préjugés, avec les autres Loix ; comparer les

---

ſer les conteſtations éternelles ſur cette matiere, en mettant la clarté des principes, à la place de la ſubtilité des anciennes Loix.

En août 1749, l'Edit ſur les Gens de main-morte, en leur aſſurant les biens qu'ils ont déja, leur défendit d'en acquérir de nouveaux ; & raſſura la France qui craignoit que ces Corps qui ne meurent point, n'engloutiſſent à la fin tous les biens du Royaume

Enfin en avril 1749, parut un Edit pour réunir enſemble différent Sieges Royaux établis dans les mêmes Villes, & diminuer par-là le nombre de Tribunaux ſubordonnés les uns aux autres.

Outre ces Loix, qui s'étendoient à tous les tems & à tout le corps de l'Etat, il en fit quelques autres qui n'étoient pas moins ſages ; quoique d'une utilité plus bornée.

Le 6 février 1732, parut une Déclaration du Roi ; portant défenſes de ſaiſir la feuille de murier, Loi qui protege & encourage l'induſtrie dans les Provinces méridionales de la France, où l'inſecte qui produit la ſoie, forme un des principaux objets du commerce.

Le 29 octobre 1740 ; parût une Déclaration concernant la Police des grains ; Loi importante pour mettre un frein à l'avarice ; & prévenir les malheurs que la diſette des grains produit dans un Etat.

Telles ſont les Loix que Mr Dagueſſeau a données à la France. Pendant 40 ans il a travaillé ſans ceſſe à reconſtruire quelques parties de ce grand Edifice. Nous oſons dire que c'eſt là le plus beau monument de ſa gloire.

avantages avec les abus ; chercher le terme où le bien eſt le moins altéré par le mélange du mal : car c'eſt là toute la perfection dont eſt capable notre foibleſſe.

Tant de travaux & de vertus prenoient leur ſource dans l'amour de la Patrie. Ce ſentiment tendre & ſublime qui eſt l'ame des Républiques, qui dans les Monarchies eſt à peine connu, & que les eſclaves n'ont jamais ſenti, eût pu produire en lui ces mêmes prodiges que nous admirons dans l'antiquité, ſans les croire ; & ſi pour ſauver l'Etat, il eût fallu un Décius, DAGUESSEAU l'eût été.

Déja vous penſez à ſes diſgraces & à la noble fermeté qu'il y fit paroître. Voici le plus magnifique ſpectacle que la terre puiſſe donner au Ciel ; l'homme vertueux aux priſes avec la fortune.

Je vois une Cour voluptueuſe & politique, ſes intrigues, l'ambition au milieu de la licence, le génie des affaires dans le centre des plaiſirs ; un Prince né avec tous les talens, plein d'excellentes vues, ami de la Juſtice, mais trop facile, manquant d'un point fixe pour appuyer ſes vertus, environné de trop de méchans pour eſtimer les hommes ; des Courtiſans ivres de nouveautés, ſe jouant de tout par flatterie, ſe calomniant par intérêt, courant à la fortune par la volupté ; parmi eux deux hommes, dont l'un avoit honoré l'Etat dans une place importante, ardent, plein de courage, d'un eſprit délié, capable des plus grands projets, mais qui peut-être n'étoit pas inſenſible à l'ambition de la faveur ; l'autre ſouple,

adroit, connoiſſant mieux les hommes que les affaires, ami peu ſûr, ennemi dangereux, habile à ſe rendre néceſſaire, indifférent ſur le choix des moyens.

Un Etranger d'une imagination vaſte, d'une réflexion profonde, mais plus habile à concevoir qu'à exécuter, cherchoit alors par inquiétude ou par ambition à mêler ſa fortune avec celle de la France. Déja ce ſyſtême qui changeoit la meſure commune des biens, ſubſtituoit le crédit à la réalité, utile & dangereux en ce que dans un inſtant il créoit des richeſſes, avoit ébloui la Cour de Philippe. DAGUESSEAU oſe le combattre; (*n*) il en reconnoît les avantages, mais il en prévoit les abus, & refuſe d'être complice des maux de la France. Tant de vertu eſt un crime. Déja les intrigues & les cabales ſe forment contre lui. La Nation eſt alarmée, lui ſeul demeure iné-

(*n*) Le Duc d'Orléans, au commencement de ſa Régence, tint un Conſeil, où le ſyſtême de Law fut propoſé. Quoique Mr Dagueſſeau ne fût encore que Procureur Général, il y fut appellé par le Prince. Il fut d'avis qu'on rejettât le ſyſtême. Son génie accoutumé à enviſager les objets ſous toutes les faces, vit d'un coup d'œil tous les avantages, mais auſſi tous les dangers de ce projet. Il ſavoit combien les bornes qui ſéparent le bien du mal, ſont fragiles; combien il étoit aiſé d'être emporté, par le ſuccès, au-delà des limites, dans une matiere auſſi gliſſante, dans une Cour, où les principes étoient ſi arbitraires. Le ſyſtême fut en effet rejetté pour lors. Depuis les choſes changerent. L'intérêt ſoutenu par l'intrigue, l'emporta ſur la prudence. On vint à bout de ſéduire le Prince; mais on déſeſpéra de fléchir la réſiſtance de Mr Dagueſſeau, qui étoit alors Chancelier. Il fut donc éloigné de la Cour. Il partit pour l'éxil, avec la même gaieté, qu'ont ordinairement ceux qui en reviennent. On connoît les vers qu'il reçut alors du Cardinal de Polignac, & ceux qu'il fit pour lui répondre. Ce badinage de l'eſprit montre combien ſa tête étoit libre: car lorſqu'on eſt profondement rempli d'une diſgrace, on n'a guere le loiſir de faire des vers légers.

branlable. Le coup fatal le frappe ſans l'étonner. Il reçoit l'arrêt de ſon exil d'un front auſſi ſerein, que lorſqu'aſſis ſur le trône de la Juſtice, il en prononçoit les oracles.

Partez, généreux citoyen, partez; ce n'eſt point un exil pour vous, c'eſt un triomphe. La gloire vous accompagne, tous les cœurs volent après vous.

Les malheurs de la Nation ſuivent de près ſa diſgrace. (*o*) Cet édifice qui paroiſſoit établi ſur de ſi vaſtes fondemens, chancelle tout-à-coup, & menace d'écraſer l'Etat ſous ſa chute. La préſence de DAGUESSEAU peut ſeule ranimer ſa confiance. Le fier Etranger auteur de tant de maux, va lui-même implorer ſon ſecours, & mettre à ſes pieds les vœux de la Patrie. En le voyant on crut re-

---

(*o*) En 1718, après la diſgrace de Mr le Chancelier, la banque que Law avoit d'abord tenue en ſon nom, fut déclarée banque du Roi. Elle obtint le privilége de l'ancienne Compagnie des Indes, fondée par Colbert, & depuis tombée en décadence. Enfin elle ſe chargea des Fermes générales du Royaume. Toutes les Finances de l'Etat dépendirent d'une Compagnie de commerce. Ses actions augmenterent vingt fois au-delà de leur premiere valeur. Law emporté par l'ivreſſe publique, fabriqua un nombre prodigieux de billets: & en 1719, la valeur chimérique des actions valoit quatre-vingt fois tout l'argent qui pouvoit circuler dans le Royaume. Une diſproportion auſſi énorme épouvanta tous les gens ſenſés. On ſe hâta de réaliſer. Les anciens Financiers ennemis du ſyſtême, tirerent ſur la banque royale des ſommes conſidérables, & l'épuiſerent. Ce fut en vain qu'on chercha à changer ſes effets en eſpeces: le crédit tomba, & le mouvement de cette machine immenſe & rapide s'arrêta tout-à-coup. C'étoit en 1720. Le Gouvernement chercha les moyens de rétablir la confiance. On rappella de l'exil Mr Dagueſſeau qui étoit l'idole de Paris. Law alla lui-même à Freſnes le chercher. Les ſceaux qui avoient paſſé entre les mains de Mr d'Argenſon, lui furent rendus; mais les maux de la France n'étoient plus ſuſceptibles de remédes. Il eut ſeulement la douleur de voir de plus près le bouleverſement des familles & les malheurs de la nation.

voir le Sauveur de la Nation; mais parmi les convulsions violentes qui agitent l'Etat, une nouvelle secousse l'enleve encore à la France. (*p*)

Jamais le tems n'effacera du souvenir des hommes, le jour où DAGUESSEAU, rappellé enfin de ce long exil, reparut dans la Capitale. On cût dit que c'étoit la Justice exilée qui rentroit dans son Empire. Les citoyens lui prodiguerent cet accueil qui fait pâlir l'envie, que l'autorité ne peut jamais arracher, & qu'il faut bien qu'elle respecte. Jamais il ne fut plus honoré; car le malheur imprime au grand homme je ne sais quel caractere sacré qui le fait adorer du genre humain.

Depuis ce tems il fut permis à DAGUESSEAU d'être juste impunément. Tant de vertus seroient assez pour la gloire d'un autre; mais ce n'est là qu'une partie de son éloge. Il étoit né pour être le modele des savans & des Sages, comme celui des Magistrats.

La Vérité n'habite point parmi le tumulte. Elle s'est cachée dans la solitude, où elle se plaît à vivre en silence; & pour la posséder, il faut, pour ainsi dire, s'éxiler de l'univers.

(*p*) La seconde disgrace de Mr le Chancelier arriva au mois de février 1722. Les Sceaux lui furent ôtés pour la seconde fois, & il retourna à Fresnes. Il n'en fut rappellé qu'au mois d'août 1727. L'Etat fut redevable de son retour au Cardinal de Fleury. Dans le même tems Mr d'Armenonville remit les Sceaux, mais ils ne furent point encore rendus à Mr le Chancelier. Le Parlement lui fit une députation, avant d'enregistrer les Lettres de Mr Chauvelin. Mr Daguesseau répondit qu'il vouloit donner l'exemple de la soumission. Les Sceaux ne lui furent remis qu'en 1737.

Cependant à travers l'étendue immenſe des ſiecles, on aperçoit de tems en tems quelques génies rares, qui parmi le ſoin pénible du gouvernement des Etats, ont entretenu un commerce ſublime avec elle.

Tel fut dans la Capitale du monde ce Conſul auſſi vertueux qu'éloquent; tel en Angleterre ce Chancelier Bacon, qui devança ſon ſiecle, & traça aux ſiecles à venir la route qu'ils devoient ſuivre; tel en France le Chancelier de l'Hôpital, le bienfaiteur de la Nation par ſes travaux, & l'honneur de ſon ſiecle par ſes lumieres; tel parmi nous enfin parut DAGUESSEAU; car je ne crains pas de joindre ſon nom à ces noms célébres. Par quelle fatalité ces quatre grands hommes ont-ils tous éprouvé des diſgraces? (q) Eſt-ce que la Nature voulut leur vendre à ce prix les grands talens qu'elle leur accorda? Ou bien étoit-ce pour conſoler le vulgaire qu'elle avoit mis à une ſi grande diſtance au-deſſous d'eux? Ou enfin eſt-ce-là la marque diſtinctive des grands hommes? & faut-il par un ordre irrévocable que tout ce qui eſt petit perſécute ce qui eſt grand?

(q) C'eſt une choſe remarquable, que ces quatre grands hommes aient été malheureux. Cicéron fut exilé par ſes ennemis, pour avoir ſauvé ſa patrie. Bacon, Chancelier d'Angleterre ſous le Roi Jacques I, & le plus grand peut-être des Philoſophes, fut accuſé de s'être laiſſé corrompre par argent, condamné à une amende de 400 mille livres, & à perdre ſa dignité de Chancelier & de Pair. Aujourd'hui les Anglois révérent ſa mémoire. Le Chancelier de l'Hôpital, qui avoit été ſans ceſſe occupé à réparer les ruines de l'Etat, ébranlé par les guerres civiles, devint ſuſpect à la Reine Catherine de Médicis, & prit le parti de ſe retirer de la Cour. Mr Dagueſſeau fut exilé deux fois. Il eſt bon de remarquer ces exemples, pour apprendre à ſe conſoler lorſqu'on eſt malheureux.

Dans les hommes vulgaires, les conoiſſances ſont limitées par les bornes d'un ſeul objet. DAGUESSEAU ne met à ſes connoiſſances d'autres bornes que celles des Sciences.

Rien de tout ce qui a été penſé ſur la terre, ne peut ſe dérober à ſes regards. Inſtruit de toutes les langues de l'univers, (*r*) il les rapproche l'une de l'autre, compare les différens degrés de leur énergie, étudie dans ces langues les caracteres des peuples, juge par le nombre des ſignes, du progrès de leurs connoiſſances, examine l'influence qu'elles ont eu ſur les préjugés & les erreurs du monde.

Tandis que ſa mémoire recueille les tréſors des langues, ſa raiſon s'exerce à ranger ſes idées dans l'ordre le plus naturel. (*s*)

Conduit par cette ſcience, il perce les profondeurs de la Métaphiſique, mais auſſi éloi-

---

(*r*) Les Langues ſont, pour ainſi dire, les avenues qui conduiſent à l'empire des ſciences. Pour parvenir à connoître les vérités, il faut commencer par connoître les ſignes. Cette étude ingrate, qui a rempli la vie entiere de tant de Savans, n'étoit pour Mr Dagueſſeau qu'un amuſement, comme il le diſoit lui-même. Il ſavoit la Langue Françoiſe par principes, le Latin, le Grec, l'Hébreu, l'Arabe, & d'autres Langues Orientales, l'Italien, l'Eſpagnol, l'Anglois & le Portugais. On pouvoit dire de lui qu'il étoit contemporain de tous les âges, & citoyen de tous les lieux. Il n'étoit étranger dans aucun pays, ni dans aucun ſiecle.

(*s*) Il avoit étudié à fond la Logique, qui n'eſt autre choſe, que l'art de conduire ſucceſſivement l'eſprit, de ce qu'il connoît, à ce qu'il ne connoît pas. On lui fit lire d'abord ces ouvrages prétendus philoſophiques, où l'on débitoit ſous le nom d'Ariſtote, des ſotiſes que ce Philoſophe n'avoit jamais dites. Un génie tel que celui de Mr Dagueſſeau, n'étoit pas fait pour s'en contenter. Bientôt on lui mit Deſcartes entre les mains; il en ſentit auſſitôt la différence. Il admira les avantages de cette méthode, qui en partant d'un point évident, conduit à une démonſtration aſſurée. Dans la ſuite il en fit toujours uſage, ſoit pour s'inſtruire lui-même, ſoit pour convaincre les autres.

gné de la folle ambition de tout connoître, que de l'obſtination plus inſenſée encore à douter de tout, il ſait s'arrêter. Il ramene ſes regards ſur lui-même, & apperçoit une chaîne immenſe de devoirs qui le lient d'un côté à l'Etre ſuprême, de l'autre à l'univers où il eſt placé.

L'étude de la Morale le conduit à celle des Loix qui n'en eſt qu'une branche. Je crois le voir élever d'abord ſes regards vers la Divinité, y contempler la Juſtice, telle qu'elle eſt dans ſa ſource, uniforme, immuable, éternelle; deſcendre de-là juſqu'aux Loix des hommes, & les juger ſur ce modele ſublime. (*t*)

Les Loix de ce peuple qui fut conquérant & légiſlateur, fixent d'abord ſon attention par cette hauteur de ſageſſe, qui a été le caractere des maîtres du monde.

Les Loix émanées de cette puiſſance ſacrée, qui ſagement combinée avec le gouvernement, produit le bonheur & la tranquillité des peuples, mais qui dans tous les ſiecles a cauſé de violens orages, lorſque des mains hardies en ont ébranlé les limites, offrent à ſes travaux des objets auſſi délicats qu'importans.

Les Loix de la France, malgré leur mélange informe

(*t*) Perſonne n'a plus approfondi que Mr Dagueſſeau la ſcience des Loix. Son génie ardent l'entraînoit à toutes les autres ſciences; mais il s'appliquoit à celle-ci par devoir. Il avoit remonté aux principes du droit naturel, du droit des gens, du droit public. Il avoit lu & médité les Loix Romaines, les Loix Eccléſiaſtiques, les Ordonnances de nos Rois, les différentes Coûtumes de la France; il en avoit recherché la ſource dans les antiquités du droit féodal, & s'étoit encore inſtruit des Loix de tous les pays étrangers.

informe & groſſier, ne peuvent ni rebuter ſon génie, ni laſſer ſa patience.

Delà il s'éleve à des objets plus grands. Il conſidére les loix-nées avec le genre humain pour maintenir la paix, pour limiter les maux de la guerre, & ſur leſquelles un petit nombre de ſages méditent en ſilence, tandis que l'ambition des Rois tâche de les effacer dans des flots de ſang.

Il paſſe enſuite aux gouvernemens des Nations, décompoſe les reſſorts de toutes ces machines immenſes, obſerve celles qui, avec le moins de force, produiſent les plus grands mouvemens.

Je parcours l'empire de toutes les Sciences, & je peux à peine ſuivre la marche de Daguesseau. Je le vois qui s'éleve juſqu'à la ſphere d'Euclide, d'Archimede & de Newton. Il (*v*) franchit les barrieres qui ſont entre l'homme & l'infini; & le compas à la main meſure les deux extrémités de cette grande chaîne.

De ce monde intellectuel, l'hiſtoire le ramene au ſein de l'univers. Tout ce que le torrent des âges a emporté, ſe reproduit à ſes yeux. Il parcourt cette longue ſuite de révolutions, c'eſt-à-dire de malheurs & de crimes, qui ont tant de fois changé la face du monde; il y apprend l'art profond de connoître les

---

(*v*) Il avoit un goût dominant pour les Mathématiques. Son génie l'avoit conduit juſqu'à ce qu'il y a de plus abſtrait dans ces ſciences. On l'a vu ſouvent, lorſqu'il étoit fatigué des affaires, prendre, pour ſe délaſſer, un livre de Géométrie ou d'Algebre.

hommes, & l'art plus difficile encore de profiter de leurs foibleſſes, pour les diriger au bien.

Je crains qu'une main mortelle ne paroiſſe trop foible pour avoir élevé un ſi vaſte édifice. J'oſe atteſter mon ſiecle & la vérité, que je n'outrage point par la flatterie les mânes de ce grand homme.

Dans l'âge des foibleſſes, des erreurs & des plaiſirs, DAGUESSEAU, n'eſt dominé que par le génie. Il cherche par-tout de quoi nourrir ce feu inconnu qui le dévore. C'eſt-là ce ce qui l'unit avec les Ecrivains les plus célébres du ſiecle de Louis XIV. (*x*) Il étoit digne d'avoir pour amis le ſage Auteur de l'Art Poëtique, & l'Auteur ſublime d'Athalie. Il n'avoit point l'orgueil de protéger ces deux hommes, l'honneur de leur ſiecle; mais il apprenoit d'eux à honorer un jour le ſien.

Les grands hommes de l'Antiquité ne ſont plus; mais la partie la plus noble d'eux-mêmes, cette ame qui penſoit, éternisée dans leurs écrits, ſurvit à leurs cendres, & habite encore l'univers. DAGUESSEAU pour les chercher ſort d'un monde ignorant & frivole; (*y*)

(*x*) Dans ſa jeuneſſe, il étoit étroitement lié avec Racine & Boileau. Leur ſociété faiſoit ſes délices, & il ne s'en permettoit point d'autre. Boileau, qui n'a été flatteur qu'envers Louis XIV, nomme Mr Dagueſſeau avec honneur, dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages.

(*y*) La lecture des anciens Poëtes fut, ſelon ſon expreſſion, *une paſſion de ſa jeuneſſe*. Un jour il liſoit un Poëte grec avec Mr Boivin, ſi connu par ſa vaſte érudition. *Hâtons-nous*, dit-il, *ſi nous allions mourir avant d'avoir achevé*! Il avoit une mémoire prodigieuſe. A l'âge de 81 ans, un homme de lettres ayant cité peu exactement devant lui une épigramme de Martial, il lui en récita les propres termes, en avouant qu'il n'avoit point lu cet Auteur depuis l'âge de douze ans.

il admire cette ame ſublime empreinte dans leurs monumens, & en les admirant, apprend à les imiter.

On ſait avec quel ſuccès il cultiva cet Art qui fut celui des premiers Philoſophes, & qui embellit la penſée des charmes de l'harmonie: Art ingénieux, ſouvent utile & toujours agréable, nommé frivole par ceux qui mépriſent tout ce qu'ils ignorent, mais eſtimé par les vrais ſages qui reſpectent tout ce qui tient au génie. (*z*) Ainſi ce grand Leibnitz, l'étonnement de l'Europe, après avoir percé les profondeurs de l'Hiſtoire, parcouru le labyrinthe des Loix, creuſé dans l'abîme où ſont cachés les premiers élémens des êtres; rencontré Newton ſur les routes de l'infini, venoit quelquefois parmi les Muſes ranimer ſon génie épuiſé, & en détendre les reſſorts.

Mais déja la carriere de l'éloquence s'ouvre devant DAGUESSEAU. Que ne ſuis-je embraſé de cette ardeur brûlante qui fait les grands Orateurs, & qui caractériſe le génie! Je peindrois ici celui de DAGUESSEAU. Il ſemble tenir dans ſa main toutes les paſſions, & les diſtribuer à ſon gré.

Soit que dans l'aſſemblée des Dieux, il peſe les intérêts des hommes; (*aa*) ſoit que dans

---

(*z*) Mr Dagueſſeau faiſoit de très-beaux vers latins & françois. Il conſerva ce talent juſqu'à ſes dernieres années. Ayant été menacé de perdre ſon épouſe, il compoſa une très-belle piece ſur ſa convaleſcence; & Mr Boivin traduiſit en vers grecs cette piece latine d'un Chancelier de France. Le talent de la Poëſie eſt un trait de reſſemblance qu'il a de plus avec le Chancelier de l'Hôpital.

(*aa*) Il s'étoit fait par ſon éloquence la réputation la plus brillante. On diſoit de lui qu'il penſoit en Philoſophe, & parloit en

une cenſure ſalutaire il trace d'un pinceau hardi les vices des Magiſtrats ; ſoit que par ſes diſcours généreux il ranime l'éloquence dans ce Corps d'Orateurs, qui libres par état, juſtes par devoir, utiles à la ſociété ſans en être eſclaves, doivent toute leur dignité à leurs lumieres, & joignent l'indépendance du philoſophe à l'activité du citoyen ; par-tout il préſente l'accord des vertus & des talens. C'eſt l'ame de Socrate jointe au génie de Platon. O jour où DAGUESSEAU prononça l'éloge funébre d'un grand Magiſtrat, * enlevé à la

---

Orateur. Son éloquence, pour ſe former, avoit emprunté le ſecours de tous les arts & toutes les ſciences. La Logique lui prêtoit la méthode inventée par ce génie auſſi hardi que ſage qui a été le fondateur de la Philoſophie moderne. La Géométrie lui donnoit l'ordre & l'enchaînement des vérites ; la Morale, la connoiſſance du cœur humain & des paſſions. L'Hiſtoire lui fourniſſoit l'exemple & l'autorité des grands hommes ; la Juriſprudence, les oracles de ſes Loix. La Poëſie enfin répandoit ſur ſes diſcours le charme du coloris, la chaleur du ſtyle, & l'harmonie du langage. Ainſi dans Mr Dagueſſeau aucune ſcience n'étoit oiſive ; toutes combattoient pour la vérité. On auroit cru que chacun de ſes plaidoyers étoit le fruit d'une longue préparation. Cependant il n'en écrivoit ordinairement que le plan, & réſervoit le travail d'une compoſition exacte, pour les grandes cauſes, pour les requiſitoires, ou pour les mercuriales qu'il prononçoit à la rentrée du Parlement. Il étoit pour lui-même le cenſeur le plus rigide de ſes ouvrages ; & l'idée qu'il s'étoit formée du beau, étoit ſi parfaite, qu'il ne croyoit jamais en avoir approché ; c'eſt pourquoi il corrigeoit ſans ceſſe. Un jour il conſulta Mr Dagueſſeau ſon pere, ſur un diſcours qu'il avoit extrêmement travaillé, & qu'il vouloit retoucher encore. Son pere lui répondit avec autant de fineſſe que de goût: *Le défaut de votre diſcours eſt d'être trop beau : il ſeroit moins beau, ſi vous le retouchiez encore.* Dans la mercuriale qu'il prononça après la mort de Mr le Nain ſon ami, & ſon ſucceſſeur dans la place d'Avocat Général, il plaça un portrait de ce Magiſtrat, qui fit une ſi forte impreſſion ſur lui-même & ſur les auditeurs, qu'il fut obligé de s'arrêter par ſa propre douleur, & par des applaudiſſemens qui s'éleverent au même inſtant. Quel moment pour un Orateur ! On en compte peu de pareils dans l'hiſtoire de l'éloquence.

* Mr Le Nain, Avocat Général.

France dans la fleur de ſon âge ! Jour auſſi honorable pour l'humanité que pour la Magiſtrature ! Les larmes du Sénat, les cris de l'admiration, les traits touchans de l'éloquence, le noble enthouſiaſme de la vertu, qui de l'Orateur paſſoit dans l'aſſemblée, l'Orateur lui-même obligé de s'interrompre, & ſon ſilence plus admirable que ſon diſcours ; quel ſpectacle ! qu'une telle éloquence eſt au-deſſus de cet art vil & frivole qui compaſſe froidement des mots !

C'étoit l'aſſemblage de tant de talens & de lumieres qui faiſoit regarder DAGUESSEAU comme un homme extraordinaire dans l'empire des ſciences. Cette paſſion baſſe & cruelle, qui pardonne quelquefois aux vertus, mais jamais aux talens, l'envie n'oſe pas même lui diſputer cette gloire. Déja ſon ſiecle prend pour lui le caractére de la poſtérité ; & les hommes lui rendent juſtice, comme s'il n'étoit plus. Les citoyens des Nations étrangeres, que nos arts, nos goûts, & peut-être nos vices agréables attirent en France, s'empreſſent de voir DAGUESSEAU, (*bb*) & remportent dans leur

---

(*bb*) Beaucoup d'Etrangers, Allemands, Anglois & d'autres pays, attirés par la grande réputation de Mr Dagueſſeau, s'empreſſoient de le voir. Il étoit en correſpondance de lettres avec la plupart des Savans de l'Europe, qui le conſultoient ſur leurs ouvrages. Dans la derniere année de ſa vie, il reçut un hommage très-flatteur de la part de cette Nation philoſophe, qui porte dans les ſciences cet eſprit de hauteur & d'indépendance, qui eſt l'ame de ſa politique, & qui oſe nous diſputer la gloire de l'eſprit comme celle des armes. L'Angleterre conſulta Mr Dagueſſeau ſur la réformation de ſon Calendrier, Mr le Chancelier fit une ſavante réponſe, pleine de réflexions utiles, que les Anglois ſuivirent.

Patrie, avec un ſentiment d'admiration pour lui, une idée plus grande de l'eſprit humain.

Mais il eſt un ſpectacle encore plus grand que celui de ſon génie, c'eſt celui de ſon ame. Je ne crains pas d'y porter le flambeau. En lui le ſavant eſt un ſage, & le Magiſtrat n'a point à rougir des foibleſſes de l'homme.

Le caractere de la véritable grandeur eſt la ſimplicité; j'oſe le dire à ce ſiecle, car la voix d'une génération qui paſſe, & qui demain ne ſera plus, ne doit pas étouffer la voix de la vérité qui eſt éternelle. La vertu dédaigne un vain faſte qui ne pourroit que l'avilir en l'énervant. Ainſi penſoient nos ancêtres, ſimples dans leurs mœurs, comme rigides dans leur conduite. Foible poſtérité de ces grands hommes, qu'eſt devenu entre nos mains ce précieux héritage? Nous avons ſubſtitué une fauſſe grandeur à une grandeur réelle. Cette antique ſimplicité ne ſubſiſte plus que dans les images de nos aïeux: & déja même nos yeux corrompus par le luxe, ne peuvent plus ſoûtenir la vue de ces images ſacrées.

DAGUESSEAU parmi la décadence générale de nos mœurs, ſut conſerver ces vertus que perdoit la Nation. Environné du luxe, le poiſon qui circuloit autour de lui, ne put pénétrer juſqu'à ſon ame. C'étoit un Spartiate auſtere parmi le faſte de la Perſe. Sa maiſon fut l'aſile de la ſimplicité, & ſa vie la cenſure de ſon ſiecle.

Il ſavoit que les vertus ſe forment à l'école de la frugalité. Elle veille à la porte de ſa maiſon, comme d'un ſanctuaire, pour en écar-

ter la foule des vices qui eſcortent le luxe. Ennemi de la molleſſe, une vie dure & laborieuſe entretient ſans ceſſe la vigueur de ſon ame.

O vous qui conſumez le tems dans l'indolence, qui le proſtituez à de vils plaiſirs, qui le vendez pour un lâche intérêt, qui le tourmentez dans de pénibles bagatelles, qui payez même ceux qui vous en délivrent, ô hommes, venez contempler DAGUESSEAU, apprenez à exiſter. (*cc*) Il voit la durée comme un eſpace immenſe, dont il n'occupe qu'un point; il ſe hâte de jouir de cette exiſtence paſſagere qui s'enfuit; il en ramaſſe toutes les parties; à meſure qu'elles s'échappent du néant pour s'y replonger, il les enchaîne par le travail, il fixe leur rapidité, & triomphe de la nature.

Celui qui étoit ſi ſaintement avare du tems, auroit-il été le prodiguer dans les intrigues de l'ambition? Que ceux que cette paſſion dévore, briguent à force de baſſeſſes l'honneur de s'élever : qu'ils jouent le rôle d'eſclaves, pour parvenir un jour à être tyrans : qu'ils proſtituent leur dignité, pour obtenir le droit de dèshonorer l'Etat dans une grande place : ces moyens honteux ne ſont pas faits pour DAGUESSEAU. (*dd*) Semblable à une Divi-

---

(*cc*) Mr Dagueſſeau ne connut jamais les plaiſirs & les amuſemens frivoles. Son principe étoit que *le changement d'occupation eſt ſeul un délaſſement*. Il ne faiſoit aucun voyage, même à Verſailles, ſans lire en chemin des ouvrages de philoſophie, d'hiſtoire ou de critique. Ainſi la durée qui eſt ſi courte pour nous, s'étendoit pour lui; & il vivoit plus que le reſte des hommes.

(*dd*) Il ne demanda, ne déſira jamais aucune Charge. Les honneurs vinrent le chercher. Au commencement de la Regence, lorſ-

nité que la ſolitude conſacre, & qui ne paroît que dans ſon temple ; ſon deſtin eſt d'être néceſſaire aux hommes, & de ne leur rien demander. Ne ſeroit-ce pas inſulter à une ame généreuſe, que de lui faire un mérite d'avoir foulé aux pieds l'intérêt ? Je ſais que l'amour des richeſſes eſt la derniere & la plus vile des paſſions. Mais à la honte de l'humanité, cette tache a ſouvent flétri de grands hommes. Chaque Nation en a des exemples ; chaque ſiecle à de quoi rougir. DAGUESSEAU ſe fût reproché à lui-même d'avoir, je ne dis pas d'autres récompenſes (car les richeſſes n'en ſont une que pour les cœurs bas) mais d'autre fruit de ſes travaux que celui de faire du bien aux hommes ; (*ee*) il ne peut donc pas compter les tréſors qu'il a amaſſés, les palais qu'il a conſtruits, les terres qu'il a enfermées dans ſes domaines ; mais des biens plus nobles & plus dignes de l'homme, les vertus qu'il a acquiſes, les grandes actions qu'il a faites, les malheureux

---

qu'il étoit encore Procureur Général, il refuſa de faire des démarches pour ſon élevation, quoiqu'il fût preſqu'aſſuré du ſuccès *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant.* Parole ſimple, mais qui a tout le ſublime d'un ſentiment vertueux !

(*ee*) Son déſintéreſſement étoit tel qu'on le repréſente ici. Il n'aſpiroit qu'à être utile : & pendant 60 ans paſſés dans les premieres charges de l'Etat, il n'eut pas même la penſée qu'il pouvoit s'enrichir. Il auroit cru que c'étoit vendre ſes ſervices à la patrie. Loin que ſa fortune s'augmentât, elle fut diminuée par la révolution du ſyſtême ; on ne l'entendit jamais s'en plaindre. Trop au-deſſus de l'intérêt, il s'oublia lui-même pour ne s'occuper que de ſes concitoyens ; & il donna en tout l'exemple à la nation. Il n'a laiſſé d'autre fruit de ſes épargnes que ſa bibliothéque ; encore n'y mettoit-il qu'une certaine ſomme par an. Son eſprit ſolide dans tous ſes goûts, n'aimoit que les livres utiles ; il mépriſoit ceux qui n'étoient que rares

malheureux qu'il a ſauvés, les familles indigentes qu'il ſoûtient. Ce ſont là ſes richeſſes.

Il eſt digne d'être le bienfaiteur des hommes, car il ne s'en fait point un droit pour être leur tyran. Ses bienfaits n'ont rien de redoutable ni d'humiliant pour ceux qui les reçoivent. Il n'exige pas même de reconnoiſſance : en ſervant les malheureux, il croit n'être que juſte. Heureux encore s'il peut être caché !

L'amitié eſt faite pour le ſage ; les cœurs vils & corrompus n'y ont aucun droit. L'homme puiſſant a des eſclaves, l'homme riche a des flatteurs, l'homme de génie a des admirateurs, le ſage ſeul a des amis. Quel homme fut plus digne d'en avoir que DAGUESSEAU? Ce ſont les talens & les vertus qui déſignent ſon choix. Ce ſeroit à ceux qui ont joui de cet honneur, à le peindre tel qu'il étoit dans le commerce de la ſociété. On verroit la modeſtie avec la gloire, la défiance de ſoi-même avec la plus vaſte étendue de lumieres. On remarqueroit ce caractere de bonté, qui ſied ſi bien aux grands génies : car il en eſt d'eux comme des Rois ; on leur ſait gré de daigner être hommes.

Que ceux qui regardent les gens de Lettres comme une eſpece d'animaux rares, faits pour amuſer leur indolente ſtupidité, qui abuſent de leurs beſoins pour les avilir, ſoient humiliés par l'exemple de DAGUESSEAU. Il reſpectoit les Savans, comme une portion pure & choiſie de citoyens qui ont renoncé à la fortune, pour l'art pénible & dangereux d'éclairer les hommes. Confident de leur génie, cenſeur de leurs ouvrages, digne de les appré-

cier, il leur prodiguoit cette conſidération qui eſt le ſeul prix digne des talens.

Suivons DAGUESSEAU dans l'intérieur de ſa famille, nous y verrons un ſpectacle auſſi noble que touchant. Pere, époux, fils vertueux, il remplit ces devoirs ſacrés comme dans les premiers âges du monde. (*ff*) Il adore la vertu dans ſon pere, il l'a reçue en dot avec ſon épouſe, il l'enſeigne lui-même à ſes enfans. Je vois cette famille auguſte & ſimple, unie par les nœuds les plus tendres, vivre ſous la garde d'une auſtere diſcipline; dans cette joie pure que la paix, la concorde & la vertu inſpirent. C'eſt là que l'on apprend à ne pas rougir de la nature. Quel ſpectacle de voir un pere ſavant & vertueux, revêtu de la pourpre, aſſis ſur le trône de la Juſtice, entouré de ſes jeunes enfans, former ces ames encore tendres, tranſporté de joie en voyant leurs vertus éclore, les ſerrer dans ſes bras, les baigner de larmes de tendreſſe, les offrir

---

(*ff*) Mr Dagueſſeau aimoit ſon pere, comme il aimoit la vertu, par tendreſſe & par admiration. Ces deux ames qui ſe connoiſſoient ſi bien, étoient étonnées l'une de l'autre, & s'inſpiroient mutuellement du reſpect.

Anne le Febvre d'Ormeſſon, mariée à Mr Dagueſſeau en 1694, étoit digne de ſon époux & du nom qu'elle portoit. C'eſt à ſon ſujet que Mr de Coulange, eſprit aimable & facile de ce tems-là, dit qu'on avoit vu, pour la premiere fois, les graces & la vertu s'allier enſemble. Elle mourut à Auteuil le premier décembre 1735. La douleur de Mr Dagueſſeau égala ſa tendreſſe pour elle. Cependant à peine avoit-il eſſuyé ſes larmes, qu'il ſe livra aux fonctions de ſa place. On craignoit que le poids des affaires, joint à celui de l'affliction, ne l'accablât. *Je me dois au public*, diſoit-il, *& il n'eſt pas juſte qu'il ſouffre de mes malheurs domeſtiques.*

Je ne dirai rien des enfans de Mr Dagueſſeau. C'eſt au public qui les connoît, à les louer. En ne rendant que juſtice, je craindrois de paroître flatteur; & c'eſt une tache que tout homme de lettres doit éviter.

à la Patrie ! O luxe, ô dignité ſuperbe de notre ſiecle, jamais ta fauſſe grandeur ne donna un pareil ſpectacle au monde.

Avec tant de reſſources, DAGUESSEAU pouvoit-il n'être pas heureux, même dans l'exil ? Qu'il eſt difficile de paſſer tout-à-coup de la vie active & tumultueuſe des grandes places, à une vie tranquille & privée ! L'ame accoutumée au tumulte des affaires, à la pompe des honneurs, aux courtiſans & aux eſclaves, tranſportée tout-à-coup dans la ſolitude, ſéparée de tous ces objets qui ſervoient d'aliment à ſon inquiétude ou à ſa vanité, eſt réduite à ſe dévorer elle-même. Pour ſoutenir une pareille épreuve, il faut cette Philoſophie de l'ame qui eſt ſi ſupérieure à celle de l'eſprit, qui peut-être eſt la ſeule utile, & que les vaſtes connoiſſances ne donnent pas toujours.

DAGUESSEAU toujours égal à lui-même, porte au ſein de la retraite, ce calme profond de l'ame, qui l'avoit accompagné dans les orages de la Cour. La religion, les loix, l'amitié, ſa famille, les ſciences, les arts, c'eſt-à-dire, tout ce qu'il y a de plus doux & de plus ſacré ſur la terre, occupent & partagent ſon tems. (*gg*) Ses mains accoutumées à porter les balances de la Juſtice, ne dédaignent pas de s'abaiſſer à la culture de la terre. Quelquefois il ſe délaſſe à

(*gg*) Mr Dagueſſeau appelloit le tems de ſon ſéjour à Freſnes, *les beaux jours de ſa vie*. Il en employoit une partie à l'étude des livres ſacrés, ſur leſquels il fit des notes ſavantes, après avoir comparé les textes écrits en différentes langues ; une autre partie à rédiger les vues qu'il avoit conçues ſur la légiſlation ; une autre à exercer ſur lui-même ſes enfans ſur les Belles-Lettres & ſur le Droit, & à compo-

tracer le plan de ces jardins, où il réunit, comme dans ſa conduite, ce double caractere de ſimplicité & de grandeur, qui étoit naturel à ſon ame; tant il eſt vrai que les goûts des hommes portent l'empreinte de leurs mœurs.

Ainſi couloient dans l'exil les jours d'un Sage. Rappelé enfin aux fonctions de ſa dignité, il ne s'arracheroit qu'avec peine à ſa retraite, s'il n'étoit conſolé par la douceur d'aller ſervir ſa Patrie. Chaque inſtant ſemble ajouter quelque choſe à ſa dignité. Tous ceux qui le contemplent, voyent autour de lui ſoixante ans de ſervices & de travaux pour l'Etat. Sa vie toute entiere l'environne, & répand ſur lui un éclat qui attire tous les regards.

Mais, ô deſtin de l'humanité! ce qu'il y a de plus grand, doit avoir ſon terme: & ces ames ſi ſupérieures à celles du vulgaire, ne peuvent ſauver de la deſtruction cet argile périſſable qu'elles animent & qu'elles honorent. Déja la douleur attaque de toutes parts DAGUESSEAU, & ſon ame n'habite plus que parmi des ruines.

Sa vertu ſurvit toute entiere à ſes forces. Il ſait que l'homme eſt aux dignités, & que les dignités ne ſont pas à l'homme. Il ſe compare à ſes devoirs. Il a accepté les honneurs en ci-

---

ſer pour eux un excellent plan d'études. Tels étoient les trois objets de ſon travail. Les Mathématiques, les Belles-Lettres & l'Agriculture formoient ſes délaſſemens. Le Chancelier de France ſe plaiſoit quelquefois à bêcher la terre. La vie champêtre retraçoit à ſes yeux l'innocence des premiers âges du monde. Tous ceux qui excelloient dans les beaux arts & dans les ſciences, venoient en foule ſe réunir autour de lui, pour profiter de ſon loiſir & de ſes réflexions. Il n'avoit que des vues grandes & nobles; & ce goût de grandeur perçoit juſques dans le plan qu'il fit pour embellir ſon parc.

toyen ; il les a remplis en ſage ; il les quitte en héros dès qu'il ne peut plus les remplir. (*hh*)

Dès ce moment libre des liens qui l'attachoient à la terre, & prêt d'aller rejoindre l'Etre éternel, il ne s'occupe plus que des ſentimens auguſtes de la Religion. Cette vertu, ſi capable de nous élever l'ame, ſi néceſſaire pour nous conſoler de nos maux, avoit accompagné DAGUESSEAU dans tout le cours de ſa vie. (*ii*)

Il voit la mort d'un œil ſerein, il l'attend avec confiance. Heureux qui peut dire en mourant, ô Nature, je te rends un eſprit plus parfait que je ne l'avois reçu. Etre éternel, j'ai orné ton ouvrage. C'en eſt fait, DAGUESSEAU n'eſt plus. (*kk*)

(*hh*) Mr le Chancelier jouit juſqu'à plus de 81 ans d'une ſanté vigoureuſe, conſervée par la ſobriété & par l'égalité d'ame. Dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuſes l'obligerent d'interrompre ſouvent ſon travail. Il réſolut de quitter ſa place, parce qu'il ne pouvoit plus remplir qu'une partie de ſes devoirs. Il y avoit près de 34 ans qu'il étoit Chancelier. Il écrivit au Roi, pour lui demander la permiſſion de ſe démettre de ſa Charge. Il dicta lui-même ſa démiſſion ; il en ſigna l'acte, le jour même qu'il finiſſoit ſa quatre-vingt-deuxieme année. Il le remit le lendemain à Mr le Comte de Saint-Florentin, Sécrétaire d'Etat : & ſes deux fils allerent, avec ce Miniſtre, remettre les Sceaux au Roi, qui lui conſerva les honneurs de Chancelier de France, avec une penſion de cent mille livres.

(*ii*) On peut aſſurer que Mr Dagueſſeau étoit un véritable Philoſophe Chrétien. La Religion étoit le fondement de toutes ſes vertus. Jamais il ne paſſa un jour de ſa vie, ſans lire l'Ecriture ſainte. Il éprouvoit ce qu'on a déja dit de ce Livre ſacré, qu'on ne pouvoit le lire ſans devenir plus vertueux. Convaincu de la vérité de la Religion Chrétienne, fidéle à tous les devoirs qu'elle impoſe, zelé pour l'honneur de l'Egliſe, affligé de ſes malheurs, il répandoit autour de lui, & parmi tous ceux qui l'approchoient, cet eſprit de religion dont il étoit animé.

(*kk*) Mr Dagueſſeau mourut le 9 février 1751. Il porta même au-dela du tombeau l'horreur du luxe, & la ſimplicité qui fit ſon caractére. Il voulut que ſes cendres fuſſent mêlées & confondues parmi celles des pauvres, dans le cimetiere de la Paroiſſe d'Auteuil, où ſon épouſe étoit enterrée. Leurs enfans ont fait élever une Croix au pied de leur ſépulture, dont les marbres ont été donnés par le Roi. Il eſt à remarquer que la France a perdu dans l'eſpace de deux mois, le Maréchal de Saxe & le Chancelier Dagueſſeau, les deux plus grands hommes qu'elle eût alors dans deux genres différens.

Tous ceux qui meurent, ſont honorés par des larmes. L'ami eſt pleuré par ſon ami, l'époux eſt pleuré par l'épouſe, le pere de famille par ſes enfans. Un grand homme eſt pleuré par le genre humain. Lorſque ſa pompe funebre traverſoit cette Capitale, quels étoient à ſa vue, les ſentimens des citoyens ? l'admiration & la douleur. Le corps où avoit habité cette grande ame, quoique froid & inanimé, imprimoit encore le reſpect. Semblable à ces Temples qui long-tems ont ſervi de demeure à la Divinité, même après qu'ils ont été renverſés, la vue de leurs débris porte encore dans l'ame un ſentiment involontaire de Religion. Le vieillard diſoit à ſes enfans : mes fils, l'homme juſte eſt mort. Le foible & le malheureux s'écrioient, nous n'avons plus d'appui.

Des milliers d'hommes meurent & ſont auſſi-tôt remplacés : mais la mort du grand homme laiſſe un vuide immenſe dans l'univers, & la nature en deuil eſt des ſiecles à le remplir. Que du moins l'exemple de l'homme vertueux qui n'eſt plus, vive ſans ceſſe parmi nous. Apprenons de lui à être juſtes.

M'eſt-il permis, en finiſſant, de faire un vœu pour le bonheur de la Patrie ? Je ſouhaiterois qu'au milieu du Palais ſacré qui ſert de Temple à la Juſtice, on élevât la ſtatue de ce grand homme. Ce ſeroit parmi nous un monument éternel de religion, de ſimplicité & de vertu. Ce marbre muet exerceroit ſans ceſſe une cenſure utile ſur les mœurs du Magiſtrat ; & lorſque nous ne ſerions plus, il annonceroit encore la vertu à nos derniers neveux.

ELOGE

DE RENÉ

DUGUAY-TROUIN,

Lieutenant-Général des Armées Navales, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de St Louis.

DISCOURS

Qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1761.

ELOGE
DE RENÉ
DUGUAY-TROUIN,
Lieutenant-Général des Armées Navales.

DE tous les grands ſpectacles que le génie de l'homme a donnés au monde, il n'en eſt peut-être aucun de plus admirable que la navigation. Un être foible & mortel, rampant ſur la terre, a oſé créer des édifices mobiles & flottans qu'il a ſuſpendus ſur des abîmes, aſſervir un élément inconnu & terrible, donner des loix aux vents, & voler aux extrémités de l'univers, ſous un Ciel qui n'étoit point fait pour lui.

Mais telle eſt notre deſtinée. L'eſprit humain eſt auſſi pervers qu'il eſt grand; & le crime à côté du génie, inſpire l'admiration avec l'horreur. Les hommes ont abuſé de tout; des vé-

gétaux pour en former des poiſons, du fer pour s'égorger, de l'or pour acheter les crimes, des arts pour multiplier les moyens de ſe détruire : ils ont abuſé ſur-tout de l'art de la navigation. Les abîmes ont reçu des combattans ; la mer eſt devenue un champ de carnage ; les vents ont porté la mort. Nos fureurs ont paſſé dans un nouveau monde : ſous prétexte d'inſtruire l'Amérique, nous y avons égorgé plus de trente millions d'hommes, plaie la plus cruelle qui ait été faite au genre humain, & dont le globe ſe reſſentira juſqu'à la derniere révolution des ſiecles.

Peut-être (*a*) devons-nous regretter ces tems d'une heureuſe ignorance, où nos aïeux moins grands, mais moins criminels, ſans induſtrie, mais ſans remords, vivoient pauvres & ver-

---

(*a*) C'eſt un grand problême de ſavoir ſi la Navigation a été plus utile que funeſte aux hommes. On peut dire d'un côté qu'elle a ſervi à réunir les differentes parties de l'Univers. Ce globe partagé en cent mondes différens, n'a plus formé qu'un ſeul monde ; les Nations ſe ſont communiqué leurs lumieres ; la connoiſſance de la terre & des cieux a été perfectionnée ; les tréſors diſperſés par la nature, ont été raſſemblés par le commerce. Mais auſſi que de maux ſont nés de ces biens même ! Les peuples, en ſe communiquant leurs lumieres, ſe ſont communiqué leurs vices. Le commerce, en multipliant les richeſſes, a multiplié les beſoins, a fait naître le luxe & corrompu les mœurs. Enfin, la mer eſt devenue une des plus grandes cauſes de cette dépopulation ſenſible que les Philoſophes croyent appercevoir dans le genre humain. Tant d'hommes engloutis par les naufrages depuis le commencement des ſiecles ; tant de peſtes & de maladies cruelles que la nature avoit renfermées dans certains climats, & qui ont été répandues dans le monde entier ; tant de pays inondés par des brigands, à qui la mer auroit ſervi de barriere ; la plus vaſte partie du monde, l'Amérique preſqu'entierement dépeuplée ; enfin, les combats de mer, ſi meurtriers & ſi terribles, ſur-tout entre les Nations modernes ; tout cela dépoſeroit contre la Navigation, & devroit la faire regarder comme un des plus grands fléaux qui déſolent le genre humain.

tueux, & mouroient dans le champ qui les avoit vu naître. Mais on voudroit en vain perſuader à l'homme de renoncer à des forces qui lui ſont pernicieuſes : rien ne l'effraye autant que ſa foibleſſe. La navigation eſt devenue pour les peuples policés un fléau néceſſaire, auſſi utile aux Etats, (*b*) que funeſte au genre humain.

France, tu as vu la mer ſe courber ſous tes vaiſſeaux; & l'Univers n'a point oublié les hommes célébres qui t'ont rendue victorieuſe ſur cet élément. Long-tems la Renommée a publié dans l'Europe le nom de DUGUAY-TROUIN. Il a droit à la reconnoiſſance de ſa Patrie, puiſqu'il en fut le vengeur.

(*b*) On ne peut douter que dans l'ordre politique la Navigation ne ſoit un bien. Nous voyons par l'hiſtoire que toutes les Nations qui ont cultivé la Marine, ont joué un très-grand rôle. Tyr, devenue la reine des mers, s'eſt enrichie des dépouilles du monde, & l'a peuplé de ſes colonies. Athenes a eu la ſupériorité ſur cette République d'Etats qui compoſoit la Grece. Carthage a diſputé l'Empire de l'Univers. Rome n'a étendu ſes conquêtes que lorſqu'elle a commencé à équiper des flottes. Veniſe, ſortie des fanges d'un marais, a fait trembler l'Orient par ſa puiſſance, & enrichi l'Occident par ſon induſtrie. L'Eſpagne a preſqu'obtenu la Monarchie univerſelle dans le tems que ſes flottes découvroient un nouveau monde. L'Angleterre, du ſein de ſes rochers, & parmi les orages de ſon Gouvernement, a ſouvent fait pancher la balance de l'Europe. La Hollande, pauvre & eſclave, a trouvé dans ſes vaiſſeaux la richeſſe & la grandeur; ſes pavillons ont été l'étendard de ſa liberté. La Turquie a été au plus haut point de gloire & de puiſſance, lorſque Dragut & Barberouſſe commandoient les flottes immenſes de Soliman. Si nous tournons les yeux ſur la France, nous y verrons la Marine peu connue ſous la premiere race de nos Rois, ranimée ſous Charlemagne, ſervir de barriere aux inondations du Nord, négligée ſous ſes ſucceſſeurs qui négligerent tout, rétablie ſous le premier des Philippes, porter des conquérans dans l'Aſie, s'élever par des progrès lents juſqu'à François I, retombée pendant les orages funeſtes des guerres civiles, reparoître ſous Louis XIII, où elle trouva Richelieu; étonner & faire trembler l'Europe ſous Louis XIV, toujours liée à de grands événemens, ou recevant l'impulſion des grands génies,

Dans Athenes, c'étoient les plus fameux Orateurs qui célébroient les vainqueurs de Salamine & de Marathon, & ils avoient pour auditeurs les Socrates & les Periclès. Je n'ai point les mêmes talens, & j'ai des Juges auſſi redoutables: mais ici la vérité ſera preſque toujours étonnante par elle-même. Dans un ſujet auſſi grand, c'eſt être éloquent, que d'être ſincere.

Je peindrai DUGUAY-TROUIN d'abord ſimple Armateur, & faiſant dans cette école belliqueuſe l'apprentiſſage de la Marine. Je le peindrai enſuite dans la Marine royale, & ſervant la France dans les plus grandes entrepriſes.

Le ſujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes Concitoyens. Quelle que ſoit l'indifférence de notre ſiecle pour les talens qui l'honorent, il rend du moins juſtice à ceux qui ne ſont plus.

PREMIERE PARTIE.

Qu'eſt-ce qu'un homme de mer? (*a*) C'eſt

(*a*) Les victoires d'un homme de mer dépendent de trois choſes; de ſes vaiſſeaux, des vents & de la mer. Il eſt d'abord eſſentiel qu'il connoiſſe les qualités de ſes navires, leur ſolidité, leurs proportions, leur vîteſſe ou leur lenteur. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'il doit régler la plupart de ſes opérations, pour l'attaque ou pour la défenſe, pour le combat ou pour la retraite.

Les vents ſont le ſecond objet de ſon étude; ils avoient d'abord été créés par la nature pour être les bienfaiteurs du monde, pour purifier l'air en l'agitant, pour amener ou pour diſſiper les pluies, pour tranſporter & répandre les germes des plantes, pour fortifier les végétaux par d'utiles ſecouſſes, pour établir un commerce entre toutes les Nations de l'Univers. Mais depuis qu'ils ont reçu une nouvelle deſtination de la fureur des hommes, ce ſont eux qui décident preſque toujours du ſuccès des combats de mer. Il faut donc les con-

un homme qui, placé ſur un élément orageux où il a des ennemis à combattre, doit mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même. Connoître toutes les qualités du navire qu'il monte; en ſaiſir d'un coup d'œil toutes les parties; leur commander comme l'ame commande au corps, avec le même empire & la même rapidité, diſtinguer la direction réelle des vents de leur direction apparente; diminuer ou augmenter à ſon gré leur impulſion; tirer de la même force des effets tout contraires; ſe rendre maître de l'agitation des vagues, ou même la faire concourir à la victoire; enchaîner l'inconſtance de tant de cauſes différentes, de la combinaiſon deſquelles réſulte le ſuccès;

---

noître pour triompher de leurs obſtacles, mettre à profit leurs avantages, régler ſur eux le choix des poſtes, tirer d'eux le plus grand ſecours lorſqu'ils ſont favorables, les forcer de ſervir même lorſqu'ils ſont contraires.

La mer eſt le troiſieme objet qui doit fixer l'attention d'un Marin. Elle a des vagues qui choquent continuellement le navire, il faut eſtimer leur action: elle a une ſurface toujours agitée, il faut obéir à ſes différens mouvemens: elle a des courans, il faut connoître & mettre à profit leur direction: elle a des marées, il faut calculer leur tems, leur force, leur effet.

Enfin, l'homme de mer a des ennemis à combattre; il faut qu'il ſache eſtimer par la ſaiſon, par les obſtacles, dans quel tems les vaiſſeaux ennemis peuvent ſe trouver à telle hauteur; s'il les attend, il faut qu'il ſache leur fermer le paſſage; s'il les pourſuit, leur couper chemin; s'il les évite, choiſir celle de toutes les routes où ſon vaiſſeau a la plus grande vîteſſe poſſible; s'il les combat, il doit, par leurs mouvemens, connoître leurs intentions; les forcer, par ſa manœuvre, à ſouffrir l'abordage, ou ſavoir l'éviter ſoi-même. Tous ces détails, ſi multipliés, ſi combinés, ne peuvent être que le réſultat de beaucoup d'étude & d'expérience. L'homme a beſoin d'apprendre les choſes même les plus ſimples. Il eſt condamné à ſe traîner en rampant d'une vérité à l'autre. Que ſera-ce donc d'un art auſſi compliqué que celui de la Marine? Il faut une ignorance bien hardie pour ſe flatter d'y réuſſir ſans l'avoir étudiée. La nature donne les talens, l'autorité donne les titres, l'étude ſeule donne les connoiſſances.

enfin calculer les probabilités, & maîtriſer les haſards : tel eſt l'art d'un homme de mer.

La nature ſans doute contribue à le former : elle lui donne le génie des détails, ce coup d'œil qui ſaiſit les rapports, cet inſtinct ſûr & prompt qui décide tandis que la raiſon balance, & ce courage qui agit quand la prudence délibére. Mais la nature ne fait que commencer l'ouvrage, c'eſt à l'homme à l'achever. Il faut qu'il ajoûte les connoiſſances aux talens. Où les prendra-t-il ? Sera-ce au milieu de la pompe des Cours ? Parmi les voluptés des Villes ? Dans l'oiſiveté des Ports ? Non : ce ſera parmi les travaux, les dangers & les épreuves de la mer. Mais ces épreuves ne doivent point être dangereuſes pour la Patrie : il faut que l'homme de mer ſoit éprouvé au plus grand riſque pour lui-même, au moindre pour l'Etat. J'oſerai donc le dire (car les préjugés nationaux n'ont point d'empire ſur la vérité) nous ne ſerons puiſſans ſur les mers, que lorſque la Marine marchande ſera la pépiniere de la Marine royale. Rome, qui conquit le monde, ramaſſoit chez tous les Peuples de l'Univers, tout ce qu'elle trouvoit d'utile. Imitons ſon génie, ou, ſi nos ames ſont trop foibles pour adopter la vérité qui nous eſt montrée par un ennemi, (*d*) laiſſons-nous convaincre par l'e-

---

(*d*) En Angleterre, la Marine marchande eſt une école où les particuliers riſquent leur fortune pour apprendre à ſoutenir un jour la fortune publique. Le ſervice dans l'une, eſt un degré pour paſſer à l'autre. Il n'eſt pas extraordinaire de voir des Lords envoyer leurs enfens faire pluſieurs campagnes ſur des vaiſſeaux marchands : c'eſt, pour ainſi dire, une partie de l'éducation publique. Peut-être l'Angleterre

xemple de nos grands hommes. C'eſt du ſein de la Marine marchande que ſont ſortis Jean Bart, Tourville & le Chevalier Paul : (*e*) c'eſt elle qui a formé DUGUAY-TROUIN.

---

doit elle ſa grandeur à ce ſyſtême : il produit du moins de grands avantages. Le commerce eſt honoré ; la ſcience de la Marine ſe repand dans tous les Etats ; la Marine Royale ſe peuple d'Officiers excellens, qui ſe forment même au ſein de la paix : & nous, avec nos préjugés & notre orgueil, nous reſtons dans l'ignorance. C'eſt ce que l'Amiral HAWK dit dans cette guerre à un Officier François qui étoit priſonnier : „ Jamais en France vous n'aurez de Marine, tant que „ vous croirez qu'il y a du deshonneur à ſervir ſur des vaiſſeaux „ marchands. Je n'étois pas né pour être matelot, ajouta-t-il, cepen„ dant je me ſuis fait matelot pour apprendre la manœuvre. " Que du moins nos ennemis nous inſtruiſent. Ces réflexions ne ſont dictées ni par l'enthouſiaſme, ni par l'envie de cenſurer ; c'eſt le cri de la raiſon & de la vérité.

(*e*) C'eſt une choſe qui mérite d'être remarquée, que la plupart des grands hommes de mer, que la France a produits, ſe ſont formés dans la Marine marchande.

Jean Bart, né à DUNKERQUE, d'un courage intrépide, d'une force de corps extraordinaire, de ſimple pêcheur devint Chef d'Eſcadre ; il fit les plus grandes choſes, parce qu'il ne craignit jamais rien : il mourut en 1702.

Le Comte de Tourville fit ſes premieres armes dans un vaiſſeau armé en courſe contre les Algériens. Il livra en 1661 un combat terrible à des Corſaires Turcs. Il continua à s'éxercer & à s'inſtruire dans la même école juſqu'en 1667, que le Roi l'attacha à la Marine Royale, en lui donnant le titre de Capitaine de vaiſſeau. Il fut nommé Chef d'Eſcadre en 1677 ; Lieutenant Général en 1681 ; Vice-Amiral & Général des Armées Navales du Roi en 1690 ; Maréchal de France en 1693. Il mourut en 1701 le 27 mai. Il combattit long-tems ſous Duqueſne, & mérita de remplacer ce grand homme. La bataille de la Hogue, quoique perdue, augmenta ſa gloire.

Le Commandeur Paul fit long-tems la guerre d'Armateur. Il entra enfin dans la Marine Royale ; & en 1663 Louis XIV lui confia une Eſcadre de ſix vaiſſeaux de guerre contre les Pirates de Tunis & d'Alger. Il montra dans cette expédition beaucoup d'intelligence, de courage & d'activité ; & fit trembler par ſes victoires toutes les côtes de Barbarie.

Sur la fin du regne de Louis XIV, il y eut encore en France un Armateur, né avec le plus grand génie pour la mer, & qui n'avoit pas moins d'intrépidité que de talens ; il s'appelloit Caſſart. Il ſe diſtingua long-tems par la quantité & la richeſſe de ſes priſes. En 1712 il commanda une Eſcadre de ſix vaiſſeaux de guerre & de deux fré-

La nature qui le deſtinoit à faire de grandes choſes, lui accorda la faveur de naître ſans aïeux. La véritable Nobleſſe eſt de ſervir l'Etat: le ſang qui coule pour la Patrie eſt toujours noble.

Remarquons, (*f*) à l'honneur de la Bretagne, que cette Province lui donna le jour; & à la gloire du commerce, qu'il naquit au ſein de cette profeſſion, que l'orgueil dédaigne, & qui fait la grandeur des Etats.

La

---

gates, à la tête de laquelle il ravagea dans une même campagne pluſieurs Colonies du Portugal, de la Hollande & de l'Angleterre. Mais il avoit des défauts qui quelquefois tiennent au courage; un caractére dur, & une ame trop inflexible. Il choqua la Cour; & la Cour le laiſſa dans l'oubli. Un jour Duguay-Trouin étoit à Verſailles dans l'antichambre du Roi, où il s'entretenoit avec pluſieurs Seigneurs; tout à-coup il apperçoit dans un coin un homme ſeul, & dont l'extérieur annonçoit la miſere; c'étoit Caſſart. Duguay-Trouin quitte les Seigneurs dont il étoit entouré, & va cauſer avec lui près de trois quarts d'heure. Les Seigneurs étonnés lui demanderent à ſon retour avec qui il étoit. Comment, s'écria Duguay-Trouin, avec qui j'étois! avec le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui. Il eſt probable qne cet homme auroit pu rendre les plus grands ſervices à la Nation, s'il eût été employé: mais il n'a ſervi qu'à prouver par ſon exemple, combien la Cour doit craindre d'étouffer le mérite, & combien on doit ménager la Cour, puiſque c'eſt d'elle en partie que dépendent la réputation & la gloire. Nous avons du moins la ſatisfaction de rendre à ſa mémoire la juſtice qui ne lui a pas été rendue pendant ſa vie, d'apprendre à la France qu'elle pouvoit avoir un grand homme de plus.

(*f*) René Duguay-Trouin naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673, d'une famille de Négocians. Son pere y commandoit des vaiſſeaux armés, tantôt en guerre, tantôt pour le commerce: il s'étoit acquis la réputation d'un très-brave homme & d'un habile Marin. Duguay-Trouin eut trois freres. L'aîné, nommé Trouin de la Barbinais, homme intelligent & actif, fut d'abord Conſul de France à Malgues en Eſpagne; il fut enſuite occupé le reſte de ſa vie à ſeconder ſon frere pour ſes armemens & toutes ſes entrepriſes. Les deux autres, plus jeunes que lui, périrent glorieuſement en ſervant l'Etat dans la Marine.

La France qui étoit alors toute puiſſante, ſoûtenoit la guerre contre l'Europe. C'eſt parmi les ſecouſſes du monde qu'eſt né DUGUAY-TROUIN. L'année même de ſa naiſſance, trois batailles navales enſanglanterent les mers. (*g*)

Accoûtumé dès l'enfance au ſpectacle des Vaiſſeaux, il éprouve à cette vue cette émotion douce & puiſſante qui eſt la voix du génie. Déja ſon ame s'élance ſur les mers. Mais le traité de Nimegue a déſarmé les Nations. Bientôt un nouvel orage s'éleve du ſein de l'Angleterre. Un Prince, qui dans un corps foible & ſous des dehors froids cachoit tout le feu & toute l'activité d'une ame ambitieuſe; auſtere dans ſes mœurs, profond dans ſa politique, opiniâtre dans ſes deſſeins, guerrier auſſi habile que malheureux; aſſez maître de lui-même pour choiſir ſes vertus ou ſes vices, Guillaume avoit ſu mettre à profit pour ſa grandeur, l'orgueil inquiet de ce peuple qui juge ſes Rois.

Le crime d'un ſeul homme devient le ſignal des malheurs du monde. (*h*) Louis XIV qui

---

(*g*) L'année 1673, où naquit Duguay-Trouin, Louis XIV étoit en guerre avec l'Empire, la Hollande & l'Eſpagne. Cette année même il ſe livra trois batailles navales conſécutives, les 7, 14 & 21 de juin, entre la flotte Hollandoiſe d'un côté, & celle de France & d'Angleterre de l'autre. La Cour de Londres ſervoit alors celle de Verſailles. Bientôt tout devoit changer; & la France avoit vu naître celui qui devoit faire tant de mal à l'Angleterre.

(*h*) En 1680, 1681, 1682, la marine fut élevée à un point de grandeur que les François eux-mêmes n'auroient oſé eſpérer. Louis XIV, qui portoit dans toutes les parties de l'adminiſtration la hauteur de ſon ame, avoit formé le projet de donner à la France l'Empire de la Mer. Colbert étoit digne d'exécuter ce projet. L'activité du Miniſtre ſeconda les vues du Prince. Bientôt le port de Toulon

ne voyoit point le danger par tout où il voyoit la gloire, accoûtumé à donner asile à des Rois, s'arme encore pour remettre Jacques II sur le Trône. Tandis que Boufflers & Vauban réunis font trembler l'Allemagne, que Luxembourg en Flandre fait revivre Condé, que Catinat déploie en Italie l'ame d'un héros & d'un sage, les flottes de Louis couvrent les mers. O jours de notre grandeur!

L'ame des sujets s'éleve insensiblement au niveau de celle des Rois; & toute nation est capable de grandes choses sous un grand Prince. De toutes les Provinces maritimes partent des Vaisseaux qui sous l'étendard commun de la Patrie unissent la guerre au commerce. C'est sur une Frégate armée par sa famille que Du-

---

sur la Méditerranée, le port de Brest sur l'Océan furent perfectionnés à fraix immenses. La nature fut forcée à Rochefort. Dunkerque & le Havre de Grace furent remplis de Vaisseaux. Un homme de génie, mais qui sans Colbert n'eût peut-être jamais été connu, Renaud inventa pour la construction, une méthode plus reguliere & plus facile. C'est à lui aussi qu'on doit l'invention des galiotes à bombes; si cependant une telle invention est un service rendu au genre humain. Des écoles de gardes-marines furent instituées dans les ports. La foule des citoyens, ou inutiles à l'Etat par leur oisiveté, ou dangereux par leur occupation, ou onéreux à des Provinces qui ne pouvoient les nourrir, fut enrôlée; on en forma soixante mille matelots. L'Ordonnance de la Marine parut; des loix justes disciplinerent ce peuple immense & feroce; loix nécessaires sur la Mer, où la société polit moins les mœurs, & où la rudesse de l'élément se communique aux esprits. La France eut alors plus de cent vaisseaux de ligne, dont plusieurs étoient montés de cent canons. D'Etrées, Duquesne, Tourville, Château-Renaud, Jean Bart & Forbin portoient de tous côtés la gloire de notre Marine. Duguay-Trouin commençoit à s'élever. Les Anglois & les Hollandois jusqu'alors maîtres de la Mer, furent vaincus dans plusieurs batailles rangées. Les vaisseaux ennemis se cachoient par-tout devant les flottes de Louis XIV. On sait que la Marine Françoise conserva cette supériorité jusqu'à l'affaire de la Hogue.

GUAY-TROUIN commence ſa carriere. (*i*) Qu'elle eſt redoutable cette Frégate, & quel deſtin elle porte ! Nations ennemies, frémiſſez. Il commence comme Turenne ; & pour commander un jour, il apprend à obéir.

Si jamais l'homme eut occaſion de déployer cet inſtinct de courage que lui donna la nature, c'eſt dans les combats qui ſe livrent ſur mer. Les batailles de terre préſentent, à la vérité, un ſpectacle terrible : mais du moins le ſol qui porte les combattans, ne menace point de s'entr'ouvrir ſous leurs pas ; l'air qui les environne, n'eſt pas leur ennemi, & les laiſſe diriger leurs mouvemens à leur gré ; la terre entiere leur eſt ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer, les élémens, principes de la vie, deviennent tous les miniſtres de la mort. L'eau n'offre que de vaſtes abîmes, dont la ſurface balancée par d'éternelles ſecouſſes, eſt toujours prête à s'ouvrir. L'air agité par les vents, produit les orages, trompe les efforts de l'homme, & le précipite au-devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie ſur les

---

(*i*) Ce fut en 1689 que Duguay-Trouin fit ſa premiere campagne. Il obtint de ſa famille la permiſſion de s'embarquer en qualité de volontaire ſur une frégate de 18 canons. On eût dit que la nature vouloit l'éprouver. Pendant cette campagne, il fut continuellement incommodé du mal de mer ; une tempête affreuſe lui montra de près le naufrage ; bientôt il fut témoin d'un abordage ſanglant, un de ſes compagnons qui étoit à côté de lui, en voulant ſauter dans le vaiſſeau ennemi, tomba entre les deux vaiſſeaux, qui dans le même inſtant venant à ſe joindre, écraſerent tous les membres de ce malheureux ; une partie de ſa cervelle rejaillit juſque ſur les habits de Duguay-Trouin. Dans le même-tems le feu prit au vaiſſeau ennemi. Ces ſpectacles d'horreur furent les premiers que Duguay-Trouin vit ſur mer.

eaux ſon activité terrible, entr'ouvre les vaiſſeaux, & réunit la double horreur d'un naufrage & d'un embraſement. La terre reculée à une diſtance immenſe, refuſe ſon aſile; ſa proximité même eſt dangereuſe, & le refuge eſt ſouvent un écueil. L'homme iſolé & ſéparé du monde entier, eſt reſſerré dans une priſon étroite, d'où il ne peut ſortir tandis que la mort y entre de tous côtés. Mais parmi ces horreurs, il trouve quelque choſe de plus terrible pour lui; c'eſt l'homme ſon ſemblable, qui, armé du fer, & mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui ſur ce vaſte tombeau, & unit les efforts de ſa rage à celle de l'eau, des vents & du feu.

DUGUAY-TROUIN avoit reçu en partage cette intrépidité d'ame qui fait voir le danger, comme ſi on n'y étoit pas expoſé; & qui le fait braver, comme ſi on ne le voyoit pas. Son courage étoit encore affermi par une eſpece de philoſophie guerriere. Il avoit adopté l'opinion qui nous peint tous les événemens enchaînés par un ordre irrévocable; opinion dangereuſe pour le Philoſophe, accablante pour le Citoyen paiſible, mais favorable au Guerrier, & qui fut celle des Conquérans Arabes, de Charles XII, & de Pierre le grand. L'intrépidité qu'elle inſpire, fut la premiere qualité que l'on vit briller dans DUGUAY-TROUIN. Il y a du progrès dans le génie qui ne ſe développe que par degrès: il n'y en a point dans la valeur, qui eſt tout-à-coup ce qu'elle doit être.

Quinze vaiſſeaux ennemis déploient le pavillon d'Angleterre, & préſentent un front

redoutable. Le Capitaine de la frégate où eſt DUGUAY-TROUIN, ſe livre à une terreur qu'il eſt en droit d'appeller prudence. Il veut fuir; DUGUAY-TROUIN en eſt indigné: il prend cet aſcendant que les grandes ames ont ſur les foibles; le courage qui l'anime, a paſſé dans tous les cœurs. On combat: il auroit eu trop de regrets, ſi quelqu'un avant lui ſe fût élancé dans le premier vaiſſeau ennemi. Son ſang coule; il s'applaudit de le voir couler. C'eſt la premiere offrande qu'il fait à la Patrie. Déja il eſt vengé; & le vaiſſeau porte le pavillon François. C'eſt peu pour lui d'avoir vaincu, tandis qu'il peut encore combattre; il eſt prêt à s'élancer pour un ſecond abordage: l'impétuoſité du choc le précipite dans les flots; mais le génie de la France veilloit ſur lui; encore tout dégouttant de l'eau de la mer, il va ſe couvrir du ſang des ennemis. Sa valeur a décidé cette ſeconde victoire; il vole à une troiſieme. Tout céde à ſon courage. Un tranquille obſervateur de la nature, qui aſſis ſur le ſommet d'un rocher, a paſſé des heures délicieuſes à contempler une belle campagne, voit avec regret ſur le ſoir l'ombre qui s'épaiſſit, & qui vient lui dérober ce ſpectacle. DUGUAY-TROUIN vainqueur de trois vaiſſeaux, & tout couvert de ſang, s'afflige que la lumiere en fuyant interrompe ſes triomphes.

Déja il eſt digne de commander. Sa famille lui confie un vaiſſeau. Bientôt ſon Roi lui confiera ceux de l'Etat. Une ame telle que la ſienne dût être flattée d'être indépendante. La fortune peut élever contre lui des tempêtes;

mais elle ne peut lui ôter l'ardeur de ſe ſignaler. Jetté ſur les côtes d'Irlande, il met à profit les orages. (*k*) La flamme des vaiſſeaux qu'il brûle, éclaire ces triſtes campagnes, où fume encore le ſang des malheureux ſoldats de Jacques II; & leurs ombres errantes ſur deux champs de bataille, connurent au moins qu'elles avoient un vengeur. Le peuple qui découvrit & ſubjugua le nouveau monde, commence à redouter ſes efforts. Mais ce n'eſt point à l'Eſpagne qu'il doit ſe rendre terrible: ſon deſtin eſt de la ſervir un jour. O mers enſanglantées par la défaite de la Hogue, & couvertes des débris de nos vaiſſeaux, vous vîtes DUGUAY-TROUIN déployer dans le même-tems l'étendart de la victoire; (*l*) & l'Angleterre après avoir vaincu la France, fut vaincue par lui.

(*k*) En 1691, ſa famille étonnée du courage qu'il avoit fait paroître dans la priſe de ces trois vaiſſeaux, crut pouvoir lui confier une frégate de 14 canons. Il n'avoit alors que dix-huit ans. Il fut jetté par la tempête ſur les côtes d'Irlande; il s'y empara d'un Château, & brûla deux navires, malgré l'oppoſition d'un nombre de troupes aſſez conſidérable qu'il fallut combattre. C'étoit après la bataille de la Boine, où le Roi Jacques fut défait, & la bataille de Kilconnel gagnée auſſi par le parti du Prince d'Orange.

(*l*) La bataille de la Hogue fut livrée le 29 mai 1692. Tourville qui n'avoit que quarante-quatre vaiſſeaux, reçut ordre d'attaquer les flottes d'Angleterre & de Hollande fortes de près de cent voiles. La ſupériorité du nombre l'emporta. Les François couverts de gloire, mais vaincus, céderent après un combat de dix heures. L'Amiral Anglois nous brûla 15 vaiſſeaux à la Hogue & à Cherbourg. Dans le même-tems Duguay-Trouin remporta pluſieurs avantages ſur les Anglois. Monté ſur une frégate de 18 canons, il combattit ſeul & prit deux frégates de guerre qui eſcortoient 30 vaiſſeaux marchands. Quelque tems après, avec une frégate de 28 canons, il prit encore ſix vaiſſeaux. Ainſi la fortune de Duguay-Trouin s'élevoit au-deſſus de deux puiſſans Empires qui s'écraſoient.

Tant qu'il reſtera ſur la terre quelque ſentiment d'humanité, l'on ſe ſouviendra avec horreur de cette machine, merveille funeſte du génie de la deſtruction, qui devoit en un inſtant écraſer une Ville entiere. (*m*) O DUGUAY-TROUIN, c'eſt à toi de venger le lieu de ta naiſſance. Je le vois qui cherche par tout ſur le vaſte océan des ennemis à combattre. Mais les vaiſſeaux ſemblent fuir devant lui. Quel eſt cet homme extraordinaire? Quels ſont ces preſſentimens qu'il éprouve? (*n*) N'eſt-ce que

---

(*m*) Les Anglois étoient irrités contre la Ville de St Malo, à cauſe du nombre & de l'audace de ſes Armateurs qui déſoloient leur commerce. Ils eſpérerent détruire entierement cette Ville par le moyen de leur *machine infernale*. C'étoit un bâtiment en forme de galiote de 90 pieds de long, chargé au fond de plus de 100 barils de poudre, & rempli de bombes, de grenades, de boulets, de gros morceaux de fer; & de toutes ſortes de matieres combuſtibles. Ils parurent devant St Malo le 26 novembre 1693. La nuit du 30 au premier décembre, l'air étant ſerein, la mer calme, ils firent partir leur fatale machine. Elle s'avança à pleines voiles vers la muraille où elle devoit être attachée ſans être apperçue. Elle n'étoit plus qu'à 50 pas lorſqu'un coup de vent la détourna & la porta ſur un rocher. Le vaiſſeau s'ouvrit; l'Ingénieur qui le conduiſoit ſe hâta d'y mettre le feu, mais l'eau avoit déja gagné les poudres du fond de cale, & la plus grande partie ne prit point. Cependant le bâtiment ſauta en l'air avec un fracas horrible, toute la Ville en fut ébranlée, & les vitres & les ardoiſes de plus de 300 maiſons ſe briſerent. L'on doit rendre grace à l'Etre bienfaiſant qui veille ſur le genre humain, de ce qu'il fit échouer cet attentat contre l'humanité. Les hommes n'ont pas beſoin d'être excités au crime par des ſuccès auſſi affreux.

(*n*) Duguay-Trouin ajoutoit foi à ſes preſſentimens. Il aſſure dans ſes mémoires, qu'il a toujours ſuivi ces mouvemens ſecrets de l'ame, & que jamais il n'a été trompé. Ce ſeroit ſans doute être plus orateur que philoſophe, de donner aux grands hommes une eſpece de divination, & de les comparer à ces hautes montagnes dont le ſommet eſt éclairé par les rayons de la lumiere, tandis que les régions inférieures du globe ſont encore enſevelies dans les ombres. Quoi qu'il en ſoit, il n'y a guere eu d'hommes célebres qui n'ayent eu quelque opinion ſinguliere; & celle-ci ſur les preſſentimens ne meſſied pas à un héros d'une imagination ardente, & plus guerrier que métaphyſicien. Elle prouve du moins combien ſon ame étoit profon-

l'effet d'une imagination ardente qui voit ce qu'elle déſire ? Ou bien les ames des Héros ont elles un inſtinct ſupérieur qui n'eſt pas même ſoupçonné des ames vulgaires ? Le Ciel le juſtifie, & la victoire eſt venue le chercher ; par tout elle le ſuit. Le pavillon de Fleſſingue a frappé ſes regards ; Fleſſingue, patrie de Rhuiter ! (o) Il croit voir ce grand homme ; il ſe le repréſente, non point chargé d'honneurs, non point décoré par l'Eſpagne de tous les titres de la grandeur : il le voit montant par ſa valeur des derniers rangs aux premiers ; diſperſant ſes triomphes ſur toutes les mers ; il le voit mourant pour ſon pays. Cette image l'enflamme.

---

dement occupée de vaiſſeaux, de combats & de victoires : c'eſt le génie de Socrate ; c'eſt le phantôme qui apparut à Brutus.

(o) Rhuiter eſt le plus grand homme de Mer qu'ait produit la Hollande. Il naquit à Fleſſingue en 1607. Dès l'âge de onze ans il ſervit ſur mer, & commença par être mouſſe de vaiſſeau. On oſe dire qu'il n'en étoit que plus grand ; & chez des républicains, il n'en fut que plus reſpecté. Il devint ſucceſſivement Capitaine de vaiſſeau, Commandeur, Contre-Amiral, Vice-Amiral, & enfin Lieutenant-Amiral Général des Provinces-unies. Il ſe rendit célèbre ſur toutes les mers, & mourut en 1676, d'un coup de canon qu'il reçut dans la ſeconde bataille contre la flotte Françoiſe, devant la Ville d'Agouſte en Sicile. Tous ceux qui connurent ce grand homme, s'empreſſerent à honorer ſon mérite. Le Roi de Dannemark lui donna une penſion & des lettres de nobleſſe. Des Barbares ſur les côtes d'Afrique, pleins d'admiration pour ſa valeur, voulurent qu'il entrât dans leur ville en triomphe. D'Etrées qui avoit combattu contre lui, écrivit en 1673 à Colbert ; *je voudrois avoir payé de ma vie la gloire que Rhuiter vient d'acquérir.* Le Conſeil d'Eſpagne lui donna le titre & les patentes de Duc. Louis XIV fut affligé de ſa mort ; & comme on lui repréſentoit qu'il étoit délivré d'un ennemi dangereux ; *on ne peut s'empêcher*, dit-il, *d'être ſenſible à la mort d'un grand homme.* La Hollande qui l'avoit comblé d'honneurs pendant ſa vie, lui fit dreſſer après ſa mort un monument ſuperbe. Sa mémoire y eſt encore dans la plus grande vénération. Puiſſe un pareil exemple exciter l'émulation chez tous les peuples où le nom de Rhuiter ſera connu !

l'enflamme. Il combat : trois vaiſſeaux fuyent ; le plus redoutable ſuccombe & reconnoît ſon vainqueur.

Mais il eſt une école ſupérieure peut-être à celle de la victoire : c'eſt celle du malheur. Ne craignez rien pour la gloire de DUGUAY-TROUIN. C'eſt le caractére des Héros d'être plus grands dans l'infortune que dans le ſuccès. Marius aſſis ſur les ruines de Carthage m'étonne plus que Marius porté dans Rome ſur un char de triomphe.

Six vaiſſeaux de guerre ont environné DUGUAY-TROUIN. (*p*) Il eſt ſeul, & il oſe les

---

(*p*) En 1694, Duguay-Trouin monté ſur une frégate de 40 canons, tomba dans une eſcadre de ſix vaiſſeaux de guerre Anglois de 50 à 70 canons. Il combattit avec courage près de 4 heures contre le plus fort ; enfin ſe voyant démâté, il prend la réſolution hardie de ſauter avec tout ſon équipage dans le vaiſſeau ennemi pour s'en emparer. Déja tout étoit prêt, la mépriſe d'un Officier qui changea la barre du gouvernail, fit échouer ce projet. En même tems un autre vaiſſeau de 66 canons vient le combattre à la portée du piſtolet ; tandis que trois autres le canonoient de toutes parts. Ses gens épouvantés quittent leur poſte & vont ſe cacher à fond de cale. Duguay-Trouin indigné court à eux, & leur préſente le piſtolet & l'epée pour les arrêter. Pour comble de malheur, le feu prend au magaſin des poudres. Il y deſcend, fait éteindre les flammes. Il falloit encore obliger ſes ſoldats à combattre ; il ſe fait apporter des barils pleins de grenades, & les lance dans le fond de cale. Ses ſoldats épouvantés retournent à leur poſte ; mais lui-même en remontant eſt fort étonné de trouver ſon pavillon bas, ſoit que le cordage qui le ſoûtenoit eût été coupé par une balle, ſoit que, dans l'abſence de Duguay-Trouin, il eût été abbaiſſé par quelqu'un de ces hommes qui préferent la vie à l'honneur. Il ordonne à l'inſtant qu'on le remette. Ses Officiers le conjurent de ne pas livrer le reſte de ſon équipage à la boucherie. Duguay-Trouin frémiſſant & déſeſpéré, ne ſavoit quel parti prendre. Son irréſolution fut terminée par un boulet de canon, qui étant ſur ſa fin, vint le frapper & le renverſa. Il fut près d'un quart d'heure ſans connoiſſance. Le Capitaine Anglois touché de ſa bravoure, le fit traiter avec autant de ſoin que s'il eût été ſon propre fils. L'Eſcadre Angloiſe ayant relâché à Plimouth, Duguay-Trouin

combattre. Loin de lui cette prudence timide qui ne voit que les dangers, & ne voit pas l'honneur. Quatre heures de combat n'ont pas épuiſé ſon courage. Cent pieces d'artillerie tonnent ſur ſon vaiſſeau. Ses mâts ſont rompus, ſes voiles ſont déchirées: bientôt ſes débris couvriront la mer. Une ame foible n'eût penſé qu'à ſe rendre; une ame bouillante & féroce n'eût penſé qu'à mourir; DUGUAY-TROUIN oſe encore eſpérer de vaincre. Soldats de ce héros, ſoyez dignes de le ſervir. Mais il eſt un point au-delà duquel les ames communes ne paſſent jamais: & c'eſt-là que l'extrême intrépidité ſe change tout-à-coup en extrême foibleſſe. Ses ſoldats ſe révoltent, & refuſent de combattre. Malheureux qui oſent préférer la honte à la mort. En même-tems le vaiſſeau s'embrâſe. DUGUAY-TROUIN fait éteindre les flammes, court à ſes ſoldats, les anime, les ramene, mais il eſt lui-même frappé. Il tombe, & il n'y a que l'inſtant de ſa chute qui puiſſe devenir le ſignal de ſa défaite. Guerriers, ce n'eſt pas vous qui diſpoſez du ſort des combats; mais votre gloire eſt en vos mains. DUGUAY-TROUIN vous apprend qu'il en eſt une indépendante du ſuccès. Les ennemis ſe rendirent maîtres de ſa perſonne & de ſon vaiſſeau; mais ſes vertus, mais ce courage altier & indomptable, cet honneur, l'i-

---

eut d'abord la ville pour priſon; mais bientôt après, il fut arrêté par les ordres de l'Amirauté. Sa priſon ne fut pas longue. Duguay-Trouin étoit auſſi aimable que courageux. Il avoit ſu plaire à une jeune Angloiſe; ce fut elle qui briſa ſes fers, & l'amour rendit un héros à la France.

dole d'un Guerrier & ſur tout d'un François, cette ame ſi fiere & ſi élevée; rien de tout cela ne fut en leur pouvoir; & malgré la fortune, il fut reſpectable dans les fers.

Il eſt utile pour l'Etat qu'un grand homme ait, ou des fautes à reparer, ou des diſgraces à faire oublier. Peut-être ſans la défaite de Mariendal, Turenne eût fait moins de grandes choſes; & peut-être Villars, s'il n'eût été vaincu à Malplaquet, n'eût pas été vainqueur à Dénain. Par quels exploits DUGUAY-TROUIN ſe venge de ſa priſon! (*q*) Les côtes d'Angleterre deviennent le premier théâtre de ſes victoires. Déja il traîne ſix vaiſſeaux enchaînés. Il court au-devant d'une flotte de ſoixante voiles eſcortée par deux vaiſſeaux de guerre. La foudre lui en a ſoumis un; trois abordages ſanglans l'ont rendu maître de l'autre. Son Roi daigne lui envoyer une épée; préſent digne de DUGUAY-TROUIN! Il ſe joint à une eſcadre; & prêt d'en venir aux mains, il donne au monde

---

(*q*) On eût dit réellement que la défaite & la priſon de Duguay Trouin lui euſſent donné de nouvelles forces. Peu de jours après ſon retour en France, il va croiſer ſur les côtes d'Angleterre, où il prit d'abord ſix vaiſſeaux, il apprend par le dernier l'arrivée d'une flotte de 50 voiles eſcortée par deux vaiſſeaux de guerre Anglois. Il court au-devant de cette flotte, la rencontre, attaque ſans héſiter les deux vaiſſeaux de guerre, & s'en rend maître. L'un d'eux étoit monté par un des plus braves Capitaines de toute l'Angleterre. C'étoit lui qui avec ce même vaiſſeau avoit pris à l'abordage en 1689, le fameux Jean Bart & le Chev. Forbin. Duguay-Trouin n'avoit que 21 ans. Il commençoit dès-lors à fixer l'attention du gouvernement. Louis XIV après cette action lui envoya une épée. M. de Pontchartrain, Miniſtre de la Marine lui écrivit une de ces lettres obligeantes qui coûtent ou qui doivent coûter ſi peu, & qui produiſent de ſi grands effets dans les ames ſenſibles à l'honneur.

un exemple bien grand, celui de ne pas combattre, par eſprit de ſubordination. (*r*)

Il faut qu'il montre à tous les ennemis de la France celui qui en eſt le vengeur. (*s*) Les côtes d'Eſpagne le voient ſe couvrir de gloire, comme celles d'Angleterre. Son frere, qui le ſeconde, combat, triomphe, & meurt à ſes côtés. (*t*) Ne le plaignons pas, puiſqu'il eſt

---

(*r*) Sur la fin de l'année 1694, Duguay-Trouin par ordre de la Cour ſe joignit à une eſcadre du Marquis de Neſmond. Comme il étoit prêt d'aborder un gros vaiſſeau Anglois, M. le Marquis de Neſmond fit tirer un coup de canon à balle. Duguay-Trouin crut que c'étoit un ordre de ne point attaquer l'ennemi; & quoiqu'il fût impatient de combattre & preſqu'aſſuré de vaincre, il ſe retira par eſprit de ſubordination. Cet exemple eſt bien frappant dans un homme tel que Duguay-Trouin. Il nous fait voir quelle idée il avoit de la diſcipline militaire.

(*s*) En 1695, il prend ſur les côtes d'Irlande, trois vaiſſeaux Anglois qui venoient des Indes Orientales, conſidérables par leur force, & encore plus par leurs richeſſes.

En 1696, monté ſur le *Sans-pareil*, vaiſſeau Anglois qu'il avoit pris, il va croiſer ſur les côtes d'Eſpagne, & s'y rend maître par ſtratagême de deux vaiſſeaux Hollandois. A la pointe du jour il ſe trouve à trois lieues de l'armée navale des ennemis. Il prend ſon parti ſans balancer, ordonne à ſes deux priſes d'arborer pavillon Hollandois, & de le venir joindre par derriere, après l'avoir ſalué de ſept coups de canon: enſuite il fait voile vers l'armée ennemie avec autant d'aſſurance & de tranquillité, que s'il avoit été réellement un des leurs. Les ennemis trompés par ſa manœuvre & par la fabrique de ſon vaiſſeau qui étoit Anglois, crurent que c'étoit un de leurs vaiſſeaux qui avoit parlé à des navires Hollandois, & qui venoit rejoindre la flotte. Cependant une de leurs frégates s'étant approchée un peu trop près, il oſa la combattre à la vue même de l'armée ennemie; & pour dérober cette frégate à ſes coups, il fallut le ſecours d'une partie de la flotte.

(*t*) Duguay-Trouin avoit un jeune frere plein de qualités aimables, & qui joignoit le courage & la capacité à ce don heureux de plaire. Il lui avoit donné une frégate de ſeize canons à commander. Comme ils croiſoient enſemble ſur les côtes d'Eſpagne, ils firent une deſcente auprès de Vigo, & forcerent l'épée à la main des retranchemens d'où l'on avoit tiré ſur eux. De-là ils marcherent à un gros bourg défendu par des milices Eſpagnoles. Le jeune frere de Duguay-Trouin, ardent, impétueux, brûlant de ſe ſignaler, preſſe ſa mar-

mort pour ſa Patrie : plaignons DUGUAY-TROUIN qui perd un frere, & la France qui perd un héros.

Il eſt appellé à de plus hautes entrepriſes, & les obſtacles ſe multiplient pour augmenter ſa gloire. Ce peuple qui couvre toutes les mers de ſes flottes, qui d'abord eſclave de l'Eſpagne, a commencé par la vaincre, & a fini par la protéger ; grand, dès qu'il eſt devenu libre, puiſſant & reſpecté dans l'Europe, conquérant & légiſlateur dans les Indes, commerçant dans toutes les parties du monde, les Hollandois oppoſent à DUGUAY-TROUIN des forces redoutables. Elles ſont dirigées par une de ces ames fortes & vigoureuſes qui dans les com-

---

che, vole à l'attaque, & force le premier les retranchemens du bourg; mais en les forçant il eſt bleſſé d'un coup de fuſil, qui lui traverſe l'eſtomac. Duguay-Trouin étoit occupé à combattre d'un autre côté où il étoit auſſi vainqueur. On vint lui apprendre cette nouvelle. Il reſta quelque tems immobile; bientôt le déſeſpoir le rendit furieux; il court ſur les ennemis & en fait un grand carnage. Cependant une troupe de cavalerie commençoit à paroître ſur les hauteurs. Forcé de ſe retirer, il raſſemble ſes ſoldats, & court chercher ſon frere ; il le trouve couché à terre, nageant dans ſon ſang, qu'on tâchoit vainement d'arrêter. Il ſe précipite ſur lui, l'embraſſe ſans pouvoir dire un mot, le baigne de ſes larmes, & le fait emporter dans ſon vaiſſeau. Ce malheureux jeune homme ne vécut que deux jours ; il mourut entre les bras de ſon frere. On porta ſon corps dans une ville Portugaiſe, où Duguay-Trouin lui fit rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs qui ſont dûs à la valeur. Sa tombe fut arroſée des larmes de tout l'équipage ; & toute la nobleſſe des environs, qui aſſiſta aux funérailles, pleura un jeune guerrier, mort par un excès de courage, & enſeveli loin de ſa patrie ſur une rive étrangère. Pendant long-tems rien ne put calmer la douleur de Duguay-Trouin. L'image de ſon frere expirant entre ſes bras, le pourſuivoit ſans ceſſe. Elle le tourmentoit le jour, elle le réveilloit en ſurſaut pendant les nuits. Enfin ayant déſarmé, la mélancolie profonde qu'il nourriſſoit, le porta à vouloir renoncer pour toujours à la gloire & au ſervice. On peut juger par cette réſolution, de la ſecouſſe violente que la douleur avoit donnée à cette ame ſenſible.

bats regardent la mort comme un honneur ; & n'eſtiment la vie que pour la victoire. (*v*) DUGUAY-TROUIN a trouvé un adverſaire digne de ſa valeur. Le feu qui l'anime, enflamme ſes troupes. Quatre fois elles s'élancent à l'abordage ; quatre fois elles ſont repouſſées : mais ſon deſtin eſt d'être par tout victorieux. Il revole à l'attaque... O brave ennemi ! cédez enfin ; vous n'êtes pas tombé entre des mains cruelles & qui méconnoiſſent la valeur. DUGUAY-TROUIN honore ſon triomphe par l'humanité ; il regarde les bleſſures de ſon ennemi avec reſpect ; il étanche ce ſang généreux. Ainſi les héros ſavent rendre juſtice aux héros.

(*v*) En 1697, Duguay-Trouin avec trois vaiſſeaux va au devant d'une flotte Hollandoiſe, eſcortée par trois vaiſſeaux de guerre. Ils étoient commandés par le Baron de Waſſenaer, homme d'une intrépidité peu commune, & qui fut depuis Vice-Amiral de Hollande. Jamais Duguay-Trouin ne ſoûtint de combat plus terrible. Ce ne fut qu'après quatre abordages des plus ſanglans qu'il ſe rendit maître du vaiſſeau commandant. Tous les Officiers du Baron de Waſſenaer furent tués ou bleſſés. Le Baron lui-même eut quatre bleſſures très-dangéreuſes ; il tomba dans ſon ſang, & fut pris les armes à la main. Cette victoire fut ſuivie d'une tempête & d'une nuit affreuſe Tout ce que l'imagination peut ſe peindre de plus terrible, s'y trouva réuni. Duguay-Trouin fût mille fois en danger de périr. Son premier ſoin en arrivant au Port-Louis, fut de s'informer de l'état du Baron de Waſſenaer. Il courut ſur le champ lui offrir tous les ſecours qu'il étoit en état de lui donner. Ayant appris que ce brave guerrier n'avoit pas été traité avec tous les égards dûs à ſa valeur par ceux qui s'étoient rendus maîtres de ſon vaiſſeau, il conçut la plus vive indignation contre l'Officier qui les commandoit ; & quoiqu'il fût ſon proche parent, jamais il ne put le revoir ſans un ſentiment qui approchoit de la haine. Lorſque le Baron de Waſſenaer fut guéri de ſes bleſſures, Duguay-Trouin le préſenta lui-même à Louis XIV. De pareils ſentimens ſont plus d'honneur que dix victoires. C'eſt un ſpectacle utile & conſolant de voir le mérite ainſi honoré par les grandes ames ; tandis que pour les ames viles & baſſes, il n'eſt qu'un objet d'envie ; & pour les ames dures ou frivoles, un objet de ſatire. Duguay-Trouin avoit alors vingt-trois ans.

Mais quelle nuit effroyable ſuccede à un jour de triomphe! Le vaiſſeau victorieux, percé de coups de canon, & battu par les vents, s'entr'ouvre de toutes parts. Un équipage qui n'eſt compoſé que de bleſſés & de mourans, cinq cent priſonniers à contenir, une tempête horrible contre laquelle il faut lutter, la mer qui entre à flots précipités dans le vaiſſeau, une foule de malheureux preſqu'expirans de leurs bleſſures, fuyant l'eau qui les gagne, & ſe traînant ſur les mains avec d'affreux hurlemens, le tumulte, l'effroi, les cris de douleur mêlés aux cris du déſordre, tant d'hommes qui attendent avec terreur l'inſtant où ils vont être engloutis; quel ſpectacle pour DUGUAY-TROUIN! Tout ce que peut l'activité de la pitié & le ſang froid de la prudence, eſt mis en uſage; & ce jeune vainqueur triomphe des élémens comme de ſes ennemis.

Nous ne l'avons vu juſqu'ici que dans ces momens rapides & terribles, où l'ame d'un héros eſſaye ſes forces au milieu des dangers. Mais il eſt pour l'homme de mer d'autres études; il eſt des momens plus tranquilles, où, dans le calme des ſens & de la nature, ſon génie s'inſtruit par les ſciences, & fermente par les réflexions. La Marine, comme tous les autres Arts, ne fut d'abord que le réſultat informe de quelques combinaiſons groſſieres: car l'eſprit du genre humain a eu ſon enfance comme celui de chaque mortel. Le tems qui agit lentement, mais qui agit ſans ceſſe, l'expérience qui voit tous les avantages & tous les abus, la pratique des hommes de mer, les ob-

ſervations de quelques hommes de génie, qui ſaiſiſſent en un inſtant ce que des Nations & des ſiecles n'ont point vu, l'activité des paſſions qui cherchent à éxécuter de grandes choſes; & plus que tout cela peut-être, le haſard qui découvre des choſes utiles, échappées à la méditation du genre humain; toutes ces cauſes réunies ont étendu les idées, & changé la Marine en une ſcience vaſte dont la philoſophie eſt l'ame, & qui dans ſon cercle immenſe, embraſſe l'air, les cieux, la terre & les mers.

L'Art d'Euclide eſt le fondement des connoiſſances d'un homme de mer. DUGUAY-TROUIN étudie les rapports de l'étendue. Aidé de cette ſcience, il s'éleve dans les cieux pour y chercher des points fixes; de-là il meſure les abîmes qui renferment les mers; il obſerve la nature de cet élément, les qualités qui lui ſont par tout communes, celles qu'il reçoit de la diverſité des climats, de l'inconſtance des ſaiſons & des vents, de la diſtance ou de la proximité des terres. (*x*)

C'eſt

(*x*) Il n'y a aucune profeſſion qui exige plus d'étude & de théorie que la marine. On y fait un uſage continuel de l'Aſtronomie & de la Géométrie. Une connoiſſance profonde de la Géographie n'y eſt pas moins néceſſaire. Sans elle il n'y auroit point de navigation. Il faut que l'homme de mer connoiſſe la différence des climats qui rendent la mer plus calme ou plus orageuſe, plus conſtante ou plus inégale dans les tempêtes, la direction des courans dont l'impulſion rapide augmente ou diminue à proportion qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne des terres, les écueils & les bancs de terre cachés ſous les flots, les dangers & les abris qu'offrent les côtes, les ports & les rades qui ſont favorables dans tous les tems, & celles qui ne le ſont que dans certaines ſaiſons, les îles qui dans le cours d'une longue navigation

C'eſt de ces connoiſſances combinées, que réſulte l'art du pilotage : (*y*) c'eſt par lui que DUGUAY-TROUIN apprend à diriger le cours d'un vaiſſeau. Lorſque ſa main a poſé la foudre & l'épée, il prend lui-même le crayon, le téleſcope & le compas. Son œil eſt tantôt fixé ſur les cieux, tantôt égaré ſur les mers, quelquefois attaché ſur les cotes. Il s'avance la ſonde à la main ; il calcule les profondeurs & les diſtances. Celui qui un inſtant auparavant étoit dans le combat un guerrier intrépide & bouillant, eſt ici un obſervateur tranquille,

---

navigation peuvent fournir des ſecours à des équipages fatigués, les fonds qui peuvent porter l'ancre, & ceux où il ſeroit dangereux de la jetter, les déclinaiſons de l'aiguille aimantée, déclinaiſons qui varient ſans ceſſe ſelon les tems & les lieux ; enfin les vents propres à chaque climat, à chaque ſaiſon, le tems précis où ils commencent ; celui où ils finiſſent, l'etendue déterminee où ils ſouffient, le degré de variation de ceux même qui ſont les plus réguliers. Il ſeroit dangereux ſur tous ces objets de s'en rapporter à des cartes ou à des mémoires ſouvent infidéles : il faut autant qu'il eſt poſſible obſerver par ſoi-même. Une erreur qui hors de la mer ſeroit indifferente, peut ſur cet element faire échouer les plus grands deſſeins, & cauſer la perte d'une flotte entiere.

(*y*) Le pilotage eſt l'art de diriger la route d'un vaiſſeau, & de déterminer le point où il ſe trouve. Pour y parvenir, il faut connoître parfaitement la direction que ſuit le navire, & meſurer la viteſſe de ſon ſillage : mais il y a des erreurs inévitables qui entrent néceſſairement dans ces calculs. Le vaiſſeau ne ſuit jamais la même ligne. Il a une dérive néceſſaire cauſée par l'obliquité des voiles, par les mouvemens ſecrets de la mer, par les élans inégaux des vagues, par les courans qui tranſportent le navire vers un côte ou vers un autre : enfin la bouſſole elle-même eſt ſujette à des variations. Pour trouver la véritable route d'un vaiſſeau, il faut donc avoir égard à ces changemens, & corriger toutes ces erreurs. On découvre la variation de la bouſſole en prenant la hauteur de l'etoile polaire, ou du Soleil. Quoique le Général ne ſoit pas deſtiné à faire les fonctions de Pilote, il doit cependant être inſtruit de cet art, ſoit pour l'exercer lui-même dans des occaſions preſſantes, ſoit pour être en état de juger celui qui l'exerce.

& qui fait prendre toutes les précautions de la crainte.

Ne croyez pas que ces études multipliées ſuffiſent pour former le grand homme de mer. Un vaiſſeau eſt une machine immenſe & compliquée : il faut donner le mouvement à ce grand corps, malgré ſa maſſe ; il faut le régler, malgré l'agitation de la mer & la violence des vents. Les deux élémens qui le font mouvoir, ſont ſes deux ennemis les plus redoutables. Comment mettre à profit tout ce qu'ils ont d'utile, & enchaîner ce qu'ils ont de dangereux ? C'eſt la manœuvre qui opere ces prodiges. Tromp & Rhuiter, Tourville & Duquesne, noms fameux, & toi, à qui il n'a manqué, pour être leur égal, que d'avoir à commander d'auſſi grandes flottes, ô DUGUAY-TROUIN, c'eſt par votre ſupériorité dans l'art de la manœuvre, que la victoire fut toujours attachée à vos pavillons. (z)

(z) La manœuvre eſt la ſcience des forces mouvantes appliquée à la Marine. C'eſt elle qui apprend à connoître tout l'avantage qu'on peut tirer de chaque partie du vaiſſeau ; à évaluer l'effet des machines employées ; à décompoſer les forces ; à diſtribuer de la maniere la plus avantageuſe toutes les parties péſantes de la charge ; à produire par la ſituation du gouvernail, le plus grand effet poſſible ; à ſe ſervir avec ſuccès de la pluralité des voiles, d'où dépend preſque toute la ſupériorité de la Marine moderne ; à leur donner le degré de courbure ou d'étendue qu'il faut pour que le vent ait tel degré de force ; à les combiner de differentes manieres, pour augmenter ou pour ralentir la vîteſſe, pour avancer en route droite ou en route oblique ; à ſe ſervir du même vent pour des routes oppoſées ; à faire ſuccéder en pleine mer le repos au mouvement, par l'équilibre des forces qui agiſſent en ſens contraires ; à faire tourner le navire dans tous les ſens, par l'effet combiné du gouvernail & des voiles, de l'eau & du vent ; à calculer tout ce qui peut accélérer ou retarder l'évolution, & le tems qu'elle doit durer ; enfin à rendre la manœuvre tantôt plus lente, & tantôt plus rapide ; & ce qui eſt une loi

Il joint à tant d'études celle des exemples. Les merveilles de la navigation & de la guerre ſe reproduiſent ſous ſes yeux. O charme impérieux de l'hiſtoire, quand elle eſt lue par le génie ! Souvent dans le ſilence de la nuit, tandis que tout repoſe dans l'univers, tandis que ſon vaiſſeau fend la mer d'un cours tranquille, DUGUAY-TROUIN ſeul & retiré, veille à la lueur d'un flambeau. Il parcourt les annales des mers ; & lorſqu'il lit de grandes actions, ſon ame s'éleve, ſon ſang bouillonne, & tout ſon corps treſſaillit d'admiration & de joie.

Mais ce qui ne contribua pas moins peut-être à développer ſes talens, que tant de combats, d'études & de réfléxions, ce fut ſon amour pour Louis XIV ; & l'eſtime de Louis XIV pour lui. Qu'on ſe repréſente DUGUAY-TROUIN, au ſortir d'une glorieuſe campagne, impatient de voir ce Roi pour qui il a tant de fois prodigué ſa vie, ſans l'avoir jamais vu. (*aa*)

---

générale, à regler toujours la force des impulſions ſur la grandeur des navires & la réſiſtance des obſtacles. Cette étude eſt beaucoup plus néceſſaire à l'Officier de mer que celle du pilotage. Dans les combats, c'eſt la manœuvre qui décide preſque toujours de la victoire. Enfin c'eſt à la manœuvre que Duguay-Trouin dut la plus grande partie de ſa réputation & de ſes ſuccès.

(*aa*) Ce fut en 1695 que Duguay-Trouin parut pour la premiere fois à la Cour. Mr de Pontchartrain, Miniſtre de la Marine, le préſenta à Louis XIV, qui le reçut comme un homme utile à l'Etat, & deſtiné à être un jour l'honneur de la Nation. Depuis ce tems, le Roi lui donna toujours les plus grandes marques d'eſtime. Il ſe plaiſoit à entendre de ſa bouche le récit de ſes actions. La fierté noble & la franchiſe guerriere d'un héros intéreſſe plus, ſans doute, l'ame d'un grand Roi, que des hommages de courtiſans. Un jour Duguay-Trouin faiſoit à Louis XIV le récit d'un combat où il commandoit un vaiſſeau nommé *la Gloire*. J'ordonnai, dit-il, à *la Gloire* de me ſuivre. *Elle vous fut fidelle*, reprit Louis XIV. Auſſi Duguay-Trouin avoit-il pour ſon Roi cet amour qui eſt le premier reſſort

Il arrive à Verſailles. Ce n'eſt ni le faſte de l'opulence, ni les noms de ſes ancêtres, ni ſes titres qui l'annoncent : il eſt annoncé par ſes exploits. L'épée qu'il a reçue de Louis XIV, voilà la marque de ſa dignité : il vient la lui montrer, cette épée teinte du ſang des ennemis. Ce fut un étrange ſpectacle pour ces Courtiſans oiſifs & dédaigneux, qu'un homme de mer tranſporté du ſein de ſes vaiſſeaux au milieu de la Cour, &, ſans autres titres que ſes ſervices, converſant avec ſon Roi. Quelques-uns remarquerent peut-être qu'il n'avoit pas les graces & les manieres des Cours : Louis remarqua ſa valeur & ſon génie. Bientôt ſon devoir le rappelle. Ce n'eſt pas à Verſailles qu'un homme tel que lui doit faire ſa cour. Il a mérité de ſervir dans la Marine royale. (*bb*) Nous l'allons voir, fier de combattre pour Louis XIV, former de plus grands projets, faire de plus grandes actions, & parvenir, par ſes ſervices, au plus haut point d'élévation, comme au plus haut degré de gloire.

SECONDE PARTIE.

Quoique l'Armateur & celui qui commande en chef dans la Marine royale, combattent

---

dans un Gouvernement Monarchique. Jamais il ne ſortit de ſa préſence, ſans être plus enflammé du déſir de ſervir l'Etat. Ce trait fait également l'éloge du Prince & du Sujet.

(*bb*) Duguay-Trouin paſſa en 1697 de la Marine marchande à la Marine Royale. Ce fut à la ſuite de ſon fameux combat contre le Baron de Vaſſenaer. Il eut d'abord le titre de Capitaine de frégate légere. En 1702 il fut nommé Capitaine en ſecond ſur le vaiſſeau du Roi, *la Dauphine*, commandé par le Comte de Hautefort.

tous deux ſur le même élément, & qu'ils ayent les mêmes obſtacles à vaincre du côté de la nature, cependant ils ont des qualités qui les diſtinguent; & ſi les difficultés font la gloire du ſuccès, les triomphes de l'un ſont bien plus honorables que ceux de l'autre. L'Armateur combat pour lui-même ou pour des particuliers : il peut s'abandonner plus hardiment à l'impétuoſité de ſon courage. Le Général de mer peut & doit moins riſquer : il faut qu'il ménage la gloire & les forces de l'Etat. Le premier ne fait que des coups de main; il lui faut plus d'audace : le ſecond concerte des projets, forme des plans, il lui faut plus de génie. L'un eſt animé ſouvent par l'intérêt, & ce motif ſi bas, mais ſi puiſſant, peut lui tenir lieu des reſſorts les plus nobles : ſi l'autre regle ſes opérations ſur des vues de commerce, il ſe deshonore & trahit l'Etat. Celui-ci, maître abſolu de ſes expéditions, décide des lieux & des tems : celui-là eſt ſouvent gêné par des ordres. Le premier commande à des hommes qu'il a choiſis lui-même : le ſecond commande quelquefois à ſes rivaux, ſouvent à ſes ennemis. L'un eſt en même tems le Miniſtre & le Général; ſon deſſein ne perce que dans le moment qu'il l'exécute : le projet de l'autre eſt ſouvent divulgué, avant que ſon eſcadre ſoit ſortie du port. Enfin l'Armateur ne commande qu'un ſeul vaiſſeau, & toutes ſes vues ſe bornent à le diriger dans le combat. Le Général de mer en a pluſieurs qu'il fait mouvoir de concert : il faut qu'il les place à une diſtance où ils puiſſent ſe ſoûtenir, ſans pouvoir ſe nuire;

qu'il aſſigne à chacun l'ennemi qu'il doit attaquer, & dont les forces ſont en proportion avec les ſiennes; qu'il donne aux Capitaines des inſtructions qui embraſſent les accidens & les haſards; qu'il ait le courage de ſuppoſer ſa mort; que les mouvemens combinés de tous les vaiſſeaux ſoient dirigés par une vue générale; que, ſans précipitation, ſans enthouſiaſme & ſans terreur, il ſache démêler & juger ces circonſtances extrêmes, où il faut ſortir des regles ordinaires, & ſacrifier une partie de ſes forces pour conſerver l'autre.

Telle eſt la nouvelle carriere que DUGUAY-TROUIN va courir. L'ambition de donner un Maître à l'Eſpagne, a replongé l'Europe dans les diſſenſions d'où l'avoit tirée une paix trop courte. Pardonne, ô ma Patrie, ſi je rappelle ici le ſouvenir d'une guerre qui t'a coûté tant de larmes; les triomphes de DUGUAY-TROUIN furent mêlés à tes déſaſtres; & tandis que ton ſang répandu en Allemagne, en Italie & en Flandre, inondoit les campagnes d'Hochſtet, de Turin, de Ramillies & de Malplaquet, ce Héros faiſoit couler ſur les mers & aux extrémités du monde, le ſang de tes vainqueurs.

Un repos de quatre ans l'a rendu encore plus redoutable. Quelle Nation ſentira la premiere les effets de ſon courage? C'eſt la Hollande; c'eſt ce peuple dont la fierté républicaine veut abaiſſer les Rois. DUGUAY-TROUIN combat. (*cc*)

(*cc*) En 1702, dans la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, Duguay-Trouin attaqua un vaiſſeau de guerre Hollandois de trente-huit canons. Surpris par l'activité de l'ennemi, qui tout à-coup fit une ma-

Les coups preſſés de l'artillerie, ſoutenus d'une manœuvre habile, menacent ſon vaiſſeau de la deſtruction. Où cherchera t-il un aſile? Dans le vaiſſeau ennemi. Il va éteindre les foudres dans les mains de ceux qui les lançoient: ceux qui ſe croyoient ſes vainqueurs, ſont chargés de fers. Ailleurs je le vois qui, à la tête de trois vaiſſeaux & de deux frégates, échappe à une eſcadre Hollandoiſe de quinze vaiſſeaux. (*dd*) Semblable à ce fameux Romain qui, pour favoriſer la retraite des ſiens, & mettre Rome à couvert, ſoutient ſeul l'effort d'une armée; DUGUAY-TROUIN ſe dévoue ſeul au péril, arrête la flotte entiere, la combat, lui réſiſte,

---

nœuvre habile & imprévue, il ſe trouva dans une ſituation déſavantageuſe qui l'obligea d'eſſuyer tout le feu de l'artillerie, ſans pouvoir y répondre. Déja il avoit reçu deux coups de canon à fleur d'eau, & ſept dans ſes mâts. Les ennemis le croyoient perdu. Il prend tout-à-coup le parti de ſe jetter dans leur vaiſſeau avec tout ſon équipage. Le plus jeune de ſes freres qui combattoit ſous lui, s'y lança le premier, & fit des prodiges de valeur. Le Capitaine Hollandois fut tué, & ſon vaiſſeau enlevé en moins d'une demi-heure.

(*dd*) En 1703 s'étant mis en mer avec trois vaiſſeaux & deux frégates, il rencontra le 7 juillet une Eſcadre Hollandoiſe de quinze vaiſſeaux de guerre. La brume qui étoit fort épaiſſe ne lui permit de les bien diſtinguer que lorſqu'ils étoient déja fort près. Il donne auſſitôt le ſignal de la retraite. Mais ſix vaiſſeaux ennemis plus légers que les autres, s'avancent avec rapidité; & déja ils étoient prêts à en joindre deux de ſon Eſcadre. Il ne put ſe réſoudre à les voir périr ſans leur donner du ſecours. Il fait plier une partie de ſes voiles, & reſte derriere eux pour les couvrir. Un vaiſſeau Hollandois de ſoixante canons s'avance à la portée du piſtolet; Duguay-Trouin, en quatre bordées, le met hors de combat. Quatre autres ſe joignent pour l'attaquer; il leur réſiſte & les amuſe pendant quatre heures, juſqu'à ce que ſes vaiſſeaux euſſent le tems de s'échapper. Dès qu'il les vit hors de péril, il fait déployer toutes ſes voiles, & ſe met en peu de tems hors de la portée des ennemis. De toutes les avantures de Duguay-Trouin, c'étoit celle dont il étoit le plus flatté. Il n'avoit eu que trente hommes hors de combat, & il avoit goûté le plaiſir de ſauver ſes compatriotes, plaiſir ſi doux pour une ame généreuſe.

& joint à la gloire d'avoir ſauvé ſon eſcadre, celle d'avoir étonné ſon ennemi même. Je le ſuis dans ces climats du Nord, où l'inſatiable avidité conduit tous les ans le Batave pour s'y enrichir par la pêche de la Baleine. (*ee*)

La nature accoutumée au ſilence, n'y entend des voix humaines, que lorſque l'Européen audacieux, guidé par la ſoif de l'or, y vient enlever les dépouilles des monſtres de la mer. C'eſt-là que DUGUAY-TROUIN pourſuit le Batave. Le fer d'une main & le flambeau de l'autre, il attaque, il combat, il brûle ſes vaiſſeaux. Des mers glacées ſont éclairées au loin

(*ee*) On ſait que le commerce des Hollandois eſt immenſe. Il recueille tous les tréſors des Continens & des Iſles, & embraſſe le monde de l'équateur aux deux poles. Une des branches de ce commerce eſt la pêche de la Baleine, qui ſe fait ſur les côtes de Spitzberg. Les Hollandois ont découvert ce pays en 1596. Il eſt ſitué vers le Nord entre la Groenlande & la nouvelle Zemble. En hiver le Soleil y demeure ſous l'horizon quatre mois entiers. Un Ciel toujours ſombre, l'air privé de cette douce chaleur qui fait la vie des êtres, des rivages incultes & déſerts, des montagnes éternelles de glace, une nature entierement ſauvage, ont fait croire aux Anciens que c'étoit là qu'étoient placées les dernieres bornes du monde. On voit près des côtes de cette terre une grande quantité de Baleines dont quelques-unes ont juſqu'à deux cens pieds de long. C'eſt-là que les Hollandois vont faire la pêche de la Baleine; ils partent ordinairement de Hollande au mois de mai, & reviennent en août ou ſeptembre. Duguay-Trouin s'étoit mis en mer avec cinq vaiſſeaux pour détruire cette pêche des Hollandois. Il arriva le 30. juillet 1703 ſur les côtes de Spitzberg. Il y prit, ou rançonna, ou brûla plus de 40 vaiſſeaux. Les brouillards, qui ſur ces mers ſont extrêmement épais dans le printems & dans l'automne, lui en firent manquer beaucoup d'autres. Dans cette navigation, il fut expoſé à un très-grand danger; car il ſurvint tout à-coup un grand calme, pendant lequel ſes vaiſſeaux furent pouſſés par l'impétuoſité des courans à quatre-vingt-un degrés de latitude nord, & contre un banc de glaces qui s'étendoit à perte de vue. Peu s'en fallut que ſes vaiſſeaux ne fuſſent briſés, & que le tombeau de Duguay-Trouin ne fût caché dans les déſerts qui bornent le monde.

loin par la lueur des flammes. L'Angleterre éprouve encore ſa valeur, qu'elle a ſentie tant de fois. (*ff*) Si deux vaiſſeaux de guerre lui échappent, ce n'eſt pas lui qu'il en faut accuſer : ſes victoires le juſtifient. O trahiſon ! ô infamie éternelle ! Tandis que DUGUAY-TROUIN combat ſeul deux ennemis redoutables, les vaiſſeaux qui l'accompagnent, s'éloignent pour ne point partager ſon péril. Cependant il eſt quelque choſe encore de plus honteux, c'eſt la protection que trouverent les coupables : car, ſoit orgueil, intérêt ou baſſeſſe, il eſt des hommes qui ſe font un devoir de protéger tout ce qui eſt vil. DUGUAY-TROUIN ſent un pareil outrage avec la fierté d'un héros. Il eſt ſur le point de quitter la mer, & de renoncer au ſervice. Ce malheur de la France n'eût été qu'un

---

(*ff*) En 1704 Duguay-Trouin déſola les côtes d'Angleterre. En moins de trois quarts d'heure il prit un vaiſſeau de guerre de 54 canons, avec 12 vaiſſeaux marchands. Peu de tems après, il fit encore trois priſes angloiſes. Un Garde-côte de 72 canons, & deux autres vaiſſeaux de guerre, ne purent lui échapper que par la fuite & à la faveur de la nuit. Sur la fin de la campagne il fut indignement trahi dans une action très-périlleuſe. Deux gros vaiſſeaux de guerre qui le combattoient, l'un à droite, l'autre à gauche, lui avoient mis toutes ſes voiles en pieces, & briſé une partie de ſes mâts. Duguay-Trouin faiſoit feu des deux bords ſur les deux vaiſſeaux Anglois ; mais il avoit beſoin de ſecours. L'*Auguſte*, qui l'accompagnoit, loin de le ſecourir, déploye toutes ſes voiles pour s'éloigner. Deux frégates, témoins du combat, ne firent pas le moindre mouvement. On ne peut preſque pas douter que leur deſſein ne fût de perdre un héros. Il y a plus d'un exemple de pareille trahiſon, & l'hiſtoire ramene ſouvent les mêmes crimes. Il n'eſt pas inutile de remarquer que le Capitaine de l'*Auguſte* devoit la liberté & peut-être la vie à Duguay-Trouin, qui, l'année précédente, s'étoit expoſé ſeul pour le préſerver d'une Eſcadre Hollandoiſe. Duguay-Trouin arrivé à Breſt, voulut faire tranſporter le commandement de ce vaiſſeau à un Officier digne de commander ; mais celui qui avoit trahi l'Etat, fut protégé.

ſuccès de plus pour ceux qui l'y forçoient : mais il étoit trop citoyen pour prendre ce parti extrême. Il ne punit point la Patrie du malheur d'avoir produit quelques ames baſſes : ſon reſſentiment eſt un nouvel ennemi qu'il immole à ſon Roi.

La victoire ſe hâte de le conſoler. Il oublie, en honorant l'Etat, ceux qui l'ont avili. Dans le même tems un nouveau titre de gloire ſe joint à celui de ſes triomphes. Un de ſes freres meurt encore les armes à la main. (*gg*) Famille de héros, vous méritez le reſpect de la poſtérité. De trois freres, deux ont donné l'exemple de mourir pour la Patrie : DUGUAY-TROUIN, celui de ne vivre que pour elle.

Une eſcadre Angloiſe de vingt & un vaiſſeaux de guerre fond ſur lui, l'attaque & l'environne. Déja il en a mis un hors de combat ; mais de quoi lui ſert ce triomphe ? Ses ennemis ſont une hydre renaiſſante. Tout-à-coup le vent

---

(*gg*) En 1705 Duguay-Trouin prend un vaiſſeau de guerre Anglois de 72 canons. Il rencontre deux Corſaires de Fleſſingue, court à eux le premier, & les fait fuir. Il pourſuit le plus fort, qui ſe défendit pendant deux heures. Duguay-Trouin, pendant le combat, vit avec admiration ce brave Corſaire, qui ſe portoit le ſabre à la main & la tête levée d'un bout de ſon vaiſſeau à l'autre, tranquille au milieu d'une grêle de coups de fuſil qui tomboient ſur lui de toute part. Auſſi traita-t-il cet homme intrépide avec la plus grande diſtinction.

Peu de jours après il perdit un ſecond frere, à qui il avoit donné le commandement d'une frégate. Ce jeune homme plein de courage, avoit déja fait deux priſes aſſez conſidérables ; il fut bleſſé mortellement d'un coup de fuſil dans le moment qu'il alloit ſe rendre maître d'un Corſaire de 44 canons. C'eſt ainſi que la mort lui enleva deux freres en peu de tems, & dans la fleur de leur âge Il eſt probable que pour devenir des hommes célébres, il ne leur manqua qu'une plus longue carriere.

tombe, le combat ceſſe. La nuit a étendu ſes ombres ſur la mer. Le héros entouré de toutes parts ne peut échapper. Enfin les Anglois tiennent enfermé cet homme terrible, qui tant de fois porta le carnage dans leurs vaiſſeaux. Cependant ſon ame n'eſt point abattue. Il veut du moins que ſa chute écraſe une partie de ſes vainqueurs. Dès que le jour paroîtra, il doit s'élancer dans le plus redoutable des Vaiſſeaux ennemis. Il a inſpiré à tous ſes Officiers ce courage de déſeſpoir qui eſt le dernier ſentiment d'une ame magnanime. Le ſommeil ne peut ſuſpendre ſes inquiétudes. Seul, pendant le ſilence de la nuit, les yeux triſtement immobiles, il les fixe, tantôt ſur les fiers ennemis qui l'environnent, tantôt ſur ſon vaiſſeau qui va devenir leur proie, ſur cette mer où il a tant de fois vaincu, ſur ce ciel où bientôt va reparoître le jour qui ſera le témoin de ſon déſaſtte. Tout-à-coup il apperçoit à l'horiſon le préſage d'un vent prêt à s'élever. Il donne des ordres; on obéit en ſilence; toutes ſes voiles ſont tendues; le vent s'éleve, & ſon vaiſſeau s'échappe rapidement à travers les Anglois étonnés.

C'eſt par tant d'actions éclatantes que DUGUAY-TROUIN augmente tous les jours ſa gloire. Son Roi l'a décoré du titre de Capitaine de vaiſſeau; & ſon ambition de bien ſervir l'Etat n'en eſt que plus enflammée. Un nouveau peuple s'eſt armé contre Louis XIV. Le Portugal ennemi de la France par politique, rival de l'eſpagne par intérêt & par haine, s'eſt vendu par foibleſſe à l'Angleterre. L'or & les

diamans du Bréſil s'uniſſent avec le fer de nos climats ; & les tréſors des deux mondes ſont employés à déſoler l'Europe. DUGUAY-TROUIN, avec trois vaiſſeaux, oſe attaquer une flotte Portugaiſe de deux cent voiles, eſcortée par ſix vaiſſeaux de guerre. (*hh*) Il court par les ordres de ſon Roi ſe jetter dans Cadix, menacé d'un ſiége. Semblable à Vendôme, après avoir été l'honneur de la France, il eſt deſtiné à devenir l'appui de l'Eſpagne. Tout eſt diſpoſé par ce héros pour la défenſe des poſtes qui lui ſont confiés. Actif, infatigable, il vole du port au Conſeil, du Conſeil à ſes vaiſſeaux. Il fait parler la vérité avec la même intrépidité qu'il attaquoit des flottes. (*ii*) Mais les paſſions des

---

(*hh*) Au commencement de 1706 il fut nommé Capitaine de vaiſſeau, & reçut une lettre de Louis XIV, qui lui ordonnoit d'aller avec trois vaiſſeaux ſe jetter dans Cadix, menacé d'un ſiege. Etant à la hauteur de Lisbonne, environ à 15 lieues en mer, il découvrit une flotte de 200 voiles venant du Bréſil, eſcortée par ſix vaiſſeaux de guerre Portugais. Quoiqu'il n'eût que trois vaiſſeaux, il ne balança point d'attaquer. Le combat dura deux jours. Jamais ſes diſpoſitions ne furent mieux concertées ; jamais ſa valeur ne fut plus intrépide. Pluſieurs circonſtances malheureuſes, & que le génie même ne pouvoit prévoir, firent échouer ſes projets. Cependant ce fut lui qui eut la ſupériorité du combat. Dans cette action il vit la mort de près : trois boulets conſécutifs lui paſſerent entre les jambes ; ſon habit & ſon chapeau furent percés de pluſieurs coups de fuſil ; il fut même bleſſé de quelques éclats, mais légerement.

(*ii*) Duguay-Trouin arrivé dans le port de Cadix, fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour la défenſe de la place. Le Marquis de Valdécagnas, un de ces hommes hauts & durs, qui avec de très-petites ames occupent de grandes places, étoit alors Gouverneur de Cadix. Il avoit exigé pour les vivres de groſſes contributions : cependant il n'y en avoit pas pour 15 jours. Duguay-Trouin le ſut, & crut qu'il étoit de ſon devoir de le repréſenter. Son courage & ſon zele déplurent On trouva mauvais qu'il s'intéreſſât plus à la défenſe de Cadix, que celui-même qui en étoit Gouverneur. Dès ce moment on ne manqua aucune des occaſions de le mortifier. Il y avoit dans le port de Gibraltar 60 navires chargés de vivres & de

grands ſont des ennemis plus à craindre que des bataillons armés. Ce fut un crime pour DUGUAY-TROUIN d'être ſincere ; & la poſtérité ſaura que la récompenſe de tant de ſoins fut un outrage & des fers ; tant il eſt difficile à ceux qui n'ont que des titres, de pardonner à ceux qui ont des vertus ! Louis XIV avoit l'ame trop grande pour ne pas ſentir le reſpect que l'on doit aux héros. C'eſt peu de venger DUGUAY-TROUIN ; il oppoſe à cet affront une nouvelle marque d'eſtime, & l'aſſocie à cet Ordre militaire qui récompenſe le courage par l'honneur.

O vous qui êtes jaloux de ce grand homme, il va être plus que jamais utile à l'Etat ! L'Angleterre équipe une puiſſante flotte pour porter des ſecours aux ennemis de Philippe V (*kk*).

---

munitions pour l'armée ennemie : il demanda avec inſtance la permiſſion de les aller brûler ; il répondit du ſuccès. On ne voulut point lui permettre de rendre ce ſervice important aux deux Couronnes. Ses chaloupes furent inſultées par une barque Eſpagnole ; il la fait arrêter, & va demander juſtice : le Gouverneur, pour réponſe, le fait mettre en priſon. Telle fut la récompenſe de ſes ſoins Un tel abus du pouvoir eût été indigne même contre un homme ordinaire. Louis XIV, par juſtice, par grandeur d'ame, & par eſtime, prit ſoin de venger Duguay-Trouin. Il exigea du Roi d'Eſpagne que le Gouvernement de Cadix fût ôté à ce Marquis de Valdécagnas, & le Gouvernement d'Andalouſie au Marquis de Villadarias, ſon beau-frere. Duguay-Trouin, à ſon retour, attaqua une flotte de 15 vaiſſeaux Anglois, eſcortée par une frégate de 36 canons ; il ſe rendit maître de la frégate & de douze vaiſſeaux. Le Roi le nomma Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis.

(*kk*) Le trône de Philippe V avoit paru preſqu'abattu en 1706. Il commença à ſe relever en 1707, par le courage opiniâtre des Eſpagnols, par le ſecours de Louis XIV, & l'habileté du Maréchal de Barvick. La bataille d'Almanza, qui, de toutes les batailles des derniers ſiecles, eſt peut-être celle qui fait le plus d'honneur au Général, change entiérement la face des affaires. Les conquêtes furent auſſi rapides que l'avoient été les défaites. Les Portugais, les An-

DUGUAY-TROUIN a été choisi pour la combattre. Il a joint ses vaisseaux à ceux d'un homme célébre, qui étoit, comme lui, la gloire de la Marine Françoise, mais qui avoit un mérite différent. Forbin, né d'un sang illustre, avoit soutenu la gloire de sa naissance; DUGUAY-TROUIN avoit fait disparoître l'obscurité de la sienne. Le premier avoit donné un nouvel éclat

---

glois & les Autrichiens, qui étoient en Espagne, étoient par tout attaqués & vaincus. L'Angleterre, qui servoit l'Archiduc par haine contre Louis XIV, équipe alors pour le Portugal une flotte de 200 voiles, remplie de troupes & de munitions de guerre. Il étoit de la plus grande importance, pour les deux Couronnes alliées, d'arrêter ce convoi, sans lequel l'Archiduc ne pouvoit se soûtenir en Espagne. Ce soin fut confié à Duguay-Trouin & au Comte de Forbin, qui reçurent ordre de la Cour de joindre ensemble leurs Escadres. Elles sortirent du Port de Brest le 9 octobre 1707, faisant ensemple 14 voiles. Après avoir croisé trois jours à l'entrée de la Manche, on découvrit enfin la flotte Angloise. Elle étoit escortée de cinq gros vaisseaux de guerre, le *Cumberland* de 82 canons, le *Devonshire* de 92, le *Royal Oak* de 76, le *Chester* & le *Rubis* de 46 chacun. Personne n'ignore les circonstances de ce fameux combat. Duguay-Trouin attendoit à chaque instant que le Comte de Forbin donnât le signal: voyant enfin qu'il étoit près de midi, & que l'on perdoit des momens précieux, il commande à son Escadre d'attaquer. D'abord il se rend maître du *Cumberland*, qui étoit le vaisseau commandant; le *Chester* & le *Rubis* furent pris de même par deux Capitaines de son Escadre; *le Royal Oak* étoit sur le point d'être enlevé à l'abordage, lorsque le feu prit dans le vaisseau qui alloit s'en rendre maître: Il profita de cet accident, & se sauva par la fuite. Restoit le *Devonshire*, monté de 92 canons, & défendu par plus de mille hommes. Duguay-Trouin, qui auroit pu courir sur le *Royal Oak*, & s'en emparer aisément, préféra le bien de l'Etat à l'intérêt de sa propre gloire, & s'avança sur le *Devonshire*. Le feu qui s'y alluma, l'obligea de se tenir à une certaine distance, & de ne se battre qu'à la portée du pistolet. Bientôt l'incendie se communiqua par tout avec violence, & ce grand vaisseau fut consumé en moins d'un quart d'heure. Tous ceux qu'il portoit, périrent au milieu des flammes ou des eaux. Les deux Escadres prirent 60 bâtimens de transport Plusieurs Armateurs profiterent de la déroute de la flotte, & firent aussi des prises considérables. Le Continuateur de Rapin Thoyras, dans son Histoire d'Angleterre, dit que ce convoi dissipé fit presque autant de tort aux affaires de l'Archiduc, qu'en avoit fait la bataille d'Almanza.

à ſes aïeux ; le ſecond avoit créé un nom pour ſes deſcendans. L'un avoit mis à profit tous les avantages ; l'autre avoit vaincu tous les obſtacles. Tous deux intrépides, éclairés, avides de périls, bravant la mort, prompts à ſe décider, féconds en reſſources. Mais Forbin, né pour être un Général de mer, ne fit jamais que des exploits d'Armateur ; DUGUAY-TROUIN, né pour être un ſimple Armateur, fit preſque toujours des actions d'un grand Capitaine. Le premier en ſervant l'Etat penſoit à la récompenſe ; le ſecond penſoit à la gloire. Forbin vendoit ſes ſervices ; DUGUAY-TROUIN eût acheté l'honneur d'être utile. Faut-il que ces deux hommes célébres ayent été déſunis par ce qui auroit du former entr'eux un lien éternel, l'honneur d'avoir combattu enſemble pour le bien de l'Etat ! Déjà les deux eſcadres réunies ſont près de la flotte Angloiſe. Forbin, ſoit circonſpection, ſoit lenteur, ſoit qu'il méditât à loiſir le plan de ſon attaque (car il n'eſt permis de ſoupçonner aucun motif indigne d'un grand homme) Forbin a tout-à-coup ralenti ſa marche, & tarde à donner le ſignal du combat. DUGUAY-TROUIN, accoutumé à compter les momens, jugea qu'il eſt des circonſtances où l'on eſt au-deſſus des loix, & qu'il valoit mieux prévenir l'ordre que de manquer à la victoire. Si c'eſt une faute, c'eſt celle d'un citoyen & d'un héros ; il n'avoit pas même beſoin du ſuccès pour être innocent. Il s'avance ; la victoire le ſuit. La ruſe & l'audace, l'impétuoſité de l'attaque & l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaiſſeau Commandant. Ce-

pendant l'on combat de tous côtés ; ſur une vaſte étendue de mer regne le carnage. On ſe mêle : les proues heurtent contre les proues. Les manœuvres ſont entrelacées dans les manœuvres. Les flots ſont teints de ſang. Les foudres qui ſe choquent, retentiſſent avec un bruit effroyable. DUGUAY-TROUIN parmi le tumulte & l'horreur, obſerve avec un œil tranquille la face du combat, pour porter des ſecours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il apperçoit un vaiſſeau redoutable, armé de cent canons, défendu par une armée entiere. C'eſt là qu'il porte ſes coups. Il préfere à la gloire d'un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il oſe l'aborder; deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaiſſeau ennemi, l'oblige de s'écarter. *Le Dévonshire* ſemblable à un volcan allumé, tandis qu'il eſt conſumé au-dedans, vomit au-dehors des feux encore plus terribles. Les Anglois, d'une main lancent des flammes, de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. DUGUAY-TROUIN frémit du ſort de tant de braves ennemis ; il n'eût déſiré les vaincre que pour les ſauver. Ce fut un horrible ſpectacle pour un cœur tel que le ſien ; de voir ce vaiſſeau immenſe brûlé en pleine mer, la lueur affreuſe de l'embraſement réfléchie au loin ſur les flots, tant d'infortunés errans en furieux, ou palpitans immobiles au milieu des flammes, s'embraſſant les uns les autres, ou ſe déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras conſumés, ou précipitant leurs corps fumans dans la mer ; d'entendre le mugiſſement de l'incendie, les

hurlemens

hurlemens des mourans, les vœux de la religion mêlés aux cris du déſeſpoir & aux imprécations de la rage, juſqu'au moment terrible où le vaiſſeau s'enfonce, l'abîme ſe referme & tout diſparoît. Puiſſe le génie de l'humanité mettre ſouvent de pareils tableaux devant les yeux des Rois qui ordonnent les guerres! Cependant DUGUAY-TROUIN pourſuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout ſe diſperſe. La mer eſt couverte de débris; nos ports ſe rempliſſent de dépoiiilles; & tel fut l'événement de ce combat mémorable, qu'aucun des vaiſſeaux qui portoient du ſecours ne paſſa chez les ennemis; les fruits de la bataille d'Almanza furent aſſurés, l'Archiduc vit échouer ſes eſpérances, & Philippe V. put ſe flatter dès-lors que ſon trône ſeroit un jour affermi.

Je paſſe ſous ſilence tant d'autres exploits de DUGUAY-TROUIN; des projets concertés avec ſageſſe, des combats où il triompha toujours de la ſupériorité du nombre, une flotte attaquée & vaincue au milieu d'une tempête; circonſtance preſqu'unique! Je ne vous peindrai pas ce héros, tandis qu'il attend une eſcadre Angloiſe, frappé tout d'un coup d'une maladie, & preſqu'entre les bras de la mort, plus tourmenté du deſir de combattre que du ſentiment de ſa douleur. Des bords de la tombe il appelle la victoire. Tel Alexandre demandoit aux Dieux, ou de combattre, ou de mourir. Mais je me hâte de venir à cette expédition fameuſe où il déploya tant de courage & de talens, & parut auſſi grand Général que grand homme de mer.

Depuis que le nouveau monde a été découvert, conquis & ravagé, il eſt ébranlé par toutes les ſecouſſes qui agitent l'Europe; & telle eſt aujourd'hui la fatale grandeur des nations Européennes, qu'elles ne peuvent être en guerre, ſans que le ſang coule aux extrémités de l'Afrique, de l'Amérique & de l'Aſie. O Bréſil! ô vaſte & trop riche Province, que de flots de ſang ont arroſé tes mines d'or! Déja dans cette guerre des vaiſſeaux François avoient attaqué la puiſſante ville de Riojaneyre; (*ll*) mais le

(*ll*) De toutes les expéditions de Duguay-Trouin, celle qui eſt la plus connue, & qui lui a fait le plus d'honneur, eſt la priſe de Rio Janéiro. Elle fit un grand bruit dans l'Europe, tant par la hardieſſe de l'entrepriſe, que par la vigueur de l'exécution. Rio Janéiro appartient aux Portugais; c'eſt la plus grande & la plus riche colonie du Bréſil. En 1710 Mr du Clerc, Capitaine de vaiſſeau, connu par ſon courage & par pluſieurs priſes très-conſidérables, forma le projet d'attaquer cette place. Il partit de France avec cinq vaiſſeaux de guerre, & environ mille ſoldats de troupes: mais ces forces n'étoient point ſuffiſantes; & il n'avoit pas ce génie qui ſupplée aux forces & qui les multiplie. Il fut obligé de ſe rendre priſonnier avec ſix ou ſept cent hommes; & comme ſi dans tous les tems c'étoit le deſtin de l'Amérique d'être le théatre des cruautés, les troupes priſonnieres furent plongées dans des cachots où elles mouroient de faim & de miſere; les Chirurgiens qui panſoient les bleſſés, furent maſſacrés ſur les corps ſanglans des ſoldats; le Commandant lui-même, apres s'être rendu, fut aſſaſſiné dans la maiſon qui lui ſervoit d'aſile. Tous ces crimes du Portugal étoient autant d'outrages pour la France. Duguay-Trouin ſe préſenta à la Cour pour en tirer vengeance. Le mauvais ſuccès de la premiere entrepriſe n'étoit pour lui qu'un aiguillon de plus. Mais l'Etat épuiſé par dix années de guerre, par tant de batailles perdues, par la famine & la ſtérilité qui ſuivirent l'affreux hiver de 1709, ne pouvoit lui donner aucun ſecours. Une compagnie de Négocians fit ce que l'Etat ne pouvoit faire. L'Eſcadre fut préparée avec autant de ſecret que d'activité. Duguay-Trouin mit à la voile le 9 juin 1711, & arriva le 12 ſeptembre à l'entrée de la Baye de Rio-Janéiro. On a tâché de peindre cette grande entrepriſe avec tout ce qu'elle a d'intéreſſant dans les détails. On n'a exagéré ni les difficultés, ni les périls. L'Orateur n'eſt ici qu'Hiſtorien; expoſer les faits, c'eſt louer le héros; & le plus bel éloge, peut-être, qu'on pourroit faire de Duguay-Trouin, ce ſeroit de met-

Chef de l'entrepriſe plus courageux qu'habile, plus ſoldat que capitaine, au lieu de remporter des dépouilles, s'étoit vu réduit à porter des fers. DUGUAY-TROUIN a conçu le projet de venger ſa Patrie & ſon Roi. Il trouvera dans lui-même les reſſources qui manquent à l'Etat : ſon génie & ſon nom lui ſuffiſent. L'or des citoyens opulens coule à ſa voix pour le bien de la Patrie ; & l'intérêt devient le miniſtre de la gloire. Cependant au bruit d'un armement de DUGUAY-TROUIN, la Hollande équipe des flottes ; l'Angleterre croyant ſes rivages menacés rappelle ſes troupes pour la défendre ; des vaiſſeaux vont porter l'allarme dans toutes ſes Colonies, une nombreuſe eſcadre eſt deſtinée à bloquer le port qui renferme ce héros. Ainſi les mouvemens d'un ſeul homme ſement l'épouvante dans les deux mondes. DUGUAY-TROUIN les a prévenus, & déja il eſt en mer. François qui dans les priſons de Riojaneyre, ſoulevez en gémiſſant vos bras chargés de chaînes, pour implorer le ciel contre vos barbares vainqueurs ; ah ! ſi quelque génie bienfaiſant vous portoit la nouvelle que DUGUAY-TROUIN approche, de quels cris de joye vous feriez re-

---

tre ſous les yeux des Lecteurs le plan des fortifications de Rio-Janéiro. En onze jours il fut maître de la place & de tous les forts qui l'environnent. La perte des Portugais fut immenſe : ſix cens dix mille cruſades de contribution, une quantité prodigieuſe de marchandiſes pillées ou conſumées par le feu, ou tranſportées ſur l'Eſcadre Françoiſe, ſoixante vaiſſeaux marchands, trois vaiſſeaux de guerre, & deux frégates pris ou brûlés, cauſerent à cette colonie un dommage de plus de vingt-cinq millions. Il eſt triſte pour l'humanité, que les héros d'une Nation ne ſoient jamais célébres que par la ruine & le malheur d'une autre.

tentir les voutes de ces cavernes profondes ! Il vole avec ſa flotte ; le moment de ſon arrivée eſt celui de l'attaque. Mais quelle main puiſſante a raſſemblé dans le même lieu tant de périls & tant d'obſtacles.

Je vois un port dont le paſſage étroit & reſſerré encore par un rocher, eſt défendu des deux côtés par un grand nombre de fortereſſes. Trois cens tonnerres rangés ſur ſon paſſage & combinés dans leur action, croiſent leurs feux : au milieu de l'entrée ſept vaiſſeaux de guerre préſentent une barriere formidable : au-delà s'élevent de nouveaux ouvrages, des tours, des boulevards, des baſtions, des iſles fortifiées. Après tant de barrieres, reſte la Ville même de Riojaneyre ; Riojaneyre ſituée au milieu de trois montagnes qui la protegent & qui la couvrent. Chacune de ces montagnes eſt couverte de batteries, dont l'artillerie ſemble tonner du haut des cieux. Par-tout je vois des forts, des retranchemens, des foſſés, du canon, & dans l'enceinte des remparts, une armée de douze mille hommes diſciplinés dans l'Europe.

DUGUAY-TROUIN a donné le ſignal pour forcer l'entrée du port ; trois cens pieces d'artillerie vomiſſent la mort autour de lui. De trois côtés la foudre vient heurter ſes vaiſſeaux. DUGUAY-TROUIN inébranlable s'avance d'un cours toujours égal à travers ces torrens de feux. L'ennemi s'étonne, & l'entrée eſt forcée. Le jour éclaira ce triomphe ; la nuit entend déjà gronder ces bombes qui volent dans les airs, & qui vont écraſer les citoyens des villes ſous leurs toits. Un nouveau combat recommence

avec le jour. Une iſle, poſte important, eſt attaquée & emportée d'aſſaut. Les Portugais ont fui; leurs propres mains embraſent leurs vaiſſeaux. Tout eſt prêt pour la deſcente. Des mouvemens compliqués & de fauſſes attaques trompent l'ennemi; & déjà l'armée Françoiſe eſt ſur le rivage.

Dès ce moment on vit DUGUAY-TROUIN, qui juſqu'alors n'avoit habité que ſur la mer, déployer tous les talens d'un Général, former des troupes, les ranger en bataille, choiſir des poſtes, les ſoutenir les uns par les autres, prendre une exacte connoiſſance des lieux, profiter des fautes, éviter les ſurpriſes, fixer la victoire, ordonner les retraites, uſer des avantages, tantôt avec précaution, tantôt avec activité, joindre le génie des ſiéges à celui des batailles: tant il eſt vrai que ce ſont les circonſtances qui développent les talens; & DUGUAY-TROUIN peut-être eût été auſſi aiſément le rival des Turenne & des Condé, que celui des Rhuiter & des Duqueſne.

Déjà il s'eſt emparé de deux hauteurs qui dominent la Ville; il a reconnu tout le terrein qui l'environne; il a compté toutes les reſſources de l'ennemi; il a découvert les lieux qui favoriſent l'attaque; il a remporté une victoire dans la plaine, & dreſſé des batteries qui foudroyent les remparts. L'artillerie des Vaiſſeaux ſoûtient celle des différens poſtes: tout eſt prêt; demain avec le jour l'aſſaut ſera livré. Cependant la nuit eſt deſtinée pour s'emparer d'un poſte. O nuit affreuſe! nuit terrible! ſon ſilence eſt tout-à-coup troublé par les décharges de toute l'artillerie de DUGUAY-

TROUIN. En même tems le Ciel ſe couvre d'orages : le feu des éclairs qui ſe méle au feu continuel & rapide des batteries ; le bruit des canons joint aux éclats redoublés du tonnerre ; les échos des rochers ; les remparts qui s'écroulent ; les mugiſſemens de la mer agitée par la tempête ; tous ces objets réunis dans l'obſcurité d'une nuit ſombre, formoient autour de Riojaneyre une ſcene d'horreur & d'épouvante. Les habitans prennent la fuite. L'avarice emporte ſes tréſors avec elle au fond des bois & dans les cavernes des montagnes. Les ſoldats étonnés cedent eux-mêmes au torrent ; ils fuyent : leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richeſſes publiques : mais dans les entrailles de la terre ils ont caché des feux ſecrets deſtinés à les venger. DUGUAY-TROUIN s'avance avec autant de précaution que s'il n'étoit pas vainqueur : il acheve de mériter ſa victoire, en l'aſſurant. Quel ſpectacle pour ce héros, lorſque les François, qui, ſur cette rive étrangere, avoient gémi dans les priſons, portant ſur leur viſage défiguré l'empreinte de leur infortune, le front pâle, les yeux éteints, le corps revêtu de lambeaux, vinrent en foule embraſſer ſes genoux, baiſerent ſa main ſanglante, & l'appelant cent fois leur libérateur, lui exprimerent cette reconnoiſſance vive & ſenſible qui n'eſt connue que des malheureux!

Mais la victoire eſt encore incertaine. Les ennemis ont réuni leurs troupes diſperſées : de puiſſans ſecours ſe hâtent de les joindre. Albuquerque approche à la tête d'une armée ; Albuquerque, fameux par des triomphes : ſon

nom eſt chez les Portugais le ſignal de la victoire. DUGUAY-TROUIN a tout prévu pour ſe défendre. Trois poſtes occupés aſſurent ſa conquête ; mais il veut prévenir la jonction des deux armées. Il marche : la nuit le ſeconde. Les ennemis le croyent encore ſous les remparts de la Ville ; & déja il eſt en leur préſence. Les ſoldats rangés en bataille préſentent un front redoutable, & joignent à l'intrépidité des François la fierté des vainqueurs. Cette audace du héros valut pour lui une bataille. Les ennemis ſubjugués par la terreur, viennent traiter du rachat de leur Ville, & lui offrir tout l'or de leur Colonie. Déja il a dicté des loix, & reçu des ôtages. En vain Albuquerque arrive le lendemain à la tête d'une armée de quinze mille hommes : en vain quelques Portugais, avides d'en venir aux mains, parce qu'ils ſe croyoient ſûrs de vaincre ſoûtiennent que la victoire juſtifie tout, & que la perfidie heureuſe n'eſt plus un crime. DUGUAY-TROUIN ne permit pas à ces ennemis de faire uſage de cette dangereuſe maxime. Toujours prêt à combattre, il fait accomplir le traité ; & ſes ſoldats tenant le fer d'une main, enlevent de l'autre les richeſſes du Bréſil.

Partez, illuſtre vainqueur, remportez dans votre Patrie les dépouilles de l'Amérique. Mais combien la foibleſſe de l'homme touche de près à la grandeur ! DUGUAY-TROUIN, après avoir dreſſé des trophées ſur les rives du nouveau monde, eſt prêt à périr dans les flots. (*mm*)

(*mm*) L'Eſcadre de Duguay-Trouin mit à la voile le 13 novem-

Le théâtre de ſes victoires va donc devenir ſon tombeau ! Enfin, après deux jours de tempête, la mer ſe calme ; & ce héros eſt rendu à la France. Son nom eſt dans toutes les bouches ; par tout où il paroît, les regards ſe fixent ſur lui. (*nn*) Le peuple qui, moins aveuglé par l'orgueil, ſent mieux la diſtance qui eſt entre lui & les grands hommes, ou qui, moins jaloux peut-être, eſt plus franc dans ſon admiration, s'aſſemble en foule autour de lui, le regarde, l'environne. Il eſt devenu un ſpectacle pour la France.

Louis

---

bre pour revenir en France. Vers la hauteur des Açores elle fut aſſaillie d'une tempête horrible qui dura deux jours entiers. Tous les vaiſſeaux furent diſperſés & en danger de périr. Celui de Duguay-Trouin fut preſqu'abîmé par une épouvantable colonne d'eau qui tomba ſur le devant du navire, & qui l'engloutit juſqu'à ſon grand mât. La ſecouſſe fut ſi violente, qu'elle fit dreſſer les cheveux à tout l'équipage ; & l'on crut toucher à l'inſtant où l'on périſſoit dans les abîmes. Quelle mort au retour d'une conquête ! Il ſemble que la nature choiſit ces momens de gloire pour avertir les héros qu'ils ne ſont que des hommes. Deux vaiſſeaux périrent dans cette affreuſe tempête. Duguay-Trouin échappé de tant de périls, rentra dans le port de Breſt le 12 février 1712 ; c'étoit le jour même où mourut la Ducheſſe de Bourgogne. Le deuil qui couvroit alors la France, ne permit pas à la nation de ſe livrer à la joie d'un ſi heureux ſuccès ; les cris de victoire furent étouffés par la douleur.

(*nn*) Duguay-Trouin eſt un des hommes qui a le plus joui de la faveur publique. A ſon retour de Rio-Janeiro, tout le monde s'empreſſoit de le voir. Le long des routes le peuple s'attroupoit autour de lui, & le regardoit avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui eſt extraordinaire. Un jour qu'une grande foule étoit ainſi aſſemblée, une Dame de diſtinction vient à paſſer ; elle demanda ce qu'on regardoit ; on lui dit que c'étoit Duguay-Trouin : alors elle s'approcha & perça elle-même la foule pour mieux voir. Duguay-Trouin parut étonné. *Mr*, lui dit elle, *ne ſoyez pas ſurpris, je ſuis bien aiſe de voir un héros en vie.* Lorſqu'au retour de ſes campagnes il arrivoit à St Malo, c'étoit un mouvement général dans la ville. Les meres le montroient à leurs enfans ; & dans cet âge tendre où l'on reçoit ſi aiſément les impreſſions des autres, on apprenoit à l'admirer même avant de le connoître.

Louis XIV. lui avoit accordé toutes les récompenſes qui lui étoient dues. Il en eſt une qui donne, pour ainſi dire, un nouvel être, & qui devient d'autant plus éclatante, qu'elle s'éloigne plus de ſa ſource : c'eſt la nobleſſe ; inſtitution politique ; plus injurieuſe peut-être, qu'honorable pour l'humanité ; mais utile par elle-même ; & qui n'eſt dangereuſe que par ſes abus (*oo*). Heureux les Etats où cette nobleſſe d'inſtitution n'étouffe point la nobleſſe de mérite, & où, faite pour repréſenter la vertu, elle n'eſt ni la décoration du vice, ni le titre de l'indolence, ni le piedeſtal de l'orgueil ! O DUGUAY-TROUIN, lorſque ton Roi t'honora de cette diſtinction, la France ne demanda point par où tu l'avois méritée. Douze flottes attaquées & vaincues, & plus de quatre cens vaiſſeaux pris ou brûlés, voilà tes titres : avant

(*oo*) La nobleſſe eſt une des diſtinctions les plus éclatantes ; & qui flatte le plus la vanité des hommes ; cette inſtitution n'eſt pas cependant de tous les pays. Elle eſt ignorée à la Chine, ſans doute parce que la ſageſſe des loix y tient lieu de tous les reſſorts. Elle eſt inconnue dans preſque tout l'Orient, parce que la crainte y étouffe l'honneur ; & que par tout où regne le deſpotiſme, il n'exiſte qu'un ſeul homme. Elle s'eſt établie dans l'Europe, ſoit parce que tous les pays y ont été peuplés par des hordes de conquérans, & que la guerre eſt la principale ſource de l'inégalité ; ſoit parce que l'autorité des chefs y étant plus balancée ; il a fallu plus de claſſes de citoyens pour former des contre-poids & des équilibres. Quoiqu'il en ſoit, elle eſt un des principaux reſſorts de nos gouvernemens modernes : elle eſt même très-utile aux Etats, toutes les fois que des ancêtres ne ſuppoſent pas des talens, & que les noms ne ſont pas préférés aux vertus. Il faudroit encore que ces titres ne fuſſent pas prodigués, & ſur tout qu'ils ne fuſſent pas le prix de l'or. On ſait comment Duguay-Trouin acquit les ſiens. Ses lettres de nobleſſe conçues dans les termes les plus honorables, contiennent une partie de ſes ſervices ; elles ſont datées du mois de juin 1709. Ses armoiries avoient pour deviſe : *Dedit hæc inſignia virtus.*

que d'être noble, tu fus un héros. Pourquoi ſur la mer voit-on beaucoup plus qu'ailleurs de ces hommes extraordinaires qui doivent tout à eux-mêmes? (*pp*) Jean Bart & Duqueſne, noms immortels, tous deux nés dans l'obſcurité, ont fondé leur grandeur ſur leurs exploits: & toi, Rhuiter, tes mains qui combattoient les Rois, & qui guidoient les flottes victorieuſes du Batave, avoient déployé des voiles & manié des cordages.

DUGUAY-TROUIN, de ſimple Armateur, devenu chef d'eſcadre, & depuis Lieutenant Général, (*qq*) s'étoit trop élevé pour que l'envie ne lui en fît pas un crime. Ces hommes lâches & vains qui veulent jouir en même-

---

(*pp*) Il y a eu ſur mer beaucoup de ces hommes qui ſe ſont créés eux-mêmes. J'ai déja parlé de Jean Bart, qui commença par être pêcheur, & qui finit par être Chef d'Eſcadre; de Rhuiter, qui de mouſſe de vaiſſeau devint Lieutenant-Amiral Général de Hollande. L'Amiral Tromp, ſi célébre par ſes victoires contre l'Eſpagne & l'Angleterre, étoit auſſi un homme de fortune. Notre fameux Duqueſne parvint de même au commandement à force de mérite. Il étoit fils d'un Capitaine de vaiſſeau. Né en 1610, dès l'âge de 17 ans il ſervit ſous ſon pere. Il combattit ſoixante ans ſur mer, & ſe diſtingua toujours ou par des actions hardies, ou par des victoires. Mais ce qui a le plus contribué à ſon éclatante réputation, ce ſont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eût en tête le grand Rhuiter; & quoiqu'inférieur en nombre, il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande & d'Eſpagne, le 8 janvier, le 22 avril & le 2 juin 1676. Dans le ſecond de ces combats, Rhuiter fut tué. L'Aſie, l'Afrique & l'Europe ont été tour à tour témoins de ſa valeur. Duqueſne devint Général des armées navales de France, & mourut le 2 de février 1688, âgé de 78 ans. Duguay-Trouin, dont les commencemens furent encore plus obſcurs, s'éleva de même aux premiers grades de la marine. On ne ſauroit trop mettre de pareils exemples ſous les yeux des citoyens: il faut qu'on ſache que les grands talens peuvent mener aux grandes places, & que le mérite n'a pas toujours beſoin d'aïeux.

(*qq*) Duguay-Trouin fut nommé Chef d'Eſcadre au commencement d'août 1715, Commandeur de l'Ordre de St Louis le premier mars 1728, & Lieutenant Général le 27 du même mois.

tems des douceurs de la molleſſe & des récompenſes de la vertu, oſoient ſe vanter des actions de leurs ancêtres : & ils ne pardonnoient pas à un héros d'avoir fait les ſiennes. DUGUAY-TROUIN pouvoit leur dire ce que Marius diſoit aux Grands de Rome : vous m'enviez ma gloire ; enviez-moi donc auſſi mes travaux, mes dangers, mes combats ; enviez-moi le ſang que j'ai verſé pour la Patrie.

Ce n'eſt pas que DUGUAY-TROUIN irritât l'envie par ces élancemens d'une ame altiere qui ſent trop ſa ſupériorité. Il avoit la modeſtie d'un grand homme. Dans les relations de ſes combats, il étoit le ſeul à qui il ne rendît pas juſtice. C'étoit aſſez pour lui de mériter des éloges ; il laiſſoit à la renommée le ſoin de les faire. Sans faſte dans ſes actions, ſans hauteur dans ſes diſcours ; les deux plus dangereux ſéducteurs de la vertu, la fortune & la gloire n'avoient pu le corrompre. Si ſa renommée ne l'eût ſuivi en tous lieux, on eût oublié, en lui parlant, que c'étoit un héros.

La mer donna toujours à ceux qui l'habitent, une fierté naturelle. C'eſt le ſéjour de la liberté : on n'y reſpire point l'air de l'eſclavage comme dans les priſons immenſes des Villes ; on n'y eſt point preſſé par les tyrans. Sur cet Océan ſans bornes l'ame s'étend & s'agrandit. DUGUAY-TROUIN à des mœurs douces joignoit cette fierté noble ; mais il la réſervoit toute entiere pour les combats. Jamais elle ne parut dans la ſociété, que lorſque l'injuſtice ou l'envie oſerent lui diſputer ſa gloire. Il s'éleve dès qu'on l'abaiſſe ; il brave dès qu'on l'offenſe.

Jamais chez lui l'intérêt ne balança l'honneur. (*rr*) Quels ſont dans les combats les tréſors qu'il veut ſauver? Son pavillon & l'honneur de la France. Vainqueur du Bréſil & de quatre cent vaiſſeaux, il mourut dans la médiocrité.

Il n'eſt pas étonnant qu'il reſpectât la valeur dans ſes ennemis; on ſent un ſecret orgueil à honorer ceux qu'on a vaincus : mais il la voyoit ſans jalouſie dans ceux qui ſervoient ſous lui. Il l'inſpiroit à ſes ſoldats par une prévoyance qui embraſſoit tout, par une confiance qui jamais ne douta du ſuccès, par des diſpoſitions qui mettoient les troupes dans la néceſſité d'être braves, par une ſévérité de diſcipline, qui eſt pour les courages ce qu'une vie ſobre & frugale eſt pour les corps, (*ss*) par une attention pleine d'humanité à ménager leur ſang; car à ſes yeux des ſoldats étoient des hommes.

A la cour, pays où l'ambition étouffe l'amitié même, où l'on oublie tout, excepté ſoi &

(*rr*) Le déſintéreſſement, vertu ſi rare, fut une des principales qualités de Duguay-Trouin. Pyrrhus diſoit aux Ambaſſadeurs de Rome qui lui offroient des richeſſes: *Je ne ſuis pas un Marchand, je ſuis un Roi : je ne viens pas chercher de l'or, mais combattre avec le fer.* Le même ſentiment animoit Duguay-Trouin, lorſqu'il commandoit les vaiſſeaux de Louis XIV. Loin de changer la guerre en un trafic honteux, ſouvent au ſortir d'une action, on le vit prodiguer ſes propres richeſſes pour récompenſer la valeur de ſes troupes.

(*ss*) Il avoit ſur la diſcipline militaire les grands principes de l'Antiquité. Il la regardoit comme l'ame de la guerre, & le gage aſſuré des victoires. Jamais il ne ſouffrit, ſous quelque prétexte que ce fût, qu'on éludât les ordres qu'il avoit une fois donnés. Jamais il ne laiſſa une belle action ſans récompenſe, ni une faute ſans punition. Sous lui la diſcipline n'étoit pas ſeulement ſévére; elle étoit quelquefois dure: mais dans cette partie l'excès même eſt utile.

ſes ennemis, il s'occupoit de l'avancement de ſes Officiers; il portoit aux pieds du tróne les actions même des ſoldats, qui, ſans lui, n'auroient jamais été connus de leur Maître. Louis XIV, pour prix d'une victoire, lui accorde une penſion. DUGUAY-TROUIN prie ſon Roi de la tranſporter à un Officier courageux & pauvre, cruellement bleſſé dans le combat. (*tt*) Cette action qui n'eſt que juſte, doit cependant, par la corruption de nos mœurs, paroître grande.

La ſenſibilité fut toujours le caractere des héros. Tels furent Alexandre, Céſar, Henri IV, Condé, fiers & ſenſibles, tendres & ſublimes: tel fut auſſi DUGUAY-TROUIN. On aime à le voir frémir à la vue des embraſemens & des naufrages; voler au ſecours des malheureux; conſoler les vaincus; donner les plus tendres regrets à la mort de ſes amis; embraſſer les corps expirans de ſes freres; les ſerrer dans ſes bras; mêler ſes larmes à leur ſang. Quoi! il pleure! Eſt-ce donc là ce héros qui fait trembler l'Angleterre? Heureux, s'il n'avoit jamais eu que de ſi nobles foibleſſes! Mais la poſtérité lui rendra du moins cette juſtice, que le plaiſir ne fut jamais pour lui que le délaſſement de la gloire.

(*tt*) Le trait qu'on rapporte ici arriva en 1707, après le fameux combat entre la flotte Angloiſe, & les deux Eſcadres de Duguay-Trouin & de Forbin réunies. Le Roi avoit accordé à Duguay-Trouin une penſion de 1000 liv. ſur ſon Tréſor Royal. Duguay-Trouin écrivit au Miniſtre, pour le prier de faire tomber cette penſion à Mr de St Auban, ſon Capitaine en ſecond, qui avoit eu une cuiſſe emportée à l'abordage du *Cumberland*, & qui avoit plus beſoin de penſion que lui. *Je ſuis trop récompenſé*, ajouta-t-il, *ſi j'obtiens l'avancement de mes Officiers.*

Il aimoit Louis XIV, non comme ſon Maître, mais comme un grand homme; & lorſque ce Prince mourut, DUGUAY-TROUIN donna dans Paris le ſpectacle d'un ſujet qui pleura ſon Roi.

Ne croyez pas que dans la paix ce héros ſoit inutile à la France. Les jours du citoyen ne ſont jamais perdus pour la Patrie. Tantôt par des études ſavantes & des réflexions plus utiles pour un homme de génie, que les livres même, il approfondit cet art qui l'a rendu ſi célébre; tantôt il s'occupe à écrire ces Mémoires, qui ſeront une leçon éternelle pour la poſtérité; dans les ports où il commande, il maintient l'ordre qui eſt l'ame du ſervice; il veille ſur la diſcipline, qui, dans la paix, tend toujours à s'énerver; il s'étudie à perfectionner l'architecture navale, objet le plus important peut-être de la marine, & qui eſt encore ſi défectueux. (*vv*)

(*vv*) On ne doit pas s'étonner que l'Architecture navale ſoit encore ſi défectueuſe, tandis que l'Architecture civile a été portée à un ſi haut degré de perfection. Ce n'eſt point ici le lieu de comparer enſemble ces deux eſpeces d'Architecture: on remarquera ſeulement que l'une conſtruit ſes édifices ſur un terrain ſolide, & que les bâtimens de l'autre ſont expoſés ſans ceſſe à l'inconſtance de l'eau & du vent. La premiere connoît la force & qualité des matériaux qu'elle emploie; les bois que la ſeconde met en œuvre, quoique de même nature, ſont très-différens en qualité. Les maiſons n'ont aucun effort extérieur à ſoûtenir, aucune altération ſenſible à craindre; les vaiſſeaux ont à réſiſter ſans ceſſe au choc des vagues, aux ſecouſſes des vents, & dans les combats, à l'effet terrible des canons. Enfin les diverſes parties des édifices ſont preſque toujours terminés par des lignes droites & des ſurfaces planes; le rapport de ces parties eſt facile à trouver, & la Géométrie a déterminé depuis long-tems la valeur & la force des angles qu'elles forment; dans les vaiſſeaux, preſque toutes les parties qui les compoſent, ſont terminées par des lignes courbes; & cette figure curviligne eſt encore différente dans chaque partie. Perſonne n'ignore la difficulté de tracer toutes ces

Il préſide dans un Conſeil à cette Compagnie des Indes, (*xx*) fondée par Colbert, tombée depuis en décadence, & que l'on vit renaître des débris du ſyſtême, comme on voit ſortir du milieu d'un tronc abattu par l'orage, un rejeton vigoureux, qui bientôt croît, s'éleve, & devient plus fort que l'arbre même qui lui a donné naiſſance. Philippe le conſulte: DUGUAY-TROUIN éclaire ſes Concitoyens & ſon Prince, comme il avoit vaincu ſes ennemis, avec modeſtie, mais avec courage.

---

courbes, & de les concilier enſemble. Une autre cauſe qui nuit beaucoup au progrès de l'Architecture navale, c'eſt le ſecret que les conſtructeurs font de leurs méthodes particulieres. On leur permet de les tenir cachées & de ſe les tranſmettre de pere en fils, comme un riche patrimoine. Ces méthodes ainſi cachées, ne peuvent être jugées par les ſavans, & réformées par le concours des lumieres. Pour remédier à cet abus, il ſuffiroit d'établir une loi qui ordonnât aux conſtructeurs de remettre aux Amirautés leurs plans & leurs deſſeins. C'eſt une loi qui s'obſerve en Angleterre. Mais le plus grand obſtacle qui s'oppoſe à la perfection de cet art, c'eſt la multitude infinie de connoiſſances ſur leſquelles il eſt fondé, & ſans leſquelles il ne ſera jamais poſſible de déterminer quelles ſont les proportions & le degré de courbure le plus avantageux pour favoriſer l'impulſion de l'air, pour vaincre la réſiſtance de l'eau, pour établir l'équilibre de toutes les parties, pour réunir la viteſſe à la ſolidité. La principale difficulté conſiſte en ce que l'air & l'eau agiſſent en ſens contraires ſur le corps du navire, & qu'on ne connoît pas le degré de leur action, avec cette préciſion qui ſeroit néceſſaire pour déterminer un grand nombre de problêmes.

(*xx*) En 1723 Mr le Duc d'Orléans Régent, qui s'intéreſſoit à la Compagnie des Indes avec cette ardeur qu'un caractére tel que le ſien avoit pour les entrepriſes nouvelles, crut ne pouvoir mieux en aſſûrer le ſuccès, qu'en ſe réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le Conſeil des Indes. Le premier Miniſtre le conſultoit aſſidument, tant ſur l'adminiſtration générale de la Compagnie, que ſur les détails. Le Duc d'Orléans, qui n'avoit que de grandes vues, & qui ſavoit aſſez pour ſentir le beſoin de s'inſtruire, voulut que Duguay-Trouin eut avec lui des entretiens réglés ſur le commerce. Cet objet ſi important pour les Etats modernes, étoit diſcuté dans des entretiens profonds. Le Prince honoroit le héros, & le héros inſtruiſoit le Prince.

La Cour ſe renouvelle. La confiance que l'on a en lui, eſt toujours la même. Alger, (*yy*) tu frémis à la vue du pavillon François. Les foudres qui ſous Louis XIV t'avoient preſque réduite en cendres, fument encore. DUGUAY-TROUIN va réclamer les droits de l'humanité chez toutes ces Nations qui font trafic de la liberté des hommes. Par tout il eſt reſpecté, moins comme l'Envoyé d'un grand Roi, que comme un héros. Il négocie avec la ſupériorité d'un homme fameux par des victoires.

Va-t-il enfin rentrer dans la carriere ſanglante des combats ? (*zz*) Le monde eſt ébranlé ; la France ſe heurte contre l'Empire ; l'Angleterre équippe des flottes ; nos vaiſſeaux s'arment dans nos

---

(*yy*) En 1731 Mr le Comte de Maurepas procura à Duguay-Trouin le commandement d'une Eſcadre que le Roi envoya dans le Levant. Cette Eſcadre étoit deſtinée à ſoûtenir l'éclat de la nation Françoiſe dans toute la Méditerranée. Elle partit le 3 juin, & alla ſucceſſivement à Alger, à Tunis, à Tripoli, à Smyrne. Partout il reçût les plus grands honneurs ; & régla les intérêts du commerce à l'avantage de la Nation. Son Eſcadre rentra dans le port de Toulon le premier novembre.

(*zz*) En 1733 la guerre s'alluma entre la France & l'Empire. Comme l'Angleterre faiſoit des armemens conſidérables, la Cour fit auſſi armer à Breſt ; & donna le commandement de cette Eſcadre à Duguay-Trouin. Sa ſanté étoit déja fort affoiblie ; mais il parût ranimer ſes forces pour ſervir l'Etat. On ne montra jamais plus d'ardeur ni plus d'activité. Cependant ces préparatifs furent inutiles. La paix ſe fit avec l'Empereur, & les vaiſſeaux ſans être ſortis de la rade, rentrerent dans le port. Bientôt ſa maladie augmenta, & il eut beaucoup de peine à ſe faire tranſporter à Paris. Les Médecins jugerent que tout leur art ne pouvoit le ſecourir. Le 17 ſeptembre, comme il ſentoit approcher ſa fin, il écrivit une lettre au Cardinal de Fleury, pour recommander ſa famille aux bontés du Roi. Cette lettre d'un héros mourant toucha le Cardinal, juſqu'à lui faire répandre des larmes. Il la lut au Roi, qui en fut auſſi attendri. Duguay-Trouin mourut le 27 ſeptembre 1736. La Nation le regreta ; & ſes ennemis convinrent alors que c'étoit un grand homme.

nos ports. L'honneur de les commander enflamme DUGUAY-TROUIN, & lui rend l'ardeur bouillante du premier âge. Ces mers témoins de tant de triomphes, vont après vingt ans reconnoître leur vainqueur. Mais tout-à-coup l'Europe ſe calme, & DUGUAY-TROUIN, prêt à commencer de vaincre, ſe félicite de ne point augmenter ſa gloire.

Il ſemble que les maux qui le tourmentoient n'euſſent été ſuſpendus que par ſon zele. Dès qu'il n'a plus l'eſpérance de combattre, ſon corps s'affoiblit, ſes forces s'épuiſent; & la France qui venoit de perdre Bervick & Villars, pleure le dernier des héros du ſiecle de Louis XIV.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé ſitôt! Faut-il qu'épuiſé par les maladies, il ait ſuccombé lorſqu'il auroit pu encore remplir une longue carriere! Ah! ſi le Ciel eût prolongé ſes jours, même dans ſa vieilleſſe, il eût encore étonné le monde. Ainſi Duquesne courbé ſous les années rendoit encore la France reſpectable ſur les mers, ainſi Villars étoit conquérant à l'âge où les autres hommes vivent à peine. Que du moins ſon ame reſpire encore parmi nous; que ſon exemple puiſſe enfanter des héros.

Dans ces entretiens ſi profonds qu'il avoit avec Philippe, il parloit ſans ceſſe à ce Prince de l'importance & de l'utilité de la Marine. Ah s'il revivoit aujourd'hui, s'il erroit parmi nos ports & nos arſenaux, quelle ſeroit ſa douleur! François, s'écrieroit-il, que ſont devenus ces vaiſſeaux que j'ai commandés, ces flottes victorieuſes qui dominoient ſur l'Océan? Mes

yeux cherchent en vain : je n'apperçois que des ruines. Un triſte ſilence regne dans vos ports. Eh quoi, n'êtes-vous plus le même peuple ? N'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre ? Allez tarir la ſource de leurs tréſors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe ne ſont plus que des guerres de commerce, qu'on achete des armées & des victoires, & que le ſang eſt à prix d'argent ? Les vaiſſeaux ſont aujourd'hui les appuis des trônes. Portez vos regards au-delà des mers : les habitans de vos colonies vous tendent les bras. Etes-vous citoyens ? Ce ſont vos freres. Etes-vous avides de richeſſes ? Vous les trouverez dans le nouveau monde. Vous y trouverez un bien plus précieux ; la gloire. Vous avez verſé tant de ſang pour maintenir la balance de l'Europe ; l'ambition a changé d'objet. Portez, portez cette balance ſur les mers. C'eſt là qu'il faut établir l'équilibre du pouvoir. Si un ſeul peuple y domine, il ſera tyran, & vous ſerez eſclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les alimens de votre luxe, dont vos malheurs ne vous guériront pas. François, conſidérez ces mers qui de trois côtés baignent votre Patrie. Voyez vos riches Provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui ſert à la conſtruction. Voyez ces ports creuſés pour recevoir vos vaiſſeaux. La gloire, l'intérêt, la néceſſité, la nature, tout vous appelle. François ſoyez grands comme vos ancêtres. Régnez ſur la mer ; & mon ombre, en apprenant vos triomphes ſur les peuples que j'ai vaincus, ſe réjouira encore dans ſon tombeau.

ELOGE

DE MAXIMILIEN

DE BETHUNE,

DUC DE SULLY,

Surintendant des Finances, &c. principal Miniſtre ſous Henri IV.

DISCOURS

Qui a remporté le Prix de l'Académie Françoiſe en 1763.

ELOGE

DE MAXIMILIEN DE BETHUNE, *DUC DE SULLY*,

Surintendant des Finances, &c. principal Miniſtre ſous Henri IV.

UNE triſte & honteuſe expérience atteſte à tous les ſiecles & à tous les pays, que le genre humain eſt injuſte envers les grands hommes qu'il a ſous ſes yeux. Nous ne pardonnons pas à ceux qui nous humilient. Tout ce qui eſt grand, accable notre foibleſſe. La poſtérité plus juſte dépouille ce caractére. Un tombeau met un intervalle immenſe entre l'homme qui juge, & celui qui eſt jugé. C'eſt-là que l'envie ſe taît, que les perſécutions ceſſent, que les petits intérêts s'évanouiſſent. Les paſſions,

comme un limon groſſier, ſe dépoſent inſenſiblement en roulant à travers les ſiecles; & la vérité ſurnage. A meſure que la poſtérité a imprimé ſes pas ſur les cendres de SULLY, la gloire de ce grand homme a été plus reconnue. On a mieux vu le bien qu'il a fait, lorſqu'on a ceſſé d'en jouir: on a plus admiré ſes reſſources, lorſqu'on a eu les mêmes beſoins. Sa réputation foible d'abord & incertaine eſt devenue ce qu'elle devoit être, ſemblable à ces arbres vigoureux qui naiſſent au milieu des orages, s'élevent avec lenteur, ſe fortifient par les ſecouſſes, & s'affermiſſent par le temps. Ainſi, pour louer ce grand homme, je n'aurai beſoin que d'écouter la Renommée. La voix des ſiécles & des nations me dictera ce que je dois écrire.

Malheur à l'Ecrivain qui fait de l'art de penſer un trafic infame de flatterie! Ce n'eſt point ici l'éloge d'un homme; c'eſt une leçon pour les Etats & pour l'humanité entiere. Mais ſur tout, s'il y avoit un pays ſur la terre où les déſordres & les malheurs fuſſent les mêmes, où les abus fuſſent changés en Loix, les mœurs corrompues par l'aviliſſement des ames, les reſſorts de l'Etat relâchés par la molleſſe, ce ſeroit pour ce pays que j'écrirois. En développant les talens de SULLY, je montrerois de grandes reſſources; en peignant ſes vertus, j'offrirois un grand exemple.

Je n'ignore point qu'il y a des temps malheureux où la ſainte image de la vertu ne paroît plus qu'un fantôme menaçant, & où celui qui oſe la louer, eſt regardé comme l'en-

nemi de ſon ſiécle : mais je ſerois indigne de parler de SULLY, ſi cette baſſe crainte pouvoit m'arrêter. Ayons du moins le courage de bien dire, dans un ſiécle où ſi peu d'hommes ont le courage de bien faire. Les hommes vertueux m'en ſauront gré ; & l'indignation du vice ſera encore un nouvel éloge pour moi.

Vous ne ſerez point ſéparé de cet éloge, ô vous tendre ami de SULLY, vous le plus grand des Rois & le meilleur des maîtres, vous dont un citoyen ne peut prononcer le nom ſans attendriſſement. Ah ! ſi vos cendres pouvoient ſe ranimer, vous peindriez vous-même SULLY avec cette éloquence ſimple & guerriére qui vous étoit propre ; & SULLY ſeroit mieux loué ſans doute qu'il ne pourra l'être par les plus grands Orateurs.

PREMIERE PARTIE.

Le moindre des mérites de SULLY, fut d'être d'une naiſſance illuſtre. (*a*) Il tenoit d'un côté

(*a*) Maximilien de Bethune, Baron de Roſni, Duc de Sully, Maréchal de France, & principal Miniſtre ſous Henri IV, naquit à Roſni le 13 décembre 1560, de François de Bethune, Baron de Roſni, & de Charlotte Dauvet, fille d'un Préſident de la Chambre des Comptes de Paris. La maiſon de Bethune étoit illuſtrée & connue dès le dixieme ſiecle. L'hiſtoire en fait une mention honorable dans les guerres des Croiſades. Elle s'allia dans la ſuite avec différens princes de la maiſon de France, avec les Empereurs de Conſtantinople, les Comtes de Flandre, les Ducs de Lorraine, les Rois de Jéruſalem, les Rois de Caſtille, les Rois d'Ecoſſe, les Rois d'Angleterre, avec la maiſon d'Autriche, avec les Maiſons de Courtenay, de Châtillon, de Montmorency, de Melun, de Horn, &c. On peut dire du Duc de Sully qu'il ſoûtint un ſi grand nom, ce qui eſt ſans doute la premiere gloire après celle de le créer.

à la Maiſon d'Autriche, de l'autre à l'auguſte Maiſon de France. C'en étoit aſſez pour corrompre une ame foible. La ſienne ne trouva dans cet heureux haſard que des motifs de grandeur. Il y puiſa cet orgueil généreux qui s'indigne des baſſeſſes, & qui s'élance à la gloire par la vertu. La fortune lui accorda un nouvel avantage pour devenir grand ; car il étoit pauvre. Tandis qu'il étoit élevé à Roſni dans toute l'auſtérité des mœurs antiques, déja croiſſoit dans les montagnes & parmi les rochers du Béarn, cet autre enfant deſtiné à conquérir & à gouverner la France. (*b*) Le Ciel devoit les unir un jour pour le bonheur de l'Etat : cependant ils étoient encore foibles ; & le ſang couloit autour d'eux. Quatre batailles où les François s'égorgérent, ſervirent d'époque à l'enfance de SULLY. (*c*) De plus grands maux ſe préparoient

---

(*b*) Henri Roi de Navarre, qui, avec le ſecours de Sully, devoit faire tant de bien à la France, étoit plus âgé que lui de ſept ans. Né le 13 décembre 1553 à Pau en Bearn, il fut élevé dans un château parmi les rochers & dans les montagnes. Là, il étoit habillé & nourri comme les autres enfans du pays. On l'accoûtumoit à courir & à monter ſur les rochers. Sa nourriture ordinaire étoit du pain bis, du fromage & du bœuf. Souvent même on le faiſoit marcher nuds pieds & nue tête. Cette éducation mâle contribua ſans doute à lui donner cette trempe d'ame vigoureuſe & forte, qui en fit dans la ſuite un ſi grand homme. Il ſeroit à ſouhaiter que nos mœurs nous permiſſent d'imiter de pareils exemples. La molleſſe, vice ordinaire de notre éducation moderne, en affoibliſſant les organes, détruit le principe des grandes choſes, & fait, pour ainſi dire, mourir l'ame avant qu'elle ſoit née.

(*c*) Pendant l'enfance de Sully, il y eut quatre batailles livrées entre les Proteſtans & les Catholiques, celle de Dreux en 1562, celle de Saint-Denis en 1567, celles de Jarnac & de Montcontour en 1569, enfin la Saint-Barthelemi, plus meurtriere que dix batailles, en 1572. Sully étoit alors âgé de 12 ans, & avoit été élevé dans la Religion

paroient encore. Oh ! quelle main pourra effacer du ſouvenir de la poſtérité ce jour qui fut ſuivi de vingt-ſix ans de carnage & d'horreur ; ce jour où la férocité du fanatiſme changea un peuple doux en un peuple de meurtriers, & où d'un bout de la France à l'autre les Autels furent inondés du ſang des hommes ! Je te rends graces, ô Ciel, de ce que HENRI IV. & SULLY ne périrent pas dans cette journée. La mort de ces deux hommes ſeuls eût été plus funeſte à l'Etat que celle des ſoixante-dix mille citoyens qui furent égorgés.

L'éducation de SULLY fut interrompue par ces affreux revers. Il ſe vit obligé de renoncer à

Proteſtante Il faiſoit ſes études au Collége de Bourgogne ; mais il n'y demeuroit pas Sur les trois heures après minuit, le ſon de toutes les cloches, & les cris confus de la populace le réveillerent. Il ne tarda point à être inſtruit de la cauſe du tumulte. Auſſi-tôt il réſolut d'aller gagner le Collége de Bourgogne. Il prend ſa robe d'écolier, & met ſous ſon bras un gros livre d'Egliſe à l'uſage des Catholiques. En cet état il ſort. En entrant dans la rue, il la voit inondée de ſang ; il voit des troupes de furieux qui couroient de toute part ; enfonçoient les maiſons, & crioient à haute voix : *tue, tue ; aux Huguenots, aux Huguenots.* Ce ſpectacle, ces cris, tout augmente ſa frayeur ; & précipite ſes pas. Trois corps-de-garde l'arrêterent ſucceſſivement ; chaque fois le livre d'heures qu'il portoit, le ſauva. Arrivé enfin au College de Bourgogne, il y trouva de nouveaux périls. Le portier lui refuſa deux fois l'entrée, & le laiſſa dans la rue à la merci des aſſaſſins. Heureuſement le Principal du Collége fut ſon danger. C'étoit un homme de bien, & qui ne croyoit point qu'un aſſaſſinat fût un acte de Religion. Il mena le jeune Sully dans ſon appartement : mais en y entrant, Sully trouva encore deux Prêtres inhumains, qui voulurent ſe jetter ſur lui pour le mettre en pieces, citant les Vêpres Siciliennes, & diſant que l'ordre étoit de tuer juſqu'aux enfans à la mamelle. Le Principal l'arracha avec peine de leurs mains, & le fit conduire ſecrettement dans un cabinet écarté, où il l'enferma ſous clef. A quoi tient le ſort des Etats ! Peu s'en fallut que Henri ne fût tué le même jour. Le Prêtre charitable qui conſerva la vie à Sully, en ſauvant un jeune enfant de douze ans, ne penſoit point alors qu'il étoit le bienfaiteur de la France.

l'étude des Langues : mais l'hiſtoire, en lui mettant ſous les yeux la vie des grands hommes, lui fit ſentir qu'il étoit né pour les imiter. Les Mathématiques accoutumérent ſon eſprit à ces combinaiſons juſtes & rapides qui forment le guerrier & l'homme d'Etat. Son ſiecle même l'inſtruiſit. Les fureurs religieuſes dont il fut le témoin, & preſque la victime, lui inſpirerent l'horreur du fanatiſme. Le ſaccagement des villes & des campagnes réveilla dans ſon cœur l'humanité. La faim, la ſoif, les périls & les travaux belliqueux formerent ſon courage. Quoi ! l'Orateur, en voyant les mœurs foibles & corrompues de ſon ſiécle, ſeroit-il réduit à envier ces temps malheureux des diſcordes civiles, où les Etats éprouvent des ſecouſſes, mais où les ames ſe fortifient par les épreuves ? SULLY n'eſt encore âgé que de ſeize ans, & déja il commence à ſe ſignaler. Les premiers talens qu'il montra, furent ceux de la guerre.

Charles IX étoit mort, prince féroce & foible, eſclave de ſa mere, teint du ſang de ſes ſujets. Henri III accouroit du fond de la Pologne. Catherine voluptueuſe & cruelle, Reine barbare & femme ſuperſtitieuſe, agitoit les rênes ſanglantes de l'Etat. Les Proteſtans plus terribles par leurs pertes, couroient venger les meurtres de la S. Barthelemi. Henri avoit briſé ſes fers : ce jeune Prince ardent & impétueux voloit de ſa priſon aux combats. Roſni le ſuit. (*d*) Impatient de vaincre, il ſert ſans au-

(*d*) La guerre civile qu'on avoit cru éteinte par les maſſacres de

tre titre que celui de volontaire. Les plaines de Tours furent le premier théâtre de ſa valeur. Déja il allarme le cœur ſenſible du Roi de Navarre : ce Prince loue ſon courage en blâmant ſa témérité. Un drapeau lui eſt confié : ce devoit être en ſes mains l'étendard de la victoire. Il conſacre à ſon maître le fruit de ſes économies & l'or qui étoit le prix de ſon ſang. Pluſieurs gentilshommes à ſa ſolde font ſerment de combattre & de mourir avec lui. (*e*) Dès ce moment il ne fut attaché qu'à

---

la Saint-Barthelemi, recommença en 1574. Mais le Roi de Navarre ne recouvra ſa liberté qu'en 1576. Roſni l'accompagna dans ſa fuite. Il entra d'abord dans l'Infanterie comme ſimple volontaire, & fit ſes premieres armes aux environs de Tours. Il ſe ſignala dans pluſieurs détachemens. Le Roi de Navarre ayant appris qu'il ſe comportoit avec plus de témérité que de prudence, le fit appeller, & lui dit : „ Roſni, ce n'eſt pas là où je veux que vous haſardiez votre vie. Je „ loue votre courage, mais je déſire vous le faire employer en une „ meilleure occaſion. " La même année M. de Lavardin ſon parent lui fit prendre l'enſeigne de ſa Compagnie Colonelle. Il eſt nommé pour défendre Périgueux, & enſuite Villeneuve en Agenois. A la priſe de la Réole il commande cinquante hommes. Au ſiége de Villefranche en Périgord, montant à l'aſſaut avec ſon drapeau, il eſt renverſé par le choc des piques & des hallebardes, dans un foſſé profond où il penſa périr. Au ſiége de Marmande, commandant un corps d'Arquebuſiers, il eſt ſur le point d'être accablé par un nombre trois fois ſupérieur. Le Roi de Navarre couvert d'une ſimple cuiraſſe, vole à ſon ſecours, & lui donne le tems de s'emparer du poſte qu'il attaquoit.

(*e*) Les œconomies du jeune Roſni, jointes aux profits militaires qu'il avoit faits dans cette campagne, le mirent en état d'entretenir à ſa ſolde pluſieurs Gentilshommes, avec leſquels il ne s'attacha plus qu'à la ſeule perſonne du Roi. Quoiqu'il n'eût encore que ſeize ans, il mit un ordre ſi réglé dans ſon domeſtique, qu'il vint à bout de ſoûtenir un état qui paroiſſoit au-deſſus de ſa fortune. Le Roi de Navarre le remarqua, & conçut dès ce moment pour lui une très-grande eſtime. Il n'appartient pas à tout le monde de deviner les grands caractéres par les petites choſes. C'eſt ce que fit alors le Roi de Navarre. Peut-être dans ce jeune Officier il vit déja le Miniſtre & le Surintendant des Finances.

la ſeule perſonne du Roi. C'étoit ſe dévouer aux périls & s'enchaîner à l'honneur. Henri ſeul avec quelques guerriers eſt enfermé dans une ville ennemie, & ſéparé de ſon armée. SULLY combat à ſes côtés contre tout un peuple; (*f*) & le nouveau Parménion goûta la gloire de ſauver auſſi ſon Alexandre. Les périls renaiſſent avec les combats. Ici il eſt enveloppé, & ne voit plus que l'honneur de la mort; ailleurs l'épée à la main il brave une armée. (*g*) Henri blâme en vain ces excès de valeur. Ce qu'il défendoit par ſes diſcours, il l'autoriſoit par ſes exemples: & SULLY dans les combats étoit encore plus porté à imiter ſon Maître qu'à lui obéir.

(*f*) Le Roi ayant ſurpris Eauſe, ville d'Armagnac, y entra à la tête de quinze ou ſeize hommes qui le ſuivoient de plus près. Comme on abattit ſur le champ la herſe du pont, le reſte de ſon armée ne put le ſuivre, & demeura hors de la ville. Auſſi-tôt les habitans ſonnerent le tocſin, & vinrent attaquer cette petite troupe On entendit pluſieurs voix qui crioient: „ tirez à cette jupe écarlate & à „ ce panache blanc, car c'eſt le Roi de Navarre. " Ce Prince fondit, le piſtolet à la main, ſur pluſieurs pelotons, & les diſſipa: mais le nombre des ennemis augmenta, & le danger devint extrême. Le Roi adoſſé contre le portail d'une Egliſe, combattit aſſez long-tems, pour que ſon armée eût le tems d'enfoncer les portes, & de venir à ſon ſecours. Roſni dans ce grand peril partagea l'honneur de défendre ſon maître, & de le conſerver à la France.

(*g*) Devant Mirande, Roſni & le jeune Bethune ſon couſin ſe virent enveloppés d'ennemis. Ils combattirent long-tems ſans autre eſpérance que celle de venger leur mort: déja ils ne pouvoient plus ſoûtenir leurs armes, lorſque le Roi de Navarre envoya à leur ſecours. Devant Nérac, ce Prince repouſſa preſque ſeul un gros de cavalerie, qui s'étoit avancé pour le ſurprendre. Roſni, à ſon exemple, alla le même jour avec douze ou quinze hommes, faire le coup de piſtolet juſqu'à la portée de l'armée catholique. Le Roi, qui le remarqua, dit à Bethune: „ allez à votre couſin le Baron de Roſni, il eſt é„ tourdi comme un hanneton; retirez-le de-là & les autres auſſi, „ car ils ſeront tous pris ou tués. " Roſni obéit, & le Roi qui vit ſon cheval bleſſé à l'épaule, lui reprocha ſa témérité avec la colére de l'amitié.

La France déchirée & ſanglante parut enfin ſe repoſer. On vit les deux Cours paſſer en un inſtant de la guerre aux plaiſirs. Etrange contraſte de fureurs & de voluptés ! Ces guerriers encore teints de carnage s'occupoient de galanterie, de feſtins & de danſes. L'intérêt eut bientôt rompu une paix mal obſervée. Le Roi de Navarre, à la tête de quinze cent hommes, attaque une place importante & bien défendue. La hache enfonce les portes ; mais dans l'intérieur de la ville, cent barrieres qui s'élevent, arrêtent les vainqueurs. (*b*) C'eſt à l'hiſtoire à peindre SULLY, combattant ici à côté de ſon Roi, à chaque pas livrant de nouvelles batailles, montant à de nouveaux aſſauts, expoſé au feu des batteries, à la grêle des mouſquets, aux pierres qui rouloient du haut des maiſons, reſtant ainſi pendant cinq jours & cinq nuits entieres ſans quitter ſes armes, dé-

(*b*) Siége de Cahors en 1580. Il fut tel qu'on le peint ici ; & l'on n'a rien exagéré. Roſni y fut renverſé d'une groſſe pierre qui avoit été lancée d'une fenêtre Peu de tems après, il fut bleſſé à la cuiſſe gauche. Le combat dans l'intérieur de la ville dura cinq jours & cinq nuits entieres, pendant leſquelles perſonne n'oſa quitter ſes armes pour un ſeul inſtant. Les ſoldats de Henri IV tous couverts de ſang, pouvoient à peine ſe ſoûtenir. A la fatigue, à l'épuiſement, au poids des armes, à l'exceſſive chaleur, ſe joignoient encore les bleſſures, qui achevoient de leur ôter ce qui leur reſtoit de forces. Sur ces entrefaites le bruit ſe répandit que les habitans, qui étoient infiniment ſupérieurs en nombre, venoient de recevoir de nouveaux ſecours. Les principaux Officiers s'aſſemblent autour du Roi, & le conjurent de ſe retirer. Ce Prince, quoique bleſſé en pluſieurs endroits, ſe tourne vers eux avec un viſage riant, & leur dit d'un ton d'aſſurance : „ Il eſt écrit là-haut ce qui doit être fait de „ moi en cette occaſion. Souvenez-vous que ma retraite hors cette „ ville, ſans l'avoir aſſurée au parti, ſera la retraite de ma vie hors „ de ce corps, il y va trop de mon honneur : ainſi, qu'on ne me „ parle plus que de combattre, de vaincre ou de mourir.

robant à la hâte & ſur le champ de bataille une nourriture enſanglantée, ne prenant de repos que debout & adoſſé contre les maiſons même dont les débris s'écrouloient ſur leurs têtes, en cet état bleſſé & tout dégouttant de ſang, mais combattant toujours, & d'une main attaquant les ennemis, tandis que de l'autre il défendoit ſon Roi !

La guerre de ces temps-là n'étoit pas ſemblable à celle qui ſe fait aujourd'hui, où cent mille hommes oppoſés à cent mille hommes forment des maſſes redoutables qui s'étudient, s'obſervent, combinent avec une ſage lenteur tous leurs mouvemens, & balancent avec un art terrible & profond la deſtinée des Etats. Les armées beaucoup moins nombreuſes ſe portoient par-tout avec plus de rapidité. L'enthouſiaſme des guerres civiles ſe communiquant aux eſprits, y répandoit une chaleur qui oſoit tout & bravoit tout. On voyoit plus de coups de main que d'actions combinées, plus de chocs que de batailles. Les combats plus fréquens avoient auſſi moins d'influence. L'audace ſuppléoit à la foibleſſe des moyens. Les villes étoient priſes & repriſes tour-à-tour. On négocioit, on combattoit en même temps ; & par-tout l'intrigue ſe mêloit à la guerre.

Je ne ſuivrai point SULLY dans toutes les expéditions où il accompagna & ſervit Henri IV. On verroit par-tout les mêmes tableaux, des ſiéges, des combats, des périls, des bleſſures. (*i*) Je paſſe rapidement ſur ces objets, &

(*i*) En 1580, Roſni devant Marmande eut un cheval tué ſous lui.

je me hâte d'arriver à des époques plus importantes. Henri III. n'étoit plus. Ce Prince malheureux étoit mort percé du poignard qu'avoit aiguisé sa foiblesse. Le Trône de la France vacant par un assassinat, étoit disputé par la révolte & par l'intrigue. Mayenne avoit pour lui le Sang de Lorraine, ses talens & le fanatisme des peuples : le Cardinal de Bourbon, un titre & le fantôme du pouvoir : Philippe II l'or du Mexique, les foudres de Rome, & le génie du Duc de Parme : Henri IV ses droits, ses vertus, son épée & SULLY.

Déjà SULLY l'a rendu maître de Meulan, place importante. Mayenne s'avance à la tête de 30000 hommes. Henri n'en a que 3000, &

Enfermé dans Nérac avec le Roi, il y fit plusieurs excès de valeur. Un jour on vint dire au Roi que Rosni étoit pris & blessé. Aussitôt, malgré sa colere, il envoie des troupes pour le dégager, & il lui défend de sortir de la ville sans son ordre Peu de tems après, s'étant rendu maître de Montségur, il charge Rosni de mettre cette place en état de défense. En 1586, Rosni est employé avec honneur dans différens siéges. A celui de Fontenai-le-Comte en Poitou, il conduisoit l'artillerie. En 1587, avec six chevaux seulement, il défait & emmene prisonniers quarante hommes. A la bataille de Coutras, il contribue à la victoire, en faisant servir à propos l'artillerie, qui ne consistoit qu'en trois canons ; car en ce tems-là avec très-peu de forces on faisoit de grandes choses. En 1589, il met la ville de Tours en état de défense contre le Duc de Mayenne, qui vint y assiéger Henri III. Au combat de Fosseuse, journée très-sanglante & très-meurtriere, il marcha lui-même cinq fois à la charge, eut son cheval renversé sous lui d'un coup de lance, & deux épées cassées entre ses mains. Enfin au premier siége de Paris, il se vit plusieurs fois environné de la mort. Mais le Roi de Navarre veilloit toujours à le retirer des dangers où le précipitoit son courage. Il me semble qu'on remarque dans la plupart des actions de ce tems-là un caractére extraordinaire, soit que ce fût l'ame de Henri IV qui répandît cet esprit dans son armée, soit que ce fût un reste de l'antique Chevalerie, qui conservé encore dans ces tems de fanatisme & de trouble, mêloit je ne sai quoi de fier & de grand à l'atrocité naturelle des guerres de Religion.

il oſe combattre. (*k*) Il confie à SULLY un de ces poſtes qui multiplient les forces d'une armée, & décident les victoires. SULLY combat & diſpoſe. Il donne à la fois l'ordre & l'exemple. Ses troupes ſont enfoncées ; il les rallie. De nouveaux ennemis ſuccedent à ceux qu'il a terraſſés ; & ſes ſoldats s'épuiſent. Il vôle à Henri IV ; & demande un renfort. *Mon ami*, lui dit le Roi, *je n'en ai pas à vous donner, mais il ne faut pas perdre courage.* SULLY revole à ſes troupes ; il leur annonce un prompt ſecours. Il ne les trompoit pas ; ſa valeur, ſon intrépidité, ſon zéle pour l'Etat, ſon mépris pour la mort ; ſon enthouſiaſme pour ſon Roi, toutes ſes vertus enflammées & agrandies par le danger de Henri IV, voilà le ſecours qu'il leur apporte. Ces ſentimens paſſent de ſon ame dans tous les cœurs ;

(*k*) Bataille d'Arques le 20 ſeptembre 1589. Le Duc de Mayenne avoit trente mille hommes, & le Roi n'en avoit que trois mille : mais il crut qu'il falloit faire quelque coup d'éclat pour relever la foibleſſe de ſon parti. Jamais il ne parut ſi ſerein, ni ſi tranquille. Quelques momens avant le combat ; on lui amena un priſonnier de diſtinction. Le Roi alla à ſa rencontre, & l'embraſſa en ſouriant. Celui-ci qui cherchoit par tout des yeux une armée, témoignoit au Roi ſa ſurpriſe de voir ſi peu de ſoldats autour de lui. „ Vous ne les „ voyez pas tous, lui dit Henri IV avec la même gaieté ; car vous „ n'y comptez pas Dieu & le bon droit qui m'aſſiſtent. " Le poſte de Roſni étoit au bas d'une chauſſée, dont il falloit empêcher le paſſage. Mayenne y porta ſes plus grands efforts. Roſni à la tête de 200 chevaux en attaqua d'abord 900 des ennemis, & les fit reculer. Il fut enſuite repouſſé par quatre nouveaux eſcadrons qui vinrent ſe joindre aux premiers. Soûtenu par quelques ſecours, il les fait reculer une ſeconde fois. Enfin il eut à ſoûtenir avec ſa petite troupe juſqu'à trois mille chevaux. C'eſt au ſortir de cette bataille que Henri IV écrivit à Crillon cette fameuſe lettre : „ Pends-toi, brave Crillon ; „ nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas. " Il diſoit auſſi avant cette journée qu'il étoit Roi ſans Royaume, mari ſans femme, & guerrier ſans argent.

cœurs ; les bleſſés ne voient plus leur ſang qui coule ; les mourans ſe raniment ; les bras ſe multiplient ; la nature a doublé ſes forces ; & SULLY vainqueur aſſure la victoire de Henri IV.

Paris eſt aſſiégé. SULLY emporte un des Fauxbourgs & va ſemer la terreur juſque dans l'enceinte de la ville. Il fait lever le ſiége de Meulan. Il défend contre une armée une place ſans murailles. Cependant les Eſpagnols ſe ſont joints aux Ligueurs. Mayenne avec d'Egmont marche contre Henri. Une bataille va décider du ſort de la France. (*l*) Plaines d'Ivri, théâtre de

(*l*) Bataille d'Ivri le 14 mars 1590. Henri IV, ſur le point de la livrer, ecrit à Roſni de le venir joindre promptement. Celui-ci, malgré toute ſa diligence, ne put arriver qu'une heure & demie avant le combat. Le Roi voulut lui montrer la diſpoſition des deux armées. „ Suivez-moi, lui dit-il, afin que vous puiſſiez apprendre votre métier." Pendant la bataille, Roſni, qui, combattoit à côté du Roi, eut deux chevaux tués ſous lui, & reçut lui-même ſept bleſſures. Il tomba dans ſon ſang, & demeura évanoui. Revenu à lui long-tems après, il ſe trouva ſeul ſur le champ de bataille, environné de morts, déſarmé & ſans domeſtiques. Il croyoit la bataille perdue, lorſque quatre des ennemis venans à lui, le prierent de les recevoir pour ſes priſonniers, & de leur ſauver la vie. Ce fut ainſi qu'il apprit la victoire de Henri IV. Il ſe fit auſſi-tôt tranſporter à Roſni, pour s'y faire guérir de ſes bleſſures. Le Roi y étoit alors Ce fut un ſpectacle aſſez ſingulier de voir Sully couché ſur un brancard fait à la hâte de branches d'arbres, environné de ſes domeſtiques qui portoient en triomphe les débris de ſes piſtolets, les tronçons de ſes épées, & les lambeaux de ſes panaches, accompagné de priſonniers, de drapeaux ennemis, & de trophées d'armes, ſuivi de ſes braves ſoldats, qui tous étoient décorés des marques honorables de leurs bleſſures, arriver à Roſni dans cette pompe militaire. Du plus loin que Henri IV le reconnut, il alla au-devant de lui, & lui parlant plus en ami qu'en Roi, lui témoigna les inquiétudes les plus obligeantes ſur ſa ſanté. Roſni le remercia, & lui dit *qu'il s'eſtimoit d'avoir ſouffert pour un ſi bon maître.* Alors Henri lui répondit : *Brave Soldat & vaillant Chevalier, j'avois toujours eu très-bonne opinion de votre courage, & conçu de bonnes eſperances de votre vertu : mais vos actions ſignalées, & votre réponſe modeſte, ont ſurpaſſé mon attente ... & partant, en preſence de ces Princes, Capitaines & grands Chevaliers qui ſont ici près de moi, vous veux-je embraſſer*

gloire & de carnage, vous vîtes SULLY combattre avec intrépidité, juſqu'au moment où renverſé, foulé aux pieds des chevaux, & percé de ſept bleſſures, il demeura ſans caſque & ſans armes, évanoui & abandonné ſur le champ de bataille. Ce fut au ſortir de ce combat, que Henri, penché ſur ſes bleſſures, lui donna devant toute ſon armée, le titre de brave & de franc Chevalier. Ce titre n'étoit pas de ceux qui décorent la vanité : c'étoit le titre des héros. Nobles François, ce titre étoit celui de vos ancêtres : l'auriez-vous oublié? On l'achetoit par le ſang, on le ſoûtenoit par les vertus; il annonçoit l'honneur, & ne le ſuppléoit jamais. SULLY le méritoit ſans doute. Il apprend que ſon Roi forme un ſecond ſiége de Paris; il s'y fait traîner. Ses pas chancelans ne peuvent encore le ſoûtenir dans les combats; ſon bras en écharpe ne peut manier l'épée; mais ſa tête peut ſervir ſon Prince : ſa voix peut enflammer les troupes. La vue même de ſes bleſſures ſera le ſignal du combat & l'exemple du courage. Bientôt ſon bras ſeconde ſa valeur. (*m*) Il prend

---

des deux bras. Alors il ſe jetta à ſon cou, & le ſerra tendrement. Il lui dit encore beaucoup de choſes pleines d'une ſenſibilité touchante; & en ſe ſéparant de lui, *adieu mon ami*, lui dit-il, *portez-vous bien, & ſoyez ſûr que vous avez un bon maître.*

(*m*) En 1591, Roſni prend Giſors par le moyen d'une intelligence. Pendant le ſiége de Chartres, il fut preſqu'aſſaſſiné au ſortir d'un bois, par une troupe de Cavaliers qui tirerent ſur lui à bout portant. N'étant pas encore remis de ſes bleſſures, il forme un projet pour attirer Mayenne dans la Ville de Mante. Le Chef des Ligueurs s'avançoit déja, croyant avoir des intelligences ſûres dans la place. Roſni qui avoit tout préparé pour le bien recevoir, voulut en informer le Roi. Ce Prince, impatient de ſe trouver par tout où il y avoit des périls & des combats, accourt auſſi tôt dans la Ville, ſuivi

Gisors ; il vole au siége de Chartres, & peu s'en faut qu'il n'y périsse. Il concerte un projet pour faire tomber Mayenne entre ses mains ; mais l'ardeur indomptable de Henri sauve le chef de la Ligue. Au siége de Rouen, (*n*) il brigue l'honneur de diriger une batterie : mais déja l'envie lui dispute la gloire de servir l'Etat. On ne lui enlevera pas du moins celle de verser son sang à côté de son Maître. Le Duc de Parme étoit rentré pour la seconde fois en France. (*o*) Le Roi, qui ne comptoit jamais

---

de 40 hommes. Rosni l'apprend, court au-devant de lui, & d'un air fort ému : „ pardieu, Sire, lui dit-il, vous avez fait là une belle „ levée de bouclier, qui infailliblement empêchera le service que „ nous voulions vous rendre. Hé quoi ! n'avez-vous pas acquis assez „ de gloire & d'honneur en tant de combats & de batailles, où vous „ vous êtes trouvé plus que mille autres de ce Royaume, sans vou- „ loir faire ainsi le Carabin ? " La colére de Rosni étoit assez bien fondée. En effet, on sut l'arrivée du Roi, & les ennemis se retirerent.

(*n*) Siége de Rouen en 1591 & 1592. Rosni & le Maréchal de Biron y furent d'un avis opposé sur le lieu par où il falloit commencer l'attaque. Biron vouloit qu'on attaquât d'abord le Château ; Rosni qu'on s'attachât au corps de la place, selon cette maxime qu'il citoit souvent, *Ville prise, Château rendu.* Cependant l'avis du Maréchal l'emporta. Rosni ne réussit pas mieux à obtenir un poste dans l'Artillerie. Il le brigua avec toute la chaleur d'un homme qui veut être utile. Mais apparemment on craignoit déja ses talens, & l'on eut l'adresse de lui donner l'exclusion. Il accompagnoit du moins Henri IV dans tous les périls. A l'attaque d'une tranchée, pendant une nuit très-froide du mois de décembre, il fut renversé deux fois, & eut ses armes détachées & mises en pieces. Henri toujours impétueux s'étoit exposé dans cette action, jusqu'à faire désespérer de sa vie. Le lendemain Rosni lui porta la plainte commune de toute l'armée. Le Roi l'interrompit par ces paroles : „ mon ami, je ne puis faire autrement ; car puisque c'est pour ma gloire & pour ma Couronne „ que je combats, ma vie & toutes choses ne me doivent rien sembler au prix.

(*o*) Alexandre Farnese, Duc de Parme, un des plus grands hommes de guerre que l'Europe ait produits, servoit par son génie la politique ambitieuse de Philippe II. Il combattoit dans les Pays-Bas des Peuples qu'il regardoit comme rébelles ; & il venoit soûtenir des révoltes en France. Ces sortes de contradictions sont assez ordinaires

les troupes, marche vers lui. A la tête de cent hommes, il ose en affronter trente mille; action étonnante, & qui, pour être crue, a besoin du nom de Henri IV. SULLY combat comme les Spartiates aux Thermopiles. Soixante de ses compagnons périssent à ses côtés; & son bras avec quarante hommes soûtient le destin de la France contre une armée.

La nature qui varie par des combinaisons infinies les facultés intellectuelles de l'homme, comme les propriétés des êtres physiques, avoit donné à SULLY le goût des sieges, & les talens pour l'attaque & la défense des Places. Entraîné par cette impulsion de la nature, il

---

dans la conduite des hommes. Henri IV, qui assiégeoit alors la Ville de Rouen, laissa la conduite du siége au Maréchal de Biron, & avec un très-petit nombre de troupes alla chercher le Duc de Parme. Il prit seulement la précaution d'ordonner à 30 hommes qu'il désigna de ne point abandonner ses côtés en quelque occasion que ce pût être. On se doute bien que Rosni partagea la faveur de cet emploi honorable & dangereux. Henri IV ayant joint l'armée ennemie proche le côteau d'Aumale, osa marcher au-devant d'elle avec cent chevaux seulement Tous les Chefs furent consternés du péril où il alloit s'exposer. Mais personne n'osoit parler. Rosni, plus hardi que les autres, porta la parole: *Voilà un discours de gens qui ont peur*, lui dit Henri IV. *Je n'eusse jamais attendu cela de vous autres.* Rosni, piqué de ce reproche lui répliqua: *Il est vrai, Sire, nous avons peur, mais seulement pour votre personne. Que s'il vous plait vous retirer, & nous commander d'aller pour votre service mourir dans cette forêt de piques, vous reconnoîtrez que nous n'avons point peur pour notre vie, mais pour la votre.* Ce discours toucha le Roi, mais sans l'ébranler. On sait qu'après avoir perdu soixante hommes des cent qui l'accompagnoient, il fit une fort belle retraite, & sut avec 40 chevaux en imposer à un ennemi habile, & qui étoit à la tête d'une armée de 30 mille hommes. Cette action fit beaucoup de bruit Le Duc de Parme l'admira. La Reine Elisabeth écrivit à Henri IV, pour le prier de ménager davantage une vie si précieuse; & Mornay lui écrivit cette Lettre si connue: *Sire, vous avez assez fait l'Alexandre; il est tems que vous soyez Auguste. C'est à nous à mourir pour vous, & c'est là notre gloire; à vous, Sire, de vivre pour la France, & j'ose vous dire, que ce vous est devoir, &c.*

avoit approfondi l'art du Génie ; art utile & terrible, qui conſerve & qui détruit, qu'on admire & qu'on redoute. Ce art étoit encore loin d'être perfectionné ; & l'Europe attendoit Vauban ; (*p*) mais SULLY dans cette partie

(*p*) On n'exagere rien, en diſant que Sully étoit l'homme le plus habile de ſon tems pour l'attaque & la défenſe des places. Dans l'attaque, bien diſpoſer ſes lignes, ſavoir à propos les reſſerrer ou les étendre, ne leur donner que l'eſpace néceſſaire, appuyer leurs differentes parties par des poſtes, établir entre elles une communication sûre & rapide ; reconnoître les avantages ou les obſtacles que préſente un terrain plus bas ou plus élevé, dur ou facile à s'ouvrir, ſec ou marécageux ; choiſir le lieu & l'inſtant le plus favorable pour ouvrir la tranchée ; marquer la diſtance la plus convenable pour les batteries, perfectionner la maniere de les conſtruire ; donner au canon l'inclinaiſon la plus avantageuſe pour que ſes coups ayent le plus grand degré poſſible de force, de juſteſſe & de rapidité ; calculer pour la charge des mines, la ſomme des réſiſtances & la qualité des poudres ; trouver toujours les proportions convenables à l'effet qu'on veut produire ; ſe ſervir des ouvrages déja emportés pour battre les autres avec plus de ſuccès ; enfin varier ſes attaques ſelon les différentes conſtructions des places, & apprendre des regles même à s'en écarter, lorſque les regles ſont forcées par des loix ſupérieures de lieux, de tems & de ſaiſons : dans la défenſe, renverſer les batteries de ſon ennemi par des batteries oppoſées ; détruire ſes travaux, ou les tourner contre lui même ; juger par la vue de ſes premiers ouvrages, de tous ceux qu'il médite ; connoître par leur progrès quel ſera le moment de l'attaque ; diſtinguer les attaques feintes, des véritables ; mettre dans les ſorties une prudence active & une ſage vigueur ; défendre chaque pouce de terrain, comme la place entiere ; multiplier le ſiége en créant des obſtacles ; être par tout ſur les pas des aſſiégeans, à la tranchée, à la bréche, & juſque dans les entrailles de la terre ; oppoſer par tout la mort à la mort, & s'armer des ruines même ; enfin épier les haſards plus forts quelquefois que les canons, les mines & les bombes : voilà quels étoient les principes & l'art de Sully. Il n'eſt pas inutile de remarquer que dans le ſiecle où il vécut, l'art lui offroit beaucoup moins de reſſources pour la défenſe des places que pour l'attaque. Celle-ci, par l'invention de la poudre, acquit preſque tout-à-coup une force ſupérieure, au lieu que l'autre ne ſe perfectionna que lentement & par degrés. Le canon foudroyoit les remparts avec une activité terrible, & l'on ne ſavoit pas encore que la réſiſtance la plus forte conſiſte dans l'exacte combinaiſon des lignes paralleles, perpendiculaires & obliques, qui, foibles quand elles ſont ſéparées, perdent leurs dé-

même eut la gloire qui caractériſe le plus un grand homme, celle de devancer ſon ſiecle. Au ſiege de Dreux ſes ennemis oſent inſulter à ſes meſures : ſon ſuccès le venge. (*q*) Il contribue à la priſe de Laon. Ce fut là qu'il combattit pour la derniere fois contre les François. En entrant dans cette place, il eût volontiers briſé ſon épée, inſtrument fatal des guerres civiles : mais il eſpéroit la laver dans un ſang ennemi, & qui lui coutât moins de larmes.

---

fauts en ſe réuniſſant, & ſe fortifient par leurs rapports mutuels. L'on ignoroit encore l'art de ſe mettre à couvert de la bombe, à laquelle même aujourd'hui les batteries reſtent toujours expoſées. La mine enfin qui des trois attaques eſt la plus terrible, la mine qui ébranle, renverſe & déracine tout, faiſoit déja de grands ravages, & l'on ignoroit encore l'art de la combattre par des contremines, art qui même aujourd'hui eſt, dit-on, aſſez imparfait, & qui, plus perfectionné peut-être, pourroit rendre les places imprenables. Sully ſuppléoit, par l'intelligence & l'activité, à tout ce qui manquoit alors du côté de l'art & des connoiſſances.

(*q*) Siége de Dreux en 1593. Il falloit ſe rendre maître d'une tour qui étoit à l'épreuve du canon. Roſni promit au Roi de l'emporter. Ses ennemis oſerent trouver cette promeſſe ridicule. Le Roi lui-même doutoit un peu du ſuccès. Cependant Roſni en vint à bout en ſix jours par la mine & la ſappe. Siége de Laon en 1594. Roſni avoit la direction d'une batterie de ſix pieces de canon. Siége de la Fère en 1596. Il dura ſix mois. Par la vigilance & les ſoins de Roſni, rien ne manqua dans l'armée. Siége d'Amiens en 1597. Tout le monde ſait comment cette Ville fut ſurpriſe par les Eſpagnols. Tandis que toute la Cour étoit conſternée, Roſni s'occupoit des moyens d'avoir des troupes & de l'argent. Bientôt le Roi fut en état d'aller mettre le ſiége devant cette place, Roſni étoit partagé entre le ſoin de lever les deniers de l'Etat, & celui de les employer aux beſoins de l'armée. L'abondance y étoit ſi grande, qu'on diſoit alors que *Henri IV avoit mené Paris devant Amiens*. Ce fut la premiere armée qui eût un Hôpital reglé, dans lequel les bleſſés & les malades eurent des ſecours qu'on ne connoiſſoit point encore. Roſni faiſoit tous les mois un voyage au camp. Son ancienne ardeur pour la guerre ſe rallumoit alors plus que jamais. Un jour le Roi lui fit une réprimande ſévére de ce qu'il s'étoit expoſé, & lui défendit de ſe trouver à aucun poſte où il y auroit du danger. Ces ſortes de défenſes honorent également le Roi qui les fait, & le Sujet qui les reçoit.

Henri a déclaré la guerre aux Eſpagnols. SULLY eſt appellé au ſiége de la Fere. Il le dirige par ſes conſeils ; il y pourvoit à la ſubſiſtance des troupes. Devant Amiens, il n'eſt pas moins utile à ſon Roi ; Amiens dont la perte avoit preſque ébranlé le Trône de Henri IV. La paix de Vervins termine enfin tant de ſecouſſes : mais bientôt la guerre ſe rallume aux pieds des Alpes. Le Duc de Savoie, qui avoit tout l'artifice d'une Puiſſance foible, attire ſur lui les armes du vainqueur de la Ligue. (r) Tout eſt prêt ; Henri s'avance ; & SULLY par ſes ſuccès va terraſſer à la fois les ennemis de la

(r) Guerre contre le Duc de Savoie en 1600, au ſujet du Marquiſat de Saluces. Ce Prince étoit venu à Paris en 1599, pour négocier lui-même ſon affaire. Ayant été à l'Arſenal où il devoit ſouper avec le Roi, il fut curieux de voir les magaſins. Roſni le mena dans les atteliers où l'on faiſoit des préparatifs immenſes d'artillerie. Le Duc étonné lui demanda ce qu'il vouloit faire de tant de canons. *C'eſt pour prendre Montmélian*, lui répondit Sully en riant. Le Duc un peu déconcerté prit le parti de tourner la choſe en plaiſanterie. Montmélian paſſoit pour la plus forte place de l'Europe. Dès que la guerre fut déclarée, Sully conſeilla au Roi de l'aſſieger. Mais il ſe trouva le ſeul de ſon avis, & tous les Officiers s'y oppoſerent. Pour déterminer Henri IV ſur Montmélian, Sully alla mettre le ſiége devant Charbonnieres, place preſque auſſi forte, & ſituée ſur un roc inacceſſible. Il y eſſuya des fatigues incroyables. Enfin apres quelques jours de travail, il promit au Roi de le rendre maître de la place pour le lendemain. Il ne tint pas à ſes ennemis que tout n'échouât. Tandis qu'il expoſoit ſa vie, les Courtiſans étoient occupés à cenſurer ſes opérations. L'un d'eux dit hautement, que s'il étoit dans la place, il ſauroit bien empêcher qu'elle ne fut priſe d'un mois. *Allez donc*, leur dit-il à tous, excédé enfin de leurs diſcours, *& ſi je ne vous fais pas tous pendre aujourd'hui je veux paſſer pour un fat.* En effet la place ſe rendit le même jour. Même après ce ſuccès, Sully eut beaucoup de peine à obtenir la permiſſion de prendre Montmélian. Il y avoit des hommes, dans le Conſeil, qui redoutoient les ſuccès de Sully, autant que le Duc de Savoie lui-même. A la fin le zéle l'emporta ſur l'envie. Montmélian fut aſſiégé, & Sully commença à prouver qu'avec une artillerie bien ſervie, il n'y a plus de place imprenable.

France & les ſiens. Il oſe attaquer deux Places ſituées ſur un roc eſcarpé en précipices, & inacceſſible de toute part. Un ſentier étroit, bordé d'abîmes, étoit le ſeul chemin par où l'on pût y conduire du canon. Il falloit enſuite le porter à force de bras ſur la cime hériſſée d'une montagne; il falloit, pour établir les batteries, applanir & tailler les pointes des rochers; il falloit découvrir dans la Citadelle quelque endroit moins ſolide où le canon pût s'ouvrir un paſſage. Après tant d'obſtacles, il en reſtoit encore un plus difficile à vaincre; c'étoit la jalouſie des Courtiſans. SULLY triompha de tout. Les ennemis de la France apprirent à le craindre, Henri IV à l'eſtimer encore plus, & les Courtiſans acquirent un nouveau droit de le haïr.

Je m'arrête peu ſur les actions militaires de SULLY. Ce qui ſuffiroit pour l'éloge d'un autre, eſt à peine le commencement du ſien; & je traite ce grand Homme, comme a fait la poſtérité, qui a preſque oublié le guerrier pour ne ſe ſouvenir que de l'homme d'État. Jettons un coup d'œil rapide ſur ſes Négociations comme ſur ſes Combats; & nous contemplerons enſuite le grand ſpectacle que nous préſente ſon miniſtere.

SECONDE PARTIE.

Lorſque la mort du dernier Valois eut ouvert à Henri IV les barrieres du Trône, ce Prince jetta ſes regards au dedans & au dehors de la France, pour voir ce qu'il avoit à craindre ou à eſpérer. L'Angleterre ébranlée par les caprices tyranniques de Henri VIII, foible ſou

Edouard

Édouard VI, inondée de ſang ſous Marie, floriſſante & tranquille ſous Elizabeth, jettoit alors les fondemens de ſa grandeur, & paroiſſoit diſpoſée à ſoûtenir en France un Roi proteſtant. La Hollande avec les débris de ſes chaînes, combattoit contre ſes tyrans, & voyoit dans leur ennemi un allié néceſſaire. L'Allemagne avilie ſous Rodolphe redoutoit tout des Ottomans, & n'avoit que peu d'influence ſur ſes voiſins. La Suiſſe libre & guerriere avoit beſoin par ſa pauvreté de vendre ſes citoyens & ſon ſang. L'Eſpagne agrandie d'un nouveau monde avoit englouti le Portugal, menaçoit l'Angleterre, & déſoloit la France. La Savoie obſervoit la France embraſée; & ſe tenoit au bord de l'incendie, pour épier l'occaſion d'enlever quelques débris. Rome avoit lancé ſes foudres. La Suéde & le Dannemark n'étoient pas encore liés aux affaires du Midi. La Pologne n'étoit qu'un ſéjour de barbares. La Ruſſie n'éxiſtoit pas. Au dedans du Royaume étoit cette ligue protégée par l'Eſpagne, autoriſée par les Papes, & qui combattoit au nom de Dieu contre les Rois. On voyoit d'un côté ce Mayenne, ſage dans les conſeils, lent dans l'exécution, excellent chef de parti, plus habile qu'heureux guerrier; d'Aumale ardent, impétueux, bravant les Rois & la mort; Nemours aſſez grand pour que Mayenne en fût jaloux; Mercœur, philoſophe au ſein de la révolte, & humain dans les guerres civiles; Briſſac eſprit romaneſque & ſingulier, voulant créer l'ancienne Rome ſur les débris de la France; le Cardinal de Bourbon, qui par ſa foibleſſe avoit été forcé de devenir Roi; Guiſe redoutable par

ſon nom ſeul, d'Epernon qui n'avoit que de l'orgueil, & n'inſpira jamais que de la crainte; Villars, * fier & emporté, plein de franchiſe & de valeur; Joyeuſe dévot par caprice, & guerrier par fanatiſme; Villeroi honnête homme, & homme d'Etat; enfin ce préſident Jeannin, trop vertueux pour un rebelle, aimant ſon pays, ennemi de l'Eſpagne, haï des Seize, l'ame du parti malgré le parti même, dont il modéroit la paſſion & la fureur. On voyoit de l'autre côté d'Aumont ſujet fidele & intrépide guerrier; Biron qui avoit commandé en chef dans ſept batailles; ſon fils à qui il ne manqua, pour être grand, que d'être toujours vertueux; Givri auſſi habile dans les lettres que dans la guerre; Crillon dont le nom étoit celui de la valeur; Leſdiguieres, de ſimple ſoldat devenu Connétable, dans des temps où tous les hommes par leur propre poids ſe mettent à leur place; Montmorenci digne de porter un ſi grand nom; Mornai, le ſeul peut-être qui ait été extrême dans la Religion, ſans être fanatique; Sanci, Magiſtrat, Guerrier, Négociateur & Miniſtre; Harlai qui eut la gloire de ſouffrir pour ſon Roi; Bouillon, génie inquiet & ardent qui joignoit toute l'activité de l'ambition à tout le flegme de la politique; le Comte d'Auvergne, avide de cabales & de plaiſirs; le Comte de Soiſſons, brave mais inconſtant, peu attaché à ſon maître, jaloux de ſa gloire, aveugle dans ſes deſirs, ayant beſoin d'être agité, ſe tourmentant ſans objet. Tels

* Brancas-Villars, Amiral.

étoient au dedans & au dehors les diſpoſitions, les talens, les vices ou les vertus de ceux qui combattoient ou ſervoient Henri IV. Pour réunir tant d'intérêts, calmer tant de paſſions, ſubjuguer tant de haines, c'étoit peu de vaincre, il falloit encore négocier. SULLY, guerrier & politique, ſecondoit le Roi par ſes talens, comme il le ſervoit par ſa valeur.

A peine la Ligue commençoit à ſe former, Henri l'avoit envoyé à la Cour de France pour en obſerver tous les mouvemens. (*s*) Il avoit

(*s*) Sully fut auſſi habile négociateur qu'excellent guerrier. Dès l'âge de vingt-trois ans, il avoit étudié l'art de manier les eſprits, & de connoître les hommes. En 1583, tems où la ligue commençoit à ſe former, le Roi de Navarre l'avoit envoyé à la Cour pour en ſuivre tous les mouvemens. Il y ayoit vu Catherine de Médicis ne paroiſſant occupée que de plaiſirs, & creuſant des ſouterrains ſous le trône; les Guiſes populaires, comme le ſont d'abord tous les tyrans, flattant le peuple pour écraſer le Roi; les Favoris impérieux & avides pouſſans d'une main imprudente l'ame altiere de Guiſe vers des ſituations extrêmes; le Roi ſouffrant d'abord la ligue par indolence; l'autoriſant enſuite par foibleſſe, & bientôt ſe débattant contre elle, après s'être enveloppé dans ſes pieges. Sully attentif à tout ce qui ſe paſſoit autour de lui, en donnoit des avis exacts au Roi de Navarre. En 1585, il fit un ſecond voyage à Paris, qui avoit encore le même but. Henri III. venoit de ſe déclarer chef de cette ligue armée pour le détrôner. Sully s'adreſſa dans cette occaſion à tous les François qui aimoient encore l'Etat. Enfin en 1588, après les barricades, monument ſingulier d'audace de la part d'un ſujet, & de foibleſſe de la part d'un Roi, il ſuivit par ordre de ſon maître le Comte de Soiſſons, pour étudier ſes démarches, & obſerver le nouveau ſyſtême qu'on alloit ſuivre à la Cour. C'eſt ſans doute dans ces différentes circonſtances que Sully acquit cette connoiſſance ſupérieure des hommes, qu'il a montrée toujours depuis. En effet pour apprendre à les connoître, il ne faut pas les étudier dans des tems de calme, & lorſque toutes les paſſions ſont endormies. Un maſque uniforme & trompeur couvre alors tous les viſages. C'eſt dans les tems orageux; c'eſt dans le flux & reflux des grands intérêts, dans le choc des partis, dans la fermentation des crimes, qu'il faut les voir. C'eſt alors que les ames ſe développent; que toutes les paſſions ont leur activité; que tous les hommes ſont eux-mêmes. Dans ces momens d'agitation, la nature hardie, irréguliere & forte a un grand caractére: & tous

vu ce moment avant-coureur des grands troubles, où chacun s'agite, observe, prend des mesures, où les amitiés se changent en partis, où les haines deviennent factions, où tous les intérêts particuliers pesent sur l'Etat, où les petits cessent d'être étonnés du poids de la grandeur souveraine, & où les grands commencent à trafiquer de leur foi, & à mettre un prix à leur probité. Il avoit suivi toutes les révolutions de la Cour, & les progrès de ses différens systêmes. Il avoit négocié, au péril de sa vie, le traité qui unit ensemble les deux Rois; semblable à ces canaux qui, à travers les précipices & les montagnes, vont réunir deux fleuves ou deux mers. (*t*) La mort de Valois lui ouvre une carriere plus vaste. Je le vois négocier avec tous les Ligueurs, qui par leur puissance disposoient des forces de l'Etat, ou qui par leur nom influoient sur la fidélité des peuples. Villars, maître d'une place importante, lui oppose un courage fier, & une colere

---

ses traits sont mieux marqués. Telle avoit été l'école de Sully. Ceux qui ont lu ses Mémoires savent d'ailleurs qu'il avoit toute la pénétration & tout le sang froid dont on a besoin pour bien observer & juger les hommes.

(*t*) En 1586, Sully avoit déja négocié un traité entre les deux Rois; mais l'indécision, vice de toutes les ames foibles, entraîna bientôt Henri III d'un côté opposé: & le traité devint inutile. Enfin en 1589, après l'assassinat des Guises, Henri III ayant tâché vainement d'appaiser le Duc de Mayenne qui ne daigna point pardonner à son Roi, il fut moins éloigné de s'unir avec le Roi de Navarre. Sully négocia encore ce traité, non point avec la grave lenteur de la plupart des Plénipotentiaires, mais avec l'activité d'un homme qui vouloit sauver la France. Un grand nombre de voyages qu'il fit avec précipitation, & sans prendre aucun repos, le firent tomber dangereusement malade. Le Philosophe Mornay eut l'adresse de profiter de l'état de Sully, pour obtenir la gloire & la récompense du traité.

aveugle; (*u*) SULLY par le ſang froid, par la modération, par la franchiſe, triomphe de cette ame altiere, & rend un citoyen à l'Etat. Ombre des Guiſes, l'héritier de votre nom vient combattre pour ſoûtenir ce même Trône ébranlé par vos mains, & teint de votre ſang. (*x*) La voix de ce ſang qui arma tant de Ligueurs pour ſa vengeance, n'eſt plus entendue. Celle de SULLY, plus impérieuſe & plus forte, les ramene aux pieds de leur Maître. Profiter de leur jalouſie pour les diviſer, de leur haine mutuelle pour leur inſpirer l'amour du devoir; flatter l'ambition par des dignités, l'intérêt par des richeſſes, la vanité par des éloges; eſtimer par le caractere & par l'impétuoſité des paſſions, le prix que chacun

(*u*) Brancas-Villars, Amiral de France, Gouverneur de Rouen pour la ligue, fut un des hommes les plus eſtimables de ſon temps. Il étoit brave, déſintéreſſé, plein d'audace, incapable de diſſimulation, indigné contre tout artifice, mais emporté, ayant d'ailleurs pluſieurs traits de reſſemblance avec Henri IV. Il eſtimoit beaucoup le Roi, & n'en étoit pas moins eſtimé. Sully en 1594 négocia avec lui pour le détacher de la ligue. Cette négociation fut d'abord ſecrette; enſuite elle fut traverſée par des intrigues. Enfin comme tout étoit ſur le point d'être conclu, on perſuada à Villars que Sully avoit formé le projet de s'emparer de ſa perſonne, pour le faire aſſaſſiner. Villars, à cette nouvelle, ſentit toute la fureur qu'une trahiſon doit inſpirer à une ame haute & d'une droiture auſtere. Il arracha le traité des mains de Sully; le déchira en mille pieces, & le jetta au feu. La modération de l'un calma enfin les emportemens de l'autre. Tout fut éclairci. Villars fit pendre l'auteur de l'impoſture, & ſigna ſon traité. Sully eut la gloire de donner en même temps à ſon Roi une place importante, un brave guerrier, & un fidele ſujet.

(*x*) La même année Sully conclut un traité au nom du Roi avec le Duc de Guiſe. C'étoit le fils de celui qui avoit été aſſaſſiné à Blois. Il n'eut ni les talens, ni les vices, ni la malheureuſe célébrité de ſon pere. On pourroit peut-être le comparer à Richard fils de Cromwel, tous deux nés d'un pere qui avoit ébranlé & gouverné un puiſſant Etat, moururent Sujets obſcurs, dans un pays dont ils avoient penſé être les Souverains.

met à ſa haine ou à ſa vengeance ; calculer ce que chacun peut valoir à ſon nouveau Maître, & quelle portion il entraînera avec lui, en ſe détachant de l'édifice ; flatter les puiſſans, par la gloire de décider du deſtin de l'Etat ; les petits, par l'honneur de prévenir les grands ; perſuader à chacun que c'eſt dans lui qu'on a le plus de confiance ; les engager tous à ſe hâter, pour ne pas ſe voir enlever la gloire de ce qu'ils auroient pu faire eux-mêmes ; tel étoit l'art que SULLY employoit avec ces factieux obſcurs qui forment la populace des partis, & n'ont d'autre politique que celle des paſſions : mais avec les hommes d'un ordre ſupérieur, ſon art de négocier n'étoit que celui de préſenter la raiſon armée de toute ſa force. Il peſoit les intérêts de la France, balançoit les droits, détailloit les forces, jugeoit l'avenir, peignoit les maux préſens, rétraçoit l'horreur des guerres, la néceſſité d'un Chef, les vertus du Roi ; il faiſoit retentir au fond des cœurs la voix de la Patrie gémiſſante qui redemandoit ſes citoyens, & déployoit avec toute la hauteur de la vertu, cette éloquence mâle, qui naît moins des lumieres de l'eſprit, que de la vigueur des ſentimens.

Dans ces temps déplorables la fidélité même étoit factieuſe. En travaillant à ramener les Ligueurs, il falloit affermir dans le devoir le Parti de Henri IV. L'obéiſſance ſembloit être un bienfait, & non pas un devoir. Les Catholiques jaloux des Proteſtans, & corrompus par l'Eſpagne, formoient des complots qu'ils croyoient ſacrés, parce qu'ils y mêloient le nom de la

Religion. Les Grands, accoûtumés à l'indépendance, craignoient de faire un Roi ſous lequel ils ceſſeroient d'être tyrans. Les Proteſtans animés de cet eſprit républicain, que les guerres civiles, l'exemple de la Hollande, & la perſécution même fomentoit ; d'abord appuis de Henri IV ; mais le ſervant plutôt en conſpirateurs qu'en ſujets, indignés enſuite de partager avec des Catholiques l'honneur de combattre pour lui, frémiſſans bientôt de le voir prêt à leur échapper ; cherchans par tout des barrieres contre l'autorité royale qui approchoit pour les écraſer, dans l'Edit de Nantes, regardans tous les priviléges comme droit, tous les refus comme injuſtice ; devenus plus irréconciliables contre une Religion qui avoit triomphé d'eux, formoient au ſein de l'Etat un Peuple redoutable ; indépendant par habitude & factieux par caractere, toujours réprimé par l'autorité, & toujours luttant contre elle. C'étoit le génie de SULLY que Henri IV oppoſoit à tant de factions. (*y*) Ce grand hom-

---

(*y*) On ne ſauroit croire combien Henri IV avoit de cabales à étouffer même dans ſon parti. Le fanatiſme & l'ambition tournoient toutes les têtes. Quand Sully ne combattoit pas, il négocioit. En 1594 il quitte le ſiége de Laon, pour aller dans Paris appaiſer la fermentation des eſprits agités par l'affaire des Jéſuites. Peu de temps après Henri IV l'envoie auprès du Duc de Bouillon pour le raffermir dans le devoir, & obſerver les complots qui ſe formoient à Sedan. En 1595 il va à Rouen diſſiper les brigues du Duc de Montpenſier. En 1597 il eſt chargé d'écrire aux Chefs des Proteſtans, qui pendant le ſiége d'Amiens cherchoient à inquiéter le Roi, pour en arracher de nouveaux privileges. En 1598 il va dans la Bretagne qui n'étoit pas encore bien remiſe des ſecouſſes de la guerre civile ; & tient les Etats à Rennes, pour hâter la levée des ſommes qu'on avoit promiſes. En 1603 il fait un voyage en Poitou, y diſſipe les factions, & ramene au

me veilloit ſans ceſſe autour de ces volcans réunis ou diſperſés, qui tantôt avoient une fermentation ſourde, tantôt éclatoient au-dehors par des tremblemens violens. Souvent il annonçoit de loin l'embraſement toujours moins terrible lorſqu'il eſt prévu ; ſouvent il le détournoit, ſoit en étouffant ſes flammes, ſoit en leur offrant une matiere étrangere qui abſorboit leur activité, & les empêchoit de conſumer le Trône.

Quelles ſont ces aſſemblées où des ſujets paroiſſent avoir des intérêts différens de ceux de l'Etat ? Je reconnois le corps des Proteſtans; aſſemblées redoutables, parce que réunis ils voient mieux leurs forces, parce que toutes les haines, toutes les jalouſies, toutes les fureurs mêlées enſemble y forment une maſſe terrible, parce que toutes ces paſſions concentrées dans un eſpace étroit, deviennent plus actives, & fermentent en s'uniſſant. Il cût été plus utile ſans doute de proſcrire ces aſſemblées ; mais il ne reſtoit à l'autorité encore chancelante que la reſſource de les permettre, pour laiſſer croire qu'elle auroit pu les défendre. (z) Pour en prévenir

---

Roi le cœur des Proteſtans. En 1606 il fait échouer les deſſeins des Calviniſtes qui demandoient un Synode national : il concilie à la Rochelle le Clergé & les Proteſtans diviſés. Enfin en 1614 il travaille par ordre de la Régente à prévenir ou appaiſer les troubles excités par les Princes & les Grands du Royaume. On lui doit cette juſtice, que ſes talens ne ſervirent jamais qu'au bien de l'Etat. Sa politique n'eut rien d'artificieux ; elle fut adroite ſans être fauſſe, & vertueuſe ſans être rigide : c'étoit la politique d'un honnête homme, qui dit toujours la vérité, & qui eſt aſſez eſtimé pour la faire croire.

(z) La principale de ces aſſemblées du Corps Proteſtant fut celle de

venir les funeſtes effets, il falloit un homme qui y préſidât au nom du Roi, & qui dirigeât tous les mouvemens en ne paroiſſant que les ſuivre ; un homme qui fût aſſez ferme pour y ſoûtenir l'honneur du Trône, aſſez ſage pour ne pas pouſſer trop loin des eſprits emportés & extrêmes, qui eût de la ſoupleſſe pour manier les caracteres, de la dignité pour en impoſer ; du ſang froid dans le tumulte des querelles, de l'activité dans la pourſuite des complots, de l'adreſſe pour diviſer ; de l'éloquence pour réunir, l'art de tout pénétrer ; beaucoup plus encore que celui d'être impénétrable. Cet homme étoit SULLY. Il ſut calmer les défiances, diſſiper les bruits que répandoit l'animoſité, arrêter avec éclat les démarches les moins dangereuſes, prévenir les autres ſourdement & en ſilence, retenir les uns par la crainte, les autres par l'intérêt, quelques uns par la honte ; d'autres par l'honneur. Il n'y avoit pas une paſſion, pas un vice, pas une vertu dont il ne tirât quelqu'avantage pour aſſurer la tranquillité publique. Ainſi, peut-être dans l'aſſemblage

---

de Châtelleraut en 1605. Sully fut nommé par le Roi pour y préſider. Jamais ſon Maître ne lui donna une plus grande marque de confiance, & ſi l'on fait attention qu'il étoit Proteſtant, on verra que jamais il ne ſe trouva dans une circonſtance plus délicate. Le plan de conduite qu'il ſe traça à lui-même, fut de ne trahir ni ſa religion, ni ſon Prince, & de remplir en même temps les devoirs de Proteſtant zélé & de ſujet fidele. Il marcha toujours entre ces deux lignes, ſans s'en écarter. Auſſi dans toute cette aſſemblée il joua le rôle d'un ſage, au lieu que Mornay avec ſon zéle aveugle & impétueux, ne parut qu'un enthouſiaſte qui veut armer des fanatiques. Sully préſida encore deux fois à de pareilles aſſemblées ; l'une à la Rochelle en 1607 ; & l'autre à Gergeau en 1608 : & dans toutes les deux il ne fut pas moins utile à l'Etat & au Roi.

immenſe des êtres qui compoſent l'univers, il n'y a pas un grain de pouſſiere que l'Eternel ne faſſe ſervir à l'équilibre du monde.

Cet art de commander aux eſprits n'étoit pas renfermé dans les bornes de la France. Par tout où Henri IV avoit des intérêts à diſcuter, SULLY portoit le même empire. Je laiſſe à d'autres le ſoin de peindre ce grand homme, négociant avec la Suiſſe, la Savoie, Rome & Florence. Mon ſujet m'entraîne, & je m'arrête à la fameuſe Ambaſſade en Angleterre. (*aa*) Elizabeth n'étoit plus, & le fils de Marie Stuard occupoit ſon Trône. Henri IV avoit formé le projet d'a-

---

(*aa*) Sully en 1586 traite avec les Suiſſes, & en obtient une promeſſe de vingt mille hommes pour ſon Maître. En 1599 il négocie le mariage du Roi avec Marie de Médicis. En 1600 il conclut un traité avec le Cardinal Aldobrandin, Légat du Pape & Médiateur pour le Duc de Savoye. En 1604 il termine en faveur du Roi une conteſtation avec le Pape ſur la propriété du pont d'Avignon. Mais c'eſt ſur tout dans ſon ambaſſade en Angleterre qu'il développa des talens ſupérieurs. Dès l'an 1601, Henri IV l'avoit envoyé à Douvres, où il avoit eu un ſecret entretien avec Elizabeth ſur les moyens d'abaiſſer la Maiſon d'Autriche. Cette Reine Proteſtante, ennemie implacable d'une puiſſance qui avoit voulu la détrôner, occupée déja des grandes idées de l'équilibre de l'Europe, étoit par eſtime, par admiration & par intérêt l'alliée & l'amie de Henri IV; & tous deux n'attendoient que le moment d'exécuter leurs vaſtes deſſeins: mais elle mourut en 1603. Henri IV ſentit combien la mort d'une telle femme pouvoit influer ſur les affaires de l'Europe. Il craignit avec raiſon que le nouveau Roi d'Angleterre ne fût pas auſſi diſpoſé qu'elle à entrer dans ſes vues. Il lui envoya donc Sully avec la qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, pour le fixer dans ſon parti, & armer l'Angleterre contre l'Autriche. Il faut lire dans les Mémoires mêmes tous les détails de cette négociation. On y trouvera la profondeur d'un politique, l'éloquence d'un homme d'état, cette activité d'eſprit qui donne preſque toujours les ſuccès, ce coup d'œil qui démêle les objets même au milieu du trouble, & qui fait le grand Négociateur, comme le grand Général. On y remarquera ſur tout cet aſcendant qu'un homme de génie ſçait prendre ſur les caractéres foibles, & ſur les ames à petites paſſions.

baiſſer la Maiſon d'Autriche. Son génie fier & ardent, irrité de l'orgueil de Charles-Quint, des complots ambitieux de Philippe II, portant tout le poids des malheurs de François I, & celui de ſes propres injures, s'élançoit pour venger la France, l'Europe & lui-même, & terminer enfin cette grande querelle. Il falloit enchaîner l'Angleterre à un projet qui devoit armer la moitié du monde contre l'autre. Ce grand intérêt eſt remis à SULLY. Il part, inſtruit par ſon Roi. En arrivant à Londres, il ne voit que des obſtacles ; une nation fiere, magnanime, capable des plus vaſtes deſſeins, mais ennemie d'un peuple rival, concentrant ſes projets & ſes forces dans ſa propre grandeur ; une Cour orageuſe & diviſée en factions ; les partiſans de la France ſe choquant contre ceux de l'Eſpagne, d'autres également jaloux de ces deux Puiſſances, quelques-uns ſéditieux, avides de nouveautés, n'étant attachés à aucun parti, mais s'agitant dans tous les ſens pour voir s'ils ne pourroient rien ébranler ; des Miniſtres ardens pour leur fortune, peu occupés de celle de l'État, ſe refuſant à un projet dont ils n'étoient point les auteurs ; une Reine hardie, entreprenante, paſſionnée pour le parti catholique, bravant par fanatiſme & par orgueil l'autorité d'un époux & d'un maître, un Prince juſte, mais foible & irréſolu, plus Théologien que Roi, faiſant des livres au lieu de combattre, ſans fermeté au dedans, ſans politique au dehors. Le génie de SULLY s'éleve au milieu de ces difficultés. Tel qu'un Général d'armée qui doit livrer une grande ba-

taille d'où dépend la deſtinée de pluſieurs États, & qui n'a, pour combattre, qu'un terrain inégal & déſavantageux, promene par-tout ſes regards, & obſerve autour de lui quels ſont les poſtes, qui peuvent l'appuyer, les bois qui peuvent le couvrir, les hauteurs d'où il peut foudroyer ſes ennemis; tel SULLY arrivé à la Cour de Londres, obſerve tout ce qui peut traverſer ou ſeconder ſa négociation. Il juge la foibleſſe du Roi; il apprend à ſe défier des Miniſtres; il combat les intrigues des Eſpagnols; il réveille dans les Députés de la Hollande leur haine contre leurs tyrans; il excite la Suéde & le Dannemark à déployer leur politique ſur le midi; il enflamme Veniſe par l'eſpoir de recouvrer ſon ancienne grandeur. Armé de toutes ces forces réunies, il revient enſuite ſur le Roi, il l'attaque, il le preſſe; il lui préſente les vaſtes deſſeins de Henri IV approuvés par Elizabeth; il lui fait voir l'Europe partagée en deux grandes factions; d'un côté, l'Empereur qui n'a que des titres & de la foibleſſe, le Pape eſclave honorable de l'Autriche; l'Eſpagne dévorée par l'Amérique, la Flandre Eſpagnole ébranléé des ſecouſſes qu'elle éprouva ſous Philippe II, la Savoie reſſerrée entre les grandes Puiſſances qui l'écraſent, les petits Etats d'Italie faits pour dépendre de quiconque veut les conquérir ou daigne les acheter; de l'autre, la France pleine de reſſources, & renaiſſant plus terrible du milieu de ſes cendres, l'Angleterre puiſſante par ſes flottes & plus encore par ſon génie, la Suéde féconde en fer & en Héros, le Dannemark fier d'avoir autrefois ravagé l'Europe,

Veniſe commerçante comme Tyr, & conquérante comme Carthage, la Hollande déja célébre par quarante ans de victoire. Enfin les Etats proteſtans de l'Allemagne & de la Suiſſe, enthouſiaſtes de leur liberté comme de leur religion. Il paſſe au détail des projets; il expoſe les moyens; enfin il intéreſſe la vanité de Jacques, en lui peignant les Rois d'Angleterre & de France à la tête de cette vaſte entrepriſe, remuant le monde, faiſant le deſtin des Rois, & diſpoſant du ſort des Empires. Tel le pere des fictions ſublimes peint l'Etre qui gouverne tout, tenant à la main une chaîne d'or à laquelle ſont ſuſpendus tous les Dieux, & attirant à lui l'univers. Mais ô foibleſſe des grands hommes! Torrent inévitable de la fatalité qui entraîne tout! Que ſert à SULLY de triompher de tant d'obſtacles, & d'unir par des nœuds ſolemnels l'Angleterre avec la France contre l'Autriche? La mort de Henri IV devoit rendre inutiles tant de ſoins. Une partie de ce vaſte plan étoit réſervée à Richelieu; l'autre ne devoit jamais être exécutée, & preſque tout ce qui a été fait, devoit encore être détruit par de nouveaux événemens. Ainſi dans la ſuite immenſe des ſiecles, le monde politique a éprouvé encore plus de révolutions qu'il n'eſt arrivé de bouleverſemens ſur la ſurface du globe.

Quelque talent qu'eût SULLY pour négocier, le Préſident Jeannin & le Cardinal d'Oſſat pouvoient peut-être lui diſputer cette gloire: mais il en eſt une où il n'eut point de rivaux; c'eſt celle du miniſtere; il y éclipſa tout ce qui avoit paru juſqu'alors; il mérita de ſervir de modele à la poſtérité.

TROISIEME PARTIE.

Foibles Orateurs relégués par nos conſtitutions modernes dans l'ombre des cabinets, eſt-ce à nous à traiter ces ſujets ſublimes qui embraſſent tout le ſyſtême politique des Etats ? Ce ſeroit aux Orateurs des anciennes Républiques, ou plutôt s'il y avoit un homme qui pût s'élever au deſſus de la terre, planer ſur les Empires, voir de la hauteur de l'aigle tous les lieux & tous les temps, ſuivre l'origine, l'agrandiſſement, la décadence & la chute de tous les Royaumes, connoître enfin toutes les cauſes & tous les effets, ce ſeroit à lui à parler d'un Miniſtre, & d'un homme d'Etat. Qui entreprendra de le peindre ? Toutes les qualités qui ſont néceſſaires pour le former, viennent ſe préſenter en foule, & ſe preſſent ſous mes pinceaux. Si je lui donne la ſageſſe & l'activité, l'étendue & la profondeur, l'eſprit de détail & le génie du grand ; ſi je dis qu'il doit régir les États, comme Dieu régit le monde, par des principes invariables & ſimples ; bien organiſer l'enſemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes ; pour bien juger d'un ſeul reſſort, regarder la machine entiere ; calculer l'influence de toutes les parties les unes ſur les autres, & de chacune ſur le tout ; ſaiſir la multitude des rapports entre des intérêts qui paroiſſent éloignés ; voir d'où tout vient, & où tout va ; lier les intérêts particuliers à l'intérêt général, les réunir en les contenant l'un par l'autre, & comprimant chacun d'eux par les poids envi-

tonnans ; faire concourir les diviſions mêmes à l'harmonie du tout ; diriger au meilleur but les biens phyſiques par la puiſſance, & les biens moraux par l'opinion ; multiplier les forces par les vertus ; tirer le plus grand parti du caractere national ; connoître dans la révolution marquée pour les Empires, à quel point du cercle eſt parvenu l'Etat qu'on gouverne, le fixer, s'il eſt heureux, le faire remonter en arriere, s'il eſt déchu : ſi je dis qu'un Miniſtre doit employer le moins de force poſſible pour chaque opération ; éviter, preſqu'autant que le mal, les demi-remedes dans les grands maux ; marcher au but ſans trop voir les obſtacles ; conſidérer les choſes & dans leur principe & dans leur effet, diſtinguer celles qui ont beſoin de tout le poids de l'autorité, & celles qui ne ſont jamais mieux adminiſtrées, que lorſqu'elles ne le ſont point du tout ; ne pas prendre l'état forcé d'un pays pour ſon état naturel ; ne pas s'écarter des principes généraux pour quelques inconvéniens de détail ; ne pas croire qu'on peut déraciner tous les abus, ce qui ſeroit le pire de tous ; ne pas cauſer le malheur d'un Etat pour le bien d'une ville, ni les maux d'un ſiecle pour l'intérêt d'un inſtant : ſi j'ajoûte qu'un Miniſtre doit reculer, le plus qu'il eſt poſſible, les limites du bien, & retrancher ſans ceſſe de la ſomme inévitable des maux qu'entraînent dans l'adminiſtration, l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, l'empire des uſages, les néceſſités de moment, la molleſſe ou la corruption des ſous-ordres, le choc & le contraſte éternel du poſſible phyſique & de l'impoſſible moral ; je n'aurai encore

tracé qu'une image imparfaite des qualités & des devoirs d'un homme d'Etat. Les opérations de SULLY le peindront mieux que tous les discours. C'est en le voyant agir que nous mesurerons l'étendue de son ame.

Il n'étoit pas encore Surintendant, & déja son maître le destine à réparer les maux de la France. Son premier mérite fut de les connoître. Il porte ses regards sur toute l'étendue du Royaume, & il voit un Etat ébranlé par quarante ans de guerres civiles, en proie à tous les malheurs qu'une autorité foible & avilie avoit pu introduire. Il commence par calculer les dettes de l'Etat. Il le trouve engagé avec l'Angleterre, la Suisse & la Hollande, qui avoient fourni à Henri IV des troupes, des vaisseaux, du fer & de l'or; pour triompher de la Ligue; avec les gens de guerre, dont le service & le sang n'avoient pas encore été payés; avec les Traitans qui forçoient l'Etat à payer sa ruine; avec tous les Officiers des différens Ordres du Royaume, qui réclamoient leurs gages & leurs pensions de plus de vingt années; avec les anciens esclaves des favoris à qui les libéralités de Henri III avoient prodigué le sang du peuple; avec les créanciers des rentes, qui, en chargeant l'Etat de capitaux immenses, dévoroient dans l'oisiveté le fruit des travaux & des sueurs de la nation; enfin avec les Chefs de la Ligue, qui tous avoient vendu leur fidélité à leur nouveau maître. O honte! O infamie! Il avoit fallu acheter chaque place, payer chaque traité, estimer à prix d'or l'intérêt que chacun trouvoit dans la révolte,

volte, comme ſi l'ineſtimable honneur de redevenir vertueux n'eût pas été la premiere des récompenſes. Toutes ces dettes réunies formoient une ſomme de trois cent trente millions. * SULLY paſſe à l'examen des revenus; il y porte toute la lumiere du talent, & toute l'activité du travail. Je ſouhaiterois que mon ſiecle pût être étonné en apprenant que le Roi ne recevoit que trente millions, tandis que le peuple en payoit cent cinquante. Quelles étoient les ſources de cet incroyable déſordre? La foibleſſe des Rois, la rapacité des ſujets. Outre les ſubſides impoſés pour les beſoins de l'Etat, chaque Officier ou de guerre ou de juſtice ou de finance, levoit des droits ſur le peuple, qui étoit forcé de nourrir tant de tyrans. Tous les créanciers de l'Etat, ſoit étrangers, ſoit ſujets, ſe payant par leurs propres mains, avoient juſque parmi les fermes du Roi, des fermes à leur profit, & leurs brigands, ſous le nom de commis, qui diſputoient à ceux du Prince le droit de dévorer le Royaume. Les Fermiers généraux établiſſant des ſous-fermes, & celles-ci étant ſubdiviſées en d'autres qui ſe partageoient encore en d'autres branches, les revenus de l'Etat s'épuiſoient en paſſant par tant de mains, ſemblables à ces maſſes d'eaux, qui précipitées d'une grande hauteur, & roulant de caſcade en caſcade, de rochers en rochers, ſe diſſipent en pouſſiere; ſont emportées par les vents ſur

* L'argent étoit alors à 22 liv. le marc. Ainſi la dette de l'Etat répondoit à 810 millions de notre monnoye actuelle.

des plaines éloignées, & trompent le baſſin qui les attendoit dans le fond du vallon. Cent millions de domaines avoient été aliénés preſque ſans titre. Une grande partie des revenus royaux avoit été ou uſurpée par les grands, ou vendue au plus vil prix par ceux mêmes qui furent employés à en conſtater l'état. Mais la plus grande ſource du déſordre étoit les brigandages des Officiers de finance. Qui pourroit retracer tous ces affreux myſteres? Qui pourroit détailler toutes les ruſes qu'avoit inventées l'avarice pour s'approprier les revenus de l'Etat? On diminuoit les recettes; on augmentoit les dépenſes; on multiplioit les frais; on enfloit les émolumens des charges; on faiſoit de doubles & de triples emplois; on falſifioit des articles; on en ſupprimoit d'autres. SULLY porte le flambeau dans toutes ces mines ſourdes & profondes où les receveurs puiſoient l'or de la France. Il parcourt tous les regiſtres, compare tous les états, vérifie tous les comptes; il les rapproche, il les combine. Je ne craindrai pas de le dire, ce travail obſcur eſt peut-être ce qui fait le plus d'honneur à SULLY. L'ame d'un grand homme conçoit un plaiſir ſecret, lorſqu'il s'agit dans un Conſeil de braver, pour l'honneur de la vertu & le bien de la patrie, un peuple d'ennemis : ſon génie s'éleve avec tranſport, lorſque dans le cabinet il forme ces combinaiſons puiſſantes qui doivent influer ſur le ſyſtême du monde : mais s'enſevelir dans des détails qui rabaiſſent continuellement l'eſſor du génie, & exigent toutes les petites attentions d'un inſtinct laborieux; conſacrer dans de lon-

gues nuits à de pénibles & arides calculs, cette même main accoûtumée à conduire des bataillons & à lancer la foudre; tout ce travail, dont les difficultés ſont immenſes, le fruit incertain, & où l'imagination n'eſt point ſoûtenue par l'idée de la gloire, demande une ame plus forte & plus vigoureuſe que les opérations les plus éclatantes du miniſtere.

SULLY pourſuit l'examen de la France. Il obſerve dans tout le Royaume les effets de ces abus. Il voit l'induſtrie étouffée, la circulation interrompue, les fonds de terre négligés ou ſans valeur, le peuple plongé dans la miſere, le crédit anéanti, nulle reſſource pour le préſent, une ruine preſqu'inévitable pour l'avenir. Cependant la France, comme un malheureux qui expire en ſe débattant ſous le glaive qui l'égorge, inquiete & tourmentée, s'agitoit dans ſes convulſions, pour trouver un remede à ſes maux. On avoit créé un Conſeil de finances, eſpece d'hydre encore plus funeſte à l'Etat que le Surintendant qu'elle remplaçoit. (*bb*) Les

(*bb*) François d'O, Surintendant des Finances ſous Henri III, & au commencement du regne de Henri IV, avoit tout ce qui auroit dû lui donner l'excluſion de cette charge. Il étoit diſſipateur, indolent, paſſionné pour le jeu, tout occupé de ſes plaiſirs, mettant une vaine grandeur dans des prodigalités inſenſées, ne ſe refuſant rien, tandis que le Roi manquoit de tout. Voilà l'homme qui gouvernoit les Finances. Il mourut en 1594 avec plus de quatre millions de biens, laiſſant l'Etat endetté de huit cent dix millions de notre monnoye actuelle. A ſa mort, la charge de Surintendant fut ſupprimée; & le Roi créa un Conſeil des Finances compoſé de huit perſonnes. Sully n'approuva point cette forme d'adminiſtration, parce qu'il eſt bien plus difficile de trouver huit hommes vertueux, que d'en trouver un ſeul. Sa façon de penſer ne fut que trop juſtifiée. Les huit Conſeillers ne furent que huit concuſſionnaires à brevet. Les diſſipations & les vols continuerent avec plus de fureur qu'auparavant. Le Roi, dans

membres qui compoſoient ce Conſeil, livrés à la corruption univerſelle, augmentoient encore les maux qu'ils devoient réformer. On les vit ſous des noms empruntés, gouverner toutes les fermes du Royaume, ſe faire adjuger au plus vil prix tous les baux des grandes entrepriſes, forcer par d'indignes délais les créanciers de l'Etat à réduire eux-mêmes leurs ſommes, & les porter enſuite toutes entieres ſur les comptes. On les vit refuſer pour les beſoins de la guerre, ces mêmes tréſors qu'ils prodiguoient pour leur luxe, & jouir à la fois de l'indigence du Roi, de la miſere du peuple, & du déſordre de l'Etat. Tels notre ſiecle a vu dans une ville embraſée par les flammes, & renverſée par les ſecouſſes d'un tremblement de terre, des brigands chercher de l'or au milieu des cadavres & des ruines, & remercier le Ciel du renverſement de la patrie. C'en étoit fait de la France ſans le génie de SULLY. Tandis que toutes les mains ſe réuniſſoient pour la pouſſer dans le précipice, c'eſt lui qui l'arrêta & ſuſpendit ſa chute. Pour achever de s'inſtruire, il parcourt lui-même une grande

---

la guerre contre l'Eſpagne, ayant beſoin de huit cent mille écus pour faire le ſiége d'Arras, les leur demanda, comme l'homme qui a beſoin de pain en demande à un citoyen riche; il ne put jamais les obtenir : *Je ſuis*, écrivoit ce bon Prince à Sully, *fort proche des ennemis, & n'ai quaſi pas un cheval ſur lequel je puiſſe combattre ; mes chemiſes ſont toutes déchirées mes pourpoints troués au coude ; & depuis deux jours je dine chez les uns & les autres, parce que mes Pourvoyeurs n'ont plus moyen de rien fournir pour ma table.* Cependant le huit Conſeillers des Finances tenoient à Paris des tables voluptueuſes, & leur luxe inſultoit à la miſere publique. Il n'eſt pas inutile de répéter de pareils faits, pour qu'on ſache juſqu'où peut aller l'audace de la dépréda-tion dans un Etat mal gouverné depuis long tems.

partie des Provinces du Royaume. O vous, qui voulez connoître & guérir les maux d'un État, ſortez de vos Palais. Aſſis à vos tables voluptueuſes, vous ignorez qu'il y a des milliers d'hommes qui meurent de faim. Dans les Cours & autour du Trône, le peuple eſt toujours heureux, un Royaume eſt toujours floriſſant : c'eſt lorſqu'on voit les ſillons de la campagne abandonnés, les charrues briſées, les chaumieres déſertes ou qui tombent en ruine ; c'eſt lorſqu'on foule l'herbe qui couvre les rues ſolitaires des villes ; c'eſt lorſqu'on rencontre ſur les grands chemins des peres, des meres, de jeunes enfans qui fuient tous enſemble le doux ſol de leur patrie, pour aller chercher des alimens ſous un ciel plus heureux ; c'eſt alors que l'humanité s'éveille, que le cœur ſe ſerre, que les larmes coulent ; c'eſt alors que l'on commence à concevoir que la Cour n'eſt point l'Etat, & que le luxe de quelques hommes ne fait pas le bonheur de vingt millions de citoyens.

Tel fut le ſpectacle qui frappa les regards de SULLY. Mais avec l'ame du citoyen, il portoit l'œil du philoſophe. (*cc*) En obſervant les

---

(*cc*) La premiere opération de Sully fut de ſe tranſporter en 1596 dans les principales Généralités du Royaume, & d'envoyer dans les autres des hommes de confiance, pour en connoître les forces & les revenus. En 1598 il fit un ſecond voyage pour vérifier ſes recherches ébauchées ſeulement dans le premier. Son attention s'étendoit à tout : il examinoit le climat de chaque Province, les différentes eſpéces de terre, de culture, de production, les non-valeurs réelles ou ſuppoſées, leurs cauſes ou paſſageres ou conſtantes, la proportion entre les frais & le revenu, la qualité & le prix commun des denrées, la facilité des conſommations, le nombre des habitans, leur caractére, la

maux, il étudioit les reſſources. Il ne faut point que la poſtérité ignore que SULLY dans ſes recherches éprouva de la part des Financiers preſqu'autant de difficultés & d'obſtacles, que ſon maître en avoit éprouvés de la part des Ligueurs, lorſqu'il avoit fallu conquérir chaque Ville. (*dd*) L'homme de bien triompha;

---

valeur de chaque homme dans les différens pays, les reſſources des villes, le produit des manufactures, l'étendue & la qualité du commerce. Il obſervoit ſur les lieux mêmes ce que payoit chaque Province, la nature des impoſitions; celles dont la reſſource eſt en même-tems la plus étendue & la plus prompte; celles dont la perception coûte le moins, & rapporte le plus; celles qui ſe combinent le mieux avec le climat, le ſol, l'induſtrie des habitans; & celles qui ſont plus à charge au peuple, qu'elles ne ſont utiles à l'Etat. Il calculoit par tout la ſomme des richeſſes: il étudioit tout ce qu'une Province reçoit, & tout ce qu'elle donne, comment y vient & par où s'écoule l'argent, quels ſont les canaux ouverts, & ceux qui ſont engorgés, enfin quelles ſont les Provinces où la Capitale ne renvoye point les ſucs qu'elle en reçoit, & où ſe trouve interrompue cette heureuſe circulation entre la tête & les membres, qui fait la vie du Corps politique. Sully, ſur tous ces objets, ne s'en rapportoit qu'à lui-même; car il faut des yeux pour voir. On ſçait que le Duc de Bourgogne, dans un tems plus éclairé, ne pût ſe procurer une connoiſſance exacte des Provinces par les Intendans mêmes.

(*dd*) Dès que les membres du Conſeil apprirent que Sully devoit faire des viſites dans les Provinces, ils n'épargnerent rien pour le traverſer. L'opération étoit trop utile pour qu'ils n'en fuſſent pas épouvantés. Ils eurent recours à tout. Les Receveurs généraux, Tréſoriers, Contrôleurs, Greffiers, & juſqu'aux moindres Commis furent prévenus. Les uns s'abſenterent & laiſſerent leurs Bureaux fermés, d'autres firent voir des ordres qui leur défendoient de communiquer leurs regiſtres & leurs états. En même-tems on ſemoit dans les Provinces les bruits les plus odieux contre Sully: on profitoit de ſon abſence pour le noircir auprès du Roi: on l'accuſoit d'ignorance, de dureté, d'étourderie: on le peignoit comme un tyran qui alloit ſucer le ſang du peuple, & qui abuſoit de l'autorité du Prince, pour le rendre odieux à ſes Sujets. Enfin le cri général fit impreſſion ſur le Roi lui-même; & Sully reçut ordre de revenir. Henri IV, qui, après la plus courte abſence, l'embraſſoit toujours avec tranſport, le reçut très-froidement. Sully reconnut alors le danger qu'il y a de ſervir les Rois loin d'eux. Il eut à ſe juſtifier des plus cruelles calomnies; & il en vint aiſément à bout; mais il falloit encore éviter les ſoupçons

il parcourt avec des vues également éclairées & bienfaiſantes tout ce Royaume déſolé ; ſemblable à l'eſprit de fécondité qui à ttavers la confuſion & la nuit ſe promenoit ſur l'abîme du cahos, & couvoit les germes du monde.

L'inſtant de la création eſt arrivé. Tous les élémens ſont prêts, & la lumiere va naître ſur la France. SULLY eſt armé de l'autorité de ſon Roi, & de toute l'énergie d'une ame qui veut faire le bien ; il commence par réformer les abus. Les Officiers & les Grands n'ont plus le droit de lever des contributions ſur les Provinces ; & le peuple affranchi de ſes tyrans, ſe félicite de n'avoir plus à payer que les ſubſides ordonnés par ſon Roi. Fier & impétueux d'Epernon, (*ee*) en vain dans le Conſeil tu oſes

---

pour l'avenir. Cinq cent mille écus qu'il avoit ramaſſés dans ſes voyages, & qui ſans lui euſſent été perdus pour le Roi, furent dépoſés dans le Tréſor Royal. En même-tems il prit des précautions pour qu'aucune partie de cette ſomme ne fut diſſipée. On ne tarda point à ſentir combien ces précautions étoient néceſſaires.

Sanci, un des membres du Conſeil, & le plus abſolu des hommes, envoya demander à Sully, avec toute la fierté d'un deſpote, quatre-vingt dix mille écus pour payer les Suiſſes. Sully ſçavoit qu'il n'étoit dû que le tiers de cette ſomme. Il refuſa. Son refus excita entre lui & Sanci une vive querelle qui éclata en préſence du Roi. Peu de tems après, Sully ſurprit encore les membres du Conſeil à vouloir détourner deux cent mille écus du Tréſor Royal. Heureuſement il avoit gardé entre ſes mains de quoi les confondre, & dans le moment qu'ils croyoient triompher, en rejettant ſur lui la diſſipation de cette ſomme, il les convainquit lui-même, en préſence du Roi, de cet odieux brigandage. Ce fut là l'eſſai des contradictions & des noirceurs que Sully eut à eſſuyer au commencement de ſon miniſtére. Ces détails de la méchanceté humaine ne ſont indifférens pour aucun ſiecle. On s'étonne quelquefois qu'il ſe faſſe ſi peu de bien dans les Etats : le Philoſophe qui peſe les obſtacles, doit peut-être s'étonner davantage de ce qu'il y a encore des hommes qui ont le courage d'en faire.

(*ee*) Ce fut en 1598 que parurent toutes ces déclarations, qui rendirent le Roi propriétaire de ſes revenus, & mirent le peuple à

ſoûtenir la cauſe de ces redoutables concuſſionnaires ; ce n'eſt point à SULLY à trembler. Comme Miniſtre, il écraſe l'injuſtice ; comme Guerrier, il brave les menaces. Il pourſuit ſa carriere au milieu des orages. Il défend aux creanciers de l'Etat de lever par eux-mêmes aucuns droits ſur les fermes. Par cette Ordonnance les revenus de l'Etat furent arrachés des mains de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suiſſe, de Florence, de Veniſe, & de tous les hommes les plus puiſſans du Royaume. Henri IV eſt épouvanté lui-même de la nouvelle tempête qui s'éleve contre SULLY. Mais ce grand Homme eſt inébranlable. Il caſſe dans les fermes la multitude des ſous-baux, qui, multipliant les frais à l'infini, engraiſſoient de la ſubſtance de l'Etat une foule d'hommes inutiles. Il dreſſe un état général de finance qui prévient déſormais tous les moyens honteux de

---

l'abri des concuſſions des Sujets puiſſans. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que tous les tyrans qui voloient le peuple, ſe plaignirent avec audace, comme ſi on les eût dépouillés d'un bien légitime ; tant certains hommes s'accoûtument à regarder l'injuſtice comme un de leurs droits. Le Duc d'Epernon, par ces ſortes de violences, ſe faiſoit tous les ans un revenu de près de quatre cent mille francs de notre monnoie. Il fut averti du jour où devoit paſſer la Déclaration qui lui ordonnoit de n'être plus brigand ni concuſſionnaire ; & il ſe rendit au Conſeil, bien réſolu de l'empêcher. Là, au défaut de raiſons, il eut recours aux inſultes ; & ſon inſolence naturelle, aigrie encore par les réponſes fieres de Sully, oſa s'emporter juſqu'aux menaces. Sully répondit à l'outrage avec le ton d'un homme qui eſt accoûtumé à ne rien craindre ; & tous deux en même-tems porterent la main ſur la garde de leurs épées. La ſalle du Conſeil eut peut-être été enſanglantée, ſi on ne ſe fût jetté en foule au devant d'eux. Le Roi inſtruit de cette querelle, loua beaucoup le zele intrépide de Sully, & lui écrivit à l'heure même de ſa main, *lui offrant*, diſoit-il, *de lui ſervir de ſecond contre d'Epernon.*

de s'enrichir. Il preſcrit aux Receveurs de nouvelles formules de comptes. Les ſouterrains profonds qu'avoit creuſés l'avarice, ſont découverts au grand jour, & les tygres qui s'y retiroient, pour y dévorer ſourdement les entrailles du peuple, ceſſent enfin d'avoir des repaires. Les fortunes injuſtes ſont citées à des tribunaux. L'avarice eſt forcée à venir rendre compte de ſes pillages. (*ff*) L'or qui s'eſt égaré hors des canaux publics, revient fertiliſer la patrie. Si l'Etat ne retira point de ces établiſſemens ſéveres tout le fruit qu'il en pouvoit eſpérer, ſi pluſieurs des grands criminels échapperent à la pourſuite des Loix, n'accuſons point SULLY : accuſons & les intrigues de la Cour, & la vénalité des ames, & la foibleſſe de la nature pour le bien, & l'excès du mal même; car il arrive un point où l'or qui eſt la ſource des crimes, ſert lui-même à les couvrir, & où à force d'être coupable on devient innocent.

Tout prend une face nouvelle. Les fermes ſont doublées; les étrangers en ſont exclus;

(*ff*) Il y eut ſous le miniſtére de Sully trois Chambres de Juſtice établies pour faire des recherches contre les Financiers qui avoient malverſé dans leurs emplois, l'une en 1601, l'autre en 1604, & la troiſieme en 1607 Cette derniere fut établie contre l'avis de Sully. Il avoit réconnu par l'expérience des deux premieres, que les principaux coupables échappent toujours. On retira cependant quelque avantage de ces pourſuites; c'eſt que les loix commencerent enfin à paroître quelque choſe; l'idée des mœurs fut réveillée; le peuple s'apperçut que le Gouvernement s'occupoit de lui; la nobleſſe apprit à ne pas confondre l'or avec l'honneur; la nation commença à ſoupçonner que la pauvreté honnête pouvoit avoir un prix. Au reſte, Sully dans ſes Mémoires eſt d'avis de ſupprimer entierement ces Chambres de Juſtice, comme des moyens inutiles. Ce n'eſt preſque toujours que l'occaſion d'un trafic honteux entre ceux qui ont beſoin de protection, & ceux qui en ont à vendre.

les Courtisans n'ont plus d'influence, & cessent de vendre leur protection. Dès-lors les choix furent meilleurs : car, j'oserai le dire, ce qui est protégé, n'est presque jamais ce qui doit l'être : d'ailleurs celui qui corrompt, est déja corrompu ; & celui qui achete les autres, quel prix peut-il être estimé lui-même ? Le temps de la tyrannie & des usurpations n'est plus. Quatre-vingt millions de domaines rentrent dans les mains du Souverain. SULLY passe à une opération plus compliquée. On vérifie les rentes constituées sur l'Etat. Leur source, leur hypotéque, leur capital, l'époque de leurs différentes créations, tout est connu. Chaque engagement est discuté ; chaque dégré d'injustice ou de fraude est calculé. On éteint les unes, on rembourse les autres, on réduit celles qui dévoient être réduites. L'équité sévere présida à tous ces jugemens ; & une opération, qui ébranloit les fortunes de tant de particuliers, servit encore à établir le crédit public. On fait des loix pour arrêter les sommes immenses qui passoient chez les Nations voisines : mais les loix ne suffisent pas ; il faut ôter aux hommes l'intérêt de les violer. SULLY eut recours à différens moyens, mais tous insuffisans. (*gg*) Louons

---

(*gg*) Il faut convenir que toutes les opérations de Sully sur les monnoies furent peu avantageuses. En 1601 il fit défendre d'employer dans le commerce les monnoies étrangeres. Le commerce fut interrompu par cette défense, parce que le crédit en fut affecté. Ces especes étrangeres se trouvoient en France en très-grande quantité : on les resserra par la répugnance de les porter à la Monnoie, à cause des droits considérables qu'on devoit y retenir. Peu de tems après, Sully fit rendre une Déclaration qui défendoit de transporter hors du Royaume au-

ce grand homme du bien qu'il voulut faire, & rejettons ſur ſon ſiecle celui qu'il ne fit pas. L'ordre rétabli dans les payemens les facilite. A chaque partie de la dépenſe eſt appliquée une partie des revenus. Les deniers ne ſont plus engagés d'avance, d'une année à l'autre, parce que les aſſignations n'excedent plus la portée de la recette. Un Edit ſévere défend de reculer les payemens, & prévient ces traités infames, où le créancier étoit obligé de trafiquer d'une partie de ſa dette, pour acheter l'autre. Si quelqu'un étoit fatigué de ces détails, qu'il ſache que les choſes les plus petites en apparence, influent ſur le gouvernement économique, & que ce ſont les fibres obſcures, cachées dans

---

cune eſpece d'or ou d'argent, ſous peine de confiſcation. On ſent aſſez combien une pareille Ordonnance eſt inutile. Ce n'eſt point par des Déclarations que l'on peut retenir dans un pays les eſpeces d'or & d'argent; c'eſt par une adminiſtration ſage qui détermine en faveur de ce pays la balance du commerce. Sully lui-même ayant ſenti combien cette Déclaration étoit inſuffiſante, crut y remédier par une Ordonnance du mois de ſeptembre 1602, qui hauſſa la valeur numéraire des eſpeces. L'expérience n'a que trop prouvé que c'eſt une mauvaiſe opération de toucher aux monnoies d'un Etat. Tout changement dans cette partie porte des plaies mortelles au commerce, par l'extinction de la confiance, par le reſſerrement des bourſes, par les embarras & le deſavantage du change, par le renverſement des fortunes. Ce qui trompa Sully, c'eſt qu'il s'imagina que le hauſſement de la valeur numéraire feroit ceſſer le tranſport chez l'étranger, en diminuant le profit. En effet, la proportion de l'or à l'argent en France n'étoit pas tout-à-fait alors de 1 à 11, au lieu qu'en Eſpagne elle étoit de 1 à 13 $\frac{1}{3}$, en Angleterre de 1 à 13 $\frac{19}{40}$, en Allemagne de 1 à 12 $\frac{1}{6}$. Ainſi les Etrangers avoient du bénéfice à enlever notre or. Mais Sully ne remédia point du tout à cet inconvénient. La proportion nouvelle ne fut en France que de 1 à 11 $\frac{1}{6}$, parce que Sully, en hauſſant la valeur de l'or, avoit en même-tems hauſſé les monnoies d'argent. Ainſi le déſordre reſta le même; & en 1609 on s'apperçut qu'il étoit encore devenu plus grand, parce que les autres Etats avoient encore hauſſé leur proportion.

les entrailles de la terre, qui portent & qui nourriſſent ces forêts majeſtueuſes, qui ſont un des principaux ornemens du monde. Tout, dans les réformes de SULLY, tendoit au ſoulagement du peuple. Les Villes & les Provinces ſont déchargées du fardeau des dettes qui les accablent. Les véxations ſourdes, les formalités odieuſes, les remedes devenus plus cruels que les maux, ſont ſupprimés. Les privileges ſouvent injuſtes & toujours dangereux, ſont réduits à leur juſte nombre; & la repartition plus égale rend les recouvremens plus faciles.

C'eſt ici le moment de développer les principes économiques de SULLY, principes où il fut ſi bien ſecondé par l'humanité & par le génie de Henri IV. Comment ces deux hommes, qui avoient paſſé une grande partie de leur vie ſur les champs de bataille, ſe trouverent-ils tout-à-coup formés dans l'art de gouverner? Eſt-ce que l'habitude des grands dangers acçoûtume à imaginer les grandes reſſources? Ou bien, eſt-ce que les motifs brillans, la gloire, les fatigues, les grands ſpectacles, la deſtinée des nations que l'on a entre ſes mains, élevent l'humanité, & agrandiſſent l'ame par l'exercice vigoureux de tous ſes reſſorts?

N'allons pas confondre la ſcience du gouvernement économique avec la ſimple adminiſtration des finances. Celle-ci n'eſt qu'un méchaniſme d'ordre & d'inſpection: l'autre eſt la ſcience de l'Etat. Elle pénétre à la ſource des richeſſes; elle les augmente; elle les dirige; elle les diſtribue. Les liſtes de la vanité ſont ſurchargées de noms de Surintendans des Finances

les faſtes de la patrie ne comptent que SULLY.

Par quel art funeſte le ſyſtême des impôts eſt-il devenu plus ruineux pour les Etats que la guerre, la famine & la peſte? Si les campagnes ſont dépeuplées; ſi une partie des terres ſont en friche; ſi le cultivateur eſt découragé; ſi la France a perdu la moitié de ſes revenus; ſi tous les reſſorts ſont affoiblis & languiſſans; quelle en eſt la cauſe? C'eſt qu'on arrache des mains du laboureur les richeſſes deſtinées à reproduire les richeſſes, & que les revenus épuiſés dans leur ſource, ne peuvent plus rentrer dans le ſein de la terre pour en faire germer d'autres. Auſſi une des premieres opérations de SULLY fut de remettre aux Provinces vingt millions d'arrérages de taille; & depuis il diminua d'année en année cet impôt de deux millions. Ce grand Miniſtre regardoit la taille comme un impôt vicieux de ſa nature, ſur tout cette taille arbitraire qui rend les poſſeſſions incertaines, & abandonne la propriété aux caprices des tyrans. (*hh*) Ce n'eſt point à l'Orateur à entrer

---

(*hh*) Sully s'étoit convaincu par l'étude de l'hiſtoire & par les réflexions, que l'agriculture eſt la baſe des Etats & la ſource des revenus publics. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il ait regardé la taille arbitraire comme un fléau de l'Etat, & qu'il ait déſiré changer entierement la forme de cette impoſition. Il ſavoit que la terre étant la ſource des revenus, doit être auſſi la ſource des impôts, mais qu'ils doivent porter ſur le produit, & non ſur le travail. Or le produit total des terres ſe diviſe en deux parties. L'une eſt la rentrée des avances qui ont été faites pour l'exploitation; cette partie doit être ſacrée pour le fiſc, puiſque c'eſt cet argent même qui eſt la ſource de la fécondité. L'autre portion eſt bénéfice; c'eſt elle qui conſtitue le revenu; c'eſt ſur elle ſeule que l'impôt doit être levé. Dans tous pays où le cultivateur ne retrouvera point du bénéfice en ſus de ſes avances, & de la ſomme dont il doit payer la protection du Souverain, il faudra néceſſairement qu'il s'intéreſſe moins à la culture, que par con-

dans des discussions économiques, qui sont étrangeres à son sujet : mais jettez les yeux sur les campagnes, vous y verrez le laboureur forcé lui-même à étouffer son industrie, tremblant d'améliorer sa terre, faisant au Ciel des vœux meurtriers pour que sa moisson ne devienne pas plus fertile, n'osant augmenter sa dépense de peur que sa richesse ne soit un crime; vous verrez le pauvre écrasé sous le poids de son travail, obligé de porter encore le fardeau du riche; les exemptions vendues aux uns, devenir une source de terreur pour les autres; la fécondité d'une terre, punie de la stérilité des champs voisins; vous verrez des oppresseurs barbares enlever d'une chaumiere désolée, les vils meubles que l'indigence laissoit à la nécessité, le lit sur lequel une femme vient de donner un citoyen à l'Etat, dépouillé par des mains avides, les langes arrachés de dessus l'enfant qui vient de naître, des malheureux traînés sur la poussiere en se débattant, poussant des hur-

---

séquent cette culture diminue, & avec elle, les revenus de l'Etat. Mais que seroit-ce si bien loin de retirer aucun bénéfice de son travail, l'impôt lui enlevoit une partie même de la somme destinée à l'exploitation de sa terre? Alors il ne faudroit point s'étonner, que la profession la plus malheureuse de toutes fût presque abandonnée, qu'une partie des terres restât en friche, & que tout l'ordre œconomique se trouvât dérangé par la suppression des revenus réels de l'Etat. Ce qu'il y auroit de plus effrayant, c'est que le désordre iroit toujours en augmentant, parce que l'impôt dirigé toujours sur le même plan, diminueroit d'année en année la somme destinée pour la culture des terres. On a écrit beaucoup de livres sur cette matiere; on en écrira encore beaucoup. Mais ce ne sont pas les lumieres qui nous manquent. Il faut détruire les passions, qui sont un obstacle presqu'invincible à tout le bien qu'on peut faire. D'ailleurs un des grands malheurs de l'humanité, est d'être entraîné par l'habitude. Il est bien difficile de regarder comme un mal, ce qu'on a vu de tout tems. Que de choses excellentes on ne fait point, parce qu'on ne les a jamais faites!

lemens ſous leur cabane, & diſputant, avec la force du déſeſpoir, la derniere gerbe qu'ils avoient cachée pour les beſoins de leurs enfans. Quoi donc, les habitans de la campagne ſont-ils des ennemis de l'Etat, dévoués à l'oppreſſion & à la tyrannie? Malheur à vous, ames étroites & cruelles, qui oſez ſoûtenir qu'il eſt de la politique que le payſan ſoit miſérable; comme ſi des payſans n'étoient pas des citoyens; comme s'ils n'étoient pas les bienfaiteurs de l'humanité; comme s'ils n'avoient pas droit comme vous à toute la protection de la patrie; comme ſi le découragement & le déſeſpoir excitoient plus au travail que l'aiſance & la liberté! Telles étoient cependant les maximes que SULLY avoit tous les jours à combattre dans le Conſeil. On le vit s'élever de même contre une autre eſpece d'impôt établi ſur toutes les denrées, parce que cet impôt n'étoit qu'une nouvelle ſurcharge ſur les terres. On le vit déployer toute ſon indignation contre la Gabelle, (*ii*) eſpece de monſtre qui a droit de

(*ii*) Sully en pluſieurs endroits de ſes mémoires ſe récrie contre la Gabelle. Il trouvoit une dureté extrême à vendre fort cher à des pauvres une denrée très-commune. Perſonne n'ignore que certaines Provinces ſont aſſujetties à l'impôt ſur le ſel, tandis que d'autres en ſont exemptes. On détermine la quantité que chacun doit prendre. On preſcrit l'uſage qu'on en doit faire. Il eſt défendu de revendre ce que l'on a au-delà de ſes beſoins. Les troupeaux, qui ne peuvent être préſervés de pluſieurs maladies que par le ſel, languiſſent & meurent, parce que le payſan ne peut pas leur donner ce ſecours. On va même juſqu'à interdire à ces animaux mourans les bords de la mer, où l'inſtinct de leur conſervation les conduit. Le commerce de la pêche eſt conſidérablement diminué par les formalités odieuſes qui gênent la ſalaiſon. L'Agriculture perd une quantité prodigieuſe de bras, qui ſont occupés au faux-ſaunage. Ces hommes, qui ne ſont que des

ravager certaines Provinces, qui force des hommes pauvres à acheter du sel quand ils manquent de pain, ne marche comme les spectres menaçans qu'au bruit des chaînes, empoisonne l'air qu'il respire, & flétrit l'agriculture partout où il imprime ses pas. „ SIRE, disoit „ SULLY à Henri IV, vous avez extirpé du „ sein de vos Etats la guerre civile, mais vos „ sujets ne sont point encore en paix; des armées de pirates assiégent leurs maisons, & „ y font couler le sang avec les larmes; délivrez-les enfin de leurs véritables ennemis, & „ faites cesser des fléaux plus meurtriers à la „ France que les batailles de Saint-Denis, de „ Jarnac, de Moncontour & de Coutras „. Je ne m'arrêterai pas sur les corvées qui raviſſent au laboureur, non plus son argent, mais ses bras, & qui pour épargner à l'Etat le salaire de

---

brigands, auroient pu être des citoyens. Ajoutez à cela des armées de Commis, dont l'unique fonction est de faire la guerre aux sujets du Roi, qui gardent les bords des fleuves, des rivieres & jusqu'aux bords de la mer, comme dans un pays ennemi, qui souvent soûtiennent & livrent des batailles, ou ceux qui tuent deviennent meurtriers de leurs concitoyens, & où ceux qui sont tués sont des sujets perdus pour l'Etat. Ajoutez les empriſonnemens, les saisies, les ventes, la diminution du commerce & du travail: ajoutez les frais de regie qui sont énormes; car chaque million pour le Roi en coûte un autre au peuple, soit en frais, soit en non-valeurs. On ne cherche point ici le triste & vain plaisir de censurer ce qui est établi: mais dans un ouvrage qui est consacré tout entier à l'utilité publique, il doit être permis de remarquer les défauts d'une imposition que Sully, Richelieu, Colbert, & tous nos plus habiles Ministres ont également condamnée. Si elle a subsisté jusqu'à présent, c'est sans doute parce qu'il est bien plus facile de voir les abus que de les réformer. Dans tout changement politique, lors même que l'avantage est le plus assuré, les obstacles sont toujours immenses. Il n'y a que le mal qui se fasse aisément.

de quelques ouvriers, lui coûtent par le dépérissement de l'agriculture une partie de ses revenus. Je ne m'arrêterai point sur la maniere de lever l'impôt, plus onéreuse au peuple que l'impot même. (*kk*) Par-tout le mal s'est glissé avec le bien. Par-tout l'abus est né de la Loi.

Rois, Princes, Ministres, écoutez tous le grand principe de SULLY. L'agriculture est la

---

(*kk*) Ce n'est pas assez d'examiner la nature des impôts en eux-memes & par rapport à la culture des terres, il faut encore les comparer les uns aux autres. Il est des impôts qui se nuisent : il est des besoins qu'on ne peut satisfaire qu'au depens d'autres besoins. Que diroit-on d'un homme qui, en construisant une machine, multiplieroit les roues sans choix, & ne prendroit point garde que le mouvement des unes doit nécessairement rallentir l'action des autres? C'est cependant ce qu'ont fait plusieurs prétendus Politiques. La juste repartition des impôts est encore un des grands objets de l'homme d'Etat. Pour y parvenir, il faut connoître la valeur respective des Provinces, connoissance qui dépend du rapport des productions, des manufactures, du commerce, de la population, des dépenses que l'Etat y fait. Il faut que les non-valeurs entrent toujours dans les calculs : que la quotité de l'impôt soit toujours determinée par la masse des revenus, & que l'une soit le thermometre fidele de l'autre; que les Provinces ne payent pas au Souverain plus qu'elles n'en reçoivent, que la circulation aille toujours du centre à la circonférence, comme de la circonférence au centre; que chaque espece de biens soit imposée selon sa qualité; que l'imposition dans les Villes soit plus forte que dans les Campagnes, & que le pauvre qui, dans la constitution sociale, est déja écrasé par l'insolence & l'orgueil du riche, n'ait point encore un nouveau motif trop légitime de maudire la Patrie, & de détester le nom de Citoyen. Une chose sur tout qui est très-difficile à déterminer, c'est la proportion de l'impôt avec le produit des terres. Car les rapports qui paroissent proportionnels ne le sont point du tout. Par exemple, un douzieme levé sur un petit produit, & un douzieme levé sur un grand, ne sont pas, à beaucoup près, dans la même proportion pour les Contribuables: le premier est une charge bien plus pesante que le second. Tous ces détails demandent des vues supérieures, un esprit exercé, & sur tout le calcul de la probité. A l'égard de la régie, la meilleure seroit sans doute celle où tout ce qui est imposé sur le Peuple, seroit au profit de l'Etat. Mais il faut se souvenir que les impôts sont régis par des hommes Souhaitons du moins qu'on diminue, le plus qu'il est possible, le nombre des mains qui manient l'argent des Sujets pour le faire passer au Prince.

baſe de la puiſſance. C'eſt l'agriculture qui crée & qui entretient les flottes ; ce ſont les champs enſemencés, qui ſemblables à ceux de Cadmus, enfantent les armées ; c'eſt dans les champs couverts d'épis que germe la victoire. Athenes & Rome deſiroient des guerriers & des ſavans. SULLY, pour faire fleurir la France, ne vouloit que des laboureurs & des pâtres. (*ll*) Il encourage tous ces hommes utiles ; il propoſe des récompenſes à ceux qui remettront en valeur des terrains incultes ; il va par-tout chercher des bras pour fertiliſer les terres. Sa voix

(*ll*) Une des maximes de Sully étoit que le labour & le pâturage étoient les deux mammelles d'un Etat. Telle fut la baſe de ſon ſyſtème, & le principe de ſes opérations. Il fit un grand nombre de reglemens utiles pour encourager l'Agriculture ; mais tous avoient pour but de procurer de l'aiſance au Cultivateur. En effet c'eſt-là le principal reſſort. Il ſeroit bien digne d'un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, de tirer enfin cette claſſe d'hommes ſi utile, de l'état vil & malheureux où elle a été juſqu'à préſent. L'ancienne Grece de ſes premiers Cultivateurs fit des Dieux. Il ſeroit à ſouhaiter que parmi nous on les traitât ſeulement à peu près comme des hommes. Quoi ! faut il être à la fois néceſſaire & avili ? Ce ſeroit aux Grands à donner l'exemple ; car ils peuvent donner l'exemple en tout, ſur tout dans une Monarchie. Une vérité effrayante pour eux, c'eſt qu'ils ne peuvent ſubſiſter ſans le Laboureur, au lieu que le Laboureur peut ſubſiſter ſans eux. C'eſt une coûtume aſſez générale par tout de placer des Bataillons ſur le paſſage des Rois. Un Roi d'Angleterre, en traverſant ſon pays, vit un autre ſpectacle : c'étoit deux cent charrues que les Habitans d'une Campagne vinrent ranger ſur ſon paſſage. Ce trait eſt d'une éloquence ſublime, pour qui ſait l'entendre. Il s'en faut bien que dans notre Europe, avec toutes nos ſciences & notre orgueil, nous ayons pouſſé la véritable ſcience du Gouvernement auſſi loin que les Chinois. On ſait que leur Empereur, pour donner aux Citoyens l'exemple du reſpect qu'on doit au labourage, tous les ans, dans une fête ſolemnelle, manie la charrue en préſence de ſon Peuple. Nulle part l'Agriculture n'eſt auſſi honorée. Il y a même des places de Mandarins pour les Payſans qui réuſſiſſent le mieux dans leur Art. Par tout les hommes ſont les mêmes On les ménera toujours par les diſtinctions & les récompenſes. Mais avant qu'un Payſan ſache ce que c'eſt que l'honneur, il faut qu'il ſache ce que c'eſt que l'aiſance. Un cœur flétri par la pauvreté, n'a d'autres ſentimens que celui de ſa miſere.

appelloit dans la France les huit cent mille Maures que la ſuperſtition chaſſoit alors de l'Eſpagne. Par un Réglement ſage, il garantit les gens de la campagne de l'oppreſſion des gens de guerre. „ Soldats & Labourcurs, leur dit-il, „ d'où naiſſent ces diviſions? Ceux qui défen- „ dent la patrie, doivent-ils s'armer contre ceux „ qui la nourriſſent? Le fer qui eſt entre vos „ mains, ſoit qu'il renverſe les bataillons en- „ nemis, ſoit qu'il ſillonne & fertiliſe la terre, „ mérite également l'hommage du citoyen ». Il défend les cultivateurs contre une eſpece d'ennemis encore plus redoutable, contre ceux qui venoient au nom de la Loi, leur enlever au milieu d'un ſillon les bœufs, compagnons de leur travail, & juſqu'aux inſtrumens du labourage. Tout change; l'agriculture renaît; les campagnes deviennent fécondes; la douce joie & la ſérénité reparoiſſent ſous les toits du laboureur. O jours de notre proſpérité! Alors la France, avec un tiers de plus d'habitans, nourriſſoit encore une partie de l'Europe; alors nos bleds inondoient l'Angleterre, qui ſe voyoit forcée de payer un tribut à nos campagnes. On ne ſauroit trop répéter, ſur-tout aujourd'hui, que cette abondance fut l'heureux effet de la liberté des grains. (*mm*) Ce n'eſt pas que

---

(*mm*) La liberté des grains étoit liée néceſſairement au ſyſtême de Sully. Auſſi la ſoûtint-il dans toutes les occaſions avec la plus grande vigueur. En 1607, un Juge de Saumur fut menacé de punition exemplaire, pour avoir défendu la ſortie des bleds hors du Royaume. Tout ſemble nous inviter aujourd'hui à revenir à des idées ſi ſages. S'il faut une autorité, nous avons celle de Sully. S'il faut des raiſons, nous avons pluſieurs excellens Livres où l'utilité de ce

dès ce temps-là même, il n'y eût de ces hommes, qui, chargés d'une petite partie de l'ad-

---

ſyſtême eſt démontrée. Tout le monde d'ailleurs eſt en état de voir par lui-même que la concurrence de l'Etranger, entretenant un profit certain ſur le prix de nos bleds, & prévenant leur non-valeur, doit augmenter les revenus, exciter au travail, encourager la culture, & par conſéquent accroître la population. S'il faut des exemples, nous avons celui de l'Angleterre & notre propre expérience. Sully, devenu Miniſtre, rétablit par ce moyen l'Agriculture qui étoit entierement dépérie par les guerres civiles. La France devint le grenier de l'Europe. Elle jouit de cet avantage ſous les regnes de Henri IV, de Louis XIII, & dans les premiers tems du regne de Louis XIV. L'abondance & le bon prix du blé entretenoient les richeſſes de la Nation. Car le prix commun du blé en France étoit ſouvent vingt-cinq livres & plus de notre monnoie, ce qui formoit annuellement une richeſſe dans le Royaume de plus de trois milliars, c'eſt-à-dire, environ 1200 millions de ces tems-là. Cette richeſſe eſt diminuée aujourd'hui de cinq ſixiemes. En 1661, Colbert voulant favoriſer les Manufactures, fit défendre l'exportation des grains, pour que la ſubſiſtance des Ouvriers étant à bas prix, la fabrication & la main d'œuvre ſe trouvaſſent moins cheres que chez l'étranger. On ne tarda point à ſentir les effets de ce changement. Le prix des grains dans les années communes fut à 7, 8, 9 & 10 livres. Bientôt la culture diminua. Dans les mauvaiſes terres, la valeur des productions n'équivaloit plus à la dépenſe. On prit donc le parti de les abandonner. Peu à peu les campagnes ont dépéri; & la France qui produiſoit autrefois 70 millions de ſeptiers de bled, aujourd'hui en produit à peine 40. D'un autre côté, l'Angleterre avant qu'elle eût permis chez elle l'exportation des grains, étoit ſouvent obligée d'acheter des bleds étrangers, parce qu'elle n'en recueilloit point aſſez pour ſes propres beſoins. Mais elle adopta nos principes à peu près dans le tems que nous y renonçames. En 1689 on propoſa des récompenſes à tous ceux qui vendroient des bleds aux étrangers. En peu de tems l'Agriculture fit des progrès rapides. Aujourd'hui une bonne récolte peut nourrir l'Angleterre pendant pluſieurs années; & elle eſt en état de vendre des bleds à toutes les autres Nations. C'eſt peut être là l'époque de ſa grandeur. Il a été prouvé dans les deniers tems, que l'exportation des grains lui avoit valu en quatre années 170 millions, 330 mille livres de France. La ſeule objection raiſonnable contre ce ſyſtême, eſt la crainte des diſettes dans les mauvaiſes années. Mais il eſt prouvé que les diſettes ſont infiniment plus rares dans les Pays où la liberté des grains ſoûtient l'Agriculture. En 1709 le ſeptier de bled valoit en France 100 liv. de notre monnoie. Il ne valoit en Angleterre que 43 liv. ou environ, c'eſt-à-dire, le double du prix ordinaire de ces tems-là. Dans la diſette de 1693 & 1694 le bled coûtoit moitié moins en Angleterre qu'en France, quoique l'exportation ne fut établie en Angle-

miniſtration, mais incapables de voir & d'embraſſer le tableau général, tournent ſans ceſſe dans le cercle étroit de leurs préjugés, ſaiſiſſent avidement l'occaſion de décider d'une matiere d'Etat; & pour l'intérêt de quelques bourgades, font le malheur du Royaume entier. Ces hommes oſerent défendre la ſortie des bleds de leurs Provinces; SULLY déploya ſur eux cette autorité qui eſt toujours bienfaiſante, quand elle n'eſt ſévere que pour être utile. « *Si chaque Offi-* » *cier*, écrivoit-il au Roi, *en faiſoit autant, votre* » *peuple ſeroit bien-tôt ſans argent, & par conſéquent* » *Votre Majeſté.* » Paroles mémorables, & qui mériteroient d'être écrites ſur les Trônes des Rois.

La liberté eſt l'ame du Commerce; il parcourt l'univers, fuyant les lieux de l'oppreſſion. SULLY l'appelle & tâche de le fixer en France. Le Commerce intérieur étoit chargé d'une foule de droits, que les Grands avoient arrachés à une autorité foible ou peu éclairée. Les monopoles qui ſe préſentent toujours ſous une fauſſe idée de police, aux abus d'une liberté mal ré-

---

terre que depuis trois ou quatre ans. Voilà des faits auxquels il eſt difficile de répondre. Ils ne ſont ni ſuppoſés ni exagerés. Une partie de la Nation a étudié & approfondi ces matieres. Il ne nous reſte plus qu'à profiter de nos connoiſſances. Il y a des préjugés utiles qu'il faut conſerver dans un Etat. Mais il en eſt d'autres qui en ſont la ruine. On ne s'occupe aujourd'hui parmi nous que d'Agriculture. On ne parle que d'encourager les Laboureurs, que de défricher des terres: mais tant que nos Ports ſeront fermés, gardons-nous bien d'étendre notre culture. Qu'avons-nous beſoin de moiſſons? qu'avons nous beſoin de nouvelles terres? Nos récoltes plus abondantes ne feroient qu'anéantir parmi nous la valeur du bled. Les avances ne ſeroient plus remboursées par les produits; & les terres deviendroient un fonds ſtérile pour les Propriétaires & pour le Souverain.

glée, avoient ſubſtitué ceux de l'oppreſſion. SULLY combat tous ces tyrans avares. (*nn*) Il établit un Conſeil de Commerce, inſtitution néceſſaire, mais qui ne deviendra utile, que lorſque le négociant y ſera réuni avec l'homme d'Etat. Le premier y portera les lumieres de l'expérience; le ſecond fera ſurnager les grands principes ſur les petits intérêts. Il entreprend de réunir la Seine avec la Loire. Il rend d'autres rivieres navigables. Il fait percer & conſtruire des grands chemins, non plus, comme chez les anciens Romains, pour que l'eſclavage pût ſe communiquer rapidement d'un bout du monde à l'autre; mais pour épancher l'abondance & porter les richeſſes. Il anime & protege l'induſtrie, mais il la tient au ſecond rang, où

(*nn*) Sully dans le cours de ſon adminiſtration fit pluſieurs choſes utiles pour le commerce. Il s'oppoſa ſur tout avec beaucoup de vigueur à une foule d'Edits burſaux portans création de mille petits droits ſur différentes parties du commerce. Ces Edits n'étoient pas pour le Roi; c'étoit des gratifications qu'il accordoit à ſes Courtiſans, & qu'on lui arrachoit par importunité. Il enyoya un jour à Sully juſqu'à 25 Edits pareils. Sully n'en approuva aucun, & ſortit pour aller lui faire des remontrances. Il rencontra à la porte la Marquiſe de Verneuil, qui lui fit des reproches de ce qu'il s'oppoſoit ainſi à la bonne volonté du Roi: *Tout ce que vous dites, Madame*, lui dit Sully, *ſeroit bon, ſi Sa Majeſté prenoit l'argent dans ſa bourſe. Mais lever cela de nouveau ſur les Marchands, Artiſans, Laboureurs & Paſteurs, il n'y a aucune apparence. Ce ſont eux qui nourriſſent le Roi & nous tous. Ils ont bien aſſez d'un maître, ſans avoir encore tant de gens à entretenir.* Ces paroles remarquables peignent en même-tems & le caractere & la politique de Sully. En 1603 le Comte de Soiſſons, Prince du Sang, obtint la permiſſion de lever un droit de quinze ſols par ballot de toile qui ſortiroit du Royaume. Il avoit eu l'art de perſuader au Roi que c'étoit tout au plus un objet de 30 mille livres par an. Sully, en calculant, trouva que cet impôt annuel n'étoit guéres moindre que de 300 mille écus, & il empêcha l'exécution de l'Edit. Le Comte de Soiſſons irrité voulut faire périr le Surintendant; & Sully dans cette occaſion eut la gloire d'avoir expoſé ſa vie pour le Peuple, comme il l'avoit expoſée pour le Roi.

elle doit être. (oo) En obſervant les nations, il avoit vu l'or prendre ſa ſource dans le Pérou, de-là ſe répandre dans l'ancien monde, une partie aller s'engloutir dans les Indes, la plus grande portion reſter en Europe; là ce fleuve immenſe emporté d'un mouvement rapide, circuler ſans ceſſe, mais dans ſon cours ſe détourner des climats ſtériles, & couler par une pente naturelle, ſur les pays que l'agriculture rend féconds. Il jugea dès-lors que le produit des terres eſt la véritable richeſſe, que le trafic peut enrichir de petits Etats, mais que le Com-

(oo) La grande faute que l'on reproche à Colbert, c'eſt d'avoir donné aux manufactures le premier rang dans l'ordre économique. Il protégea beaucoup les arts & metiers qui ne ſont que les moyens d'ouvrer la matiere premiere, & s'occupa peu de l'agriculture, qui fournit cette matiere premiere à l'Etat. Cependant la fabrication n'eſt utile que par le prix qu'elle donne, & le débit qu'elle procure aux produits des terres. Telle étoit la façon de penſer de Sully. C'étoit là une des branches de ſon ſyſtême. C'eſt pourquoi il fit toujours marcher l'agriculture avant l'induſtrie. Mais doit-on le louer ou le blâmer de ſon oppoſition aux Manufactures de ſoie? Ce procès fut d'abord décidé contre lui. Depuis quelque tems la Nation eſt revenue ſur ſes pas, & aujourd'hui l'on commence à douter. Tous ceux qui jugent de la proſpérité d'un Royaume par ſon éclat apparent, ceux qui s'imaginent que le luxe eſt la grandeur, & qu'une Nation parée de tiſſus d'or & d'argent eſt la Nation la plus riche, n'heſiteront pas à condamner Sully: mais ceux qui a travers les ſurfaces pénétrent dans l'intérieur des Etats, ceux qui peſent, qui calculent, qui meſurent, ceux qui ſavent que le luxe des ſoies a parmi nous fait tomber les laines, que l'aviliſſement des laines a porté ſur le nombre des troupeaux, que la diminution des troupeaux a altéré une des ſources de la fécondité, ceux qui ſavent que l'agriculture en France ne rend aujourd'hui qu'un ſixieme de ce qu'elle rendoit alors, & que pour gagner quelques millions à fabriquer & à vendre de belles étoffes, nous avons perdu des milliars ſur le produit de nos terres, ceux enfin qui ont calculé que deux millions de Cultivateurs peuvent faire naître un milliar de productions, au lieu que trois millions d'Artiſtes ne produiront à l'Etat que 700 millions en marchandiſes de main d'œuvre, ceux-là ſans doute ne ſeront pas ſi prompts à condamner un grand homme.

merce de propriété convient seul à une grande Monarchie ; il n'encouragea donc que les Manufactures de laine, soit parce qu'étant liées à la nourriture des troupeaux, elles deviennent encore pour les terres une nouvelle source de fécondité, soit parce que le principal avantage de l'industrie étant de donner une valeur aux denrées en facilitant la consommation, les Manufactures les plus grossieres sont aussi les plus utiles.

Tel qu'un Navigateur, qui, pouſſé par les vents à une distance prodigieuse des terres, s'avance dans l'Océan, & à mesure qu'il en a parcouru une partie, voit un autre horison aussi vaste que le premier s'étendre & se développer devant lui ; tel l'Orateur dans ce grand sujet, découvre sans cesse de nouvelles matieres qui se présentent. Pour les parcourir toutes, il me faudroit la rapidité de ces courſiers immortels, qui en trois pas avoient atteint le bout de l'univers. Le peuple à qui tout ce qui est grand en impose, admire les grandes villes & les capitales immenses ; le sage n'y voit que des colosses fastueux, qui paroissent servir à la décoration des Etats, & qui les écrasent sous leur poids. SULLY regardoit comme un des principes du gouvernement économique, de veiller à la diminution de ces grandes masses. (*pp*) Il vouloit faire

(*pp*) Sully regardoit les grandes Villes comme les tombeaux des Etats, parce qu'elles ne se forment jamais qu'aux dépens des campagnes. Il s'attachoit donc à repeupler les bourgs & les villages. Il désiroit sur tout que la Noblesse habitât dans ses Terres. On a trop loué Richelieu

faire aimer à chacun l'heritage de ſes peres ; il vouloit ſur-tout que le laboureur conçût un noble orgueil de ſa profeſſion, & préférât l'honneur de regner ſur les campagnes, à la honte de vendre ſa miſere dans les villes. Le grand nombre des offices a toujours été mis par les hommes d'Etat au nombre des fléaux publics : (*qq*) SULLY voit le point où finit la

---

lieu de ce qu'il avoit attiré tous les grands Propriétaires à la Cour. Cette politique a ruiné l'Etat. Elle a été du moins la premiere époque de la décadence de l'Agriculture. Un homme qui ſouvent eſt inutile à Verſailles, pourroit être dans ſa Terre le bienfaiteur de la Nation. Et croyez-vous que loin du manege & des intrigues ſon ame n'eût point quelque choſe de plus vigoureux & de plus mâle ? Croyez-vous que dans les combats il eut moins de ſang à verſer pour la Patrie ? C'étoit bien là le ſentiment de ce bon & généreux Henri IV. Ce Roi qui avoit plus de vues politiques, que ſembloit n'en promettre d'abord ſa gaieté franche & militaire, déclara aux Nobles qu'il vouloit qu'ils s'accoûtumaſſent à vivre chacun de leur bien, & à faire valoir leurs Terres par eux-mêmes. Il rioit de ceux qui venoient étaler à la Cour des habits magnifiques, & *qui portoient*, diſoit-il, *leurs moulins & leurs bois de haute futaie ſur le dos.* Je ſais que le luxe inſolent & dédaigneux a fait un nom ridicule de ce nom de Gentilhomme de campagne ; mais je ſais bien auſſi que ces Gentilshommes de campagne, reſpectables en effet, ſeroient alors reſpectés, parce que tous ſeroient utiles, & que pluſieurs ſeroient grands. Je ſais que l'honneur françois ſe reſſuſciteroit dans leurs Châteaux, que les ames, en devenant plus ſimples, deviendroient plus fortes, que les terres ſeroient mieux cultivées, les Villages plus riches, l'agriculture plus en honneur, les fortunes des grandes maiſons plus aſſurées, les revenus de l'Etat plus conſidérables. Je ſais qu'en moins de 50 ans peut-être un pareil changement ſeroit une révolution dans nos mœurs, & qu'on ne verroit plus des hommes ſourire avec pitié au nom de vertu, d'héroïſme & de dévouement pour la Patrie.

(*qq*) *La multiplicité effrénée des Offices*, dit Sully, *eſt la marque aſſurée de la décadence prochaine d'un Etat.* Elle ſurcharge le Peuple par le payement des gages attribués à tant d'Officiers, par la levée des droits qu'ils exigent dans leurs fonctions, par les priviléges qui les exemptent de partager les fardeaux : elle nuit ſur tout, parce qu'elle acheve de répandre l'eſprit de molleſſe, la honte du travail, le goût des grandes Villes, l'indépendance & l'eſprit factieux de corps, enfin la trop grande eſtime de l'or, qui procure en même-tems deux choſes qui ne devroient jamais être réunies, de l'oiſiveté & des diſtinctions. Ce fut en 1603 que Sully travailla à cette grande réforme. Colbert

néceſſité, & où commence l'abus ; & il réduiſit les offices à cette proportion. Le haut prix de l'intérêt de l'argent écraſoit les Nobles ſous le poids des dettes, & nourriſſoit la pareſſe du peuple : cet intérêt fut réduit ; (*rr*) les terres reprirent leur valeur ; la claſſe active des ci-

---

fit la même opération, qui de ſon tems étoit devenue encore plus néceſſaire. En 1664 ce Miniſtre fit dreſſer un Etat général de tous les Officiers du Royaume. On en trouva 45, 780., tandis que 6000 auroient ſuffi. Et depuis ce tems-là le nombre en eſt encore beaucoup augmenté parmi nous.

(*rr*) On a toujours regardé comme une des plus utiles réformes de Sully, la réduction de l'intérêt du denier 10 & 12 au denier 16, en 1601. Le préambule de l'Edit contient d'excellens principes ſur cette matiere : & les plus habiles Ecrivains parmi les Anglois le propoſerent depuis comme un modele à imiter chez eux. Le Cardinal de Richelieu en 1634 réduiſit l'intérêt du denier 16 au denier 18, & dans ſon Edit ne manqua pas de citer celui qui avoit été rendu ſous Henri IV. Enfin en 1665 Colbert fit encore une nouvelle réduction du denier 18 au denier 20. Ces trois opérations ſous trois regnes différens furent également utiles à l'Etat. Le haut prix de l'intérêt étoit un appât qui engageoit les Particuliers à placer leur argent en contrats de rente, & à vivre dans l'oiſiveté, au lieu de s'appliquer à la culture des terres, aux manufactures & au commerce. La réduction força les Citoyens à enrichir l'Etat & à s'enrichir eux-mêmes par le travail : elle fut encore un ſecours pour les Nobles, qui purent s'acquiter plus aiſément de leurs dettes, & pour la partie induſtrieuſe de la Nation qui trouva des fonds. Il eſt vrai que le Prince n'eſt le maître que de l'intérêt légal de l'argent, c'eſt-à-dire, de cette portion qui eſt aliénée à perpétuité par des contrats. A l'égard de l'argent qui reſte dans la circulation pour les entrepriſes d'agriculture, de commerce ou d'induſtrie, c'eſt une marchandiſe dont le prix doit hauſſer ou baiſſer, ſelon qu'elle eſt plus ou moins commune. Si l'argent étoit rare, la diminution de l'intérêt légal ne produiroit d'autre effet que de reſſerrer les bourſes & de faire diſparoître les prêteurs. Auſſi les trois grands Miniſtres qui firent ſucceſſivement cette réduction, avoient déja commencé à rétablir, par d'autres opérations utiles, l'aiſance nationale, ſans laquelle ils euſſent vainement eſſayé de réduire l'intérêt. Il faut remarquer que c'eſt nous qui avons donné aux étrangers l'exemple de ces ſortes de réductions ; & aujourd'hui nous ſommes obligés de propoſer à notre Patrie l'exemple de ces mêmes étrangers. Toutes les Nations voiſines payent l'intérêt de l'argent moins cher que nous. Elles ont maintenant ſur la France le même avantage que la France avoit autrefois ſur elles. C'eſt pour nous une raiſon de plus de faire une réduction, que tant d'autres cauſes ont rendue néceſſaire.

toyens trouva des reſſources. C'eſt par le même principe qu'il rembourſa pour cent millions de rentes : ſon œil étoit bleſſé de voir tant d'hommes payés par l'Etat pour être oiſifs. Ce grand Miniſtre voyoit tout le Corps politique entraîné par l'enchaînement invincible du phyſique avec le moral ; (*ss*) il travailloit donc à réprimer les

(*ss*) Sully voyoit, avec toute la douleur d'un citoyen, la plaie terrible que le déſordre des finances avoit faite aux mœurs. Il avoit là-deſſus les principes des anciens Légiſlateurs ; & le Surintendant de Paris eût été Licurgue à Sparte, & Caton à Rome. Que nous ſommes loin de cette façon de penſer ! Politiques d'un jour, nous avons tout réduit en calcul ; nous avons combiné chaque point de grandeur que la population, le commerce, l'induſtrie, les arts peuvent ajouter à un Etat ; & nous ne parlons pas des mœurs ; des mœurs qui ſont le reſſort principal d'un Gouvernement, la vie & l'ame de ſes loix. On ſe plaint que tout a dégénéré. Que peut-on attendre d'un peuple où l'or eſt le premier des biens ; où l'eſprit mercénaire anéantit tout principe noble ; où tout eſt marchandiſe, juſqu'à la vertu ; où dès qu'on a fait une bonne action, s'il s'en fait encore, on ſe hâte d'en demander le ſalaire en argent. Voilà le germe de la deſtruction. Point de mœurs, point d'Etat. Que l'or d'une part, & l'honneur de l'autre ſoient remis chacun à leur place. L'or n'eſt qu'un moyen ; vous perdez tout, ſi vous en faites une récompenſe. Vos vils métaux ne ſont que rétrécir les ames : la conſidération & l'honneur les élevent & les aggrandiſſent. Auſſi le ſage Miniſtre de Henri IV étoit indigné de voir les grands Seigneurs de ſon tems, avides, pendant les guerres civiles, d'indépendance & d'autorité, éblouis, pendant la paix, du luxe des Financiers, ſe rabaiſſer juſqu'à ne déſirer plus que de l'argent. Il faut voir avec quelle éloquence de l'ame il s'exprime dans ſes Mémoires ſur le luxe, ſur la molleſſe, ſur le prix que nos paſſions mettent à l'or, ſur le dépériſſement du vieil honneur, la confuſion des Etats, l'abâtardiſſement des Races, la ſupériorité que la généreuſe nobleſſe devroit avoir ſur les gens de fortune, la barriere qu'il faudroit élever entre ces deux ordres de citoyens, pour que l'exemple corrupteur d'une opulente oiſiveté ne vienne pas frapper de trop près des ames qui ne doivent être occupées que de travaux, de combats, de ſang verſé pour la Patrie, de ſacrifices pour l'Etat & pour le Roi. Son ſtyle alors s'éleve & s'enflamme. Ce ſont par tout les expreſſions d'un guerrier philoſophe, qui a l'ame également auſtere & grande, qui ſent la vertu avec tranſport, & qui combat les vices avec la même intrépidité qu'il combatroit les ennemis un jour de bataille. Ces ſortes de détails ſe trouvent ſur tout dans les anciens Mémoires, bien moins agréables ſans doute, mais plus utiles que les nouveaux. Ils reſſemblent à ces médailles antiques que les connoiſſeurs aiment à retrouver, & qui ſont toujours ſupérieures aux plus belles eſtampes que l'on a gravées d'après elles.

vices, & ſur-tout le luxe ; ce luxe plus fatal que les ſéditions & les guerres civiles, parce que celles-ci ne donnent que des convulſions paſſageres à l'Etat, au lieu que l'autre le mine ſourdement, en détruiſant les vertus.

C'eſt par une adminiſtration fondée ſur ces principes, que SULLY en moins de quinze ans vint à bout de changer la face de la France. Mais il n'eût point amorti ſi promptement trois cent cinquante millions de dettes ; il n'eût point laiſſé quarante millions dans les coffres de ſon Roi, ſi à tous ces moyens il n'en eût joint un autre encore plus puiſſant ; c'eſt l'œconomie. L'œconomie ! A ce nom ſacré, tout Etat appauvri & accablé ſous le poids de ſes dettes, doit treſſaillir, comme un malheureux treſſaille au nom d'une Divinité bienfaiſante. Mais prenez garde ; je n'entends pas ſeulement cette œconomie frivole qui conſiſte à retrancher quelques dépenſes néceſſaires peut-être à la Majeſté du Trône, & qui ne portant que ſur de petits objets, ne procureroit à l'Etat que de petites reſſources ; j'entends cette œconomie réelle & toute puiſſante, qui gouverne les tréſors d'un Empire comme les biens d'une famille, qui établit l'ordre, qui prévient les diſſipations, & qui applique tout entier aux beſoins de l'Etat, ce qui eſt la ſubſtance & le ſang de l'Etat même. Rendons graces à SULLY, au nom de tous les peuples de l'univers, de ce qu'il a donné aux Miniſtres cet exemple d'une œconomie courageuſe ; (*tt*) & ſi cela nous eſt permis, faiſons

(*tt*) Il n'eſt pas inutile d'obſerver que Sully entra dans le Miniſtere

des vœux pour qu'un ſi grand exemple ne demeure pas inutile à la terre.

Tant de vues, de ſoins & de travaux dans la partie œconomique, n'occupoient pas SULLY tout entier. Son puiſſant génie parcourt également toutes les parties du Miniſtere. L'artillerie, la guerre, la marine, les arts, la religion, la politique, tout eſt l'objet de ſes travaux & de ſes ſuccès. (*vv*) Que dis-je ? ce grand homme

---

des Finances en 1595, & que le Roi mourut en 1610. Dans cet intervalle de quinze ans, quoique Sully eût diminué les tailles de cinq millions, quoiqu'il eût réduit les droits intérieurs & autres petites impoſitions à la moitié, quoique les dépenſes extraordinaires de l'Etat & du Roi montaſſent à plus de trente-huit millions, cependant toutes les dettes de l'Etat formant une ſomme de trois cens dix millions, furent acquitées ; les revenus furent encore augmentés de quatre millions ; & il ſe trouva dans les coffres du Roi, ſoit réellement, ſoit en crédit, plus de quarante & un millions. Je laiſſe à décider la queſtion, s'il eſt utile aux Etats que les Rois amaſſent des tréſors. Si c'eſt une faute, ce fut celle de trois de nos plus grands Princes, de Charles V, de François I, & de Henri IV. Pour moi, il me ſuffit de montrer l'effet rapide & incroyable d'une économie bien ménagée.

(*vv*) Quoique Sully n'eût pas le titre de premier Miniſtre, cependant il travailla ſur toutes les parties de l'adminiſtration. Aucune des manieres de faire du bien à l'Etat, ne lui étoit étrangere En 1599, il fut nommé Grand Maître de l'Artillerie. Il la trouva dans un état auſſi déplorable que tout le reſte. Auſſitôt il y donna ſes ſoins ; & dès 1604, l'Arſenal ſe trouva garni de cent piéces d'artillerie, de deux millions de livres de poudre, de cent mille boulets, & de tout ce qu'il faut pour armer plus de vingt mille hommes. La plupart des fortifications des places tomboient en ruine ; il les fit réparer, & en fit conſtruire de nouvelles. Il n'y avoit ni ordre, ni diſcipline dans les troupes. On retenoit ſouvent la ſolde des ſoldats, & les Officiers eux-mêmes étoient mal payés. Sully fit aſſurer le payement. Il établit un Hôpital militaire pour les Invalides. Il forma le plan d'une Ecole militaire pour la jeune Nobleſſe. De ces deux établiſſemens, le premier, comme on ſait, a été perfectionné par Louis XIV. Le ſecond n'a été exécuté que ſous Louis XV. Ainſi les idées que jette un homme de génie, ſont des germes qui ſouvent ne ſont développés que par les ſiecles. Il dreſſa pluſieurs plans de réforme pour les troupes, ſoit dans la guerre, ſoit dans la paix. Il fit lever les plans de toutes les places & côtes de Bretagne. La Marine avant lui étoit entiérement négligée, ou plutôt elle n'exiſtoit pas. Il conſeilla au Roi de la rétablir.

ſervit la France même lorſqu'il n'étoit plus. Il prépara le ſiecle de Louis XIV, & forma Col-

---

Il commença par faire viſiter les côtes, examiner les ports, prendre des meſures pour les réparations. Il fit chercher des matelots & des pilotes, dont il excitoit l'induſtrie par des récompenſes. On répara le petit nombre de vaiſſeaux qui reſtoient encore; on en conſtruiſit de nouveaux. En peu de tems la France eut un très-grand nombre de galeres ſur la Méditerranée. Dans l'intérieur du Royaume, Sully veilloit à une autre eſpece de travaux, c'étoit ceux des bâtimens & des ponts & chauſſées. Il fit réparer les grands chemins dans preſque toute l'étendue du Royaume, & les fit orner d'arbres, qui ſubſiſtent encore en différens endroits où on les nomme des Roſnis. Le Berry lui dût un grand nombre de chauſſées & de ponts qui faciliterent le commerce dans des lieux juſqu'alors impraticables. C'eſt lui qui donna l'idée du canal de Briare, & qui le fit exécuter. En 1737, en travaillant aux écluſes de ce canal, on trouva des médailles d'argent & de cuivre, dont l'une eſt empreinte des armes du Duc de Sully: une autre porte cette inſcription: 1607, *Maximilien de Béthune, Duc de Sully, ſous le regne de Henri IV, &c.* A Saint-Germain, il fit bâtir le Château neuf, étendre les Jardins juſqu'aux bords de la Seine, & conſtruire ces belles terraſſes. Il préſida de même aux embelliſſemens que le Roi fit faire à Monceaux & à Fontainebleau Dans Paris, le Louvre fut fort augmenté. La grande Gallerie fut commencée en 1603. La place & la rue Dauphine, le Pont Neuf, une partie de ce qui fait aujourd'hui le Pont-au-Change, un grand nombre de rues, pluſieurs Quais, furent achevés ou conſtruits. Nous jouiſſons aujourd'hui de tous ces travaux utiles, que Sully dirigea comme Surintendant des Bâtimens & Grand Voyer de France. Il n'y a guéres eu de grand homme d'Etat qui n'ait protégé les Lettres. Sully fit donner une penſion à Caſaubon qui étoit un des plus ſavans hommes de ſon ſiécle. En même-tems, il s'occupoit du ſoin de contenir deux Religions rivales, d'éteindre les reſtes du fanatiſme, d'appaiſer les dernieres ſecouſſes d'un parti puiſſant, & qui avoit long-tems ébranlé la France. En 1604, il fit un Mémoire dont le but étoit de réunir les Proteſtans & les Catholiques dans les points qui les diviſoient. S'il eut réuſſi, il eut épargné bien du ſang à la France, & le dernier ſiecle n'eut pas vu des millions d'hommes porter notre induſtrie à nos voiſins. Attentif à tout ce qui pouvoit intéreſſer la gloire de ſon maître, il veilloit même au-dehors. C'étoit lui qui étoit le dépoſitaire des vaſtes projets de Henri IV. Il dirigeoit avec lui ces négociations ſourdes & profondes, qui avoient pour but d'armer la moitié de l'Europe contre l'Autriche. En 1606, il engagea les Veniciens à prendre le Roi pour arbitre dans leur fameux démêlé avec Paul V. La même année, il conſeilla au Roi de ſe rendre médiateur entre l'Eſpagne & les Pays-bas. En 1609, il compoſa un Mémoire ſur l'ouverture de la ſucceſſion de Cleves, où il diſcute les droits de tous les Princes intéreſſés à cette grande affaire. C'eſt ainſi que les vues & les ſoins

bert. Colbert & SULLY ! Quels noms ! C'eſt un ſpectacle intéreſſant de rapprocher ces deux hommes célébres, qui font époque dans notre hiſtoire, & peut-être dans le gouvernement des nations.

Deſtinés tous deux à de grandes choſes, ils furent élevés au Miniſtere à peu près dans les mêmes circonſtances. SULLY parut après les horribles déprédations des favoris & des déſordres de la Ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avoit cauſés le regne orageux & foible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances ſous Mazarin. Tous deux trouverent le peuple accablé d'impôts, & le Roi privé de la plus grande partie de ſes revenus ; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux Princes qui avoient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, aſſez courageux pour l'entreprendre, aſſez fermes pour le ſoutenir, déſirans de faire de grandes choſes, l'un pour la France, & l'autre pour lui-même. Tous deux commencerent par liquider les dettes de l'Etat ; & les mêmes beſoins firent naître les mêmes opérations. Tous deux travaillerent enſuite à accroître la fortune publique. Ils furent

---

de Sully s'étendoient à tout. Si l'on penſe en même-tems aux travaux immenſes qu'il faiſoit pour les Finances, à tous les ſoins qu'il donnoit à la police intérieure du Royaume, à cette foule prodigieuſe de Mémoires & d'états qu'il compoſoit ſans ceſſe pour l'inſtruction du Roi, aux audiences qu'il donnoit tous les jours, à tous les conſeils où il aſſiſtoit, à tous les voyages qu'il étoit obligé de faire, à ce grand nombre de converſations ſi longues & ſi intereſſantes qu'il avoit avec Henri IV, on aura de la peine à concevoir comment un ſeul homme, dans un ſi court eſpace de tems, a pu exécuter tant de grandes choſes.

également combiner la nature des divers impôts : mais SULLY ne sut pas en tirer tout le parti possible ; Colbert perfectionna l'art d'établir entr'eux de justes proportions. Tous deux diminuerent les frais énormes de la perception, bannirent le trafic honteux des emplois qui enrichissoit & aviliſſoit la Cour, ôterent aux courtisans tout intérêt dans les fermes. Tous deux firent cesser l'horrible confusion qui régnoit dans les recettes, & les gains immenses que faisoient les Receveurs : mais dans toutes ces parties Colbert n'eut que la gloire d'imiter SULLY, & de faire revivre les anciennes Ordonnances de ce grand homme. Le Ministre de Louis XIV, à l'exemple de celui de Henri IV, assura des fonds pour chaque dépense ; à son exemple il réduisit l'intérêt de l'argent. Tous deux travaillerent à faciliter les communications : mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc dont SULLY n'avoit eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber sur les riches & sur les habitans des villes, les remises accordées aux campagnes ; mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'induſtrie par des taxes. Le crédit, cette partie importante des richesses publiques, qui fait circuler celles qu'on a, & qui supplée à celles qu'on n'a pas, paroît n'avoir pas été assez connu par SULLY ; & assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des Traitans furent réprimés par tous les deux ; mais SULLY connut mieux de quelle importance il est pour un Etat de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entrepriſes de commerce ou d'agriculture. Les

monnoies

monnoies attirerent leur attention : mais SULLY n'apperçut que les maux, ou ne trouva que des remèdes dangereux ; Colbert porta dans cette partie une ſupériorité de lumieres qu'il dut à ſon ſiecle autant qu'à lui-même. On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du Barreau pouvoit influer ſur l'aiſance nationale ; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que SULLY ne put que deſirer. L'un dans un temps d'orages, & ſous un Roi ſoldat, annonça ſeulement à une nation guerriere qu'elle devoit eſtimer les ſciences ; l'autre, Miniſtre d'un Roi qui portoit la grandeur juſques dans les plaiſirs de l'eſprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir & de développer tous les talens. SULLY entrevit le premier l'utilité d'une marine ; c'étoit beaucoup en ſortant de la barbarie : nous nous ſouvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une. Le Commerce fut protégé par les deux Miniſtres ; mais l'un vouloit le tirer preſque tout entier du produit des terres ; l'autre des manufactures. SULLY préféroit, avec raiſon, celui qui étant attaché au ſol, ne peut être partagé ni envahi ; & qui met les étrangers dans une dépendance néceſſaire : Colbert ne s'apperçut pas que l'autre n'eſt fondé que ſur des beſoins de caprice ou de goût, & qu'il peut paſſer, avec les Artiſtes, dans tous les pays du monde. SULLY fut donc ſupérieur à Colbert dans la connoiſſance des véritables ſources du Commerce : mais Colbert l'emporta ſur lui du côté des ſoins, de l'activité & des calculs politiques dans cette partie ; il l'emporta par ſon

attention à diminuer les droits intérieurs du Royaume, que SULLY augmenta quelquefois, par ſon habileté à combiner les droits d'entrée & de ſortie; opération qui eſt peut-être un des plus ſavans ouvrages d'un Légiſlateur, & où la plus petite erreur de combinaiſon peut coûter des millions à l'Etat. Il ſera difficile d'égaler Colbert dans les détails & les grandes vues du Commerce. Il ſera difficile de ſurpaſſer SULLY dans les encouragemens qu'il donna à l'agriculture. Ce n'eſt pas que Colbert ait négligé entiérement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands hommes, & n'ayons pas la ridicule manie d'être toujours extrêmes dans nos cenſures comme dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de SULLY, voulut faire naître l'aiſance dans les campagnes; il diminua les tailles; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une impoſition arbitraire; il protégea par des réglemens utiles, la nourriture des troupeaux; il encouragea la population par des récompenſes: mais faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent preſque inutiles; il n'y avoit point de richeſſe réelle, l'Etat parut brillant, & le peuple fut malheureux; l'or que le trafic faiſoit circuler, ne parvenoit point juſqu'à la claſſe des cultivateurs; le prix des grains baiſſa ſans ceſſe, & l'on finit enfin par la diſette. Tels furent & les principes & les ſuccès différens de ces deux grands hommes. Si maintenant nous comparons leur caractere & leur talent, nous trouverons que tous deux eurent de la juſteſſe & de l'étendue dans l'eſprit, de

la grandeur dans les projets, de l'ordre & de l'activité dans l'exécution : mais SULLY peut-être saisit mieux la masse entiere du gouvernement, Colbert en développa mieux les détails. L'un avoit plus de cette politique moderne qui calcule ; l'autre de cette politique des anciens Législateurs, qui voyoient tout dans un grand principe. Le plan de Colbert étoit une machine vaste & compliquée, où il falloit sans cesse remonter de nouvelles roues ; le plan de SULLY étoit simple & uniforme comme celui de la nature. Colbert attendoit plus des hommes ; SULLY attendoit plus des choses. L'un créa des ressources inconnues à la France ; l'autre employa le mieux les ressources qu'elle avoit. La réputation de Colbert dût avoir d'abord plus d'éclat ; celle de SULLY dût acquérir plus de solidité. A l'égard du caractere, tous deux eurent le courage & la vigueur d'ame, sans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un Etat : mais la politique de l'un se sentoit de l'austérité de ses mœurs ; celle de l'autre, du luxe de son siecle. Ils eurent la triste conformité d'être haïs ; mais l'un des Grands, l'autre du Peuple. On reprocha de la dureté à Colbert, de la hauteur à SULLY : mais si tous deux choquerent des particuliers, tous deux aimerent la Nation. Enfin si on examine leurs rapports avec les Rois qu'ils servoient, on trouvera que SULLY faisoit la loi à son maître, & que Colbert recevoit la loi du sien ; que le premier fut plus le Ministre du Peuple, & le second plus le Ministre du Roi : enfin, d'après les talens des deux Princes, on jugera que SULLY

dût quelque chose de sa gloire à Henri IV, & que Louis XIV dût une grande partie de la sienne à Colbert. (*xx*)

On ne connoîtroit point SULLY tout entier, si l'on ignoroit que ses vertus égalerent ses talens. Que ne puis-je mettre sous vos yeux cette partie de ses Mémoires, où, en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'Etat, il trace lui-même son portrait sans s'en appercevoir! Vous y verriez la sainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage stoïque, qui dompte la nature, qui résiste à la volupté, & se refuse à tout ce qui peut énerver l'ame. SULLY avoit adopté ces vertus autant par principe

---

(*xx*) Le parallele qu'on a osé faire entre Colbert & Sully, est fondé tout entier sur les faits. Car ce n'est que par les faits, qu'on peut connoître & juger les hommes. Tant que les Ministres sont vivans, on n'écrit guéres sur eux que des panégyriques ou des satires. Ils sont trop puissans pour n'être ni flattés, ni hais. Mais il vient un tems où l'on discute, où l'on blâme le mal sans aigreur, où on loue le bien sans enthousiasme. Il y a même dans le Gouvernement économique, des opérations qui ne peuvent être jugées tout de suite, & dont les effets, pour être apperçus, ont besoin de tems. On convient assez généralement aujourd'hui que Colbert avoit pris une fausse route; que le système des manufactures, poussé trop loin, est devenu pour la France une cause de destruction. Mais si cette erreur d'un grand homme nous faisoit fermer les yeux sur tout le bien qu'il a fait, & sur celui qu'il a voulu faire, la Nation ne mériteroit pas de l'avoir eu pour Ministre. On n'ajoutera rien ici à ce qui a été dit dans le parallele. Cette matiere est immense; elle demanderoit un volume entier, & l'on ne peut ici présenter que des résultats. On remarquera seulement une différence essentielle entre les deux Ministeres. Sous celui de Sully, les Financiers ne jouirent d'aucune espéce de considération ni d'autorité dans l'Etat. Sous Colbert ils furent honorés & puissans; marque certaine qu'ils étoient devenus nécessaires. Les hommes justes seront toujours en droit de reprocher à ce Ministre qu'il ait ôté à Mézeray sa pension d'Historiographe, pour n'avoir point parlé des Financiers avec assez de ménagement. Cet Ecrivain exact & rigide, dont tout le crime étoit d'avoir mis dans ses Ouvrages les principes austeres qui étoient dans son cœur, n'auroit pas sans doute été puni par Sully.

que par caractere. (*yy*) A la Cour il conſerva l'antique frugalité des camps. Les riches voluptueux euſſent peut-être dédaigné ſa table ; mais les Gueſclins & les Bayards ſeroient venus s'y aſſeoir à côté de lui. Le travail auſtere rempliſſoit ſes journées. Chaque portion de temps étoit marquée pour chaque beſoin de l'Etat. Chaque heure, en fuyant, portoit ſon tribut à la patrie. Ses délaſſemens même avoient je ne ſai quoi de mâle & de ſévere ; c'étoit du repos

(*yy*) Sully nous apprend lui-même dans ſes Mémoires, quelle étoit ſa maniere de vivre depuis qu'il fut Miniſtre. Il ſe levoit à quatre heures du matin été & hiver. Les deux premieres heures étoient employées à lire & à expédier les Mémoires qui étoient tous les jours mis ſur ſon bureau. A ſix heures & demie il etoit habillé & ſe rendoit au Conſeil qui commençoit à ſept pour finir à neuf, à dix & quelquefois à onze. Il paſſoit le reſte de la matinée avec le Roi, qui lui donnoit ſes ordres ſur les différentes charges dont il étoit revêtu. Au ſortir delà, il revenoit dîner. Sa table n'étoit pour l'ordinaire que de dix couverts. Elle étoit d'une frugalité qui épouvantoit la plupart des Seigneurs de la Cour. On lui en fit ſouvent des reproches Il répondit toujours par ces paroles d'un Ancien : *Si les convives ſont ſages, il y en a ſuffiſamment pour eux ; s'ils ne le ſont pas, je me paſſe ſans peine de leur compagnie.* Après le dîner, il donnoit une audience reglée. Tout le monde y étoit admis, juſqu'à un ſimple payſan. L'audience étoit libre, & la réponſe étoit toujours prompte. Il travailloit enſuite ordinairement juſqu'à l'heure du ſouper. Dès qu'elle étoit venue, il faiſoit fermer ſes portes. Il oublioit alors toutes les affaires, & ſe livroit au doux plaiſirs de la Société, avec un petit nombre d'amis. Il ſe couchoit tous les jours à dix heures ; mais lorſqu'un événement imprévu avoit dérangé le cours ordinaire de ſes occupations, alors il reprenoit ſur la nuit le tems qui lui avoit manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le tems de ſon Miniſtere. Henri dans pluſieurs occaſions loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'Arſenal, il demanda en entrant où étoit Sully. On lui répondit qu'il étoit à écrire dans ſon cabinet. Il ſe tourna vers deux de ſes Courtiſans, & leur dit en riant : *Ne penſiez-vous point qu'on alloit me dire qu'il eſt à la chaſſe, ou avec des Dames* ? Une autre fois, étant allé à l'Arſenal dès ſept heures du matin, il trouva Sully avec ſes Sécrétaires occupé à travailler devant une table toute couverte de lettres & de papiers : *Et depuis quand êtes-vous là* ? lui dit le Roi, *dès les trois heures du matin*, répondit Sully. *Eh bien, Roquelaure*, dit Henri IV, en ſe tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie là* ?

ſans indolence, & du plaiſir ſans molleſſe. L'économie domeſtique l'avoit formé à cette économie publique, qui devint le ſalut de l'Etat. Ses ennemis louerent ſa probité. Sa juſtice eût étonné un ſiecle de vertu. Sa fidélité brilla parmi des rebelles. Après la mort de ſon maître, on put le perſécuter, mais on ne put réuſſir à en faire un mauvais citoyen. Il reſta ſujet malgré la Cour. Il ſervit la Reine qui l'opprimoit. En entrant daus les finances, (*zz*) il ne craignit point de donner à la nation la liſte de ſes biens. En ſortant de place, il oſa défier ſon ſiecle & la poſtérité. Les préſens qu'on lui offrit pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les offroient. Comme Miniſtre, il ne reçut rien des ſujets : comme ſujet, il ne reçut de ſon maître que ce qui étoit empreint du ſceau ſacré des Loix. (*a*) On a déja vu ſon indomp-

(*zz*) Sully, dans ſes Mémoires, donne le détail des biens qu'il poſſédoit lorſqu'il devint Miniſtre. Il voudroit que tout homme d'Etat en entrant en place en fit autant. En 1611, après s'être démis de ſes Charges, il rend compte de tous ceux qu'il avoit acquis pendant ſon Miniſtere, & des moyens par leſquels il les avoit obtenus. Profeſſion admirable & digne d'un Miniſtre vertueux !

(*a*) Il penſoit qu'un Miniſtre ne doit jamais rien recevoir des Sujets. En 1594, il remit au Roi un préſent conſidérable que lui avoit fait la Ville de Rouen. Il ne voulut même recevoir une gratification du Roi, qu'après qu'elle fut vérifiée à la Chambre des Comptes. En 1597, un Traitant eut l'audace de lui offrir un diamant de ſix mille écus pour lui, & un autre de deux mille pour ſon épouſe. On ſe doute bien que c'étoit pour obtenir l'agrément d'une injuſtice. L'indignation fut la réponſe de Sully. En 1599, le Duc de Savoie, qui négocioit à la Cour de France pour obtenir la ceſſion du Marquiſat de Saluces, tenta vainement de le gagner par des offres. Elles furent dédaignées. En 1600, ce Prince eut encore recours au même moyen, & tacha de ſoûtenir ſa cauſe d'un portrait enrichi de diamans, qui pouvoit valoir quinze ou vingt mille écus. Sully examina le portrait, loua beaucoup la boîte & les diamans, & les refuſa. Il eſt bon de rappeller de tems en tems à notre ſiecle ces ſortes d'actions, pour qu'on ſache encore qu'elles ſont poſſibles.

table fermeté dans ſes devoirs. La France ſe ligua contre lui, pour l'empêcher de ſauver la France : il réſiſta à tout ; il eut le courage d'être haï. La Nobleſſe, qui n'inſpire que de la vanité aux petites ames, lui inſpira l'orgueil des grandes choſes. Jamais on ne porta ſi loin ce vieil honneur, dont l'enthouſiaſme fit nos antiques Chevaliers. Il dut avoir des calomniateurs & des jaloux : (*b*) il terraſſa la calom-

(*b*) Il eſt humiliant pour l'humanité qu'on n'ait jamais à parler d'un grand homme, ſans avoir à parler des complots de l'envie. Jamais perſonne n'y fut plus expoſé que Sully. On lui eût pardonné peut-être d'avoir du mérite ; mais on ne pouvoit lui pardonner d'avoir toute la confiance du Roi. Les Femmes, les Courtiſans, les Miniſtres, tous ſe liguerent contre lui. C'eſt une choſe remarquable qu'un Serviteur ſi fidéle, un ſi tendre ami de ſon Maitre, ait été douze à quinze fois ſur le point d'être diſgracié. En 1601, on l'accuſa d'être entré dans les complots du Maréchal de Biron. Le Roi ne fit qu'en rire, & en badina même avec lui. En 1602, on jetta dans l'eſprit du Roi des ſoupçons qui firent une impreſſion plus profonde. *Car*, dit Sully, *il n'y a rien dont il ſoit plus difficile de ſe défendre que d'une calomnie travaillée de main de Courtiſan.* Cependant il vint aiſément à bout de raſſurer ſon Maître. Il ne ſe paſſa point d'année où ſes ennemis ne renouvellaſſent les mêmes attaques ; mais ce fut en 1605 qu'ils lui porterent les plus grands coups. Libelles, Lettres anonymes, avis ſecrets, diſcours empoiſonnés, calomnies atroces, tous ces moyens obſcurs & bas, inventés par la foibleſſe & par la haine, furent employés pour le perdre. Inſenſiblement le poiſon agit ſur le cœur du Roi, & ce Prince qui étoit trop environné d'ingrats pour ne pas ſoupçonner quelque fois ceux même qui ne l'étoient pas, alla juſqu'a croire que Sully vouloit ſe faire chef de parti. Alors l'envie loua ce Miniſtre pour la premiere fois. Elle exageroit ſes talens pour qu'ils paruſſent plus redoutables. Sully averti de tout ce qui ſe paſſoit héſita ſur ce qu'il devoit faire. Cette fierté ſecrette que la vertu inſpire lui faiſoit regarder comme une honte, de ſe juſtifier. Cependant il prit le parti d'écrire au Roi. Sa Lettre étoit ſimple, mais noble, ſans orgueil & ſans baſſeſſe, telle qu'un homme ſûr d'être vertueux devoit l'écrire. La réponſe du Roi fut courte, froide & circonſpecte. Il ne lui donnoit que le titre de *mon couſin* ; il avoit retranché le terme d'*ami*. Sully après cette Lettre reſta tranquille, & continua à ſervir l'Etat, en attendant ſa diſgrace. Trois mois ſe paſſerent ainſi, pendant leſquels on fit agir de nouveaux reſſorts, & l'on inventa de nouvelles noirceurs. Cependant Henri IV voyant que rien de ce qu'on

nie par ſes vertus ; il humilia l'envie par ſes ſuccès. Il ſe vengea de ſes ennemis ; car il ne perdit aucune occaſion de leur faire du bien. Les méchans trouvoient en lui une ame inflexible & rigide ; les malheureux y trouverent une ame ſenſible & compatiſſante. Dans la Religion, zélé ſans fanatiſme, & tolérant ſans indifférence, il étoit l'organe du Roi auprès des Proteſtans, il étoit le protecteur des Catholiques auprès du Roi : il fut adoré à Geneve ; il fut eſtimé dans Rome. Bon époux, bon maître, bon

---

avoit avancé contre Sully, ne ſe vérifioit, commença à faire des réflexions. Il craignit d'avoir été trompé. Ce Prince etoit vif, mais il étoit bon & revenoit aiſément ſur lui-même. Il envoya pluſieurs perſonnes à Sully pour l'engager à ouvrir ſon cœur. Mais Sully étoit réſolu de ſe taire, juſqu'à ce que le Roi lui parlât lui-même. Tous deux étoient dans la ſituation de deux cœurs ſenſibles, qui après s'être long-tems aimés, croyent avoir à ſe plaindre l'un de l'autre, & pour qui cet état d'incertitude & de froideur eſt un état de tourment. Henri IV ne put le ſoûtenir davantage. Il étoit à Fontainebleau ; & ſon cœur agité depuis pluſieurs jours, ne cherchoit qu'à ſe ſoulager du fardeau qui l'accabloit. Il eut enfin avec Sully un éclairciſſement. Sully ſe juſtifia. Le Roi lui nomma tous ſes ennemis, & lui montra le plus violent des libelles qui avoient été faits contre lui. Cet entretien qui étoit également néceſſaire à tous les deux, dura plus de quatre heures. Il ſe paſſa dans une des allées du jardin. Les Courtiſans qui ne pouvoient entendre, obſervoient de loin : on peut juger de leur agitation. Ils tâchoient de prévoir par les geſtes & par l'air du viſage, quel ſeroit le dénouement. Le Roi voulut le leur apprendre lui-même. Il ſortit de l'allée, en tenant Sully par la main ; & demanda à tous les Courtiſans aſſemblés, quelle heure il étoit. On lui répondit qu'il étoit une heure après midi, & qu'il avoit été fort long-tems. *Je vois ce que c'eſt*, dit ce Prince, *il y en a auxquels il a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les conſoler, je veux bien vous dire à tous que j'aime Roſni plus que jamais ; & vous, mon ami*, pourſuivit-il, *continuez à m'aimer & à me ſervir comme vous avez toujours fait.* Ces terribles paroles firent pâlir bien des viſages : car ce n'étoit point là ce qu'on attendoit. Il eſt affreux de penſer que, ſi dans ce moment le Roi eût diſgracié Sully, les trois quarts de la Cour s'en ſeroient réjouis, & en euſſent fait compliment au Roi.

bon pere de famille ; (*c*) il donna un plus grand spectacle au monde, il fut l'ami d'un Roi. (*d*)

(*c*) Les titres de fils, de pere, d'époux, ne sont point du tout indifférens dans l'éloge d'un grand homme. Ce sont les vertus privées qui sont presque toujours les vertus publiques ; & un homme est à la tête de l'Etat ce qu'il est dans l'intérieur de sa maison. Les premiers sentimens de la nature sont ceux qui forment l'ame : & la vertu qui gouverne, n'est que cette premiere honnêteté appliquée à de plus grands objets. On sent bien qu'il n'est pas ici question des talens. Il n'est que trop vrai qu'on peut avoir beaucoup de lumieres avec beaucoup de vices.

(*d*) L'amitié de Henri IV & de Sully est un des plus beaux spectacles que présente l'Histoire. C'est un objet attendrissant au milieu des guerres civiles, & parmi l'atrocité des factions. Sully n'avoit encore que onze ans, lorsque son pere le présenta au Roi de Navarre qui en avoit dix-huit. Le jeune enfant, un genou en terre, promit d'être toujours attaché à son nouveau Maître. On ne se doutoit point alors de tout ce que signifioit cette promesse. Sully dans les combats le servit de ses conseils, de son sang & de ses biens. En 1585 tous les chefs Calvinistes vouloient faire de la France réformée un Etat Républicain. Sully dans tous les conseils soûtenoit la nécessité d'avoir un chef unique, qui donnât plus d'activité aux forces en les réunissant. Henri IV, au sortir d'un de ces conseils, le tira à part & lui dit : *M. le Baron de Rosni ; ce n'est pas tout que de bien dire, il faut encore bien faire. N'êtes-vous pas résolu que nous mourions ensemble ? Il n'est plus tems d'être bon ménager. Il faut que tous les gens d'honneur employent la moitié de leurs biens pour sauver l'autre. Je m'assure que vous serez des premiers à m'assister. Non, non ; Sire*, lui répondit Sully ; *je ne veux point que nous mourions ensemble, mais que nous vivions, & que nous cassions la tête à tous nos ennemis. J'ai encore pour 100 mille francs de bois à vendre, que j'emploirai à cela. Oh bien mon ami*, lui dit le Roi de Navarre en l'embrassant, *retournez-vous-en donc chez vous, faites diligence, & me venez retrouver au plutôt avec le plus de vos amis que vous pourrez, & n'oubliez pas vos bois de haute futaye.* C'est ainsi que s'exprimoient ces ames naïves & guerrieres. Henri sans troupes, sans argent, sans secours, ne tarda point à recevoir de Sully 40 mille livres. Peu de tems après cet ami fidéle, ayant fait un second voyage dans ses terres, lui rapporta encore 16 mille francs de la vente de ses bois. On a vu, dans les notes précédentes, comment il le servoit de son épée, & dans les négociations. On ajoutera seulement ici qu'en négociant avec un ligueur qui étoit maître d'une place importante, Sully, pour avancer le traité, sacrifia une Abbaye d'un revenu assez considérable, dont il jouissoit. Henri IV avoit un cœur fait pour sentir tout le prix de l'amitié ; mais la politique lui faisoit presqu'un devoir de paroître indifférent. Les Catholiques étoient jaloux qu'il aimât un Huguenot ; les Protestans, qu'il eût de la confiance

O Henri IV ! O Sully ! O doux épanchemens des cœurs ! Soins consolans de l'amitié ! C'étoit

---

pour un homme de mérite. Cela vint au point que Henri IV & Sully convinrent tous deux d'agir en public avec la plus grande réserve, & de ne se parler qu'avec froideur. Souvent même le Roi se cachoit pour l'entretenir; mais dans le particulier il regnoit entr'eux la plus douce familiarité. En 1592, Sully détermina le Roi à se faire Catholique; car il étoit persuadé qu'on peut se sauver également dans les deux Religions. Henri IV affermi sur le Trône n'en aima pas moins celui qui l'avoit aidé à y monter. Ce bon Prince n'avoit pas besoin d'être malheureux, pour être sensible. Les lettres seules qu'il écrivit à Sully sur les affaires, sont au nombre de plus de trois mille. Il lui communiquoit tous ses chagrins, tous ses plaisirs, & jusqu'aux plus petits détails de sa vie: *Mon ami*, lui mandoit-il un jour, *venez me voir, car il s'est passé ce matin quelque chose dans mon sein, pourquoi j'ai affaire de vous* Une autre fois il lui écrivit de Fontainebleau: *Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me cause le plus grand chagrin que j'aye jamais eu. J'acheterois beaucoup votre presence; car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur, & par les conseils duquel je reçoive du soulagement.* On ne se lasseroit point de transcrire tous ces temoignages de la sensibilité d'un Roi. Il prenoit le plus vif intérêt à tout ce qui regardoit Sully & sa famille. Un jour il sçut qu'un des fils de Sully étoit malade, il lui envoya aussitôt son premier Médecin, & lui écrivit: *Vous sçavez que je ne vous aime point assez peu, pour que je n'y allasse moi-même, si ma présence y étoit nécessaire.* Sully de son côté aimoit le Roi, comme l'ami le plus tendre. Il s'empressoit à le consoler dans tous ses chagrins. On sçait que Henri IV en eut de toute espece. Outre l'embarras des affaires, & l'ennui du trône, il essuya toutes sortes des peines, & par les complots de sa Cour, & par l'ingratitude de ses Sujets, & par les orages mêmes qui troubloient sa maison. Il eut plusieurs maladies cruelles. Il perdit des femmes qu'il adoroit C'étoit dans ces momens-là que Sully suspendoit toutes les affaires pour aller consoler son ami. Dans ses maladies il ne le quittoit point. En 1598 on crut que le Roi mourroit Il avoit une fièvre terrible, avec des redoublemens. Ce Prince crut lui-même qu'il n'en réchapperoit pas. *Mon ami*, disoit-il à Sully dans un de ces momens; *je n'appréhende point du tout la mort; vous le sçavez mieux que personne, vous qui m'avez vu en tant de périls dont il m'étoit si facile de m'exemter: mais je ne nierai pas que je n'aye regret de sortir de la vie sans avoir témoigné à mes peuples que je les aime comme s'ils étoient mes enfans, en les déchargeant d'une partie des impôts, & en les gouvrrnant avec douceur.* Tels étoient les sentimens que Sully recueilloit de la bouche de ce bon Roi mourant Une réflexion bien naturelle en lisant tout ceci, c'est que ce fut un grand bonheur pour la France que ces deux ames se soient rencontrées. La mâle liberté avec laquelle Sully parloit à Henri IV, est connue de tout le monde. Il n'étoit

auprès de SULLY que Henri IV alloit oublier ſes peines ; c'étoit à lui qu'il confioit toutes ſes douleurs. Les larmes d'un grand homme couloient dans le ſein d'un ami. La franchiſe guerriere & la douce familiarité aſſaiſonnoient leurs entretiens. Il n'y avoit plus de ſujet ; il n'y avoit plus de Roi ; l'amitié avoit fait diſparoître les rangs. Mais cette amitié ſi tendre étoit en même temps courageuſe & ſévere de la part de SULLY. A travers les murmures flatteurs des courtiſans, SULLY faiſoit entendre la voix fiere & libre de la vérité. Il eſtimoit trop Henri IV, il s'eſtimoit trop lui-même, pour parler un autre langage. Tout ce qui eût avili l'un & corrompu l'autre, étoit indigne de tous deux. Auſſi oſa-t-il ſouvent déplaire à ſon maître. Je n'entrerai point dans le détail & de ſes actions & de ſes paroles. Il en eſt qui ne ſont pas faites pour être ſenties dans des ſiecles corrompus. Les ames foibles les appelleroient téméraires ; les ames baſſes les jugeroient criminelles ; mais l'homme vertueux les honorera toujours, comme il le doit. Je n'ajoûterai plus qu'un mot, c'eſt que l'idée ſeule de SULLY étoit pour Henri IV, ce que la penſée de l'Etre ſu-

---

pas moins auſtere pour ſon Maître que pour lui-même. On en trouve mille traits dans ſes Mémoires ; je n'en citerai qu'un, c'eſt celui de la promeſſe de mariage faite par le Roi à Mademoiſelle d'Entragues. Le Roi la lui montra pour lui demander ſon avis. Sully la prit, la lut & la mit en pieces ſans rien dire. *Comment morbleu*, dit Henri IV, *que prétendez-vous donc faire ? Je crois que vous êtes fou. Il eſt vrai, Sire*, lui répartit Sully, *je ſuis un fou, & plût à Dieu que je le fuſſe tout ſeul en France*. Voilà qui peint mieux un caractére que tous les diſcours du monde.

prême eſt pour l'homme juſte ; un frein pour le mal, un encouragement pour le bien.

Faut-il qu'un commerce ſi ſublime ait été ſi-tôt interrompu ? Faut-il qu'un tel Roi & un tel Miniſtre ayent ſi peu gouverné la France ! O jour ! O moment horrible où SULLY entendit tout-à-coup retentir autour de lui : le Roi eſt aſſaſſiné ; le Roi n'eſt plus ; où un ſerviteur fidele, témoin du parricide, lui remit l'affreux couteau encore dégouttant de ſang ; où SULLY à travers les cris, les ſanglots, les gémiſſemens & les larmes d'un peuple immenſe, ſe précipita vers le Louvre, pour y voir, pour y embraſſer encore une fois le corps de ſon ami & de ſon maître ; où il ſerra dans ſes bras, où il inonda de ſes pleurs, où il preſſa mille fois contre ſa poitrine palpitante, le jeune enfant, foible héritier de ce malheureux Prince ! Mais quels furent ſes ſentimens, lorſque dans le Palais dont toutes les murailles étoient couvertes par le deuil & la mort, dans ce même Palais où étoient encore dépoſés les déplorables reſtes du Roi, preſqu'aux pieds de ſa tombe, & à la lueur des torches funébres, il apperçut la joie de la nouvelle Cour ; joie plus cruelle pour lui, que s'il avoit vu enfoncer le couteau, & le ſang de Henri IV couler ſous ſes propres yeux ! Dès ce moment il prévit tout ; il vit que la France étoit aſſaſſinée avec ſon maître. Cependant il aimoit trop l'Etat pour l'abandonner à ſes nouveaux tyrans. Il lutte ; il combat encore ; il oſe prononcer les noms de devoir & de juſtice : mais tout étoit changé ; les choſes en étoient venues à ce point, où les vertus d'un grand homme

ne font que rendre ſon ſiecle plus coupable. Ne pouvant plus empêcher le mal, il ne lui reſte que la gloire de n'en pas devenir complice. (e) Il ſe dépouille de ſes charges; il quitte la Cour, & emporte avec lui ſes vertus, ſes ſervices & l'ingratitude des hommes.

L'hiſtoire a peint des Sages dans la retraite, des Héros dans l'oppreſſion; mais elle n'offre rien de plus grand que la dignité de SULLY dans le malheur. C'étoit la dignité de la vertu même, ſur laquelle & les hommes, & les Cours, & les Rois ne peuvent rien. La grandeur, qui étoit dans ſon ame, ſe répandoit ſur toute ſa

(e) Henri IV fut aſſaſſiné le 14 mai 1610. Dès ce moment toute l'adminiſtration changea. On revint à l'ancienne méthode d'écraſer le Peuple pour enrichir les Grands. Les finances amaſſées par l'économie, furent diſſipées par les profuſions. La Cour ne fut plus qu'un théatre de troubles, d'intrigues, de baſſeſſes & de noirceurs politiques. Sully pénétré de chagrin, voulut ſe retirer: mais ſa famille qui étoit bien-aiſe d'avoir un homme puiſſant, l'en empêcha. Enfin ſes yeux ſe laſſerent de voir tant de maux. Le 26 janvier 1611, il ſe démit de ſes charges de Surintendant des Finances & de Gouverneur de la Baſtille. Il quitta pour jamais la Cour, & ſe retira dans ſes Terres. La faveur publique le ſuivit dans ſa chute. En ſortant de Paris, il fut accompagné de plus de trois cent chevaux qui l'eſcorterent par honneur. C'étoit le triomphe de la vertu en partant pour l'exil. Le 27 qui étoit le lendemain de ſa démiſſion, la Reine en conſidération de ſes ſervices, lui envoya un brevet de cent mille écus. Il ſembloit que ce fût le prix dont on vouloit payer ſa retraite. Il eut été honteux à Sully de l'accepter. Auſſi le refuſa-t-il. A peine eut-il paſſé quelques jours dans ſa Terre, qu'il apprit qu'on ſongeoit à profiter de ſa retraite pour le perdre. On oſoit parler de lui faire ſon procès. Il fallut qu'un homme qui s'étoit pendant vingt ans immolé à l'Etat, deſcendît à ſe juſtifier. Il écrivit à la Reine; & la Reine par bonheur épargna un outrage à la Nation. Pluſieurs années après, un homme de la Cour lui ayant acheté pour 1200000 liv. de Terres qu'il ne paya point ſur le champ, n'eut pas honte, lorſque la guerre fut déclarée aux Proteſtans, de demander au Roi la confiſcation de tous ſes biens. Voilà de ces traits qui pourroient dégoûter à jamais de faire du bien aux hommes, ſi rien pouvoit en dégoûter le vrai Citoyen. Colbert ne fut-il pas auſſi abhorré de la France? Et le Peuple ne voulut-il pas le déterrer, pour le traîner dans les rues?

maiſon. Un nombre prodigieux de domeſtiques, une foule de gardes, d'écuyers, de gentilshommes, un luxe non de frivolité mais de magnificence, un appareil impoſant & majeſtueux, le reſpect de mille vaſſaux, la ſubordination d'une famille illuſtre, des appartemens immenſes, & où les belles actions de Henri IV étoient repréſentées avec celles de ſon Miniſtre, des parcs où régnoit la ſimplicité & la grandeur, au milieu de tous ces objets, SULLY en cheveux blancs, conſervant les modes antiques, portant ſur ſa poitrine l'image ſacrée de Henri IV, la ſainte gravité de ſes diſcours, la majeſté de ſes regards, le ſiége plus élevé qui le diſtinguoit au milieu de ſes enfans, l'accueil honorable que recevoient dans ſa maiſon tous les vieillards, le ſilence mêlé de crainte, & le reſpect religieux des jeunes gens que leurs peres conduiſoient par la main pour voir ce grand homme; tout cela réuni, ſembloit offrir quelque choſe de plus qu'humain, & portoit dans les cœurs je ne ſais quelle émotion involontaire qui élevoit l'ame en l'étonnant. O mœurs trop différentes des nôtres! C'eſt ainſi qu'il paſſa trente ans dans la retraite, ſans ſe plaindre des hommes, ni de leur injuſtice, pleurant ſon ancien Roi, fidele au nouveau, eſtimé & haï de Richelieu, ayant ſurvécu à tout, excepté à la vertu. Elle deſcendit avec lui dans ſa tombe. La mort termina une carriere de quatre-vingt-un ans, dont cinquante furent employés pour le bonheur de l'Etat, & le reſte auroit pu l'être. (*f*)

(*f*) La retraite de Sully dura trente ans, pendant leſquels il ne parut

Un mauſolée élevé à ſa cendre nous a conſervé les traits & la figure de ce grand homme; mais la partie la plus noble de lui-même nous a été tranſmiſe par un monument plus durable & plus auguſte. Son ame éternellement empreinte dans ſes Mémoires ira à jamais étonner & inſtruire les ſiecles. C'eſt-là que ſon gé-

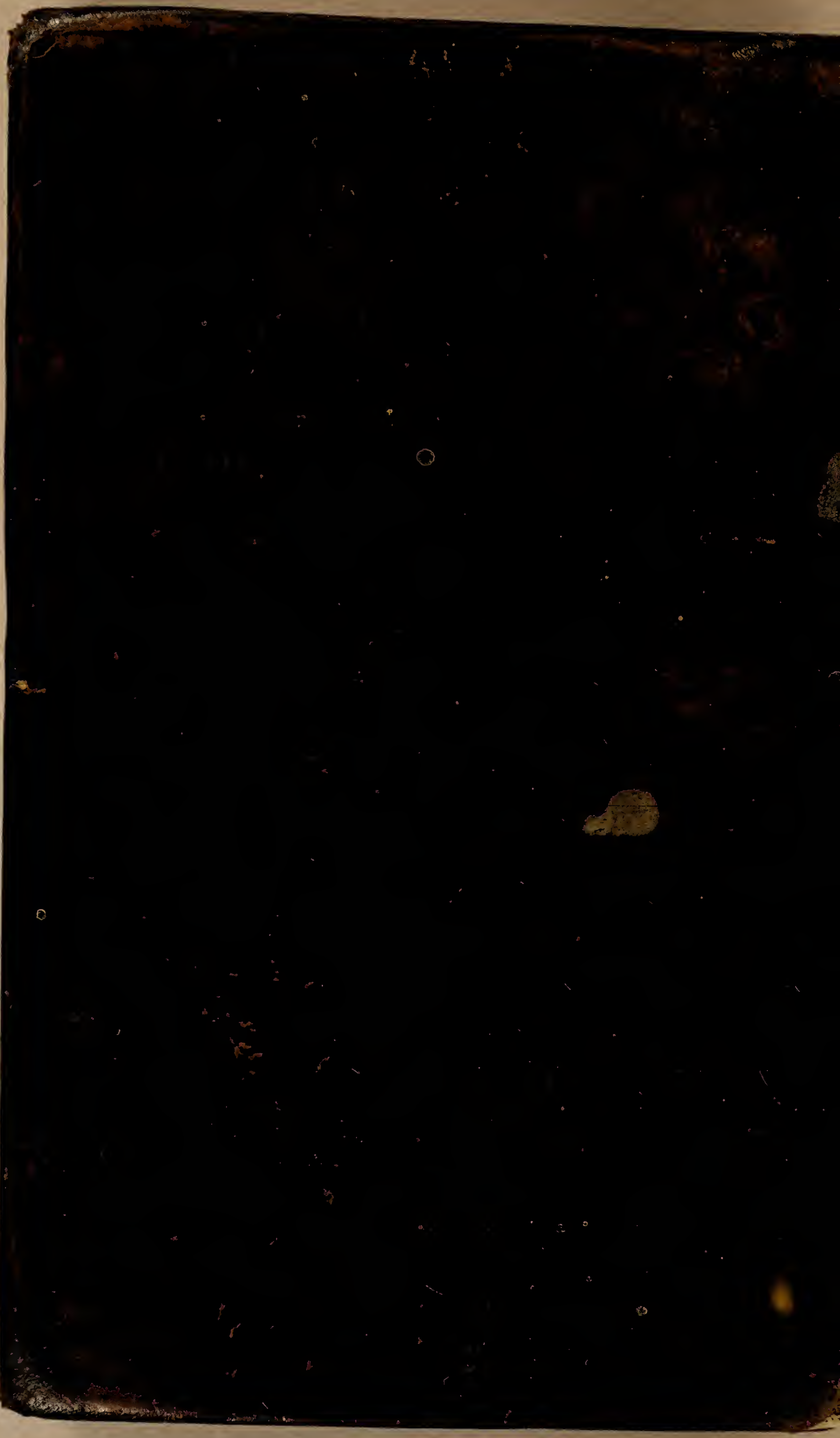
---

preſque jamais à la Cour. Louis XIII. l'ayant envoyé chercher pour lui demander ſon avis ſur les affaires, il y vint quoiqu'avec repugnance. Les jeunes Courtiſans chercherent à le tourner en ridicule ſur ſon habillement qui n'étoit plus de mode, ſur ſon maintien grave & ſur ſes manieres. Sully s'en apperçut, & dit au Roi : *Sire, quand le Roi votre pere de glorieuſe mémoire me faiſoit l'honneur de me conſulter ſur ſes grandes & importantes affaires, au préalable il faiſoit ſortir tous les bouffons & baladins de Cour.* Quel homme! Il étoit né le 13 décembre 1560. En 1580 il fut fait Chambellan du Roi de Navarre, avec 2000 liv. d'appointemens. En 1594 Secrétaire d'Etat. En 1596 Membre du Conſeil des Finances. En 1597 Gouverneur de Mante. En 1599 Surintendant des Finances, Surintendant des fortifications & des bâtimens, Grand Voyer & Grand-Maître de l'Artillerie. En 1601 Gouverneur de la Baſtille. En 1603 Ambaſſadeur en Angleterre & Gouverneur du Poitou. En 1606 Duc de Sully, Pair de France, & Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de la Reine. En 1611 il quitta la Cour & le miniſtere des Finances. En 1634 il fut fait Maréchal de France. Il mourut à Villebon le 22 décembre 1641, âgé de quatre-vingt-un ans. La Ducheſſe de Sully, ſon épouſe, lui fit ériger en 1642 une ſtatue d'un très-beau marbre blanc, exécutée par un des plus fameux Sculpteurs d'Italie. Elle eſt placée dans un cabinet du Château de Villebon. Ce n'eſt pas là, ſans doute, qu'elle devroit être. Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût dans la Capitale expoſée aux yeux de tous les Citoyens? La même année, on lui éleva un Mauſolée à Nogent-le-Rotrou, dit le Bethune. C'eſt là qu'il eſt enterré avec la Ducheſſe de Sully, ſon épouſe, qui mourut à Paris en 1659, âgée de quatre-vingt-dix-ſept ans.

Qu'il me ſoit permis en finiſſant de faire ici une réflexion. Si Henri IV n'eût point été aſſaſſiné, & qu'il eût vécu ſelon le cours ordinaire de la nature, il auroit pu regner auſſi long-tems que Louis VIV Alors Sully eût été trente ans de plus à la tête des Finances, Louis XIII n'eût pas regné; Richelieu probablement n'eût pas éte Miniſtre; il fût reſté peut-être dans la claſſe des hommes obſcurs; la face de l'Europe eût été changée; & ſans offenſer le génie d'un grand homme, la France eût été bien plus heureuſe, parce que ce qui eſt utile, eſt toujours au-deſſus de ce qui eſt grand. Il n'y auroit eu alors qu'un intervalle de vingt ans entre le miniſtere de Sully & celui de Colbert.

76-G2
Chamonal
1 Dec 7

nie reſpire. Là brûle encore ce feu ſacré qui l'animoit pour la patrie. C'eſt de-là que ce feu s'eſt répandu dans l'ame de Colbert. C'eſt de-là qu'aujourd'hui encore partira peut-être une étincelle, pour aller embraſer quelqu'une de ces ames que la nature tient en réſerve pour chaque ſiécle. Les titres & les terres de SULLY ont paſſé à ſes deſcendans : ſes vertus ſont un héritage qui appartient à tout le monde. Il eſt à celui qui oſera s'en ſaiſir. Qui parmi nous aura ce courage ? S'il en eſt un, qu'il ne s'attende point aux douceurs d'une vie tranquille, & à cette faveur populaire, qui eſt l'idole des ames foibles. Il faut qu'il ſache qu'un grand Miniſtre eſt la victime de l'Etat, & que l'art de faire le bien n'eſt que trop ſouvent l'art de déplaire aux hommes. Mais s'il eſt digne de ſauver la patrie, il aura d'autres récompenſes, qui peut-être méritent d'être comptées : il aura, comme SULLY, le ſuffrage des vrais citoyens, l'admiration des grandes ames, le témoignage honorable de ſon propre cœur, les juſtes éloges de la poſtérité, & le regard de l'Etre éternel.

FIN.

E764
T454